

NOTES ET DOCUMENTS

NOTES ET DOCUMENTS

Les Origines de l'Assomption

Souvenirs de famille

Dieu seul !

TOME PREMIER

TOURS
IMPRIMERIE A. MAME ET FILS

1898

Mes chères Sœurs,

Depuis que notre vénérée Mère Marie Eugénie de Jésus est allée recevoir au ciel la récompense de ses vertus et de ses œuvres, nous n'avons qu'un désir, c'est de voir sa vie retracée par une main sainte et habile qui nous révélera l'âme de notre Mère, et nous dira la part qu'elle a prise dans le mouvement de renaissance catholique de notre siècle.

Mais il faut préparer les documents de cette vie, et celui qui doit l'écrire nous est encore inconnu. En attendant que la divine Providence nous l'envoie, Mère Marie Célestine désire vous communiquer les notes et documents déjà réunis sur les origines de l'Assomption. Ce travail est tout intime, ce sont des papiers de famille que nous dépouillons ensemble : vous y avez droit, c'est votre héritage.

Dans une vie écrite pour le public, il faudra abréger beaucoup ces commencements, supprimer les notes et les lettres qui arrêtent le récit. Pour nous, ces lettres sont intéressantes et les notes intimes plus encore, parce qu'elles nous font mieux connaître notre Mère et nos premières Sœurs, et soulèvent le voile qui nous cachait de grandes vertus et de grandes souffrances. L'épreuve est le sceau des œuvres de Dieu, elle n'a pas manqué à notre Assomption.

Nous vous envoyons donc le premier volume de ces souvenirs de famille, qui n'ont d'autre mérite que de réunir des documents précieux dont on se servira plus tard pour écrire la vie de notre vénérée fondatrice.

Ces pages consoleront notre douleur en nous permettant de vivre davantage de ses pensées et de son esprit.

Dans une page écrite en 1854, au moment de présenter à Rome nos Constitutions, Mère Marie Eugénie de Jésus résumait ainsi les origines de l'Assomption.

« Notre Congrégation a eu des commencements tellement faibles, impuissants et peu proportionnés au bien qu'il a déjà plu au Seigneur d'en tirer, que l'on n'oserait en quelque sorte les raconter, si ce n'était précisément dans l'absence de toute force et de toute sagesse humaine que les œuvres se montrent plus purement de Dieu, et s'il ne devait en résulter pour nous cette pensée consolante, que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a voulu donner lui même naissance à notre Institut et y mettre par là un esprit de dépendance plus particulière envers sa personne sacrée. L'esprit de foi, l'amour de Jésus-Christ, le désir de son règne, la confiance en sa Providence ont été les seuls fondements de l'Assomption. Plaise à Dieu qu'ils ne cessent jamais d'en former l'esprit !

« Je suis la première de nos sœurs à qui il ait été parlé de cette œuvre. À une époque où je priais beaucoup Dieu de m'envoyer un confesseur qui me fit connaître ses volontés sur moi et m'apprit à le servir d'une manière plus conforme à la sainteté de l'Évangile, je crus avoir des marques de Providence pour m'adresser à M. l'abbé Combalot. Ce saint missionnaire avait depuis plusieurs années la pensée d'une association religieuse, qui, sous le patronage de Marie, se consacra à l'éducation des jeunes filles pour donner à cette éducation un développement tout chrétien. Il me parla de cette fondation dès la première fois que je le vis. C'était à la fin du Carême de 1837 ; j'avais alors dix neuf ans. »

Ces quelques mots se trouvent complétés par la Conférence du 2 mai 1884, au lendemain de l'anniversaire de notre fondation. Émue par les souvenirs que ce jour réveillait dans son âme, la Mère Marie Eugénie nous disait :

« En voyant ce que Notre-Seigneur a fait pour nous, une seule pensée me frappe : c'est que dans notre œuvre tout est de Jésus-Christ, tout est à Jésus-Christ, tout doit être pour Jésus-Christ. Qui donc, en dehors de Celui qui nous appelait, avait la pleine conception de ce que nous devions être ? Personne : ni le prêtre qui, à Sainte Anne d'Auray, croyait avoir reçu la révélation d'un désir de la sainte Vierge d'avoir des religieuses consacrées au mystère de son Assomption, ni celles qui ont été appelées les premières à travailler à cette œuvre, et dont le premier mérite a été de se livrer sans réserve à des desseins encore inconnus.

« Notre esprit, le premier de nos biens, cet ensemble de vues que nous comprenons toutes et qui est le caractère propre de notre Institut, comment s'est-il formé ? Quel est-il ? Avant tout, c'est Jésus-Christ, roi de l'éternité, vivant dans les âmes et dans l'Église ; l'extension de son règne au dedans et au dehors de nous, un grand esprit de prière, appuyé d'une part sur l'Office divin, où nous trouvons les traces des saints et les dévotions de l'Église, et de l'autre sur l'adoration du Saint Sacrement, où nous entrons avec Jésus-Christ dans les quatre fins de son sacrifice ; c'est le rosaire que le long du jour je vois si souvent entre vos mains, et le Chemin de la Croix, devenu votre dévotion principale .

« Ce qui nous caractérise encore, c'est une certaine liberté d'esprit qui laisse à chacune le caractère de sa grâce ; l'ardeur qui nous porte aux vertus, non par contrainte ni à l'aide d'une surveillance minutieuse, mais par l'expansion d'un cœur fidèle qui va au devant de l'obéissance, de la pauvreté, de l'humilité, de la régularité, de la mortification, pour plaire à Jésus-Christ et pour le suivre.

¹. L'expression latine est de la Vulgate. Le sens propre de l'hébreu est : *Notre bouclier appartient au Seigneur* (en se référant probablement au roi). Les sœurs sans doute l'interprétaient comme : *Notre Assomption appartient au Seigneur*.

« Et cet esprit de fraternité, plein de respect et de simplicité, ce quelque chose aussi qui nous rapproche des anciens Ordres, la forme d'éducation qui en découle pour nos élèves, qui donc la voyait alors ? Qui savait que nous aurions le grand Office et le Saint Sacrement exposé dans tant de chapelles ? Notre-Seigneur seul prévoyait tout cela, et c'est sous sa conduite que, par les Règles, les usages, les grâces qui nous étaient accordées, par les sœurs que Dieu nous envoyait, les conseils et les vertus de ceux avec qui Dieu nous mettait en rapport, toutes ces choses se sont révélées. À nous maintenant de les conserver et de les développer. »

Ces deux pages éclairent admirablement l'histoire de nos origines ; ce que nous avons à raconter n'en sera que le développement. C'est l'action de la Providence que nous allons rencontrer à chaque pas : la conduite de Dieu se manifeste dans la manière dont il prépare l'œuvre et choisit ses instruments, dans les secours qu'il donne et dans ceux qu'il retire, comme pour montrer que tout est de lui et sera fait par lui. Ajoutons les souffles surnaturels qu'il envoie à certaines heures et qui doivent former notre esprit. Tout est conduit par sa main puissante, et si le Prophète a pu dire : *Montrez-moi, Seigneur, vos voies à travers les nations*², qu'il nous soit permis de dire aussi : Montrez-nous, Seigneur, par quelles voies vous avez fondé l'Assomption ; comment vous l'avez établie sur le roc inébranlable de Pierre, recevant de Rome toutes les inspirations de sa piété et de sa foi ; comment surtout vous l'avez fondée sur Jésus-Christ, afin que, selon le désir de notre Mère, tout dans notre œuvre venant de Jésus-Christ, tout soit à Lui et pour Lui.

². Citation non trouvée.

PREMIÈRE PARTIE

PRÉPARATION DE L'ŒUVRE

CHAPITRE 1

L'ABBÉ COMBALOT

Le nom de M. l'abbé Combalot se trouve le premier à l'origine de l'Assomption. C'est lui qui reçut de Dieu la pensée de l'œuvre, de son esprit et de son but. Sa mission fut de transmettre cette pensée et de réunir les éléments qui devaient la soutenir et la faire vivre. La manière dont il découvrit les âmes marquées du sceau de Dieu, la sainte audace avec laquelle il affirma à chacune la volonté du ciel, brisa les obstacles, enchaîna les volontés, tout cela tient du prodige.

Ce n'est pas lui cependant qui devait conduire l'œuvre jusqu'à son entier développement ; mais il lui donna sa première impulsion, il en fut le promoteur, l'initiateur inspiré. Nous retrouverons dans sa vie la genèse de notre esprit et du mouvement d'idées qu'il représente.

L'abbé Combalot fut un des prédicateurs les plus célèbres de la France pendant les dernières années de la Restauration et sous le règne de Louis Philippe. Son caractère ardent, sa parole vive et pleine de foi entraînait les masses, allumant dans les cœurs le feu de l'amour divin dont il était lui même embrasé.³

Marie Théodore Combalot naquit à Chatenay, en Dauphiné, le 21 août 1797. En portant l'enfant à l'église pour le faire baptiser, le cortège s'arrêta au pied d'une grande croix de pierre. Plus tard l'abbé Combalot montrait cette croix en disant : "Ici nous nous sommes arrêtés, et je m'en souviens encore !" Il n'avait pas deux jours ; mais sa foi puissante et son incomparable naïveté le rendaient présent à toutes les cérémonies de son baptême. La famille Combalot, honorable et chrétienne, vivait à Chatenay de temps immémorial, aimant le sol dont elle était propriétaire, goûtant le calme d'une vie pure et les joies austères du devoir.

Mme Combalot, femme d'un grand mérite, fut mère de quatorze enfants ; huit s'envolèrent au ciel avant d'avoir connu les peines de la vie, et Théodore, le second, se distingua toujours par un amour enthousiaste pour sa mère. Tout petit encore, il fut envoyé à l'école des sœurs de Viriville, dans le voisinage, et la sœur Saint Augustin, ravie de la précocité de son intelligence et de la bonté de son cœur, se prit d'affection pour l'élève le plus turbulent de sa petite colonie. Un jour cependant elle crut devoir réprimer son humeur bruyante et tapageuse : "Ma sœur, lui dit-il, vous me faites pleurer. Eh bien ! quand je serai prêtre, je vous ferai pleurer aussi." L'enfant tint parole. Un jour que, devenu l'abbé Combalot, il prêchait dans la modeste église de Viriville, devant la sœur Saint Augustin, il la remercia de ses sollicitudes d'autrefois en termes si émus, que celle-ci ne put s'empêcher de verser des larmes.

À l'âge de sept ans nous trouvons Théodore à Lyon, chez son oncle paternel. La Providence l'y conduisit au moment où Pie VII traversait la France pour se rendre à Paris, où il allait sacrer l'empereur (1804). Le pape bénit avec une visible tendresse l'enfant placé sur son passage ; son regard et sa main se posèrent longtemps sur cette jeune tête qui le contemplait avec amour. Pie VII entrevit-il dès lors le futur défenseur des prérogatives du pontife romain ? L'abbé Combalot l'a toujours cru, et il aimait à attribuer sa vocation sacerdotale et ses convictions ultramontaines à la bénédiction de Pie VII.

³. Pour résumer la vie de M. Combalot, nous nous servons de l'ouvrage de Mgr Ricard, en y joignant quelques souvenirs racontés par notre Mère.

Les souvenirs de sa première communion laissèrent aussi dans son âme une impression que rien, pas même celle de sa première messe, ne semble avoir égalé. Il en parlait avec une animation extraordinaire, et plus d'une fois, en évoquant ce souvenir devant les auditoires d'enfants, il fondait en larmes, tandis que ses petits auditeurs pleuraient avec lui.

En 1810, Théodore était élève de sixième au petit séminaire de la Côte-Saint-André. Doué d'une figure charmante, vif comme la poudre, mais innocent et pur comme un ange, le petit Combalot animait la classe, souvent avec excès. Ici se place une anecdote racontée par Mgr Ricard et qu'il faut citer, parce qu'elle caractérise l'enfant. Celui-ci, pris un jour de tristesse et du désir de revoir sa mère bien-aimée, s'évade du collège et arrive au logis paternel. L'accueil de sa mère lui fait comprendre sa faute. Mais comment la réparer ? Tout à coup une idée lui vient. C'est lui qui est chargé d'entonner les cantiques pendant la messe. Il retourne donc le lendemain matin au petit séminaire, se place dans l'église à l'endroit réservé au public, et au moment voulu, de sa plus belle voix, il entonne le cantique *Reviens, pécheur, à ton Dieu qui t'appelle*. Ses condisciples, reconnaissant la voix de leur *entonneur*, poursuivent avec enthousiasme le chant commencé. Le supérieur est désarmé.

Appelé dès son enfance à l'état ecclésiastique, Théodore entra à dix-neuf ans au séminaire de Grenoble, alors gouverné par des prêtres qui avaient traversé la Révolution et souffert pour la foi. Admirable entre tous et doué de grâces extraordinaires, était l'abbé Dhières, chanoine de la cathédrale. Son oraison allait jusqu'à l'extase, et, lorsqu'il priait à l'église, on le voyait souvent ravi en Dieu, élevé au-dessus de sa stalle. Une veille de la Pentecôte, animé du souffle de l'amour divin, M. Dhières sortit précipitamment de sa chambre, et, traversant les corridors, s'écria d'une voix forte : "O amour ! "O amour !... que Dieu soit partout aimé !" L'abbé Combalot servait habituellement la messe du saint prêtre, et à la vue des grâces surnaturelles dont celui-ci semblait inondé au moment de la consécration, il se frappait la poitrine, disant : "O vil et misérable pécheur ! que tu es indigne de servir la messe d'un tel saint !"

Lorsque Théodore était jeune, son âme était quelquefois tourmentée de scrupules et d'angoisses ; son charitable directeur l'attirait alors sur son cœur, le consolant comme une mère console son enfant, jusqu'à ce que la paix et la joie fussent rentrées dans son âme. En instruisant ses séminaristes, l'abbé Dhières leur disait souvent : "Mes enfants, soyez des saints ! L'Église de France a besoin de prêtres, de vrais prêtres ! Les âmes vous attendent, et Jésus-Christ compte sur vous pour réparer les ruines du sanctuaire !"

M. Dhières mourut comme meurent les saints. La veille de sa mort, il s'écria d'une voix retentissante : "Dieu seul ! Dieu seul !" Sa voix s'affaiblissait peu à peu, mais jusqu'à son dernier soupir on l'entendit répéter : "Dieu seul ! Dieu seul !" L'écho de cette parole retentit longtemps dans l'âme de l'abbé Combalot, et, lorsqu'il eut la pensée de fonder une congrégation religieuse destinée à travailler à la gloire de Dieu, il ne trouva pas de plus belle devise à lui donner que ces simples mots : "*Dieu seul !*"

C'est de M. Combalot que notre Mère tenait ces détails. Elle-même a connu un des directeurs du séminaire de Grenoble à cette époque, M. l'abbé Petit⁴. Ordonné prêtre pendant la Terreur, il suivait partout les prêtres proscrits, se cachant avec eux dans les bois et sur les montagnes et accompagnant ceux qui devaient mourir jusqu'au pied de l'échafaud. Chargé de desservir une paroisse où les habitants avaient assassiné leur curé, il s'y rendit sans hésiter et transforma le pays. C'était un véritable serviteur de Dieu ; nous le retrouverons dans cette histoire.

Dans le même séminaire, se trouvait encore un prêtre d'une foi héroïque, qui fut nommé plus tard curé de Chatenay. Un jour, pendant la Terreur, portant le saint Viatique à un mourant, il

⁴. M. l'abbé Petit était le confesseur des religieuses de la Visitation de la Côte-Saint-André ; il s'occupa beaucoup de la Mère Marie Eugénie pendant son noviciat.

se sentit poursuivi et s'enfuit du côté du Rhône. Arrivé sur les bords du fleuve large et rapide, il voit les ennemis le serrer de près : humainement parlant, il est perdu. Le prêtre s'arrête un instant et réfléchit. Il ne craint pas la mort, mais la profanation du saint Sacrement l'épouvante. Que faire ? l'eau est profonde, les vagues menaçantes ; il n'y a ni pont ni bateau. N'importe ! il s'élançe dans le fleuve en s'écriant : "Je porte Celui qui porte le monde !" Au même instant il se trouve miraculeusement transporté sur l'autre bord.

Il fallait faire connaître les hommes qui eurent une si puissante influence sur la formation sacerdotale de l'abbé Combalot ; lui-même ne les a jamais oubliés. C'était le moment de la reconstitution sociale de la France chrétienne ; un souffle de vie passait sur le sacerdoce, purifié par d'horribles souffrances. C'est au séminaire que l'abbé Combalot puisa cette foi vive qui ne devait jamais défailir, et cet amour pour la sainte Vierge qui fut l'âme de sa vie. C'est là enfin qu'il reçut "cette direction romaine et ces principes d'une théologie anti-janséniste, large comme le cœur de Dieu et sage comme l'esprit de la tradition des vieux âges chrétiens".

Les contemporains de l'abbé Combalot ont gardé le souvenir de l'enthousiasme de cette âme de vingt ans, lorsqu'il lui fut donné d'immoler sa jeunesse aux joies austères du premier holocauste, le jour de son sous-diaconat. Sa joie fut plus profonde encore, plus grave et plus sérieuse, le jour de son ordination, le 27 mai 1820.

Trois ans plus tard, après diverses missions, M. Combalot fut appelé à enseigner la philosophie aux jeunes clercs du grand séminaire de Grenoble. À cette époque, nul n'était admis à professer dans un séminaire sans avoir pris l'engagement solennel de soutenir la doctrine contenue dans la Déclaration du clergé de France en 1682. "Jamais je ne jurerais les quatre articles, dit l'abbé ; Pie VII se lèverait de sa tombe pour me reprocher de trahir la bénédiction qui a fait de moi un endurci ultramontain." Le grand vicaire délégué par l'évêque pour recevoir le serment du jeune professeur eut le bon esprit de rire de cette boutade ; mais les directeurs de la maison le virent avec crainte imposer à ses élèves les doctrines menaisiennes, non point seulement en ce qu'elles avaient de favorable au retour des idées romaines, mais dans leurs tendances sociales et philosophiques.

Or à ce moment s'agitait dans les écoles la fameuse question de la *Certitude* mise en faveur par le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*. L'abbé Combalot, qui voyait en Lammenais le porte-étendard de la réaction contre les opinions gallicanes et les erreurs jansénistes, ne s'apercevait pas de la fausseté du principe sur lequel s'appuyait sa philosophie et ne cherchait qu'à lui recruter des adhérents. Les élèves ne tardèrent pas à partager l'admiration de leur maître pour le génie alors tout-puissant dans l'Église de France. "Il m'est impossible de tolérer l'enseignement de ces doctrines dans mon séminaire, dit un jour le supérieur au régent de philosophie. – Et moi, répliqua celui-ci, il m'est impossible de ne pas les enseigner". Il n'y avait plus qu'à se séparer.

L'abbé Combalot, que le ministère sédentaire des paroisses ne tentait pas, eut alors l'idée d'entrer chez les Jésuites. C'était le moment où les passions dites libérales se déchaînaient d'une manière odieuse contre la prétendue puissance occulte de la Compagnie de Jésus. L'âme ardente du jeune abbé bouillonnait d'une sainte colère au récit des attaques perfides renouvelées chaque jour. Puisque la bannière de saint Ignace est la plus secouée par l'orage, c'est à elle qu'il demandera son entrée dans la vie militante, où l'appellent ses instincts guerroyeurs et ses convictions les plus solidement enracinées. Considérant dès lors comme une indication de la Providence l'épreuve par laquelle il venait de passer, il rompit les liens qui l'attachaient à son diocèse d'origine et vint demander au R. P. Gury, supérieur de Montrouge, de l'admettre au noviciat de la Compagnie. Il fut reçu avec bonté ; mais dès les premiers jours la fougue de son caractère inspira quelques doutes sur sa vocation, on s'étonnait de la pétulance et des écarts du nouveau venu. Le P. Renault, adjoint au P. Gury pour le gouvernement de la maison, lui conseillait le calme et, comme il aimait à dire, "un peu de repos en Dieu". Conseils superflus ! La

nature du novice était trop primesautière pour être si tôt vaincue, et, il faut bien le dire, elle ne le fut jamais. Sa vocation n'était pas chez les Jésuites.

Il racontait plus tard qu'un surveillant irlandais, d'une grande exactitude, lui reprochait amèrement de parler pendant les récréations d'autre chose que de ce qui regardait le noviciat. "Je parlais de l'Église de Dieu, disait M. Combalot, il me semble que c'était bien permis". Il ne voyait pas que les Jésuites, avec leur prudence ordinaire, voulaient bannir des entretiens des novices ces questions brûlantes qui passionnaient les esprits et agitaient l'Église à cette époque. C'était sage cependant ; mais notre cher abbé ne le comprenait pas, et ces conversations avaient seules la puissance de l'intéresser. La Compagnie nourrissait de justes appréhensions contre les témérités de l'école menaisienne. On se sépara donc, tout en restant amis, et l'abbé Combalot alla offrir son dévouement et son zèle à celui qu'on acclamait alors comme le dernier des Pères de l'Église.

"Lamennais comprit que cette recrue valait une multitude, dit Mgr Ricard. Le jeune missionnaire à l'âme pleine de feu donnait son nom à la *Congrégation de Saint-Pierre*, qui naissait à cette heure des premiers retours vers l'unité romaine ; mais il gardait l'indépendance nécessaire pour recruter des hommes et trouver les ressources matérielles indispensables à cette petite armée résolue de vaincre ou de périr."

L'abbé Combalot entra ainsi dans sa vocation. Il allait parcourant les diocèses, semant partout les idées romaines, prêchant avec le dogme de l'infailibilité du pape la morale large et miséricordieuse de saint Alphonse de Liguori. C'était attaquer à la fois le gallicanisme et le jansénisme encore vivants dans l'Église de France. Le zèle missionnaire mettait dans ses attaques plus d'ardeur que de prudence, mais la prudence ne lui fut jamais connue. Il rachetait ce défaut par un désintéressement absolu et un dévouement sans réserve à la cause qu'il défendait.

Au lendemain de la Révolution de juillet, l'*Avenir* parut. Ce fut une tribune pour l'école menaisienne. "On parlait au clergé comme à une armée rangée en bataille, on lançait en éclaireurs les plus ardents, on stimulait le zèle des retardataires. Philosophes, briseurs de croix, ministres, bourgeois, gallicans, tous étaient attaqués à la fois. Les coups portaient souvent ou trop fort ou pas assez juste ; mais l'entrain chevaleresque des combattants enthousiasmait le jeune clergé, en même temps qu'il épouvantait les chefs des diocèses et les prêtres mûris dans l'expérience des luttes de la vie. "Ceux-ci pensaient avec raison que ce n'est pas avec les armes des révolutionnaires qu'il faut reconstruire l'édifice social."

Vint ensuite le voyage à Rome de Lamennais, Lacordaire et Montalembert, l'accueil enthousiaste de Marseille "aux pèlerins de Dieu et de la liberté", l'accueil de Rome beaucoup plus froid, et enfin condamnation des idées libérales soutenues dans l'*Avenir*. La bulle *Mirari vos*, qui parut en 1832, fut un coup de foudre pour Lamennais et pour son école. L'homme de génie, aveuglé par l'orgueil, ne sut pas rester fidèle à sa propre doctrine de l'infailibilité pontificale. Appelé à donner une seconde fois au monde le sublime exemple de Fénelon, il aima mieux se mettre à la suite des révoltes de tous les temps et finir comme eux. Mais l'Église fut consolée par la soumission de ses disciples, qui tous se séparèrent généreusement du maître qu'ils avaient tant aimé, et ne gardèrent de son enseignement que ce qui n'appartenait pas à l'homme, mais à l'éternelle vérité.

L'abbé Combalot sut marcher sur son cœur et s'attacha plus fortement que jamais à cette chaire de Pierre, toujours immuable et infailible. Il écrivit à son ami des lettres admirables qui restèrent sans réponse : "Quelques voltairiens applaudiront peut-être à la révolution qui s'est opérée en vous, lui disait-il. Pour nous, nous pleurerons à jamais la perte de votre âme, la ruine de nos espérances, et la victoire remportée par l'ange de ténèbres sur l'ange de lumière".

M. Combalot avait aimé Lamennais avec une tendresse passionnée ; il lui avait donné dix ans de sa vie ; mais, en se dévouant à lui, il croyait se dévouer à l'Église, qui était réellement la

grande, l'unique passion de son âme. Il revint donc à sa vocation première, reprit ses courses apostoliques, évangélisa la France dans tous les sens, prêcha dans presque tous les séminaires, ne ménageant personne, pas même les évêques, et se créant ainsi des difficultés qu'un peu de prudence et de modération auraient pu éviter.

« L'apostolat, la conversion des peuples, le salut des âmes, voilà toujours sous une forme ou sous une autre son unique préoccupation. On dirait une idée fixe, et comme elle lui inspirait une foule de projets, de plans, de déterminations subites, quelques-uns le traitaient de cerveau incandescent, et volontiers taxaient d'exagération la conduite de l'infatigable apôtre. "Lui-même se plaint, dans une lettre à un ami⁵, de l'opposition qu'il rencontre : "L'active énergie avec laquelle je cherchais à implanter dans le cœur des prêtres tout ce que Rome enseigne, tout ce qu'elle pratique, tout ce qu'elle aime, tout ce qu'elle bénit, a mis en fureur contre moi les derniers tenants du gallicanisme, du rigorisme et de ces liturgies récentes que Rome n'a jamais aimées et que Dieu ne pouvait pas bénir." Et il ajoutait : "Toujours je me suis efforcé de ressusciter dans le cœur du prêtre que j'évangélisais l'amour le plus filial et le plus obéissant pour la liturgie romaine, source intarissable de lumière, de sainteté et de vie pour l'Église universelle."

« Nous n'aimons pas l'Église, écrit-il un autre jour, nous ne souffrons pas avec elle, ses profondes plaies ne sont pas les nôtres ; nous craignons le combat, la contradiction. Pour moi, je parcourrai la France, j'évangéliserai chaque année cinq ou six villes diocésaines, je me multiplierai, je me tuerai pour empêcher la foi de périr dans notre pauvre France. » De telles paroles rachètent bien des saillies de caractère, bien des témérités et des imprudences.

À l'amour de l'Église, l'abbé Combalot joignait un autre amour : la Vierge Marie. Là fut vraiment la force, la joie, l'onction de toute sa vie. Son éloquence s'imprégnait d'un souffle de tendresse lorsqu'il parlait des grandeurs de sa divine Mère, des deux mystères de sa gloire : l'Immaculée Conception et l'Assomption. Alors pas un cœur ne restait froid. On l'appelait l'apôtre de Marie, le dévot pèlerin de toutes nos Vierges de France. Ce fut lui qui prit l'initiative de cette belle manifestation de la piété française qui domine aujourd'hui le mont Corneille (au Puy), sous le nom de Notre Dame de France.

Sa tendresse filiale rêvait bien d'autres monuments à élever à la Reine du ciel. Trois surtout occupèrent sa pensée à divers moments de sa vie : une chapelle gothique en l'honneur de Marie à faire construire à Chatenay, sa ville natale ; cette chapelle existe ; un ouvrage sur les grandeurs de Marie et les origines de son culte ; cet ouvrage, publié avec succès, a été traduit dans plusieurs langues ; enfin, un ordre religieux consacré à honorer les gloires de la sainte Vierge, et tout particulièrement le mystère de son Assomption. Cet ordre est fondé, et c'est de son humble origine que nous allons nous entretenir.

M. Combalot nous a souvent raconté que se trouvant, en 1825, au pèlerinage de Sainte Anne d'Auray et priant devant la statue miraculeuse, il avait entendu une voix qui lui disait que la Sainte Vierge désirait la fondation d'une congrégation destinée à honorer le mystère de sa glorieuse Assomption. Les religieuses devaient porter un habit de couleur violette en signe de pénitence, et un voile blanc pour marquer leur consécration à la Sainte Vierge. Depuis lors cette pensée ne le quitta plus, et il chercha longtemps comment il pourrait la réaliser.

Mgr de Ladoue, parlant de la fondation qui nous occupe, l'appelle "une œuvre se rattachant à l'école menaisienne." C'est qu'en effet cette école, préoccupée de la régénération de la France, avait senti la nécessité d'introduire une note plus élevée dans l'enseignement des jeunes filles appartenant à la bourgeoisie et à la noblesse, aux classes dirigeantes, comme on a dit depuis. "Les femmes, disaient-ils, sont en France le dernier asile de la foi et des œuvres que la foi engendre. C'est d'elles que dépend l'avenir chrétien de la patrie."

⁵. L'abbé de Salinis.

L'abbé Gerbet goûtait extrêmement cette idée ; mais, timide et redoutant les difficultés, il fut heureux de prêter son concours à l'œuvre que rêvait l'abbé Combalot, et qui répondait si bien à la demande de la sainte Vierge : Quant à celui-ci, les difficultés, loin de diminuer son ardeur, ne faisaient que l'accroître. Dès l'an 1831, il essaya de commencer son œuvre, mais cette première tentative ne réussit pas. Les jeunes filles, découragées, retournèrent dans leur famille, ne trouvant pas dans M. Combalot un appui assez fort. En effet, l'apôtre de Marie avait bien plus les qualités nécessaires pour être le promoteur d'une œuvre que pour en être le fondateur. Cependant, toujours ferme dans son espérance, il ne se découragea pas et attendit l'heure de Dieu.

Cette heure allait sonner. L'abbé Combalot prêchait le Carême à Paris, en 1837, lorsque la divine Providence le mit en relation avec celle qui devait être la pierre fondamentale de la Congrégation de l'Assomption. C'était une jeune personne de dix-neuf ans, élevée dans un monde brillant et peu chrétien, mais qui sentait le vide des choses terrestres et aspirait à se donner à Dieu pour travailler au salut des âmes.

Avant de raconter la première rencontre de Mlle Eugénie Milleret de Brou avec M. l'abbé Combalot, nous avons à faire connaître cette âme choisie de Dieu et à voir comment la main de la Providence l'avait conduite à cette heure décisive.

CHAPITRE II

EUGÉNIE MILLERET DE BROU. - SON ENFANCE MORT DE SA MÈRE. CONFÉRENCES DE NOTRE DAME

La famille Milleret descendait d'un condottiere italien, Miglioretti⁶, au service de la France sous François 1^{er}. Les armes de la famille données par le roi indiquent son origine : une forteresse, un aigle guelfe, deux étoiles et une tige de millet, en italien *miglio ou miglioretti*. La devise est toute chrétienne : *Nil sine fide*⁷.

En 1795, lors de la prise de Luxembourg par les Français, le grand-père d'Eugénie, M. Milleret, était fermier général à Metz. Chargé des paiements de l'armée, il entra dans la ville, le 1^{er} juin, à la suite de nos troupes, accompagné par son fils, Jacques Milleret, qui fit à Luxembourg la connaissance de Mlle de Brou, fille du baron de Brou, lieutenant général du génie au service de l'Autriche. Le général, appelé à Vienne auprès de l'Empereur, avait laissé sa fille sous la garde d'une vieille gouvernante, espérant la rejoindre dans peu de jours ; mais une mort subite l'emporta à Vienne avant la levée du siège⁸.

Le jeune Milleret, frappé de la grâce et de la beauté de l'orpheline, la demanda en mariage et, l'épousa. Elle avait seize ans, il en avait vingt et un. Quatre enfants naquirent de ce mariage : deux fils, et deux filles, dont l'une, Elisabeth, mourut au berceau .

Anne Eugénie, qui était la dernière, vint au monde le 25 août 1817, fête de saint Louis, roi de France, date chère aux enfants de l'Assomption.

La maison habitée par la famille Milleret était, dit-on, un ancien palais du roi Dagobert, nommé à dix ans roi d'Austrasie, sous la tutelle de Pépin de Landen. Des religieux occupent aujourd'hui la royale demeure, et la chambre où est née notre Mère a été transformée en chapelle.

La famille Milleret possédait près de Metz, et non loin de Luxembourg, une magnifique propriété appelée Preisch. C'est là que l'enfant fut transportée peu de temps après sa naissance et qu'elle reçut la grâce du baptême, le 5 octobre 1817. C'est la grâce initiale qui les contient toutes, en germe : "La sainteté n'est que l'épanouissement du baptême", disait souvent la Mère

⁶. Paolo Miglioretti était capitaine en 1550 dans le régiment de Bonnavet.

⁷. Rien sans la foi.

⁸. Notre Mère nous a souvent raconté un incident assez curieux au sujet de cette mort. Pour éviter les dangers du bombardement, les habitants de Luxembourg s'étaient réfugiés dans une partie de la ville moins exposée aux boulets, où l'on avait disposé des appartements souterrains dans des espèces de caves cintrées. Mlle Eugénie de Brou était dans une de ces chambres, lorsque, au milieu de la nuit, elle entend une voix qui l'appelle : "Nini ! Nini !" Elle se lève, court à sa vieille bonne : "Marguerite, c'est mon père qui m'appelle ; l'entends-tu ? Je n'entends rien, mademoiselle, vous rêvez ; songez que votre père est à Vienne en ce moment ; recouchez-vous et dormez tranquille." La jeune fille se rendort ; la même voix l'éveille de nouveau : "Nini ! Nini ! viens à mon secours". C'est lui, je reconnais sa voix," dit-elle à sa bonne. Celle-ci reste incrédule ; l'enfant se recouche, et une troisième fois une voix suppliante, douloureuse, l'appelle encore. Quelques mois après, lorsque la ville fut débloquée, on apprit que le général de Brou était mort à Vienne dans cette même nuit, et que sur son lit de mort il n'avait cessé d'appeler sa fille.

Marie Eugénie, et sa grande dévotion pour les sacrements de l'Église lui faisait aimer d'un amour particulier cette petite chapelle de Preisch, où elle était devenue l'enfant de Dieu.

Elle y devint aussi l'enfant de la sainte Vierge, car il y avait dans la chapelle une Madone vénérée sous le doux vocable de Notre Dame de Consolation, qui fut la première dévotion de notre Mère. C'était une Vierge en bois peint, fort ancienne, dont les robes aux couleurs liturgiques variaient selon les fêtes, à la grande joie de la petite Eugénie. Le nouveau propriétaire de Preisch, M. le baron de Gargan, a bien voulu donner cette Vierge à l'Assomption ; elle y a été reçue avec reconnaissance et déposée dans notre chapelle de Nice, où elle est entourée de vénération. Nous aimons à penser que notre chère fondatrice a prié tout enfant aux pieds de cette Madone, et que du haut du ciel le regard de Marie se reposait sur elle et versait dans sa jeune âme des trésors d'innocence, de courage et de foi.

Preisch était une terre de deux cents hectares, entourée de murs, ce qui formait un superbe parc de chasse avec des arbres magnifiques, une rivière, un lac, des champs cultivés et des bois. La famille Milleret y passait une partie de l'année, et notre Mère en a gardé le plus doux souvenir. Elle aimait à revenir sur cette époque de sa vie, où, libre et heureuse, avec un frère compagnon de ses jeux, sous les yeux d'une mère tendrement aimée, son âme s'ouvrait à tout ce qui était beau, à tout ce qui était pur. Cette éducation à la campagne, au milieu d'une belle nature, laisse une forte empreinte dans la vie ; le cœur reste plus simple, plus sensible aux joies innocentes et aux véritables beautés, plus sympathique à tout ce qui vit autour de nous : les animaux, les plantes, tout ce que Dieu a créé pour nous. Ce caractère était très frappant chez la Mère Marie Eugénie de Jésus ; elle s'intéressait à tout et avait conservé une fraîcheur d'impression qui étonnait dans une âme si virile, préoccupée de tant de choses. Au milieu de ses occupations les plus graves, nous l'avons vue se déranger pour donner de l'eau à une rose placée sur sa table et qui commençait à pencher la tête. "Elle a soif, disait-elle ; il ne faut rien laisser souffrir de ce qui a la vie."

Enfant, elle aimait la vie et la répandait autour d'elle ; son âme s'ouvrait simple et naïve à tous les souffles de la nature. Jeune fille, elle écrira ses impressions, et nous verrons tout ce qu'il y avait de poésie dans cette âme qui semblait surtout grande par le bon sens, tout ce qu'il a fallu briser de "lux de sentiments" – c'est son expression – pour servir la cause du Maître divin qui fait ses œuvres, non avec de la poésie, mais avec des sacrifices.

Nous avons peu de détails sur l'enfance d'Eugénie Milleret. Ceux qui l'ont connue nous la représentent vive, gaie, aimable et très docile ; aimant mieux jouer que travailler, parcourant les bois avec son jeune frère Louis, qu'elle ne quittait jamais, grim pant avec lui dans le grenier à foin, au risque de se casser la jambe, comme il arriva un jour où les enfants, entendant la voix de leur mère, se précipitèrent pour descendre. Eugénie tomba et se blessa assez grièvement.

Le frère et la sœur avaient en toute propriété deux jeunes chiens qui leur servaient de compagnons et de jouets. "J'aimais mieux cela que des poupées, nous disait notre Mère, et Louis les préférait bien à des soldats de carton ; au moins ces petits chiens avaient la vie, c'était un plaisir de jouer avec eux. Ils étaient toujours avec nous, et nous nous chargions nous-mêmes de leur toilette et de leur nourriture. Nous les menions à la rivière pour les laver, nous les séchions au soleil et faisons leur soupe. Ce que les enfants aiment surtout, c'est la propriété, ajoutait-elle, et je ne sais pourquoi on dépense tant d'argent pour leur acheter des jouets de luxe ; le moindre objet leur suffit, pourvu qu'il soit à eux. Nous avons aussi pour amie une jolie gazelle aux yeux noirs, qui sortait quelquefois des bois pour venir jouer avec nous ; elle mangeait dans nos mains le pain que nous lui offrions, puis s'en retournait dans les taillis reprendre sa vie indépendante et sauvage."

La Mère Marie Eugénie a souvent regretté pour les élèves qu'on nous confie trop jeunes cette liberté des champs dont elle a tant joui dans son enfance : "Cela fait des natures plus vigoureuses, moins impressionnables, mieux préparées à des devoirs sérieux et capables de

porter de plus fortes études. Aujourd'hui on étiole les enfants en voulant en faire de petits phénix de science à huit ans ; l'intelligence y perd, et la force morale s'affaiblit."

À Preisch, comme à Metz, Eugénie vivait dans une grande intimité avec son frère Louis, qui était à peu près de son âge. Ils s'aimaient tendrement et avaient l'un et l'autre un culte pour leur mère, femme charmante, qui mettait dans la maison beaucoup de gaieté et de vie. Le père, au contraire, était froid, sévère, sans convictions religieuses et avancé dans ses opinions politiques. Il appartenait à cette école voltairienne, très vivante encore sous la Restauration, surtout dans le camp de l'opposition libérale.

Mme Milleret était peu chrétienne, c'était le malheur de l'éducation du temps ; mais elle était puissante sur le cœur de ses enfants par sa douceur et sa fermeté. C'était une nature énergique, courageuse. En 1814, lorsque les Prussiens bloquèrent Luxembourg, elle traversa deux fois les lignes ennemies pour porter de l'argent à nos troupes et fit ainsi tous les paiements de son mari⁹. On la laissait passer sans aucune méfiance, elle parlait allemand aux officiers prussiens, et les intéressait par sa jeunesse et l'état dans lequel elle se trouvait ; c'était peu de temps avant la naissance de son second fils, Louis.

À Preisch, Mme Milleret était consultée comme un médecin et appelée auprès de tous les malades, qu'elle soignait avec autant d'intelligence que de charité. Sa fille devait hériter de ce don pour les malades et de ce coup d'œil sûr, si précieux pour une Supérieure. Tous les jours, après le déjeuner, on partait pour aller visiter les pauvres des villages voisins et leur porter des secours. La plus grande récompense des enfants était d'accompagner leur mère, et alors eux-mêmes se chargeaient des linges, vêtements, médicaments ou nourriture à distribuer. C'était leur donner tout petits l'amour des pauvres et de ceux qui souffrent.

Un jour, un horrible accident eut lieu dans la propriété. On faisait des réparations au château, sept ouvriers tombèrent de la toiture. La maîtresse de la maison fut aussitôt appelée : "Je les crus tous morts disait-elle, le spectacle que j'eus en arrivant était affreux ; au premier que je touchai, des lambeaux de chair me restèrent dans la main, mais je pus surmonter mon impression et ne me trouvai mal que lorsque le septième eut été pansé."

Avec ses enfants, Mme Milleret était tendre, mais ferme. Si l'un d'eux était malade, elle le faisait porter dans sa chambre et ne le quittait plus, voulant le soigner seule. Mais lorsqu'on était en bonne santé, il fallait être énergique, ne pas s'effrayer de peu de chose, savoir se dominer, se taire en face du danger et s'oublier pour les autres. Dans un voyage qu'Eugénie fit avec sa mère, la voiture ayant à traverser une rivière, il y eut un moment où les chevaux perdirent pied. Mme Milleret comprit le danger et regarda sa fille ; l'enfant eut peur, mais ne dit rien, et lorsque le pas difficile eut été franchi, sa mère lui dit : "J'aurais été très mécontente si vous aviez crié, cela n'eut servi qu'à effrayer le cocher et les chevaux. Dans les moments de danger, il faut savoir prendre sur soi et se taire."

Eugénie Milleret avait douze ans lorsqu'elle fit sa première communion. Son éducation religieuse avait été jusque là assez négligée : elle n'avait eu comme livre de piété qu'un ouvrage allemand fort sentimental intitulé : *Dieu est l'amour le plus pur*. Pour la préparer à sa première communion, on lui donna l'*Année chrétienne* ; méditations tirées de saint François de Sales et de Fénelon. Ce livre la charma, et c'est de cette époque que date son admiration pour la doctrine de saint François de Sales et pour ses écrits. L'abbé Matte, curé de Sainte Ségolène, à Metz, voulut bien se charger de préparer l'enfant à sa première communion. Il lui faisait le catéchisme pour elle toute seule, et, à sa première confession, la voyant toute glacée et presque évanouie à cause du froid, il voulut la confesser chez lui et se montra plein de bonté et d'affection. Eugénie en fut reconnaissante ; elle écoutait avec tant d'attention tout ce que lui disait le prêtre, qu'il resta dans son esprit comme un homme incomparable, non seulement un saint, mais un grand orateur, un

⁹. M. Jacques Milleret avait hérité à Metz de la position de son père.

autre Bossuet. L'ayant revu plus tard et entendu prêcher, elle fut fort étonnée de ne plus retrouver l'orateur de son enfance et de sa première communion.

Ce fut le jour de Noël 1829, qu'Eugénie Milleret eut le bonheur de s'approcher pour la première fois de la sainte table. C'était à la grand'messe de dix heures, dans l'église de Sainte Ségolène. Elle avait une robe de soie bleue garnie de cygne, et sur ses épaules un manteau de cygne. Tout ce qu'elle portait ce jour là était neuf ; ses parents y avaient tenu, et elle en fut frappée. Ne devait-elle pas aussi apporter un cœur tout neuf à cette grande action, qui allait commencer pour elle une vie nouvelle ? La grande dévotion de la Mère Marie Eugénie de Jésus a toujours été l'être de Dieu. "Cette dévotion, nous dit-elle un jour, je l'ai eue dès mon enfance. Lorsque j'ai fait ma première communion, j'ai été saisie de l'infinie grandeur de Dieu et de mon extrême petitesse. J'ai éprouvé une telle impression, qu'à un moment tout a disparu autour de moi ; je ne voyais plus rien, je me sentais comme transportée, – moi si petite, – devant le trône de Dieu, pour lui rendre par Celui que je venais de recevoir un hommage que j'étais incapable de lui rendre moi-même. Cet instant fut court ; mais je ne l'ai jamais oublié, et je me souviens aussi que revenant de la sainte table, fort intimidée de traverser le chœur où se tenaient les chanoines, et me demandant comment je retrouverais ma mère au milieu de la foule, j'entendis au dedans de moi une voix qui me dit : "Tu perdras ta mère, mais je serai pour toi plus qu'une mère. Un jour viendra où tu quitteras tout ce que tu aimes pour me glorifier et servir cette Église que tu ne connais pas." Ce fut le premier appel de Dieu à mon âme."

À Auteuil, la veille d'une première communion, nous avons entendu notre Mère dire aux enfants qui allaient s'approcher de la sainte table que la pensée qui l'avait le plus impressionnée au moment de recevoir Notre-Seigneur pour la première fois, c'est qu'elle allait enfin pouvoir rendre à Dieu une gloire égale à celle qu'il mérite, puisque Jésus-Christ allait l'adorer dans son cœur. Cette pensée, si forte pour une enfant de douze ans, nous révèle déjà les miséricordieux desseins de Dieu : il fondait cette âme sur Jésus-Christ, sur le désir de lui rendre gloire par Jésus-Christ. C'était la note caractéristique de notre Mère dans sa dévotion personnelle, comme dans sa direction ; nous la retrouvons dans tous ses écrits.

À treize ans, Eugénie fut mise en pension à Metz. Jusque là sa mère s'était occupée seule de son éducation, et, comme c'était une femme très capable, elle avait si fortement poussé l'instruction de sa fille, que celle-ci fut placée dans les premiers cours dès son entrée au pensionnat. L'enfant était très intelligente et remarquablement douée pour toutes choses. Bien qu'un peu nonchalante par nature, aimant à s'amuser et à rire, Eugénie savait cependant être sérieuse à l'heure du travail. Elle écoutait attentivement les leçons des maîtres, cherchait à tout approfondir, à tout comprendre, et ce qu'on lui enseignait se gravait merveilleusement dans sa mémoire.

Il y avait alors au pensionnat de Metz des professeurs de talent qui ne se doutaient pas qu'ils étaient si bien écoutés par cette petite élève de treize ans, qui, devenue plus tard supérieure générale, rappelait les souvenirs de leurs leçons dans ses entretiens avec de jeunes maîtresses qu'elle formait pour l'enseignement : "Ne méprisez aucune des branches de l'instruction, leur disait-elle. Je m'étonne de voir le peu d'application que l'on apporte à vos leçons de calcul. Cette leçon est fort utile pour une femme qui peut avoir à s'occuper elle-même de ses affaires, et qui doit être en état de régler ses comptes et de gouverner sa maison ; c'est un devoir, et les pauvres en profitent. Le professeur d'arithmétique que nous avons à Metz devait enseigner très bien, car cette leçon m'intéressait beaucoup, et je n'ai oublié aucun des principes qu'il nous a donnés et qui m'ont été bien utiles, puisque Dieu a voulu que j'aie toujours eu à m'occuper d'affaires. C'est grâce à ses principes que je fais facilement de tête des comptes qui paraissent difficiles à de plus grandes calculatrices que moi."

La révérende Mère citait surtout, comme modèles, les leçons de lecture et de style données au pensionnat de Metz. "C'étaient deux leçons regardées comme fort importantes et qui se

complétaient l'une l'autre. On nous apprenait à lire distinctement, posément, avec expression, à comprendre le caractère de l'auteur et le sens du morceau, et à le rendre de notre mieux. À la leçon de style, une fois le devoir corrigé et le sujet donné, on analysait une page d'un grand écrivain pour nous en faire sentir les beautés. Je n'ai jamais oublié certains passages que j'ai entendu analyser ainsi : une nuit d'été à Saint Pétersbourg, de M. de Maistre ; le bonheur des justes dans les Champs Élysées, de Fénelon ; le paysan du Danube, de La Fontaine, et bien d'autres sont restés dans ma mémoire avec les observations qui les accompagnaient. Nos devoirs de style étaient corrigés avec soin, couverts de notes dans la marge, et on nous donnait des sujets fort élevés comme celui-ci : *Montrer la supériorité de la civilisation chrétienne sur la civilisation païenne*. Je trouverais aujourd'hui ce sujet difficile à traiter ; mais les enfants ne doutent de rien, je ne sais pas ce que j'ai écrit, mais je n'ai été nullement embarrassée ; mon seul étonnement a été d'être première pour un devoir qui devait être fort médiocre."

Cette éducation simple et sérieuse devait porter ses fruits et faire une femme bien remarquable de la petite élève du pensionnat de Metz. "Ce ne sont pas les leçons les plus savantes, disait souvent la Mère Eugénie, qui ont le plus d'importance pour l'avenir d'une femme, les leçons dites élémentaires lui sont mille fois plus utiles. Savoir bien écrire et bien parler caractérise tout de suite une femme distinguée ; l'algèbre et la chimie n'y ajoutent rien."

Eugénie avait une santé fort délicate ; une grave maladie, la fièvre typhoïde, vint interrompre ses études, et, lorsqu'elle fut guérie, les médecins exigèrent un repos absolu : plus de leçons, aucun travail. Mais la jeune fille avait déjà l'esprit ouvert aux belles choses, elle aimait la lecture et y consacrait ses longues heures de loisir.

Les œuvres littéraires l'attiraient, et elle se tournait de préférence vers les auteurs allemands, dont elle comprenait parfaitement la langue. Schiller devint son poète favori, les vers de *Guillaume Tell* et de *Jeanne d'Arc* restèrent si bien gravés dans sa mémoire, que Supérieure, elle reprenait aux examens l'enfant qui se trompait en les récitant. Elle lisait aussi avec enthousiasme la belle traduction de l'*Iliade* en vers allemands ; l'élévation de son esprit et la délicate pureté de son cœur lui faisaient rejeter de ses lectures et même oublier complètement ce qui aurait pu lui faire du mal. Notre Mère s'étonnait parfois d'avoir lu si jeune des ouvrages qui pouvaient être dangereux, mais dont elle ne voyait alors que le côté idéal et les beautés artistiques.

Eugénie avait quinze ans lorsqu'un grand malheur vint briser sa vie et frapper son cœur à l'endroit le plus sensible. Sa mère, qu'elle aimait d'une affection si enthousiaste et si vive, fut atteinte du choléra pendant un court séjour à Paris et enlevée en quelques heures à l'amour de ses enfants. C'était pendant l'été de 1832. La douleur d'Eugénie fut profonde et dura longtemps : nous en retrouvons les traces, après bien des années, dans sa correspondance avec M. Combalot.

"J'ai revu Metz avec une profonde émotion, écrit-elle le 14 juillet 1837 ; je n'y étais pas retournée depuis le dernier voyage que j'y avais fait avec ma mère, et, dans ces derniers jours de sa vie où elle semblait avoir le pressentiment de la mort qui l'attendait à Paris, elle me donnait les derniers conseils de sa tendresse, me mettait en garde contre les dangers qu'elle savait devoir m'entourer, et prenait avec moi des formes affectueuses qui me touchaient d'autant plus qu'elle m'avait habituée à être avec elle plutôt respectueuse que tendre. Ma mère croyait que les démonstrations d'affection amollissent le caractère en exaltant l'imagination ; elle craignait pour moi tout ce qui ressemblait au romanesque ; et puis l'énergie même de son esprit et de son cœur lui faisait dédaigner ces formes caressantes qui sont l'expression vulgaire de sentiments moins profonds que ne l'étaient les siens. Mais moi, plus faible qu'elle, nuls moments ne m'ont laissé des souvenirs plus chers que ceux où elle s'imposait moins de réserve et de dignité, et où elle semblait chercher près de moi une consolation et un appui."

Plus tard elle ajoute : "J'ai mis l'âme de ma mère sous la protection de la sainte Vierge, et cela me rend bien doux de la prier... Lorsque ma mère vivait, elle était l'unique objet de mes

affections ; me séparer d'elle, c'eût été déchirer mon cœur ; mais, quand ce lien a été rompu, il ne s'en est pas reformé de semblables pour moi." 21 nov. 1837)

Le salut de l'âme de sa mère ne cesse de la préoccuper : elle se reproche de ne l'avoir pas entourée des secours de la religion ; mais la mort a été si prompte ! en trois heures elle a fait son œuvre, et l'enfant, seule avec la malade, ne vit pas le danger. Ce fut la douleur de sa vie. En 1840, la fondation étant déjà commencée, la Mère Marie Eugénie écrivait le 9 juillet à l'abbé Combalot :

"Le jour d'hier m'a imposé le devoir d'un dernier pèlerinage au cimetière de Montmartre, où je ne pourrai bientôt plus aller visiter la tombe de ma mère. C'est l'anniversaire de cette mort si douloureuse pour moi, si triste pour elle, puisque j'aurai éternellement à me reprocher de ne pas l'avoir entourée des dernières consolations de notre foi. J'étais si jeune alors, si ignorante des vrais biens ! Aussi j'espère que Notre-Seigneur, dont la miséricorde est infinie, daignera me pardonner ma faute et la réparer auprès de ma pauvre mère. Je ne sais quelle confiance immense j'en avais hier ; il me semblait que Dieu ne rejetait pas mes prières, ni surtout celles de mes Sœurs qui se joignaient à moi avec tant d'affection.

.La lettre se termine par cette réflexion si belle : "Que Notre-Seigneur fasse donc à son gré, qu'il nous donne et qu'il nous ôte ; en ce qu'il nous donnera nous trouverons sa bonté, et nous la trouverons encore en ce qu'il nous ôtera, puisqu'il ne nous ôte rien sans se donner lui même plus profondément à la place."

C'est qu'en elle Dieu voulait se donner à cette âme et la posséder tout entière. Après un premier appel fait à l'enfant le jour de sa première communion, il fallait écarter les obstacles qui l'empêchaient d'écouter la voix de Dieu et d'y répondre. L'admiration d'Eugénie pour sa mère, son obéissance absolue à toutes ses volontés eut été pour sa vocation un obstacle insurmontable. Toutefois cette vocation va traverser d'autres dangers.

Trop jeune pour pouvoir gouverner la maison de son père et rester seule à la recette générale de Metz, Mlle Milleret fut confiée à une amie de sa mère qui s'offrait à l'initier aux soins de l'intérieur et à la préparer au rang qu'elle devait tenir dans le monde. Mme Doulcet, femme du receveur général à Châlons, était fort riche, très mondaine, avait un grand train de maison et recevait beaucoup. Ce milieu pouvait être dangereux pour une jeune fille de quinze ans privée de sa mère et déjà rayonnante de tout l'éclat de sa beauté. Le monde, il faut bien le dire, lui parut d'abord charmant ; mais elle s'amusait comme une enfant, sans vanité, sans recherche. Elle était cependant très remarquée dans les salons de Mme Doulcet, avec ses grands yeux noirs si profonds et si doux, son joyeux sourire, sa taille élégante et sa tenue modeste. Une grande réserve accompagnait ses paroles, et une certaine timidité naturelle, qui venait peut-être de son éducation à la campagne, la préservait tout en lui donnant un charme de plus. Et puis le regard de Dieu était sur elle.

Le souvenir de sa mère amenait aussi des moments de poignante tristesse ; le monde amuse, mais il ne console pas. Il creuse dans l'âme un abîme profond, et, comme il est essentiellement fascinateur, il dégoûte de la vérité et rend la vie plus amère. Au milieu même des plaisirs, Eugénie eut à traverser des heures d'angoisses. Les conversations qu'elle entendait troublaient sa foi. Tout enfant, dans la maison de son père, elle avait aussi entendu bien des raisonnements spécieux auxquels elle n'avait pas fait alors grande attention, mais qui revenaient maintenant à sa mémoire. Les lectures qu'elle avait faites toute jeune, cette littérature allemande, protestante et rationaliste, dont elle n'avait vu d'abord que le côté idéal, apportait aujourd'hui des doutes à son âme. Que faut-il croire ? que faut-il faire ? se demandait elle souvent. Et personne ne lui répondait, et sa pensée "n'intéressait personne", comme elle l'écrira plus tard. Mais un lien d'amour la retenait au tabernacle, c'est encore elle qui le dit ; elle pouvait douter de tout, de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, – car les enfants dans leur logique effrayante vont toujours aux dernières extrémités des principes faux qu'on leur pose ; – mais elle

ne douta jamais de la présence de Jésus-Christ dans l'adorable Sacrement de nos autels, et, en regardant la blanche hostie, "elle lui demandait de la conserver pure et de l'attirer en haut."¹⁰

Une page écrite en 1835 nous dit les angoisses de cette jeune âme.

"Mes pensées sont une mer agitée qui me fatigue et me pèse. Tant d'instabilité, jamais de repos, une ardeur qui toujours dépasse les bornes du possible. Tantôt absorbée par des questions bien au-dessus de ma portée et auxquelles je ferais mieux de ne pas penser, les plus hautes questions du monde !... Je voudrais tout savoir, tout analyser, et, me lançant dans des régions effrayantes, je vais hardiment interrogeant toutes choses, poursuivie de je ne sais quel besoin inquiet de connaissance et de vérité que rien ne peut rassasier. Et puis, cet esprit hautain, le plus futile objet va l'absorber, quelques feuilles vertes, un rayon de soleil, que dis-je ? une vanité, un éloge. J'ai voulu monter comme l'aigle, et je suis bien vite tombée !

"Ensuite tous les rêves du cœur, des besoins d'affection que rien ne satisfait, des unions d'âme impossibles ; comme si cela se trouvait ici-bas. Alors viennent des dégoûts de la vie, des tristesses qui semblent se réjouir en elles-mêmes et que je cache sous une enveloppe indifférente, parce que je sais qu'il n'y a personne qui ait une minute à perdre pour essayer de raviver mon cœur.

"Fatiguée de moi-même, je voudrais anéantir cette intelligence, la faire taire, l'arrêter. Mais il n'y a que Dieu qui ait dit en maître aux flots de la mer : "Vous n'irez pas plus loin."

"Je suis seule ; seule au monde, dans un amer isolement d'âme. Et qu'importent tous ceux qui passent auprès de moi, ces rires joyeux auxquels je me mêle, ces amis qui ne me connaissent pas, qui me serrent la main sans s'inquiéter si je souffre ? Ils m'aiment cependant, je leur dois beaucoup et n'ai rien à leur reprocher ; mais, quand je suis avec eux, je me sens plus seule que jamais.

"L'oiseau, du moins, quand il souffre, ses frères le raniment par des chants ; mais autour de moi, pas d'harmonie...

"Si je mourais demain, je serais oubliée après-demain ; personne ne viendrait prier sur ma tombe. Pourtant je prie pour les autres, mais ils n'en savent rien, ou bien qu'est-ce que cela leur fait ?... Oh ! que je devrais apprendre à les quitter, ces amis du monde, avant la dernière heure, et remplir aussi mon devoir d'activité ! Prier, ce n'est pas tout ; il faut prier en action, et si je faisais quelque chose de bon, Dieu s'abaisserait vers moi, le Dieu de toute consolation, qui a promis de relever et de soutenir les cœurs fatigués."

Elle prie donc, cette jeune fille qui croit douter de tout, et elle prie avec confiance : sa prière va être exaucée. M. Milleret, trouvant peut-être la maison de Mme Doulcet trop mondaine pour sa fille, eut la pensée de la confier à Mme Foulon, sa cousine, femme très chrétienne, qui passait une partie de l'année à la campagne et l'hiver à Paris. Ce fut une épreuve pour l'enfant, la transition était trop brusque ; elle trouva cette maison triste, la piété de ses cousines étroite et leur foi peu éclairée, aucune sympathie ne s'établit entre elles. Eugénie resta seule, cherchant la vérité et interrogeant sa voie. Elle souffrait beaucoup ; mais Dieu n'était pas loin, la lumière allait se lever sur son âme.

Pendant le Carême de 1836, Mlle Milleret se trouvait à Paris avec Mme Foulon. On parla de suivre une station de Carême, et la jeune fille choisit tout de suite celle de Notre Dame, à cause de la réputation d'éloquence de l'abbé Lacordaire. Pour trouver des places dans la nef envahie par la foule, il fallait partir de bonne heure et attendre longtemps. La grand'messe était à dix heures, et on restait jusqu'à la conférence, qui commençait à une heure. Eugénie fut saisie par la grâce dès son entrée à Notre Dame ; ces trois heures d'attente ne lui parurent pas trop longues, elle pria beaucoup, demandant à Dieu de l'éclairer, et, lorsque le prédicateur monta en

¹⁰. Lettre au P. Lacordaire, citée plus loin.

chaire, il lui sembla que chacune de ses paroles lui était directement adressée et répondait à toutes ses questions. Les troubles de son âme furent subitement apaisés ; la lumière se fit, calme, sereine, rayonnante.

Dans la belle série de ses conférences de 1836, le P. Lacordaire exposait la doctrine de l'Église, appuyée sur la tradition et l'Écriture ; puis, attaquant en face le rationalisme, il montrait les rapports réciproques de la raison et de la foi, et terminait son enseignement en indiquant la prière comme le grand moyen d'acquiescer la foi. "Insectes d'un jour, perdus sous un brin d'herbe, s'écriait-il, nous nous épuisons en vains raisonnements ; nous nous demandons d'où nous venons, où nous allons ; mais ne pouvons-nous pas dire ces paroles : 'O toi, qui que tu sois, qui nous as faits, daigne me tirer de mon doute et de ma misère.' Qui est-ce qui ne peut pas prier ainsi ?"

Le grand orateur ne se doutait pas que sa parole atteignait au milieu de la foule une âme de jeune fille et y jetait les germes d'une foi ardente, généreuse, qui devait produire les plus grands fruits.

"Ma vocation date de Notre Dame, nous a dit souvent notre Mère ; je n'entre jamais sans émotion dans la vieille basilique où j'ai reçu tant de grâces. "C'est qu'en effet, reconnaître les droits de Dieu et s'y livrer fut pour Eugénie un seul et même sentiment ; il a dominé sa vie. Si la vérité est le plus grand des biens, il faut la donner aux âmes : telle fut l'origine de sa vocation. Servir Dieu, servir l'Église, servir la vérité lui parut un devoir qui s'imposait d'une manière absolue et dont elle devait accepter toutes les conséquences.

Mais que faire pour Dieu ? où porter son action et ses sacrifices ? à quelle œuvre se dévouer ? À une heure si grave, Mlle Milleret avait besoin de conseils, et la pensée lui vint d'aller consulter celui qui avait été pour elle l'instrument des miséricordes de Dieu.

L'abbé Lacordaire n'était pas encore religieux ; c'était peu de temps avant son départ pour Rome, d'où il devait rapporter l'habit blanc des Frères prêcheurs. Notre Mère nous a souvent raconté sa première visite au P. Lacordaire, et l'émotion qui la saisit lorsqu'elle se trouva seule en face du grand orateur. Pendant un moment il lui fut impossible de proférer une parole, et le prêtre à l'aspect si digne, si grave, si profondément religieux, était là, les yeux baissés et les bras croisés sur sa poitrine, attendant que la jeune fille exposât le but de sa visite .

Enfin le P. Lacordaire se décide à rompre lui-même le silence, la conversation s'engage, et il voit bientôt quelle nature d'élite Dieu lui envoie. Consulté sur des questions de foi, sur la vie chrétienne et la vocation religieuse, il répond à tout. "Connaissez-vous l'ordre de la Merci ? dit-il à Mlle Milleret ; c'étaient des hommes qui, sachant que d'autres hommes étaient esclaves, s'offraient à sacrifier leur liberté pour les racheter. Voilà ce que c'est que la vie religieuse, c'est une donation de soi pour sauver les âmes." C'est toujours ainsi que la Mère Marie Eugénie a compris la vie religieuse ; c'est ainsi qu'elle l'envisageait à dix-huit ans. Cependant le Père ne croyait pas l'heure venue de rien décider. Cette enfant, qui passait si rapidement du doute à la vocation religieuse, avait besoin d'essayer ses forces. "Priez et attendez" furent les dernières paroles du P. Lacordaire, qui traitait les âmes avec un souverain respect. Il aurait pu prendre sur celle qui le consultait avec tant de confiance une influence décisive, et plus tard se servir d'elle pour ses œuvres ; mais, indépendant par nature et d'une grande délicatesse, il respectait la liberté des autres et ne s'imposait jamais. Du reste, ce n'était pas à lui qu'était réservée la mission de montrer à la Mère Marie Eugénie de Jésus la voie où elle devait marcher. Le désintéressement du prêtre allait servir aux desseins de Dieu.

Terminons ce chapitre par une lettre de notre Mère adressée au P. Lacordaire lui-même en 1841.

Elle résumera ce que nous avons dit, et montrera quelle était la trempe d'esprit, la valeur de cette jeune fille à qui Dieu allait confier la fondation de l'Assomption .

"J'ai été élevée dans une famille incrédule, qui appartenait à l'opposition libérale de la Restauration. Ma mère cependant désirait me voir chrétienne, et son grand et énergique caractère la portait à imprimer à mon éducation un caractère de renoncement qui m'a toujours paru plus chrétien que beaucoup d'éducatons dites religieuses. Mon ignorance des dogmes et des enseignements de l'Église était inconcevable, et pourtant j'avais reçu comme les autres les instructions du catéchisme, j'avais fait ma première communion avec amour, et Dieu même m'y avait fait des grâces qui ont été, avec votre parole, le fondement de mon salut.

"Je perdis ma mère à quinze ans, pour tomber dans une maison moins religieuse encore. Là, mes doutes se fortifièrent. Je passai quelques années à me questionner sur la base et l'effet de ces croyances que je n'avais jamais comprises. Seule et libre dans ma pensée qui n'intéressait personne, je me demandais souvent ce qu'il en serait de tous ces êtres et de moi-même ; si, au-delà du tombeau, il resterait quelque chose de nous, et surtout quel était le mystère, quel était le devoir de notre existence ici-bas.

Puis elle ajoute : "Mais Dieu, dans sa bonté, m'avait laissé un lien d'amour. Je pouvais douter de l'immortalité de notre âme, mais je repoussais involontairement tout ce qui attaquait le sacrement de nos autels, et lorsque, à l'église, je voyais la sainte hostie aux mains du prêtre, je la priais malgré moi de me rendre sans tache comme elle et de m'attirer en haut. Mais toute mon instruction, où le Christ n'était pour rien, apportait par son développement même un obstacle invincible à ses attraits bienheureux.

Un nouveau changement me mena près de femmes très pieuses, et ce fut là peut-être mon plus grand danger. Elles m'ennuyèrent, me parurent étroites, et jamais peut-être je n'eus si fort l'esprit du monde. C'est alors, mon Père, que la miséricorde qui me poursuivait m'amena sous votre chaire. Comme il fallait suivre un Carême, je suivis le vôtre. La grâce m'y attendait. Votre parole répondait à toutes mes pensées, expliquait mes instincts les meilleurs ; elle achevait mon intelligence des choses et ranimait en moi cette idée du devoir, ce désir du bien, tout prêt à se flétrir en mon âme ; enfin elle me donnait une générosité nouvelle, une foi que rien ne devait plus faire vaciller.

"Je ne vous dirai pas, mon Père, de mesurer ma reconnaissance, ces bienfaits-là ne s'acquittent qu'au ciel ; mais je puis dire que, depuis ce temps, il n'y a pas eu pour moi de sacrifice ni de prière où votre souvenir n'ait pris la première place.

"C'était la dernière année de vos conférences. Avant votre départ pour l'Italie, j'osai vous demander quelques instants ; et quoique je n'aie fait alors que vous entretenir de mes doutes, des difficultés de ma position, et que mes premières pensées de vocation n'aient guère excité que votre sourire, cependant j'étais réellement convertie, et j'avais conçu le désir de donner toutes mes forces ou plutôt toute ma faiblesse à cette Église qui seule désormais à mes yeux avait ici-bas le secret et la puissance du bien."

CHAPITRE III

LE TRAVAIL DE LA GRÂCE. — RENCONTRE PROVIDENTIELLE D'EUGÉNIE MILLERET AVEC L'ABBÉ COMBALOT

La lumière s'est levée dans l'âme d'Eugénie Milleret, l'étoile a paru, c'est vers le Christ qu'elle va la conduire ; mais que de questions se pressent encore dans son esprit, et celle-ci plus impérieuse que les autres : "Comment répondre à l'appel d'en haut ? À quelle œuvre consacrer ma vie ?.." C'est encore le secret de Dieu ; il faut attendre et se préparer dans le silence et la prière. Eugénie le comprit, et, avec un sens déjà bien éclairé des choses divines, elle ne chercha qu'à développer la lumière reçue à Notre Dame, à suivre la grâce, à vivre de foi. Ce grand bien de la foi, dont elle comprenait maintenant l'excellence, il fallait le fortifier, l'agrandir, afin de pouvoir le communiquer un jour.

Le Père Lacordaire avait donné à Mlle Milleret une liste de livres fort sérieux qui n'effrayèrent pas sa jeune raison ; elle les lut avec avidité et fut particulièrement frappée des *Mystères* de Bourdaloue, des *Mélanges* de M. de Bonald et des ouvrages de J. de Maistre. "Cet esprit inflexible et ironique a pour moi un attrait sans pareil", écrira-t-elle plus tard.

Dans des notes qui nous ont été heureusement conservées, nous retrouvons le chemin qu'a suivi son âme pour conquérir une foi intelligente, éclairée, et se prouver à elle-même la vérité de la religion catholique. Ces notes, écrites en 1836, sont fortes pour une jeune fille ; elles indiquent un esprit sérieux ; et supposent bien des lectures. Ce sont des réflexions personnelles mêlées à l'opinion de tel ou tel auteur qu'elle discute parfois, une pensée qui la frappe et qu'elle développe ; plus souvent l'histoire de son âme à la recherche de la vérité ou conduite par l'amour. Mais là, plus d'itinéraire ; dans les voies de l'amour c'est Dieu qui fait le chemin, et, lorsqu'il daigne s'approcher de sa créature, la raison se tait et le cœur adore.

Écoutons d'abord la raison simple et droite d'une enfant merveilleusement douée, cherchant les bases de sa foi. C'est une belle étude psychologique.

« On me demande comment j'ai passé du doute à la foi. Mais plus je crois, plus cette chaîne m'échappe. Si je voulais la résumer pourtant, il me semble que voici les questions que mon esprit se faisait. Doubtant, il y avait à agir, et dès lors à se demander ce qu'était le bien et ce qu'était le mal, chose qui me parut insoluble sans un Dieu et un Dieu manifeste. Donc il y avait un Dieu et un Dieu en rapport avec nous, ou bien il fallait se demander s'il y avait bien et mal, ce qu'il m'était impossible de me refuser à croire.

« Mais d'où venaient le bien et le mal ? quelle en était la raison ? Évidemment d'un Dieu qui avait parlé à sa créature et lui avait tracé des devoirs, d'un législateur ayant puissance de porter loi, c'est-à-dire toute puissance sur nous. Ajoutons même à cette notion de puissance une notion de justice, comme la seule cause du respect et de l'honneur que nous portons à cette loi du bien, qui ne peut être que la volonté de Dieu exécutée, et le mal, sa volonté enfreinte.

"Si celui qui est juste et puissant, qui sait la fin de notre être et tous ses secrets, a daigné parler, Qu'est-ce que la vérité, sinon tout ce qui est conforme à cette parole savante de l'avenir et des réalités auxquelles nous n'atteignons pas ? La vérité, c'est tout ce que Dieu a dit être vrai, tout ce qui est émané de lui.

"Ce Dieu, Qu'est-ce qui le fait s'occuper de nous ? que veut-il ? quelle fin cherche-t-il ? quelle est la loi de ses rapports avec nous ? Ah ! que le christianisme a une belle réponse lorsqu'il dit : l'*amour* ! Mais je n'en étais pas là, et je disais seulement que si ce Dieu est sévère, s'il veut voir son plan accompli, c'est une raison de plus de chercher au juste sa volonté.

"Mais cet esprit infini, ce principe premier, prévoyant tout, comment sommes-nous libres sous sa puissance ? et s'il ne prévoit et ne dirige tout, il est borné. Où est sa borne ? qui est plus fort que lui ? où est l'infini au-dessus de lui ? car le fini suppose l'infini. – Je ne savais pas de réponse. Mais je sentais que je suis libre, et je comprenais qu'il fallait que nous le fussions pour qu'il nous imposât des devoirs. Le bien et le mal n'existent pas sans liberté, et je ne puis admettre qu'ils n'existent pas. C'est pour moi le principe premier, la chose indéniable, l'axiome de ma raison et de ma vie.

"Quel est l'état naturel de l'homme ? Je ne sais encore. Mais est-ce d'ignorer, de faire le mal, d'être grossier, méchant, le plus éloigné possible de tout ce qui se traduit en nous par la pensée de l'harmonie d'un être ? Ou bien l'homme est-il plus près de sa nature à mesure qu'il est plus éclairé, plus parfait ? Certes, je penche à le croire."

On le voit, c'est une pensée de perfection qui occupe cette âme ; elle s'en inquiète et craint de ne pas assez chercher Dieu pour lui-même :

"Je me suis quelquefois tourmentée de la pensée de n'être pas mue par l'amour de Dieu, mais plutôt par l'amour et l'admiration de cette perfection à laquelle le christianisme nous appelle. J'aime la justice, la droiture, la pureté, l'humilité, le détachement de soi-même, la charité ardente, et je désire acquérir ces vertus pour elles-mêmes. Mais je me suis rassurée en me disant que les aimer c'était aimer Dieu, qui est la perfection absolue, la plénitude de toutes les perfections.

"Je ne peux me faire aucune idée de Dieu comme être séparé de ces choses ; je ne le comprends que comme la source et l'essence de tout bien, de sorte qu'on ne puisse être bon, juste, vertueux que par une sorte d'émanation de sa nature, qu'il faut lui demander instamment par la prière."

Après avoir développé cette pensée avec une logique étonnante pour une enfant de dix-huit ans, elle s'écrie, heureuse et consolée :

"Dieu est amour ; si j'aime, Dieu est au fond de mon cœur ; – Dieu est saint, j'aurai Dieu en moi si je parviens à être sainte ; – Dieu est vérité ; si j'aime la vérité et si je crois en elle, je possède encore Dieu... Somme toute, aspirer vers l'amour parfait, la sainteté parfaite, la vérité parfaite, c'est aspirer vers Dieu, parce que, si je puis dire ainsi, tout cela, c'est Dieu lui-même..."

"Mais pour ce qui est de Jésus-Christ, d'un Dieu fait homme, je désirerais encore quelque chose ; mes sens voudraient le voir, le toucher, vénérer son humanité sainte, ma bouche baiser ses pieds et mes yeux répandre des larmes sur ses plaies. En s'approchant de nous par un abaissement ineffable, il a sanctifié notre chair ; elle aussi s'enflamme de saints désirs qui ne peuvent être rassasiés que par une union aussi sensible que le cœur la désire intime et l'esprit spirituelle."

Cette jeune fille qui hier se disait incrédule, a aujourd'hui des accents qui rappellent sainte Thérèse. C'est qu'il va vite celui que la grâce porte, a dit l'auteur de l'*Imitation* : *Satis suaviter equitat quem gratia Dei portat.*¹¹

"Je tiens à ma foi comme à quelque chose que j'ai découvert, écrit-elle un autre jour, et j'aurais de la peine à renoncer à certains raisonnements, à certaines idées qui m'y ont conduite. Beaucoup de choses me scandalisent et m'attristent ; pour moi, les chrétiens ne sont pas assez chrétiens, la moindre chose trop humaine me blesse dans les habitudes religieuses.

¹¹. Celui que la grâce de Dieu porte chemine (litt. chevauche) bien doucement. *Imit.*, II, IX.

"Suis-je donc plus ardente en ma foi conquise qui a encore pour moi tout l'enivrement du combat et toute la puissance de la victoire ?..."

Ailleurs, elle écrit ce mot charmant : "N'est-ce pas une chose consolante pour moi de penser que Jésus a tant aimé les petits enfants ? Je ne suis qu'un petit enfant dans le christianisme, je ne fais que m'éveiller à la vie de la grâce. Aussi ne puis-je avoir d'autre mérite qu'une grande humilité. Dieu veuille me la donner !"

Laissons passer quelques mois ; de plus en plus illuminée par la grâce divine, Eugénie a oublié tous les raisonnements qui l'ont conduite à la vérité, tellement elle la possède avec évidence. Elle-même s'en étonne.

"À quoi peut-il donc tenir que quand je suis maintenant entraînée dans quelque discussion religieuse, je ne sais plus être lucide ? Je n'ai rien à répondre, je ne puis donner aucune raison de ma foi. Je ne suis cependant arrivée à la foi que par la conviction de mon intelligence. J'ai discuté, j'ai reculé, et si je me suis soumise à la loi de l'autorité, c'est qu'elle m'a paru évidente, c'est que j'y ai été amenée par la chaîne de mes pensées, où chaque jour ajoutait un anneau.

"Il est vrai, lorsqu'après la foi j'ai eu trouvé l'amour, toutes ces choses ont pâli devant moi ; j'ai voulu que tout fit silence, je n'ai plus cherché qu'à plonger mon âme dans les flots du sang que je voyais couler sur l'autel. Mais enfin mon intelligence m'est restée, et ce que j'ai trouvé alors, les pensées que j'ai eues, les raisons qui m'ont maîtrisée, pourquoi se sont-elles enfuies de moi ?..."

"M'en plaindrai-je aujourd'hui ? ou plutôt n'aimerai-je pas à me voir parmi les pauvres d'esprit, sûre qu'au jour où, pour mes frères ou pour moi, j'aurai besoin de quelque chose, Dieu me le donnera, fut-ce aussi bien la pensée la plus forte que le morceau de pain que chaque jour nous lui demandons !... Oh ! non, je ne troublerai pas ce sacré sommeil que Notre-Seigneur semble me permettre de dormir sur son sein, et, quand le moment du réveil viendra, j'aimerai à me voir petite et faible, tant qu'il ne me voudra pas plus grande."

L'amour divin a maintenant tout envahi ; nous n'avons plus qu'à suivre cette âme dans les voies de l'amour. Elle a entendu la parole du Cantique : " L'hiver est passé, les pluies ont cessé, les fleurs ont apparu sur notre terre... Lève-toi, mon amie, ma toute belle, et viens. " *Jam enim hiems transiit, imber abiit, et recessit. Flores apparuerunt in terra nostra... Surge, amica mea, speciosa mea, et veni*¹².

"Dieu a vu que j'étais trop lâche pour marcher sans avoir de secours sensibles, écrit-elle ; il semble qu'il m'envoie des grâces douces et si évidentes, que je n'ai pas plus de mérite à y croire que saint Thomas à la Résurrection. Moi si froide, si distraite, si desséchée, dont l'âme était comme éloignée des sources divines, tellement que je ne pouvais me pénétrer de la présence de Dieu, je suis toute différemment émue depuis quelque temps. Cette beauté de la nature printanière me parle de Dieu et me donne confiance en lui ; mille pensées qui me touchent me sont envoyées d'en haut. À la vérité, il y a beaucoup de considérations qui plaisent aux âmes pieuses et qui me laissent froide ; mais je ne pense pas que ce soit un mal de m'arrêter à ce qui me va, et, entre toutes les choses qui peuvent émouvoir mon cœur, aucune n'a plus de puissance que la pensée de Dieu daignant me conduire, m'écouter, s'approcher de moi, s'unir à moi de l'union la plus réelle."

À cette époque de sa vie, nous a dit souvent notre Mère, la communion était toute sa joie : " Joie trop sensible peut-être, ajoutait-elle ; mais Notre-Seigneur était bon pour moi parce que j'étais faible et n'avais que lui pour me soutenir ". Elle se rappelait " cette beauté printanière qui avait ému son cœur " lorsque, étant à la campagne, elle partait de bonne heure pour l'église du village où elle devait communier. " Je priais en y allant, mais bien plus en revenant, puisque je portais dans mon âme Celui qui avait fait cette belle nature, ces bois, ces rivières, ces moissons.

¹². L'hiver est déjà passé, c'en est fini des pluies, elles ont disparu. Sur notre terre les fleurs se montrent. Lève-toi ma bien-aimée, ma belle, et viens. Cant. II, 11, 13

La vue d'un champ de blé me ramenait à l'Eucharistie, froment des élus, pain des anges, et j'étais quelquefois émue jusqu'aux larmes en pensant à l'amour de Dieu pour nous. "

Comme l'épouse des Cantiques, elle a enfin trouvé Celui qu'elle aime, et toute la nature lui parle de son Bien Aimé. " Quand mon âme se repose dans l'amour, écrira-t-elle plus tard, j'éprouve une joie cachée que je ne puis rendre que par ces mots du poète : ' Quelque chose en moi s'éveille et se met à chanter ». " Écoutons encore ce chant d'amour :

"Qui peut dire quelle est la bonté de Dieu ?... À peine ai-je eu le désir de me rapprocher de lui, et déjà il se fait sentir à mon cœur. Autrefois l'isolement me pesait, j'avais besoin d'épanchement, je cherchais de l'affection, de la sympathie, et je me tourmentais en vain. Eh bien, aujourd'hui tous mes sentiments les plus purs et les plus doux sont vivement remués sans que j'aie besoin de recourir à personne. Il me semble que Dieu m'entende, qu'il soit avec moi ; je pense que c'est lui qui m'envoie des pensées poétiques, jeunes, harmonieuses, pour toucher mon cœur trop froid devant les vérités sévèrement exprimées. Je les reçois comme de lui, je l'y associe, et je craindrais d'introduire un tiers dans cette douce société que je commence à avoir avec mon Dieu.

" Comment osé-je penser cela ? C'est peut-être une grande présomption, une illusion coupable. Cependant, je ne crois pas que ce soit parce que je le mérite, mais parce que Dieu est infiniment bon. Il m'appelle à le servir, et me fait goûter les douceurs de son amour pour me détacher de la terre, me donner le courage de le suivre dans un chemin de tristesses et de souffrances, si bon lui semble. Pourvu que je lui sois fidèle, il me semble aujourd'hui que j'endurerais avec joie toutes choses. J'ai bien peur du lendemain, mais je le prie avec ardeur de me conserver une bonne volonté, et je me rappelle qu'il est dit : ' Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera donné.' C'est donc au nom de Jésus-Christ que je prie avec une ferme confiance d'être exaucée."

Cette âme ne s'appuie déjà que sur Jésus-Christ ; mais il ne suffit pas d'aimer Jésus-Christ, il faut l'imiter, travailler pour lui, accomplir sa loi. Le monde alors se dresse devant la jeune fille comme le grand obstacle à la perfection ; elle compare ses maximes avec celles de l'Évangile, c'est une contradiction perpétuelle : ses plaisirs sont des entraînements, ses affections des chaînes.

" Quand je songe à l'opposition qui existe entre l'esprit du monde et la loi de Jésus-Christ, je pense que Dieu a usé d'une grande miséricorde en ouvrant aux hommes des asiles de salut loin du monde. Il est bien difficile de vivre au milieu des richesses et d'être pauvre d'esprit, d'être entouré de douces affections et d'être prêt à les sacrifier au Seigneur, d'être dans le monde et de ne pas l'aimer, de voir la corruption et de rester pur, de vivre dans la tentation et de ne jamais succomber, d'entendre les louanges sans en être enivré, ou le blâme sans en éprouver du ressentiment. Il faut une bien grande force pour être dans le monde humble, pauvre, détaché de tout, et une bien grande sainteté pour ne jamais scandaliser personne, et cependant Jésus-Christ a dit : *Malheur à celui par qui le scandale arrive.* "

Ailleurs elle écrit : "Quand on annonce à l'homme pour la première fois les béatitudes de l'humilité, de la pauvreté, de la souffrance, il sent au fond de lui même son cœur tressaillir d'effroi et cependant d'attrait. Cette parole l'étonne ; il sent qu'elle contredit sa nature, mais qu'elle l'élève : cette doctrine d'abnégation et d'abaissement ne serait pas née dans son esprit ; mais, bien loin d'être au-dessous de son cœur, elle est au-dessus et porte un caractère divin. Le Verbe incarné pouvait seul la manifester aux hommes... Et, à mesure qu'il s'imbibe de christianisme, l'homme apprend combien elles sont vraies, même dès ce monde, ces paroles dites sur la montagne. Demandez plutôt aux chrétiens et aux Saints !..."

C'est la voie des saints que veut suivre Eugénie ; les béatitudes évangéliques seront sa part sur la terre, et la vocation religieuse se révèle à son âme dans son austère beauté. Elle se reproche

alors son inaction, l'inutilité de sa vie ; elle croit que Dieu a des desseins sur elle, mais lesquels ? elle l'ignore encore.

"Je ne sais s'il m'est permis de penser comme je le fais quelquefois, que Dieu me conduit avec un soin particulier ; c'est peut-être de l'orgueil, mais cette pensée me touche extrêmement. Je ne puis m'empêcher de le croire, quand je vois comment mille circonstances imprévues et que je ne fais pas naître, ce que les hommes appellent mille hasards, m'apportent chaque jour un bon conseil, un encouragement ou une leçon salutaire sur ma faiblesse, ma présomption ou ma vanité. Les livres qui doivent me toucher me tombent entre les mains sans que je les cherche. Mme Levailant, qui jamais ne me donne de livres, me prêta l'autre jour ces *Annales de la foi*, dont je devais être touchée jusqu'aux larmes. Je me suis étonnée, en les lisant, d'oser me reposer dans ma vie inactive, tandis qu'il y a encore dans ce siècle de doute des martyrs, des confesseurs si courageux, tandis qu'il y aurait autour de nous tant de bien à faire.

"Quand je repasse toute ma vie, que j'admire les miracles qui m'ont sauvée de l'incrédulité, je crois quelquefois que Dieu a des desseins sur moi, et si je ne puis l'accorder avec la vue de ma misère, je me dis qu'il aime à se servir de ce qu'il y a de plus vil, de plus pauvre, de plus rien, pour que sa grandeur et sa force éclatent mieux dans ces vases d'argile. Tout lui est possible, et c'est une fausse humilité que celle qui ne veut pas se reposer dans sa force."

Cette page est du mois de mars 1837 ; la volonté de Dieu allait se manifester. Notre Mère nous a souvent raconté que se trouvant à Paris avec sa tante, Mme Foulon, elle eut une nuit un songe assez étrange. Elle se vit dans une grande et belle église qu'elle ne connaissait pas ; la foule remplissait la nef, et dans la chaire se trouvait un prêtre d'un aspect vénérable qui parut la regarder longtemps, tandis qu'une voix intérieure lui disait : "Voilà le guide que tu cherches, celui qui te montrera la voie où tu dois marcher."

Eugénie n'était pas superstitieuse, elle ne fit nulle attention à ce rêve ; mais le lendemain deux de ses parentes, venant la voir, l'engagèrent à les accompagner à Saint Eustache pour entendre un prédicateur renommé. C'était pendant le Carême. L'invitation fut acceptée ; mais comment peindre l'étonnement de la jeune fille lorsqu'elle reconnut, en entrant à Saint Eustache, l'église de son rêve, l'autel, la chaire, et bientôt le prédicateur lui même !... Toutefois le sermon de ce jour-là ne lui fit pas une heureuse impression ; la parole enthousiaste de l'abbé Combalot, – car c'était lui, – n'allait pas à une âme qui cherchait surtout la paix.

Cependant, poussée par une force irrésistible, Eugénie retourna plusieurs fois à Saint Eustache pour entendre le prédicateur et se décida même à aller le trouver, pour lui parler de son désir de faire quelque chose pour Dieu. Il la reçut assez mal : "Avez-vous une grande dévotion à la sainte Vierge ?" lui dit-il. La jeune fille hésita, son éducation avait peu développé en elle le culte de Marie. "Pas autant que je le voudrais, répondit-elle doucement. – Oh ! alors il n'y a rien à faire de vous." Cette parole n'était pas encourageante ; mais elle nous dit la pensée de l'abbé Combalot. Il veut en ce moment fonder une congrégation en l'honneur de l'Assomption de la sainte Vierge ; cette enfant ne lui est-elle pas envoyée du ciel pour son œuvre ? "Venez me trouver demain au confessionnal à six heures et demie, avant ma messe", lui dit-il.

Bien que peu satisfaite de sa première visite, Eugénie obéit. M. Combalot avait comme confesseur une grâce particulière : l'âme tout entière était remuée par sa parole ardente et pleine de foi. Il trouvait de tels accents pour exciter à la contrition et à l'amour de Dieu, que lorsqu'on s'était confessé pendant longtemps à lui, il était difficile de s'habituer à un autre.

Il faut le dire cependant, ses conseils n'étaient pas toujours dictés par la raison ; Eugénie s'en aperçut au bout de peu de temps, et sa nature pondérée s'effraya de l'impétuosité de son nouveau directeur. Elle voulut le quitter et crut devoir lui en donner les raisons en lui écrivant, pour réclamer deux objets qu'il devait bénir pour elle. La lettre fut portée par le sacristain, tandis que Mlle Milleret attendait la réponse dans l'église. M. Combalot sort aussitôt de la sacristie et

fait signe à sa pénitente d'entrer au confessionnal. "Il ne faut pas me quitter, dit-il ; Dieu veut que vous restiez sous ma direction... Il y a quelque chose dans cette lettre !... Est-ce que vous avez étudié ? – Mais, mon père, j'ai reçu l'éducation que l'on donne habituellement aux jeunes filles. – C'est égal, il y a quelque chose dans cette lettre, répétait le Père, visiblement impressionné par ce qu'il avait lu ; Dieu vous envoie, Dieu veut que vous restiez."

Eugénie ne savait pas résister lorsqu'on lui parlait au nom de Dieu. Elle continua à s'adresser à l'abbé Combalot, et celui-ci ne tarda pas à se convaincre qu'il avait trouvé la pierre fondamentale de sa congrégation. La raison, la foi vive, le zèle doux et fort qu'il admirait dans Mlle Milleret, lui parurent des caractères de fondatrice et comme le sceau de Dieu mis sur cette âme. Il lui dévoila le plan de son œuvre : *Instaurare omnia in Christo*. Tout reconstruire sur le Christ, le faire connaître, étendre les frontières de son royaume.

Ces pensées étaient celles d'Eugénie, c'est ainsi qu'elle comprenait la vie religieuse : un apostolat pour faire connaître Jésus-Christ, un sacrifice pour sauver les âmes ; mais elle n'avait jamais pensé à rien fonder. L'abbé Combalot lui déclara qu'elle était choisie pour établir cette œuvre, qui répondait aux besoins du temps et ferait un grand bien. "Je ne connais pas la vie religieuse, répondit-elle, j'ai tout à apprendre et suis incapable de fonder quelque chose dans l'Église de Dieu."

"C'est Jésus-Christ qui sera le fondateur de notre Assomption, dit l'abbé Combalot : *Domini est Assumptio nostra* ; nous ne serons que ses instruments, et entre les mains de Dieu les plus faibles sont les plus forts."

La jeune fille hésitait et faisait attendre sa réponse. Ce mot de fondatrice l'épouvantait ; mais tandis que le prêtre lui parlait au nom de Dieu, disant que cette œuvre dépendait de son consentement et qu'elle n'était pas libre de refuser cette mission, Notre-Seigneur lui même parlait à son cœur et l'inclinait à l'obéissance.

Pendant ce Carême de 1837, Eugénie se sentit comme écrasée par la grâce divine ; Notre-Seigneur lui donnait un sentiment si vif de sa présence au Saint Sacrement, qu'elle était anéantie au pied du tabernacle. "Il suffisait, nous disait-elle, que je visse les portes de Saint Sulpice pour être touchée jusqu'aux larmes de l'amour extrême de Jésus-Christ pour moi et de sa présence sur nos autels. Je pleurais aussi en pensant à la tâche que Dieu m'imposait ; je sentais terriblement le poids de cette œuvre, et il a fallu que le bon Dieu me soutînt et me couvrit de ses grâces pour m'y faire consentir. J'eusse de beaucoup préféré entrer chez les sœurs de Charité pour soigner les malades ; c'était mon attrait depuis mon enfance."

Vaincue cependant par la pensée de la volonté de Dieu, Eugénie Milleret se livra tout entière à la direction de l'abbé Combalot, lui demandant seulement de lui laisser un peu de temps pour briser les liens qui l'attachaient à sa famille et se préparer à la vie religieuse. Mais, à une heure si grave, elle sentait vivement le besoin de l'Esprit d'en haut. "Je n'ai jamais eu la grâce de recevoir le sacrement de Confirmation, dit-elle à son directeur ; faites-moi donner le Saint Esprit ; ce sera une création nouvelle, et peut-être alors serai-je capable de répondre à vos vœux et d'accepter la tâche dont vous voulez me charger."

Ce fut dans la chapelle de l'Archevêché, le dimanche de Quasimodo 1837, que la future fondatrice reçut des mains de Mgr de Quelen le sacrement qui fait les forts, les immolés, les cœurs d'apôtres. Eugénie sentit le souffle de l'Esprit créateur et comprit que Dieu la voulait complètement livrée à ses desseins. "Ce jour-là, écrit-elle plus tard, ma vocation fut fixée, la Confirmation fut pour moi la porte d'une vie nouvelle."

M. Combalot, dont le zèle était infatigable, devait, après le Carême, prêcher une retraite à Paris, chez les Dominicaines. Eugénie, n'ayant pas fait de retraite pour sa confirmation, désira suivre celle-ci, et quelques notes intimes nous disent combien elle y fut touchée de la grâce et affermie dans ses saintes résolutions .

Sa première parole est un cri de reconnaissance : "Que de personnes m'auront fait du bien et pour qui je devrai prier !... Comme mon cœur s'élargit ! quelle intuition d'amour infini Dieu y jette quelquefois ! C'est comme une dilatation d'amour, je me sens devenir meilleure, et cette augmentation de la vie du cœur, de la vie de l'âme, de la pureté, de la tendresse, est une joie indicible. Les mouvements de bonheur des pauvres malades qui reviennent à la vie ne sont rien auprès, mais c'est quelque chose de semblable. Je voudrais pouvoir donner à mes frères ce que j'éprouve ; je suis si calme, si confiante dans le bien que je trouve arriver en moi, il me semble que j'y vois tellement l'œuvre de Dieu, que je n'ai pas même peur de m'y mêler, et, sous ce rapport, le souvenir de ma bassesse, au lieu de m'attrister, m'encourage..."

Dieu m'appelle dans la solitude par un attrait auquel je ne puis résister, écrit-elle un autre jour. Si je pense à hésiter dans ma résolution, c'est un combat violent qui me brise ; toutes les puissances de mon âme sont troublées, anéanties, je ne pourrai pas vivre ainsi. Mais dès que je me remets tout entière entre les mains de Dieu, je sens une paix si profonde et si douce, que je suis consolée de tout. Je peux alors être triste, mais je ne souffre pas ; le fond de mon âme est plongé comme dans une atmosphère supérieure de calme, d'amour et d'onction. Je ne puis pas exprimer ces choses, jamais rien de ce que j'ai senti n'y a ressemblé ; mon esprit ne le comprend pas, je ne puis pas m'en rendre compte. Si un autre me le disait, je ne le croirais pas ; mais il m'est impossible de ne pas le voir très fortement et très sérieusement."

Puis s'adressant à sa famille et à tous ceux qu'elle aime : "La vie est courte, dit-elle, nous nous retrouverons au-delà. Savez-vous que si, tandis que je résiste, il arrivait quelque malheur aux miens, jamais je ne m'en consolerais, je croirais en être la cause ? Ce qui vous trompe, c'est que vous croyez que c'est ma volonté et mon attrait qui m'attirent ; cela n'est point du tout ainsi, ma volonté est brisée, maîtrisée ; je serais sûre de ne trouver que des souffrances, cela ne m'ébranlerait pas une minute. Et puis, Dieu ne pourrait-il pas me prendre en quelques heures ! Si je mourais, je serais perdue pour vous et pour moi, je n'aurais fait aucun bien, et je me présenterais devant le tribunal de l'éternité les mains vides de bonnes œuvres qui pussent plaider pour les autres et pour moi."

Mais tout n'est pas joie dans une retraite, et surtout dans une retraite décisive de la vocation ; le sacrifice se fait sentir, la nature proteste et réclame ses droits :

"Je suis en ce moment effrayée, troublée, écrit Eugénie ; je me révolte d'avance contre mille choses, et je tombe dans un état d'effroi, de refus de ma volonté, dans une anxiété, une reculade horrible. Mais comme le Saint-Esprit me presse de vouloir ce que Dieu veut !... comme il me montre ma vocation clairement écrite dans les conseils d'un directeur qui m'a été envoyé par Dieu et qu'il a éclairé pour me conduire, dans les grâces que Dieu me fait, dans les lumières qu'il me donne, jusque dans le projet de cette œuvre vers le fondateur de laquelle il m'a envoyée d'une manière si extraordinaire, enfin dans mon devoir de travailler pour obtenir le salut de ma mère et de ceux que j'aime ! Je lutte contre le Saint Esprit, et, malheureuse que je suis, je tâche de lui échapper. Dieu soit loué ! jusqu'ici j'ai été vaincue dans la lutte.

"Alors, du fond de mon angoisse, je finis par être forcée de me remettre entre les mains de Dieu, de dire que sa volonté soit faite, quelle qu'elle soit, n'importe ce qu'il m'en coûte ; ma vie est à son bon plaisir. Dès que j'ai dit cela sincèrement, une paix ineffable se répand dans mon âme ; tous les flots de mes pensées, de mes inquiétudes se calment, tout me paraît facile, et je crois être assurée que Dieu est avec moi, que je lui plais, qu'il m'accepte et que je lui suis unie. Je n'ai plus le moindre scrupule, il me semble que cette donation lave toutes mes fautes ; je suis forte, joyeuse, prête à la prière, pleine d'énergie et d'un esprit de douceur et de paix. Il ne me reste plus qu'à demander à Dieu ce qu'il veut, et je le sais si bien quand j'ai prié !... "

"Il me faut les sévérités du cloître pour être vraiment chrétienne, écrit-elle ailleurs ; hors de là, si quelqu'un me parle des ouvrages qui plaisent à mon imagination, je me laisse aller à dire que j'aime ces livres, à laisser un peu voir mes poésies, mes idées. Et tous ces rêves, c'est le

désir d'un bonheur terrestre, ce n'est pas la vie chrétienne avec son calme, son amour de Dieu, son détachement parfait, avec ses mortifications contre les joies et les biens sensibles de ce monde, son humilité, son obéissance, sa marche devant Dieu. Il faut que tout me rappelle incessamment cela. Religieuse, mes actions seront reprises dans les moindres détails, et sous la discipline de la règle, il faudra bien que je me plie, que je me fasse telle que je dois être.

"Dans le monde il n'en sera jamais de même : tout m'entraîne et je me suis déjà une tentation suffisante à moi-même, une tentation contre laquelle j'ai besoin de m'armer de toute la sévérité des prescriptions claustrales. Rien en fait de mortifications : jeûne, pauvreté, obéissance, travail obligé et continu, longues prières, silence inviolable, absence de toutes commodités ou plaisirs de la vie, rien de tout cela ne serait de trop pour vaincre en moi la nature, pour faire de moi une chrétienne.

"La preuve en est dans la révolte que cette seule pensée excite en moi, tout mon corps tremble comme une feuille, et j'en éprouve de violentes palpitations. Si j'étais détachée de moi-même, en serait-il ainsi ? Ces pensées me semblent dures maintenant, c'est pourtant la voie du salut ; ce n'est qu'au couvent que je pourrai faire ce qu'il faut pour accomplir l'Évangile et imiter **Jésus-Christ**, il faut donc me décider à y aller."

Cette conclusion est personnelle. Il est des familles chrétiennes qui suivent dans le monde la loi évangélique ; mais telle n'était pas la situation d'Eugénie. Pour elle, le monde est cet ensemble de vanités condamnées par Jésus-Christ ; c'est ce monde pour lequel le divin Maître n'a pas voulu prier et qu'il a frappé de ses anathèmes.

Une autre réflexion complète celle-ci, nous y trouvons déjà l'onction du sacrifice accepté :

"Quand nous nous donnons à Dieu tout entiers comme les saints, les religieux, les martyrs, en réalité nous ne lui donnons que ce qui lui appartient. Quand nous embrassons les souffrances pour l'amour de Dieu, nous ne faisons que les adoucir pour nous, et il est merveilleux qu'il daigne nous en récompenser, puisqu'il aurait pu nous les faire souffrir toutes, sans que nous eussions le droit de nous plaindre, ni rien demander en échange.

"C'est une chose curieuse de voir comme nous traitons quelquefois de puissance à puissance avec Dieu, refusant de nous livrer à lui, exigeant cela, reculant devant ceci, nous faisant un mérite de ce que nous lui donnons, nous, pauvres atomes, qui sommes devant lui comme si nous n'étions pas. Et de la part de Dieu, quelle bonté immense, incompréhensible, que de tenir compte d'une larme, d'un soupir, d'une pensée, et d'oublier les insultes du faible atome révolté ! Et puis, quand on s'est bien mis à sa place, l'Eucharistie alors enivre, transporte et confond."

Nous voyons dans les pages que nous venons de lire les bases fondamentales de la vocation de notre Mère : adoration des droits de Dieu, amour de sa loi, désir de la perfection évangélique. Un autre caractère va s'y ajouter, c'est la flamme qui doit embraser l'holocauste, la flamme du zèle et de l'amour divin. Écoutez cette page, qui a dû être écrite le dernier jour de la retraite, quand toutes les résolutions étaient prises ; mais il s'agissait de les déclarer. Eugénie redoute les assauts de la famille et des amis, elle se répond à elle-même et se donne les raisons de son sacrifice :

"Si j'avais vu mon frère s'arracher de mes bras pour aller combattre et prier sur le tombeau du Christ, peut-être eussé-je tâché de le retenir ; mais je ne l'aurais point maudit, je n'aurais point accusé son cœur. Eh bien ! dans notre temps aussi, il y a une croisade catholique, la croisade du Seigneur, la croisade de la foi. Et moi aussi, je veux apporter ma pierre à l'édifice de gloire et de salut que construisent d'humbles architectes, et, s'il le faut, je veux mêler ma goutte de sang au leur. Le sacrifice de soi-même est la condition de toute utilité, de toute vertu ; vous quitter, vous que j'aime, c'est un sacrifice semblable à la mort, et moi qui crois que je saurais mourir pour le Seigneur, j'hésiterais quand le Seigneur le demande ? La mort, d'ailleurs, n'est-ce pas notre sort de

demain ?... Songez que je meurs, que je meurs bienheureuse pour commencer à vivre d'une vie grande et divine.

"Dieu a tant fait pour moi ! je veux faire quelque chose pour lui : non pas qu'il ait besoin de moi, mais c'est qu'il ne faut pas s'opposer aux desseins de Dieu. Il se plaît à faire éclater sa puissance dans ce qu'il y a de plus petit ; mais il ne faut pas que le ver de terre s'y refuse : l'argile ne se révolte pas contre le potier qui la tourne. Dieu nous a fait libres, libres même de contrarier ses desseins : puissance effrayante, quand nous pensons que le plus petit acte de révolte peut produire tant de mal ou empêcher tant de bien. Mais songeons aussi avec joie que le sacrifice de nous-mêmes, la fidélité à obéir aux inspirations de la grâce peuvent, malgré notre néant, produire un grand bien. Nous nous replaçons ainsi dans l'ordre de la providence de Dieu, nous le laissons libre d'épancher sur nous les trésors de sa bonté, et comme il aime à faire les grandes choses par les faibles moyens, nous ne pouvons pas plus connaître le bien qu'il nous accorde de faire, que nous n'aurions pu sonder la profondeur du mal dont nous aurions été la cause.

"Ainsi, quand depuis un an mon cœur battait au nom de mes contemporains, illustres défenseurs de la foi, Lamennais avant sa chute, Lacordaire, Montalembert et tous les autres, que je rêvais d'être homme pour être comme eux grandement utile, que je me disais qu'ils sauvaient la patrie en la retremant à la source de la vérité, je ne pensais guère qu'il me serait peut-être donné à moi, pleine de misères et de faiblesses, de m'associer à leurs grandes destinées. Et pourtant cela est ; car mon humble sacrifice, s'il est complet, Dieu le bénira comme leurs pensées grandioses. Peut-être ferai-je de grandes œuvres, peut-être aurai-je des saintes pour enfants, et peut-être auront-elles à leur tour de grandes influences de salut.

"Tout cela se peut si je sais seulement mourir assez parfaitement à moi-même pour que Jésus-Christ y vive. Alors il mettra en moi ce dont il daigne récompenser. Quelle merveille d'amour ! Là devant, il n'y a qu'à s'anéantir et à adorer."

La retraite se termina par un acte de donation complète à Jésus-Christ, formulé par un double vœu : vœu de chasteté et d'obéissance, promesse de consacrer sa vie à l'œuvre de l'Assomption. Eugénie appartient désormais à **Notre-Seigneur** et à nous. Toutefois les difficultés extérieures ne sont pas vaincues ; les intérieures s'y joindront, et comme il nous est très doux d'étudier l'âme de notre Mère, de voir les épreuves qu'elle a traversées, nous consacrerons encore un chapitre à suivre les préparations de Dieu et le mystérieux travail de la grâce.

CHAPITRE IV

VOYAGE EN LORRAINE. — SOUVENIRS D'ENFANCE — VOCATION DÉCLARÉE. — LUTTES DOULOUREUSES

M. Combalot aurait voulu commencer tout de suite l'œuvre méditée depuis si longtemps ; mais Mlle Milleret était seule, fort jeune encore, il fallait lui laisser le temps de se préparer à la vie religieuse et de faire accepter à sa famille une résolution qui devait paraître étrange dans un milieu aussi peu chrétien. Fidèle à son caractère de modération et de prudence, Eugénie désirait aller doucement, dénouer les difficultés, ne rien briser ; l'abbé Combalot, au contraire, toujours ardent et impétueux, voulait tout briser d'un seul coup. De là des luttes douloureuses dont nous suivons la trace dans la correspondance de la jeune fille avec son directeur. Nous y voyons aussi qu'un sentiment de confiance réciproque les unit : c'est d'une part un lien de reconnaissance, de l'autre un lien d'espérance, car le missionnaire voit enfin possible la réalisation de ses projets.

Au mois de juillet 1837, Eugénie Milleret fit un voyage en Lorraine, chez des amis d'enfance ; de là commence sa correspondance avec l'abbé Combalot. Elle lui écrit avec une simplicité charmante : c'est un père, un ami ; c'est l'envoyé de Dieu. "Vous trouvez peut-être que je vous dis des choses inutiles, écrit-elle à la fin d'une lettre ; mais je ne vous parle pas seulement comme à mon directeur, mais comme au père le plus tendre, comme à mon meilleur ami : n'êtes-vous pas tout cela pour moi ?"

Rien de plus intéressant, a dit un écrivain contemporain, rien de plus capable de mettre en vraie lumière le fond d'une nature et d'un caractère que la correspondance intime de la vingtième année. À ce moment de la première jeunesse, l'intelligence et le cœur s'ouvrent à toutes les aspirations de la vie ; l'âme est dans l'épanouissement sincère de ses idées, de ses impressions, de ses sentiments et de ses tendances." À ce point de vue, la correspondance que nous allons citer nous est précieuse ; tous ceux qui ont connu la révérende Mère Marie Eugénie dans la maturité de son âge la reconnaîtront ici dans la fraîcheur de ses vingt ans, avec la délicatesse de son cœur l'élévation de son esprit et ce bon sens pratique qui ne l'abandonna jamais.

Dès son arrivée en Lorraine, le 14 juillet 1837, Eugénie écrit à M. Combalot pour lui confier les impressions qu'elle éprouve en se retrouvant dans ce pays qu'elle n'a pas revu depuis la mort de sa mère. Nous avons déjà cité la première page de cette lettre où l'on sent si vive la note du cœur. Puis elle parle de son père qui a été malheureux dans des spéculations financières. La fortune de sa mère lui reste ; mais elle souffre au souvenir de la situation brillante que sa famille a occupée à Metz pendant si longtemps :

"Ce pays devrait avoir pour moi de graves enseignements ; j'y ai vu passer toutes les vicissitudes de la fortune, mon père y a été riche et puissant, puis un jour tout cela a disparu. J'ai vu passer entre des mains étrangères la terre où j'avais été élevée et que j'aimais d'un amour enfantin : son beau parc est peut-être dévasté, et ces lieux pleins du souvenir de ma mère, je n'ose pas même y retourner, de peur de ne retrouver debout ni le château ni la chapelle. Vous le voyez, autour de moi Dieu avait frappé de grands coups ; mais tout cela avait passé sur moi comme le vent sur un brin d'herbe, je m'étais relevée la même, ma vanité était déjà grande.

"Combien je regrette maintenant ces belles années de ma jeunesse, perdues pour moi et pour les autres !... Qu'on le veuille ou non, il faut toujours souffrir, et il est bien plus doux de souffrir pour Jésus-Christ que pour le monde. Depuis que je vous ai connu, j'ai eu des luttes ; il a fallu me vaincre, renoncer à mes goûts, à mes habitudes, combattre au dehors et supporter toute espèce d'attaques et de reproches pour embrasser ce qui me coûtait déjà à moi-même. Vous le savez, mon bon père, j'ai été quelquefois brisée de tristesse ; mais la grâce de Dieu me portait, et je regarderai toujours ces instants où j'ai souffert comme des instants bénis de Dieu, comme la plus belle époque de ma vie.

"Le temps que je passe en Lorraine est maintenant un moment de trêve dont ma santé avait besoin, et que Dieu m'a donné parce qu'il ne fait jamais l'épreuve plus grande que les forces. Je me confie donc en sa bonté, et, à mon retour à Paris, je recommencerais hardiment à faire tout ce qu'il faudra pour lui appartenir sans partage. Notre-Seigneur m'a donné un grand attrait pour votre œuvre, je supporterai volontiers beaucoup de choses pour m'y dévouer tout entière."

Eugénie avait laissé à Metz un charmant souvenir, elle y retrouve des amis empressés : "On me fête, on m'entoure. Tous veulent voir la petite fille devenue grande ; ils me trouvent bien changée, et d'autant plus sérieuse que je m'enveloppe d'un peu de tristesse qui m'est bien permise dans ce pays. On voulait arranger pour moi des parties de plaisir, mais mon père m'a permis de les refuser toutes. Du reste, on me pardonne ma sauvagerie, et on s'empresse de complaire à mes nouveaux goûts ; ma chambre est pleine de livres, j'ai deux Bibles à ma disposition.

Dans une autre lettre :

"En lisant l'Écriture sainte ces jours-ci, j'ai été charmée de ce texte qui m'a ramenée tout de suite à vous : *Amicus fidelis, medicamentum vitæ et immortalitatis ; et qui metuunt Dominum invenient illum*.¹³ Je l'ai donc trouvé, me suis-je dit, et son affection toute sainte, qui est le remède à mes misères, nous engendrera tous deux à l'immortalité. Vous voyez que vous êtes toujours près de moi, et vous voyez aussi que ce que je lis c'est l'Écriture sainte. J'aime peu les livres de spiritualité ; cependant je viens de demander *l'Esprit de sainte Thérèse*, dont les ouvrages m'inspirent toujours l'esprit d'oraison, la componction, l'humilité et l'amour. J'aime aussi beaucoup saint Paul, et, voyez si je ne devine pas vos intentions d'avance, je me suis plusieurs fois adressée à lui depuis quelque temps, et j'ai pensé que j'aimerais d'en faire un des spéciaux patrons de l'œuvre de l'Assomption, qui doit aussi répandre un peu chez les femmes les trésors de la science de Jésus-Christ."

Voilà les lectures de cette jeune fille élevée dans un milieu si peu chrétien. Elle lit la sainte Écriture et y trouve les textes qui vont à la situation de son âme et de sa vie. Pour les livres de spiritualité, son choix est fait, tout ce qui est faible ne lui va pas ; mais donnez-lui sainte Thérèse, ses ouvrages lui inspirent toujours *l'esprit d'oraison, la componction, l'humilité, l'amour* ; donnez lui saint Paul, le docteur par excellence, le révélateur du mystère du Christ, elle ne se lasse pas de le lire et voudrait en faire le patron de son ordre. Nous verrons cette dévotion aux écrits de saint Paul et de sainte Thérèse se développer de plus en plus dans l'âme de la Mère Eugénie ; mais nous avons été charmées d'en retrouver les traces dès les premiers jours de sa vocation. Du reste, tout, dans ces commencements révèle ce qui sera le trait particulier de sa grâce : l'amour de la parole de Dieu, un sentiment profond d'humilité et de reconnaissance. Ce retour à Metz réveille dans son cœur les souvenirs du passé, et elle ne se lasse pas de remercier Dieu des grâces de préservation dont il a entouré son enfance.

"Je dois bien reconnaître que depuis ma première communion faite avec ferveur et bonne foi quoique un peu légèrement, la grâce de Jésus-Christ m'a gardée, bien que je l'aie si peu appelée par la prière et méritée par les œuvres. Depuis ce temps il me semble que j'ai toujours eu un fond de la foi, de l'attention et du respect dans le peu d'actes de religion que je pratiquais, et

¹³. Un ami fidèle est un baume de vie et d'immortalité, le trouveront ceux qui craignent le Seigneur. Eccli. VI,16.

un grand désir de vivre mieux en chrétienne ; tout cela, il est vrai, avec une grande ignorance, beaucoup de légèreté et tant d'indépendance, que j'eusse peut-être perdu ce désir, si j'avais compris jusqu'où il s'étendait.

"Il a fallu une grâce bien puissante, et même un enchaînement de circonstances merveilleuses qui ont commencé dès après la mort de ma mère, pour m'amener aux deux vœux que Notre-Seigneur m'a fait faire, et qu'il me donnera la force de garder fidèlement toute ma vie, j'espère."¹⁴

"C'est jusque-là qu'il me faut remonter pour trouver la chaîne des mystérieuses opérations de la Providence ; et, en effet, ces dix jeunes années, qui se sont écoulées depuis ma première communion, ont été si remplies de vicissitudes, de souffrances, de leçons étonnantes, qu'il n'y a pas un jour peut-être, pendant ce long espace, où Dieu ne m'ait forcée de me dépandre de moi-même ou de ce qui m'était cher. Je remarquais ces jours-ci, dans une méditation, que Dieu m'avait fait cette grande grâce de m'enlever toujours ce à quoi je m'attachais, dans les grandes comme dans les petites choses. Voilà ce qui m'a rendue souple et pliable : encore ne l'étais-je qu'au dehors, et c'était à vous, mon cher père, qu'il était réservé de soumettre cette indépendance virtuelle où je m'étais réfugiée tout entière."

C'est à Beauregard, près de Thionville, que Mlle Milleret devait passer l'été ; elle y retrouvait des amies d'enfance. Son père, effrayé de l'état de sa santé, ébranlée par trop d'émotions, avait pensé qu'un long séjour à la campagne et dans l'air natal était nécessaire pour la remettre. La famille Néron, qui la recevait, se composait d'une mère veuve et de trois jeunes filles. Ces dames habitaient, entre Metz et Thionville, une belle propriété où la petite Eugénie avait passé d'heureux jours, lorsqu'elle avait douze ans. On menait là une vie joyeuse, mais fort simple. La famille Néron savait faire profiter de son immense fortune voisins, amis, serviteurs et surtout les pauvres du pays, qui étaient visités et secourus. Eugénie fut accueillie avec une grande joie dans cette maison hospitalière ; elle y était très aimée, très admirée, on l'entoura des soins les plus tendres. Sa piété devint un lien de plus, car ces dames étaient fort pieuses ; et en voyant la haute raison de la jeune fille, les études religieuses qu'elle avait faites, elles se mirent à la consulter comme un docteur.

Eugénie s'en amuse : "Je suis en ce moment dans une maison où je me plais beaucoup ; on m'y aime trop peut-être ; j'y retrouve trois amies d'enfance et leur mère, qui a été particulièrement bonne pour moi dans des moments tristes de ma vie passée. Ce sont des femmes de cœur : l'une d'elles me suivrait volontiers dans la vie religieuse, mais je ne la crois pas appelée.¹⁵ Toutes ont été, comme moi, attristées par un entourage d'hommes incroyants et par l'influence de ces pensions de Paris, où la foi se fait à peine jour. Elles respirent de se trouver avec quelqu'un devant qui elles n'ont rien à cacher ; ma foi fortifie la leur, et nous nous entendons bien. Seulement elles me croient meilleure que je ne suis parce que je parle mieux que je n'agis. Elles me consultent sur tous leurs cas de conscience ; je pourrais presque dire que je suis confesseur en second, dignité dont le poids me semble fort lourd.

"Quelquefois j'ai envie de rire de la manière dont nous passons de nos sérieuses conversations aux jeux et aux rires des pensionnaires, aux souvenirs de notre petite enfance, de nos querelles et de nos plaisirs.

"C'est demain le jour de ma naissance, ajoute-t-elle en finissant, j'aurai vingt ans. Dans un an donc, quoi qu'il arrive, je serai libre et tout à votre œuvre. Si, comme je le crois, cette œuvre peut être utile, je ne vois pas de bienfait plus grand que Dieu puisse nous accorder que de se

¹⁴. On se rappelle qu'à la fin de sa retraite chez les Dominicaines Eugénie avait fait entre les mains de M. Combalot les deux vœux de chasteté et d'obéissance.

¹⁵. Joséphine Néron devait, en effet, essayer la vie religieuse à l'Assomption ; mais sa mauvaise santé, jointe à une nature très scrupuleuse, ne lui permit pas de rester. Eugénie avait déjà un coup d'œil de supérieure.

servir de nous, de nous associer en quelque sorte à sa miséricordieuse Providence et de nous compter ensuite comme un mérite une coopération dont il n'avait pas besoin.

"Beauregard, 24 août 1837."

À cette lettre en succède une autre pleine de sollicitude pour la santé de M. Combalot. C'est ici que nous retrouvons complètement l'accent de notre Mère ; son ton est d'autant plus ferme qu'elle est plus inquiète :

"Je reçois à l'instant, mon cher père, une lettre de Mme Ch..., qui me donne bien de l'inquiétude pour votre santé. Comment avez-vous été assez imprudent pour partir pour Gap si souffrant et le lendemain d'une saignée ? À l'impossible nul n'est tenu. Et quand vous me faisiez un devoir de soigner ma santé aux dépens même de mes études et des conseils que vous m'aviez donnés, je pense que vous aviez pour cela quelque bonne raison qui doit être encore bien meilleure pour vous, dont la vie est si précieuse. Si ma prière pouvait avoir quelque valeur, au nom de tout le bien que vous pouvez faire, de l'œuvre que vous projetez et que vous voulez bien appeler *nôtre*, je vous demanderais instamment d'agir au moins maintenant avec plus de prudence, et de ne pas vous obstiner à achever une retraite qui, dans l'état où vous êtes, peut être si funeste et tout au moins épuiser vos forces pour bien longtemps.

"Vous le savez, saint Bernard a bien regretté d'avoir abusé de sa santé dans sa jeunesse. Saint François de Sales prenait tous les ménagements raisonnables. Voulez-vous donc, mon père, mon guide et mon appui, me laisser marcher seule dans la vie, détruire vous-même toutes nos espérances et m'abandonner à ma faiblesse, qui vous est si bien connue ? J'espère pouvoir d'ici quelques mois me mettre plus complètement sous votre direction. Ne ferez-vous donc pas aussi quelque chose pour vous conserver pour votre œuvre, pour la gloire de Marie, et pour me continuer cette direction qui me vient de Dieu et qui m'est si précieuse ? C'est la sainte Vierge, notre protectrice, que je prierai tout particulièrement pour vous."

Nous avons cité les lettres d'Eugénie ; celles de M. Combalot ne sont pas moins affectueuses et pressantes. La pensée de son œuvre, qui va enfin se réaliser, l'absorbe complètement, et les espérances qu'il a mises dans cette âme que Dieu lui a envoyée lui semblent de plus en plus fondées. Il est ravi de ces lettres si simples qui révèlent tant de sagesse et de fermeté, une si grande élévation de pensées et de sentiments.

"Il n'est pas besoin de vous recommander à mes prières, ma chère enfant, lui écrit-il. Elles vous sont acquises. Je fonde sur vous les espérances les plus douces à mon cœur ; je me persuade que vous m'êtes donnée pour réaliser la pensée la plus chère de ma vie. Ma grande ambition sera désormais d'embellir votre âme de toutes les vertus propres à faire de vous une pierre importante de ce petit édifice que je rêve, à la gloire de celle que j'aime par-dessus tout après Dieu. Au milieu des angoisses d'une nature qui ne meurt jamais pendant l'exil de cette vie, vous avez besoin d'une main amie, qui relève votre courage et qui vous guide à travers les pénibles sentiers des vertus ; reposez-vous donc sur ma paternelle tendresse, elle ne vous manquera jamais."

Un autre jour, le Père écrit : "J'ai cru et je crois encore que vous êtes appelée à cette vie angélique que je voudrais voir se développer pleinement en vous. Dieu m'a mis sur votre route, et il a permis que mes conseils fussent goûtés ; après vous avoir bien étudiée, vous m'avez paru douée d'une raison, d'une prudence, d'une connaissance des hommes et des choses bien supérieure à votre âge. Je vous ai alors fait part de mes projets. Ai-je été trompé ? je ne le crois pas ; mais il faut vous préparer à la lutte ; il faut que par vos efforts généreux vous remportiez sur vous-même une victoire digne de la fille aînée de mes espérances et que vous marchiez courageusement dans les voies de la sainteté. Notre-Dame de l'Assomption le demande impérieusement à celle qui est appelée à devenir l'instrument le plus actif d'une œuvre que tant de besoins réclament." (10 août 1837)

Le directeur prévoit les luttes du dedans et celles du dehors. Il sait les obstacles qui vont se dresser devant la jeune fille, lorsqu'elle déclarera sa vocation religieuse dans un milieu si peu capable de la comprendre, et cependant il faut parler et être prête pour les saints combats : "Ne vous étonnez pas, ma chère fille, si ce monde ennemi de la croix de Jésus-Christ traite vos projets de folie, s'il essaye de barrer votre marche vers la montagne mystique, en jetant la dérision sur les saintes pensées qui vous occupent et vous pressent de mourir à ce monde de boue et d'or pour vivre de la vie qu'enfante la glorieuse pauvreté de Jésus-Christ. Vous avez mis la main à la charrue qui trace le sillon de votre affranchissement, de votre béatitude, de votre gloire ; ne donnez pas un regret ni un regard à ce monde chargé des anathèmes de votre divin Fiancé..."

"Ma foi et mon cœur me disent que vous m'aidez *puissamment* à réaliser l'œuvre à la gloire de Marie. Pour atteindre ce but, il vous faudra souffrir. Votre sensibilité sera brisée mille fois ; les ennemis du dedans et ceux du dehors vous attaqueront avec un acharnement inouï. Je vous promets, au nom de Jésus-Christ, beaucoup de combats, beaucoup de privations, beaucoup de larmes peut-être ; mais plus nous serons conformes à Jésus-Christ notre ami, notre Sauveur, notre frère, plus nous serons sûrs de son inébranlable appui."

L'abbé Combalot avait quelque chose du feu des anciens prophètes ; il semble ici avoir leurs lumières pour lire dans l'avenir, tellement ce qu'il annonce s'est réalisé. Hélas ! il ne se doutait pas cependant que lui-même ferait verser bien des larmes ; mais n'anticipons pas sur les événements, admirons plutôt sa sollicitude paternelle et la franchise courageuse avec laquelle il parle à sa chère fille, sans lui rien dissimuler des épreuves qui l'attendent. Eugénie était une âme forte, elle pouvait entendre ce langage et entraînait tout à fait dans la pensée de son Père, lorsqu'il lui écrivait :

"Croyez-moi, chère enfant, le jour qu'on appelle la vie s'écoule avec la rapidité d'un songe. Ce jour cependant suffit à une ambition noble et chrétienne pour acquérir une gloire dont Dieu seul connaît l'essence et le prix. Ne regardez plus derrière vous. Ornez votre lampe, embellissez votre âme de modestie, d'innocence, d'humilité, de dépouillement, de simplicité et d'amour. Dieu vous appelle au titre de fiancée du Christ, commencez à vous dégoûter des fausses amitiés, des faux biens, des fausses vertus et de la fausse sagesse."

C'était tout un programme que traçait le zélé directeur ; il pressait aussi sa fille spirituelle de déclarer à sa famille ses résolutions définitives. Eugénie en avait déjà laissé pressentir quelque chose. Tout le monde autour d'elle s'était aperçu du changement opéré dans ses idées et dans les habitudes de sa vie ; on sentait qu'une influence nouvelle la retirait peu à peu de tout ce qu'elle avait aimé jusque-là, mais nul ne soupçonnait le sacrifice que rêvait la jeune fille et la vie austère qu'elle voulait embrasser. On avait accueilli par des plaisanteries et des sourires, puis par des reproches, les premiers mots qu'elle avait dits à ce sujet ; il lui en coûtait d'y revenir ; mais l'obéissance lui en fit un devoir. L'abbé Combalot lui écrivait que le moment était venu d'affirmer sa volonté ou plutôt la volonté de Dieu sur elle : "Dieu vous a donné un grand sens, un tact exquis pour traiter avec les enfants du siècle des choses de Dieu et les amener à céder aux désirs que la grâce vous inspire : il faut parler."

Eugénie le comprit, et, le cœur très ému, elle écrivit à son père pour lui déclarer sa vocation, et lui demander la permission de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. C'était vers la fin de septembre 1837. M. Milleret fut effrayé d'une pareille détermination. Sa fille était fort jeune, elle avait tout ce qu'il fallait pour briller dans le monde : beauté, intelligence, charme de l'esprit et du cœur, pourquoi enfouir tout cela dans le cloître ? d'où pouvait naître une semblable résolution ? Incapable de comprendre le changement opéré dans les idées de sa fille, M. Milleret lui écrivait : "Ta lettre, ma chère Eugénie, m'a fait peine et m'a fait réfléchir sérieusement sur la détermination que tu veux prendre. Je ne prétends gêner ni la vocation ni l'établissement de mes enfants, mais je veux les éclairer. Si tu ne penses à entrer dans un couvent que parce que tu ne veux plus rester chez

Mme Foulon, viens chez moi, je prendrai un autre appartement et tu tiendras ma maison. Si, au contraire, tu veux renoncer à un établissement et au monde, alors je te ferai observer que tu enchaînes bien jeune ta destinée, et que tu te causeras d'amers regrets. Vois, réfléchis, attends quelque temps encore, jusqu'à ta majorité au moins ; alors tu seras libre, et je ne m'opposerai plus à tes vœux."

Cette lettre, bien que calme et presque froide, comme tout ce qu'écrivait M. Milleret, impressionna cependant la jeune fille. Elle se demanda où était son devoir, s'il ne serait pas plus parfait de sacrifier ses projets pour rester auprès de son père et l'entourer de sa religieuse sollicitude. C'était une âme qu'elle pourrait peut-être ramener à Dieu : n'était-ce pas sa mission ? Il lui en coûtait surtout de quitter son frère Louis, l'ami de son enfance, qui la consultait pour tout et entra dans une sorte de désespoir en apprenant sa résolution.

"Ne dois-je pas sacrifier mes désirs, mes espérances, ma vocation même au soin de mon père qui me le demande, écrit Eugénie à M. Combalot, et rester près de lui afin d'assurer à mon frère si jeune encore, et qui peut recevoir de meilleures impressions, un intérieur plus agréable ? N'y dois-je pas sacrifier jusqu'au bonheur de servir une œuvre utile, et l'espérance d'entrer dans un ordre de vie plus conforme à mes aspirations et à mes goûts ?

"Si, à sa dernière heure, mon père n'a près de lui que des gens qui ne songeront guère à lui procurer les secours de l'Église, et qu'il meure sans sacrements, n'aurai-je pas un grand remords sur la conscience ? Rien ne m'empêcherait d'être toute à Dieu dans le monde ; mon père reçoit peu, il s'est beaucoup isolé depuis ses malheurs, et après l'avoir servi et soigné, si je lui survivais, – il a près de soixante ans, – je pourrais peut-être me consacrer à Dieu ; mais il faudrait alors renoncer à votre œuvre, et ce serait pour moi un grand sacrifice.

"Mais enfin, n'est-ce pas la volonté de Dieu que je veux faire ? n'est-ce pas sa plus grande gloire que je veux chercher ? La piété filiale, l'amour de Dieu, l'esprit de pénitence même, car j'aurai à souffrir, tout ne m'engage-t-il pas, ne me force-t-il pas à accepter ? Je m'en remets à votre décision, mon bon père, songez-y bien ; et, je vous en prie, ne vous laissez influencer ni par le désir que vous pourriez avoir de me voir entrer dans votre Congrégation, ni par l'espèce d'affection sainte que vous avez bien voulu me vouer. J'ai communiqué ce matin pour demander à Dieu la force, les lumières, le secours dont j'ai besoin ; croyez-vous que Notre-Seigneur ne me les accorderait pas pour vivre au milieu du monde, si je m'y décidais en vue de son service et de sa gloire ?"

Cette lettre nous montre avec quelle droiture Eugénie Milleret cherchait dans la décision qu'elle devait prendre la seule volonté de Dieu. Évidemment cette volonté n'était pas où elle la voyait en ce moment, l'avenir l'a prouvé ; mais cette pensée de se sacrifier à sa famille se présente souvent au commencement d'une vocation religieuse et trouble l'âme dans sa résolution. C'est une épreuve, il faut la traverser vaillamment. Celles qui sont vraiment appelées doivent dépasser les limites de la sagesse humaine, et, jetant dans le sein de Dieu toutes leurs sollicitudes, se donner à lui les yeux fermés, sûres qu'il prendra soin de ceux qui leur sont chers.¹⁶

M. Combalot, qui ne doutait pas de la vocation de sa pénitente, ne pouvait être que très affirmatif dans sa réponse. Il fallait marcher en avant et avoir le courage de tout briser pour répondre à l'appel divin. De plus, pour éviter de nouvelles luttes, Eugénie devait le plus tôt

¹⁶. Du fond du cloître, la Mère Marie Eugénie de Jésus a été pour les siens une source de salut. Son père est mort en chrétien à l'âge de quatre-vingts ans ; son frère, converti par sa douce influence, a reçu en mourant, avec une foi très vive, les sacrements de la sainte Église, et l'un de ses oncles, M. de Franchessin, qui fit la plus grande opposition à sa vocation parce qu'il voulait l'établir près de lui et lui laisser sa fortune, fut aussi ramené par elle à la vérité et s'attacha tellement à son œuvre, qu'il fut un des premiers bienfaiteurs de l'Assomption. Voilà comment Dieu exauce les prières de ceux qui sont à lui et qui savent tout quitter pour le suivre.

possible, se séparer de sa famille. De Turin, où il prêchait une mission, le Père lui écrit le 18 octobre :

"J'ai reçu, ma très chère fille, la lettre que vous m'avez adressée de Thionville, et par laquelle vous me faites part des propositions de monsieur votre père. Je conçois qu'un cœur comme le vôtre doive en être préoccupé, saisi, remué. Mais telle n'est pas votre mission, ma chère enfant, Dieu vous en prépare une autre : c'est à vous de vous en rendre digne. Au reste, le parti que vous avez à prendre maintenant est un essai d'un an dans une maison religieuse en qualité de pensionnaire libre, dans le but unique de vous livrer à l'étude des vertus parfaites et de vous appliquer à acquérir des connaissances qui se lient à nos grands desseins.

"Je suis maintenant à Turin, bien loin de vous, par conséquent ; j'y serai retenu peut-être jusqu'à Noël. Le roi de Sardaigne serait bien aise que je fisse une station dans sa capitale pour les Français qui s'y trouvent, ou mieux encore pour la haute société de Turin, qui parle habituellement notre langue. La chose s'arrange en ce moment. Si elle a lieu, comme je le présume, je ne partirai de Turin qu'après Noël. Ce serait donc bien le cas, ma très chère fille, de profiter de cette longue absence de Paris pour prendre vous-même la détermination d'entrer dans une communauté religieuse, comme demoiselle pensionnaire externe.

"Voilà mon avis ; je vous prie, et au besoin je vous ordonne de le suivre. La divine Marie vous bénira, chère enfant ; toutes les espérances de mon œuvre reposent sur vous ; si vous me restez fidèle, elle se fondera. Vous avez tout ce que je cherche depuis longtemps, je dis tout, parce que les vertus qui vous manquent vous seront données. Courage donc, chère fille : vous ferez plus, mille fois plus pour le salut de vos parents en vous consacrant à Dieu qu'en restant dans le monde. Je vous dirai cette parole du Prophète : *Ma fille, prêtez l'oreille, inclinez votre cœur, oubliez la maison de votre père*¹⁷, quittez-la généreusement, envollez-vous dans la solitude, et là le Dieu qui vous appelle vous comblera de ses dons."

Cette lettre fut reçue comme une réponse du ciel, avec respect et obéissance. L'heure était décisive ; il fallait tout quitter, et tout de suite ; il fallait faire accepter une décision qu'à tous les points de vue on devait trouver étrange, car la jeune fille ne disait point dans quelle congrégation elle voulait entrer, elle demandait seulement à aller étudier sa vocation dans une communauté religieuse.

La permission fut accordée, mais après bien des luttes, et accompagnée d'amers reproches ; Eugénie souffrit beaucoup. M. Combalot avait désigné le couvent des bénédictines du Saint-Sacrement, rue Sainte Geneviève, comme le lieu de sa retraite. Dès son arrivée à Paris, elle alla avec son père visiter cette maison cloîtrée, à l'aspect sombre et froid, dans un des quartiers les plus tristes. La jeune fille eut un serrement de cœur en y entrant, et son père s'en aperçut. Il se réjouit en pensant que cet essai était excellent pour déguster Eugénie de ses projets. Ce fut aussi l'impression de son frère Louis et de tous ceux qui la connaissaient. On se promit de la laisser bien seule dans ce quartier perdu, et, puisqu'elle quittait si facilement sa famille, de lui faire goûter à loisir les charmes de la solitude.

Pauvre enfant ! on l'accusait de manquer de cœur, alors que son cœur se brisait à la pensée de quitter les siens et de s'enfermer dans ce désert : "La maison des dames du Saint-Sacrement me semble la plus triste du monde, écrit-elle à son directeur ; il m'en coûte d'y entrer, c'est me séparer de tous ceux que j'aime, je sens que je fais un pas décisif. Mon âme est agitée depuis quelques jours : regrets, tristesses, inquiétudes, tout y passe tour à tour. Ce qui m'effraye le plus, c'est la crainte que votre œuvre ne se fasse pas ; mais je veux fermer les yeux à ma prévoyance, faire taire tous mes raisonnements et me soumettre. Demain matin, j'irai avec mon père prendre les arrangements définitifs au couvent du Saint-Sacrement, et la chose sera faite lorsque je recevrai votre première lettre." (3 novembre 1837.)

¹⁷. Ps 44, 11

Ce qui pèse le plus à Eugénie, c'est l'accusation d'indifférence et d'ingratitude ! Qui n'a pas entendu ces reproches formulés, même par des parents chrétiens, au moment d'une vocation religieuse ? c'est à-dire à l'heure où les affections de la famille sont plus vivement senties, alors qu'elles semblent plus douces et plus fortes. On accuse d'égoïsme la jeune fille qui veut tout sacrifier pour Dieu, et on croit qu'elle ne sent rien quand son âme traverse une agonie pareille à celle de la mort, comme dit sainte Thérèse¹⁸.

Eugénie fait écho à la grande sainte lorsqu'elle écrit dans ses notes intimes :

"Je souffre toutes les angoisses de la mort, et cependant je suis bien jeune pour mourir, pour mourir si longtemps. Ô mes rêves d'enfant, où êtes-vous allés ? pourquoi faut-il que je vous repousse ?... J'ai des larmes en vous revoyant : parents, amis, compagnes de mon enfance ; j'aimerais mieux pleurer avec vous que tout le bonheur sans vous... Mais la vie n'est point faite pour le plaisir, et il faut que je remplisse ses devoirs... Tout ne souffre-t-il pas ici-bas ? Pourquoi veux-je me soustraire à la loi commune ? C'est la condition de toute utilité, de toute vertu."

« Mes rêves de bonheur peuvent devenir une réalité sainte. Je puis ajouter à ma couronne, peut-être en obtenir deux, donner la vie à une âme, consoler une ombre aimée¹⁹. Ayaons courage, sachons mourir, tout est là ; bien des grandes choses seront le prix du sacrifice. Et puis, indépendamment de tout, je le dois à Dieu, dont je ne peux pas détruire les droits en les niant, qui m'a aimée, cherchée, appelée... »

Les droits de Dieu ! base de la vocation et de la sainteté de la Mère Eugénie, nous les trouverons affirmés à chaque heure de cette grande vie.

Une autre page plus surnaturelle et plus forte est une réponse de son cœur blessé par l'accusation d'égoïsme. Nous la copions tout entière ; elle réfute bien des objections et consolera bien des âmes.

« Vous me trouvez froide, et je ne puis pas vous en blâmer, il y a quelques mois j'aurais ainsi jugé ma résolution. Je ne puis dire comment cela se fait, mais il m'aurait alors semblé mal et impossible de quitter ma famille. Aujourd'hui je crois que je le dois et que je le peux. Au lieu de se refroidir, mon cœur s'est élargi ; je vous aime autant, peut-être plus, mais assurément bien mieux, puisque c'est en Jésus-Christ, et j'aime tous mes frères inconnus d'un amour que Dieu daigne augmenter chaque jour dans mon cœur. Renfermée en moi-même, je faisais de l'égoïsme à trois ou quatre ; maintenant le monde n'est pas assez grand pour mon amour, je voudrais en répandre les flots sur tous les cœurs fatigués, et surtout pouvoir donner cette lumière et cet amour dont je jouis à ceux qui ne le connaissent pas.

"Pour vous, en vous quittant, je ne vous sacrifie pas, c'est moi que je sacrifie et la jouissance que je trouvais en votre société ; mais tout ce que je ferais pour vous, Dieu le fera mille fois mieux, mes mains élevées vers l'autel attireront sur vous tant de bénédictions, que plus je vous aime, et plus j'ai soif de vous quitter. La vérité, la paix, l'amour, descendront dans vos cœurs ; mais osez-vous donc me blâmer de vouloir, en même temps que je vous obtiendrai tout cela, faire quelque chose pour Dieu ? Je l'aime mieux que vous encore.

"Est-ce donc de l'égoïsme ? est-ce de la froideur que de quitter la vie indépendante et facile, les soins de mes amis, les flatteries du monde et ses vanités pour embrasser des obligations étroites, la vie dure d'obéissance, de pauvreté, de mort continuelle qui est la vie religieuse ? Non, ce n'est pas là de l'égoïsme, la seule pensée en purifie mon cœur et toutes mes affections. C'est alors que j'aimerai vraiment ceux que j'aime, quand n'attendant, ne recevant rien d'eux, pas même un regard d'amitié, j'offrirai nuit et jour mes plus ferventes prières pour leur bonheur ; et Dieu m'exaucera, j'en suis sûre, car il paye au centuple ce qu'on fait pour lui."

¹⁸. "Oui, je dis vrai, et le souvenir m'en est encore présent : lorsque je sortis de la maison de mon père, j'éprouvai comme les douleurs de l'agonie, et je ne crois pas que la dernière heure me puisse réserver des angoisses plus cruelles." (Ste. Thérèse, sa *Vie*.)

¹⁹. Sa mère, dont la pensée ne la quitte pas.

CHAPITRE V

SÉPARATION DU MONDE ET DE LA FAMILLE. ANNÉE DE RETRAITE CHEZ LES BÉNÉDICTINES DU SAINT-SACREMENT

Eugénie Milleret est entrée comme dame pensionnaire au couvent du Saint-Sacrement pour se préparer à la vie religieuse dans le silence, le recueillement et la prière. M. Combalot a voulu la séparer de sa famille et éprouver sa vocation. Comme cette vocation est de Dieu, elle ne sera pas ébranlée ; mais l'épreuve est rude pour une nature vive, impressionnable et qui a tant besoin d'expansion. Eugénie n'est pas religieuse et n'entre pas dans un noviciat ; seule dans une maison assez triste, où personne ne s'occupe d'elle, elle n'a ni les conseils d'une Mère ni le soutien d'un noviciat nombreux, régulier et fervent ; on la laisse dans un isolement complet. Son directeur lui-même n'est pas là pour l'encourager, et s'il lui donne comme confesseur un de ses amis, M. Gaume (le frère de l'écrivain de ce nom), c'est à la condition qu'Eugénie ne lui parlera pas de ses projets d'avenir, la seule chose qui l'occupe. La pauvre enfant, habituée à une vie très indépendante, se trouve un peu comme un oiseau en cage ; elle a perdu sa liberté et se sent bien étrangère dans ce monde nouveau, son cœur souffre d'être ainsi comprimé. Elle est courageuse cependant et écrit à M. Combalot, le 14 novembre 1837 :

"Enfin, mon très cher père, il faut bien que je profite de la permission de vous écrire aussi souvent que je voudrais, puisque c'est la compensation que vous voulez bien me donner après m'avoir mise sous clef. Au reste, rassurez-vous, je m'y trouve bien ; ma solitude me plaît, et la liberté que je m'étais laissée jusqu'ici me plairait bien aussi, si M. Gaume n'en avait disposé pour la soumettre à un règlement. Demain donc, je ne suis plus maîtresse de moi, car je me considère comme tout à fait frustrée de mon libre arbitre, quand il est engagé par des dispositions faites d'avance. C'est alors seulement que je vais commencer à avoir du mérite, car les murs et les grilles me sont assez indifférents. Ma faculté de sortir est presque imaginaire, puisque je n'en veux user que quand on viendra me chercher, et que je sais qu'on ne viendra pas. Mais Mme Champagneux me reste, et je suis d'autant plus libre de la voir et d'aller chez elle, que mon père, après avoir pris quelques renseignements, m'en a donné la permission.²⁰

"Je ne verrai personne ici ; l'usage de la maison m'autorise à ne pas faire de visites. Il n'y a qu'une seule dame que les religieuses m'aient engagée à voir ; mais elle a soixante ans et nul attrait pour moi. Je suis donc étrangère à toutes ici, excepté à Notre-Seigneur, et cela même me plaît, dans ma position, et attire ma pensée vers lui. Ces dames ont mis à ma disposition une tribune grillée où je puis aller à toute heure ; là je vais passer une partie de ma soirée au pied de l'autel, et je m'en trouve toujours bien. Pour les offices, la prieure a bien voulu me donner une place au chœur des religieuses. Cet ordre est très austère : ce sont des Bénédictines, suivant leur règle dans toute sa rigueur, se relevant la nuit pour l'office et y ajoutant encore l'adoration perpétuelle. Je trouve cette institution touchante, et j'aime ces religieuses, consacrées à rendre au

²⁰. Mme Champagneux était la fille de la trop célèbre Mme Roland. Convertie par M. Combalot, elle menait une vie très sainte et profitait de son veuvage pour se donner entièrement aux bonnes œuvres. Le missionnaire l'avait mise en relation avec Mlle Milleret, qu'elle soutenait de ses conseils et de son affection.

Saint-Sacrement de continuels hommages, tandis qu'il est si souvent abandonné dans nos églises solitaires.

"Leur clôture n'est guère troublée par notre introduction dans la maison ; nous ne parlons qu'à deux d'entre elles, la prieure et l'économe. Ma chambre n'est pas trop triste. De mon troisième étage, je puis voir les jeux de barres et de cheval fondu d'une pension de petits garçons qui est en face ; et, n'en déplaît à la prieure, j'aime à entendre leurs cris de joie, qui finissent par m'égayer.

"Vous voyez que je suis contente de tout jusqu'à présent. Il est vrai que j'étais bien décidée à l'être. Je vois bien de temps en temps quelques sentiments d'isolement, quelques vellétés de tristesse qui voudraient se produire ; mais je n'en veux pas absolument, et il faut bien qu'ils finissent par me laisser tranquille. C'est cependant une difficile vertu que le parfait abandon. Quand je vous ai écrit que j'étais insouciant de votre décision, prête à entrer ici ou à n'y pas entrer, suivant votre jugement, je le croyais de la meilleure foi du monde, et je me félicitais que Dieu eut rendu la chose possible. Mais, quand le moment d'agir est venu, ce n'a plus été de même ; j'ai eu le cœur bien gros, j'ai été bien troublée. J'ai senti vivement le regret de votre absence, à un moment où j'aurais eu tant besoin de votre parole pour relever mon courage. Et cependant, comme c'est Dieu qui conduit toutes choses, qui sait si votre éloignement n'est pas un dessein particulier de la Providence ? Il a du moins servi à éloigner tout soupçon sur votre influence, et mon frère est allé se souvenir de mon admiration pour Mgr Gerbet, que je n'ai vu de ma vie.

"Il faut donc que je me résigne à vous savoir si loin de moi. Du reste, mon cher père, vous seriez trop malheureux s'il vous fallait toujours demeurer dans le même lieu ; et vous avez beau dire, à moins que vous deveniez perclus, je ne vous crois pas d'une nature à rester jamais enfermé, même chez les filles de l'Assomption, s'il en existe un jour. Ensuite il m'est resté de mon éducation demi-païenne, – comme vous dites qu'elles le sont toutes, – une habitude de soumission entière à la nécessité, dont j'espère pouvoir faire avec le temps une parfaite conformité à la volonté de Dieu."

M. Combalot se hâte de répondre :

"Turin, 21 novembre 1837.

"Il est impossible, ma chère enfant, que cette transition si brusque du monde à la paisible solitude d'un cloître n'ait pas ébranlé fortement votre âme, alors même que par une sorte d'énergie impassible, vous vous êtes efforcée de dominer votre nouvelle position. Il y a douze ou treize ans environ, j'entrai moi-même au noviciat des Jésuites, dont je me suis séparé deux ans après, à cause de mon attachement aux doctrines de M. de Lamennais, que l'Église alors n'avait point approuvées. Le zèle qui me dévorait depuis quatre ou cinq ans devait me rendre cette solitude effrayante. Le noviciat, tel qu'il se faisait à Montrouge, vous jetait dans un isolement intérieur dont il est impossible de se faire une idée. Les affections de famille, qui ont toujours été très vives chez moi, le besoin d'activité, d'épanchement ; tout cela, venant à la fois, me jeta d'abord dans un abîme de déchirements et d'angoisses. J'allais devant moi, mais mon lit et mon pain étaient trempés de mes larmes. Trois choses me restaient : le saint sacrifice de la messe, mon tendre amour pour Marie et le livre des *Épîtres de saint Paul*. Eh bien, chère enfant, après quinze jours, un calme immense succéda à des commencements si amers. La prière, la méditation des divines Écritures, l'édification des fervents novices qui remplissaient cet asile, me permirent de passer treize mois dans cette retraite, dégagé de tout autre soin que celui de mon avancement spirituel. Le supérieur, vous le dirai-je ? m'avoua même un jour que mon courage l'étonnait. Toutefois ce courage n'était pas le fruit d'une raideur, d'un stoïcisme de l'âme qui n'ont jamais été dans ma nature. J'ai trop d'abandon pour que cela me soit possible.

"Si donc, ma chère fille, vous sentez le poids du sacrifice que vous venez de faire, si la tristesse cherche à se répandre dans votre âme, ne vous raidissez pas contre ces pénibles

préliminaires ; laissez vos larmes soulager votre cœur ; répandez-les sur les pieds de Jésus-Christ, et croyez qu'il saura bien consoler un cœur qui veut être tout à lui.

"Ma dernière lettre a dû vous apprendre tout ce que j'ai souffert d'être séparé de vous, au moment où il semble que ma présence vous eût été de quelque utilité. Mais Dieu a bien fait toutes choses, et j'admire avec reconnaissance comme il conduit lui-même cette grande entreprise, qui, j'en ai la confiance, tournera à sa gloire et à celle de sa Mère...

"Plus j'y pense, et plus je reste convaincu que la Providence vous a prédestinée à devenir la pierre angulaire d'une œuvre toute divine. Vous n'êtes pas parfaite, je le crois comme vous ; mais Dieu a mis dans votre âme des dons que je n'ai jamais rencontrés ailleurs. Il vous a donné la force de répondre à mon appel et de briser avec énergie et sagesse tous les liens qui vous retenaient dans le monde.

"Un ecclésiastique distingué de ce pays, à qui j'ai communiqué votre petit travail sur l'éducation, en a été vivement frappé, et n'a pu s'empêcher de s'écrier après cette lecture : "Voilà la femme que Dieu a choisie pour l'œuvre importante qui vous occupe, monsieur l'abbé ; n'en cherchez jamais d'autre." Ce sentiment est aussi celui d'un grand-vicaire de Belley, à qui j'ai donné connaissance du même travail, et qui sera heureux de vous connaître. Ce vicaire général, homme d'un mérite éminent, ne met pas en doute que votre vocation ne soit toute providentielle.

"Courage donc, ma chère fille ; il dépend de vous de me faire goûter ici-bas les seules consolations que j'ambitionne, celles de laisser sur la terre un petit souvenir de mon dévouement sans bornes à la Reine du ciel."

Le Père répond ensuite à la malicieuse phrase qui terminait la lettre d'Eugénie :

"Ne vous inquiétez pas de l'activité qui me reste. Tout s'use en ce monde, et je sens déjà combien mes courses évangéliques pèsent sur ma tête, qui blanchit de jour en jour. Dieu me permettra, je n'en doute pas, de passer au moins cinq ou six mois à Paris chaque année, ce qui me laissera le temps nécessaire pour organiser doucement notre petit projet."

Cette lettre devait se croiser avec celle d'Eugénie qui, le jour même, 21 novembre, écrivait à son père spirituel que la consolation était descendue dans son cœur, et que les larmes qu'elle versait au pied du Saint Sacrement n'étaient plus des larmes de tristesse, mais des larmes de joie ; elle se demande même si elle doit les refouler, tellement elle se sent indigne d'une si grande grâce.

... "Je vais passer tous les soirs une heure près du Saint Sacrement, et ce temps s'écoule toujours plus doucement pour moi. Le matin, je vais au chœur de sept à huit heures, pour faire ma méditation ; je la fais sur l'Évangile, ce qui me réussit toujours. Petit à petit ma sécheresse s'en est allée ; je verse quelquefois des larmes pleines de douceur, mais de tant de douceur et même de joie, que j'ai peur que ce ne soit pas celles auxquelles Jésus-Christ a promis la rémission des péchés.

"Laissez-moi cependant vous demander, mon père, si je dois essayer de refouler les larmes que Notre-Seigneur m'envoie si souvent à l'oraison. Mes voisines de chœur s'en étonnent, et c'est une chose qui me rend honteuse. Pour les calmer, ces larmes que je reçois avec tant de reconnaissance, il me faudrait repousser tous les sentiments affectueux, car j'en suis à ne pas savoir comment les autres font pour ne jamais pleurer. Il me semble que sainte Thérèse dit quelque part qu'il ne faut pas se laisser aller à ces mouvements qu'éprouvent parfois les âmes très imparfaites dans les commencements de leur retour vers Dieu. M. Gaume dit que c'est le lait des enfants ; je me donnerai bien de garde de chercher le pain des forts, tandis que je n'ai point de dents encore, comme dit saint François de Sales à une de ses filles, qui était plus brave que moi. Ne faut-il pas d'ailleurs que je sois heureuse pour que je puisse rassurer ma famille sur mon séjour ici ?

"Aujourd'hui, jour de la Présentation de la sainte Vierge, j'ai communié avec un grand bonheur, et j'ai beaucoup demandé à cette sainte et miséricordieuse Mère qu'elle me présentât à Dieu, comme elle s'était présentée à lui, pour lui appartenir sans partage. Vous le voyez, j'ai le cœur dans la joie ; si je vous ai écrit une fois dans un jour de tristesse, aujourd'hui c'est dans un jour de surabondance intérieure.

"Comme je ne veux cependant pas vous tromper par le seul récit de mes impressions du moment, j'ajouterai que j'ai pensé plusieurs fois avec envie au jour où vous me donnerez des compagnes qui m'aimeront, j'espère, puisque je suis si disposée à les aimer. Il m'a semblé si triste de n'avoir près de moi personne qui prît intérêt à moi ! mais on n'en finirait pas avec ces attendrissements sur soi-même. J'y suis fort sujette, et c'est chez moi une vieille maladie, qui m'a souvent fait pleurer dans le monde, parce que je m'y prétendais isolée par le cœur, sinon par la position.

"Rien ne saurait mieux me guérir de cet égoïsme du cœur que la vue de Mme Champagneux ; la pauvre femme, quelle vie isolée et quelle abnégation ! Il faut la voir au milieu de ses pauvres. Si elle est stoïque, ce n'est que pour elle ; je suis toujours honteuse de moi, quand je l'ai vue si indifférente à elle-même de toutes les façons. Je vais souvent chez elle ; elle vient aussi, me prête des livres, me conseille, m'aide un peu à m'endurcir ; elle est pour moi tout ce que vous pouvez attendre de sa bonté. Mieux que ses conseils, votre lettre me guérira. Lorsque ces pensées d'isolement veulent s'emparer de moi, je devrais toujours regarder assez haut pour voir Jésus-Christ et Marie, qui me protègent, et assez loin pour voir votre affection qui repose sur moi."

Eugénie revient souvent sur ce désir d'avoir des sœurs qui partagent sa vie et les joies de son âme : "Ce qui me dessèche maintenant, écrit-elle un peu tard, c'est de n'avoir aucun épanchement de charité fraternelle. Aussi il m'est doux de penser qu'un jour, avec vous et avec les sœurs que vous me donnerez, je pourrai parler des miséricordes de Dieu, des splendeurs de la foi, des merveilles qui ravissent l'intelligence et touchent le cœur. Lorsque je serai triste, ébranlée, je trouverai un asile dans leur amour chrétien ; et à mon tour, quand je serai riche, mes trésors ne seront pas pour moi toute seule, mais mes sœurs en Jésus-Christ se réjouiront avec moi. Si Dieu me donne cette touchante union et conformité des âmes, que pourrai-je désirer ?..."

Le cœur de M. Combalot s'attendrissait en lisant ces pages. Il eût voulu être là pour soutenir sa chère fille, dont il admirait la générosité et le courage. Ses lettres sont très paternelles, trop admiratives peut-être, Eugénie s'en effraye :

"6 décembre 1837.

"Je voudrais bien, mon bon et cher père, être à la hauteur de ce que vous me faites dans votre imagination : vous me voyez toute dévouée, toute fervente ; vous vous apitoyez sur moi, vous me demandez mes prières, vous me faites presque sainte et martyre. Hélas ! hélas ! Savez-vous qu'à ce compte-là j'ai presque peur de vous voir arriver, mon pauvre père, et que vos désenchantements m'inquiètent ? Une des choses qui m'effrayaient, lorsque je me suis décidée à m'abandonner à votre conduite, c'est qu'il me semblait que j'aurais beaucoup à souffrir de votre vivacité d'impressions et de l'extrême activité de votre esprit. Aujourd'hui je ne m'en inquiète plus pour moi ; vous avez tant de patience avec moi et une bonté si persévérante, que les seuls mécomptes que je craigne c'est pour vous, mon très cher père. Vous avez ri cet été de ce que je prétendais que votre imagination vous entraînait toujours au-delà du vrai ; je trouvais alors que vous me jugiez trop sévèrement. Permettez-moi de réclamer aujourd'hui de vous de ne pas me canoniser trop vite, afin que vous n'ayez pas à tomber des nuées en me retrouvant. Sérieusement, car ce n'est pas une chose dont je puisse rire, j'ai bien besoin de vous pour mon avancement spirituel. Malgré toutes les grâces de Dieu, je ne trouve pas en moi une vraie résolution de renoncer à tout : après avoir donné les choses extérieures, je ne donne pas les intérieures. Il faut

dire ensuite que je crains de me tromper sur ce que Dieu demande. Pour tout cela je vous désire extrêmement ; il n'y a personne avec qui je puisse si bien m'expliquer, surtout puisque vous ne voulez pas que je dise à M. Gaume toute ma pensée ; nos espérances tiennent nécessairement une grande place dans ma conduite, et me créent de nouveaux devoirs dont je ne puis parler qu'à vous.

"Ainsi je désire le secours de vos lumières et peut-être plus encore celui de votre autorité ; car je sais que je vous obéis toujours bien mieux qu'à toutes mes bonnes résolutions. Du reste, n'allez pas vous faire un nouveau tourment de ce désir. Il faut savoir attendre ; et puis, si vous étiez à Paris, mes sorties vous impatienteraient, vous vous étonneriez de voir que mes relations de famille ne sont pas encore entièrement rompues. Il faut aller doucement, mais d'ici à un mois j'espère avoir mis les choses sur un meilleur pied.

"Je recueille avec un intérêt sans pareil les observations que vous voulez bien me transmettre, et je me demande quelquefois ce qui a pu me mériter cette grande grâce de Dieu, qui m'a amenée vers vous. Vous parlez de ne pas être ingrat ; mais, mon père, c'est moi qui vous dois tout. Vous ne savez quel est encore pour moi l'attrait de la vie, du bonheur ; j'ai bien besoin de votre secours pour n'y pas succomber, ou plutôt vous me faites un bonheur plus pur et plus doux. Je m'effraye quelquefois de songer que Notre-Seigneur veut que ses disciples se renoncent eux-mêmes. Il faut se haïr, et je suis si tendre pour moi-même.

"Adieu, mon Père ; en attendant que vous veniez, conservez-moi ce souvenir et ces prières, qui m'obtiendront les vertus qui me manquent. Ne vous inquiétez pas trop de moi, soignez votre santé, prenez le repos qu'il vous faudra après votre fatigante station ; pourvu que je vous voie un peu de temps, je serai contente, et je ne veux pas vous revoir malade."

Dans ses prédications en Italie, l'abbé Combalot avait rencontré une jeune Autrichienne qui pensait à la vie religieuse. Il lui parla de son œuvre, eut un moment de grande espérance, et se hâta d'écrire à sa première fille pour lui en faire part. On peut se figurer la joie d'Eugénie à cette nouvelle ; elle s'empresse de prendre auprès des religieuses les renseignements demandés, et, dans son désir d'avoir enfin une compagne et une amie, elle offre même de partager sa chambre avec la sœur que le bon Dieu lui envoie.

"13 décembre 1837.

"Mon cher père,

"Il y a plusieurs chambres comme la mienne, dont le loyer est de deux cents à deux cent cinquante francs. Il y en a une surtout, à côté de la mienne, qui serait charmante pour une de vos filles, de mes sœurs. Depuis que j'habite cette maison, j'ai souvent pensé combien il serait convenable et commode d'y former notre petit noyau. Les religieuses ne s'inquiéteraient en aucune façon de ce que nous ferions : la clôture nous protégerait parfaitement, et nous ferions là, sans apparat et sans bruit, toutes les études nécessaires. Enfin, si momentanément il n'y avait pas d'appartement à louer, ma chambre est assez grande pour que je puisse la partager, et elle appartiendrait, comme moi et tout ce qui est à moi, à toutes celles qui voudraient sérieusement se consacrer à vos projets. Ce serait cependant un sacrifice de ma part. Je suis un peu jalouse de la liberté de mon *chez moi* ; mais, avant tout et par-dessus tout, vous pouvez compter sur mon dévouement énergique et sans exception. Rien de ce qui pourra favoriser nos espérances ne me déplaira.

"Tout ce que vous me dites de votre jeune Viennoise a un grand charme pour moi : ces jeunes filles allemandes, de bonne compagnie, sont ordinairement remarquables de toute façon et surtout par le cœur. La famille de ma mère a été aussi attachée à la cour de Vienne ; son père, le général de Brou, a commandé la Belgique comme général du génie autrichien. J'ai encore des parents de ce nom en Autriche, que ma sœur en espérance connaît peut-être. Mais il ne faut pas trop nous flatter de l'avoir ; il est bien difficile de quitter sa mère et d'obtenir la permission d'aller dans un pays étranger se consacrer à une œuvre qui n'existe pas encore.

"Si elle pouvait cependant se trouver heureuse ici comme moi, elle serait bien récompensée du courage qu'elle aurait mis à y venir. Je mettrais tous mes soins à lui faire aimer notre retraite, et je sens dans le fond de mon cœur que je pourrais quelque chose pour son bonheur."

Nous n'avons pu transcrire ces derniers mots sans émotion. Notre chère Mère ne se trompait pas ; elle pouvait beaucoup pour le bonheur de ceux qui l'entouraient : vivre près d'elle était une joie. Ce n'était pas seulement une femme supérieure, c'était une nature pacifiante, aimable, douce pour les faibles, qui comprenait la douleur et savait consoler. Un visage triste la faisait souffrir, "parce que, disait-elle, la joie doit toujours resplendir sur le front d'une religieuse."

Dans une autre lettre, Eugénie se plaint avec une grâce charmante des éloges de M. Combalot :

"Ne me dites pas tant de bien de moi, mon très cher père ; je suis disposée à vous croire sur parole et cela me donne de l'orgueil. Je suis encore à peu près la même qu'au temps où vous me disiez que j'étais pleine de défauts : seulement vous avez changé de langage, et je ne suis plus aussi humble que je l'étais. Puisque je ne me décourage pas, ne me faites pas part des compliments des autres ; ne montrez pas mes lettres non plus, je vous en prie, cela troublerait notre sainte intimité et la liberté dont j'use envers vous. Vous me croyez meilleure que je ne suis. Je voudrais que vous me vissiez comme Dieu me voit, à condition pourtant que vous veuillez bien me supporter comme lui."

Puis elle parle de Silvio Pellico, que M. Combalot a rencontré à Turin. Son enthousiasme nous étonnera peut-être ; mais il faut se rappeler la sympathie qu'excitait alors en France l'auteur de *Mes Prisons* :

"Vous êtes bien heureux de voir Silvio Pellico ; ce doit être vraiment une âme d'élite. Avec un cœur si tendre, une imagination charmante et un courage si mâle, il doit se faire aimer de vous. J'ai souvent pleuré en lisant ses *Prisons* ; j'eusse voulu y avoir été avec lui pour lui dire un de ces bonjours qui lui faisaient tant de bien. Dieu ne vous a pas rapprochés sans raison ; il vous aimera aussi, et son nom, sa protection, son amitié, peuvent vous être un jour d'un grand secours. Votre œuvre doit avoir de grandes contradictions à subir, il lui faut donc aussi des protections ; et quelle plus belle protection que celle d'un homme que toute l'Europe a salué, couronné de la triple auréole du talent, du malheur et de la vertu !

"En ce moment je lis la *Vie de Marie, mère de Dieu*, par l'abbé Orsini ; vous ne sauriez croire combien cet ouvrage, curieux par les recherches qu'il renferme, m'impatiente. Il faudrait une plume toute spirituelle pour chanter les gloires de cette Reine si humble, et des descriptions sensualistes de beauté matérielle se trouvent à chaque page. Je suis choquée par ce langage romanesque, qui me dépeint une belle jeune fille de Galilée dans la personne de la Mère de Dieu.

Nous ne soulignons pas ces appréciations si justes pour une jeune fille. La Mère Eugénie a toujours redouté pour les lectures des sœurs ou des enfants la note trop naturelle dans les livres de spiritualité.

La lettre se termine par une réflexion un peu malicieuse à l'adresse de M. Combalot, qui se brouillait sans cesse avec les évêques ou archevêques chez lesquels il allait prêcher. "Vous voyez, mon cher père, lui dit-elle agréablement, que votre manière de faire la cour aux archevêques ne les rend pas très empressés de vous avoir pour hôte. Cependant, à la longue, il faudra bien qu'ils vous aiment."

Le zélé missionnaire traversait à cette heure de vraies difficultés, et, instruit par sa propre expérience, il avait pris la résolution d'être prudent ; sa fille spirituelle s'empresse de l'encourager dans cette voie. Ici les rôles semblent intervertis, c'est la pénitente qui console son père et le relève par les pensées de la foi ; mais, nous l'avons vu, dès qu'on souffre, Eugénie devient mère, elle n'attendra pas d'être supérieure pour en prendre le ton.

... "J'aime bien fort, mon très cher père, la résolution que vous avez prise, de cultiver en vous la vertu de prudence. Croyez-moi, faites-le, même dans vos affaires particulières, et vous vous apercevrez que cette prudence simple et chrétienne est mère de la charité en même temps que du succès. C'est un mouvement de nature qui nous entraîne à dire toutes nos pensées ; l'homme spirituel examine tout et ne s'attache qu'à ce qui est bon, votre saint Paul l'a dit.

"Somme toute, prions Notre-Seigneur qu'il nous conduise et qu'il nous porte. La vie est douloureuse, mais elle n'est pas longue : heureux celui qui peut toujours s'y laisser guider par la grâce et s'appuyer sur une foi vive, comme celle que Jésus-Christ vous a donnée. Toutes ces choses sont si petites quand elles sont passées, et, dans le moment même où elles nous écrasent, elles s'enfuient loin de nous. Dieu seul et tout pour lui : voilà la meilleure part, voilà le seul repos de l'âme ici-bas. Hélas ! moi aussi, j'ai eu bien des peines, j'en aurai bien encore ; cependant la grâce m'a portée, comment ne vous porterait-elle pas aussi ? vous êtes à la fois plus fidèle et plus fervent.

"Adieu, je suis toute vôtre, et je prie Notre-Seigneur et Notre Dame de couvrir votre pauvre âme toute triste et toute malade de leurs plus suaves bénédictions."

Eugénie, qui redoute toujours l'impétuosité de son directeur, craint qu'il ne se presse trop pour lui donner des compagnes et qu'il ne soit pas assez difficile sur le choix des sujets. Elle tient à le rassurer sur sa solitude et lui écrit :

"Vous avez bien raison de croire, mon cher père, que je désire vous voir choisir vos filles avec toute la maturité possible ; oh ! mon Dieu, tout mon effroi est que vous n'alliez trop vite en quelque chose. Je ne sens plus du tout le besoin de compagnes dans ma solitude, je m'y suis tout à fait habituée et jouis d'une paix profonde. Le seul regret que je puisse avoir ici, c'est de ne point profiter assez de ma liberté et de ma solitude pour me fortifier dans l'esprit de Jésus-Christ et acquérir les vertus qui me manquent."

Puis elle soumet à l'abbé Combalot la réflexion suivante au sujet de la devise qu'il voudrait donner à l'Assomption :

"Il m'est venu aujourd'hui la pensée, en méditant le mystère de l'Assomption sur mon chapelet, qu'il ne nous conviendrait jamais de prendre pour devise : *La femme a été élevée* ni de croire être appelées à faire une révolution dans l'éducation et les ordres religieux.

"Pour entrer dans l'esprit de saint François de Paule, de saint François de Sales, il nous conviendrait mieux de dire et de penser que, trop peu courageuses pour embrasser les austérités contemplatives, la clôture et les sévérités des ordres établis, il nous a paru qu'on pouvait encore après eux glaner dans le champ de l'Église ; qu'une famille tendrement unie, où la vie fût fervente et sérieusement religieuse, pourrait encore être utile à des âmes de notre trempe, qui y serviraient Dieu d'une manière conforme à leur faiblesse ; que l'éducation religieuse étant un besoin du temps actuel, il nous a paru que cette nouvelle famille devait s'y consacrer et tâcher d'y faire entrer toutes les méthodes intelligentes nouvelles, tous les germes catholiques, tout le mouvement effectué en ce sens ; enfin que, nous mettant sous la protection de la très sainte Vierge, nous prenons le patronage de son Assomption, mystère de gloire qui nous remplit de joie et sert de soutien à notre faiblesse, et nous espérons qu'elle accueillera notre intention d'honorer sur la terre ce jour de sa fête, célébré par les anges dans le ciel.

"Je craindrais qu'il n'y eût point assez de charité, de respect pour les ordres établis, ni de sentiment de notre propre incapacité et misère dans d'autres raisons. N'est-il pas vrai ensuite qu'heureux du bien que font ces ordres, nous y applaudirons toujours, et nous désirerons seulement l'étendre aux classes que des préjugés plus ou moins fondés empêchent d'y participer ? Jésus-Christ, Marie, l'Église, voilà notre devise. Pourquoi en chercher une autre ?"

Nous n'avons pas la réponse de M. Combalot à cette lettre, marquée au coin de tant de modestie et de bon sens ; mais son retour était proche, et Eugénie s'en réjouissait. Lorsqu'il revint à Paris, ce ne fut pas pour y rester longtemps. Appelé à Bordeaux pour les prédications du Carême de 1838, il repartit vers la fin de février, heureux d'avoir trouvé sa fille pleine de générosité et de ferveur, mais préoccupé de l'état de santé dans lequel il la laissait. Cette vie enfermée, si isolée, si triste, était rude à porter pour une jeune personne de vingt ans. Le courage naturel de Mlle Milleret suffisait pour soutenir sa volonté ; mais ses forces physiques s'affaiblissaient visiblement, et M. Combalot en avait été impressionné. C'est pour le rassurer que la lettre suivante est écrite.

"27 février 1838.

"Voilà déjà deux jours, mon très cher Père, qu'avec toute la vitesse de vos chevaux de poste vous vous éloignez de moi ; cependant nous ne nous sommes encore guère quittés, je vous ai accompagné sur votre grande route, j'ai communié pour vous, que le service du Maître séparait un moment de nous, je vous ai porté à son autel, et il m'a semblé que toutes vos sollicitudes paternelles m'entouraient encore. Aussi dois-je vous dire, pour vous rassurer sur mon état de santé, qui n'était pas brillant à votre départ, que je vais mieux. M. Catois est venu hier ; il s'est bien assuré que mes palpitations n'avaient rien d'organique, et il me promet de faire promptement disparaître cet état de souffrance, qui pourrait devenir habituel si l'on n'y prenait garde. Mon père m'enverra tout ce qui est nécessaire pour relever mes forces ; seulement il s'imagine que c'est la solitude qui me rend malade.

"J'espère reprendre demain mes études. En attendant, je vais profiter dans le jardin du beau soleil qu'il fait. Vous avez eu un temps admirable pour votre voyage ; puissiez-vous maintenant avoir de bons succès dans vos travaux ! Rappelez-vous d'être tendre, mon cher père, de vous laisser bien aller à votre inspiration et de beaucoup prêcher les miséricordes de Dieu ; vous m'avez dit de vous en faire souvenir."

Nous voyons par cette lettre que la famille d'Eugénie commence à s'inquiéter du dépérissement de sa santé. Tous accusent la solitude, le manque d'air et de distraction. Ses parents viennent la voir plus souvent et veulent la faire sortir. Ceci amène de nouvelles luttes. M. Combalot ne veut pas de sorties ; mais quelles raisons donner à la famille, puisqu'Eugénie n'est au couvent du Saint-Sacrement que comme dame pensionnaire ? Elle est parfois obligée de céder aux instances de son père ou de son frère, en rend compte à son directeur, non sans se donner le plaisir de l'effrayer un peu.

"8 mars 1838.

"Je sors d'un sermon qui m'a fait plaisir pour le sujet. En attendant que vous ayez fait une révolution dans la manière de prêcher sur la sainte Vierge, j'aime encore à en entendre parler, même avec des idées qui me semblent rétrécies. Mais que diriez-vous, mon bon Père, si au lieu de sortir du sermon j'avais été hier au spectacle ? Je vous vois d'ici froncer le sourcil à cette seule idée ; si j'étais méchante, je vous laisserais un peu de temps dans l'indécision, mais je ne veux pas que vous croyiez une minute que cela a été chose possible. Seulement jamais on ne m'a tant tourmentée, ni jamais je ne me suis trouvée obligée de me prononcer aussi fortement.

"Hier donc, le domestique de mon père vint m'apporter une lettre qui m'annonçait son départ pour un voyage d'affaires et me demandait d'aller lui faire mes adieux avant samedi. Je m'y rendis aussitôt ; mais par malheur je tombai dans une partie de spectacle arrangée avec une dame, mon frère et mon oncle de Franchessin ; alors vous vous imaginez, tout le temps du dîner, les instances, les ordres, les réclamations, les plaisanteries que j'ai eu à subir. À les entendre, la pièce était faite exprès pour moi. Jusqu'au dernier moment, on ne me laissa pas l'espoir de retourner, ce que je ne pouvais faire toute seule. Enfin, voyant qu'à moins de m'y porter de

force, rien ne saurait me décider, on m'a laissée aller, après m'avoir déclarée folle, absurde, vrai modèle d'entêtement féminin, et avoir fait bonne part aussi à la stupidité de mon pauvre directeur incognito. Moi, je me suis échappée comme un oiseau du filet, et j'étais toute joyeuse de me renfermer derrière mes grilles.

"C'est quelque chose pour mon bonheur que Notre-Seigneur veuille bien me faire goûter ma solitude. Quand j'en ai repris l'habitude, j'y éprouve quelquefois un indéfinissable sentiment qui me soulève et me porte. Je m'en sens d'autant plus reconnaissante que tous ceux qui m'ont connue s'étonnent que je puisse y tenir.

"Je dois être maintenant la femme forte : vous m'appellez *mon fils* ; mais, hélas ! hélas ! l'œuvre est immense."

Le 14 mars, elle ajoute : "Je vois que l'on commence à prendre mes idées au sérieux, qu'on s'en effraye, et qu'on va tenter des efforts en quelque sorte désespérés. Mon père, mon frère, mon oncle de Franchessin m'enveloppent d'affection, et cette nouvelle manière prend sur moi bien plus d'influence que toutes les attaques de leur ironie. Ils s'inquiètent de ma santé ; ils veulent m'emmener à la campagne, au moins le dimanche, dans les environs de Paris ; et puis, quand je suis avec eux, ils me demandent ce qu'ils m'ont fait, pourquoi je les quitte, ce dont j'ai à me plaindre, et, tout motif surnaturel leur étant incompréhensible, que leur dire ?

"Dans ces moments, je trouve dans mon vœu d'obéissance la force d'une résolution que rien ne peut changer, et je me dis avec saint François que je suis prise entre vos mains et que je ne veux pouvoir aller ou faire contre votre obéissance et volonté, parce que vous êtes mon maître, me gouvernant au nom de Jésus-Christ. J'aimerais mieux mourir de chagrin, sentir dans mon âme tous les troubles du monde que de me séparer de Jésus-Christ, dont j'espère devenir un jour la servante fidèle, l'épouse dévouée.

"Merci de tout ce que vous me permettez ; vous me gâtez encore en attendant le règne de cette justice terrible que vous me promettez toujours. Vous êtes si bon, que j'ose à peine vous dire quand je suis un peu triste. Ne vous en préoccupez pas, mon cher père ; je suis bien aise de sentir un peu de trouble et d'ennui, cela affermit ma vocation. Il me semble que je sens vraiment dans mon cœur que, pourvu qu'il n'y ait rien qui offense Dieu, rien qui ajoute à l'agonie de Jésus-Christ, rien qui déplaît à sa divine Mère, tout le reste m'importe peu, et je suis contente."

Cependant la situation de Mlle Milleret devenait tous les jours plus pénible. Ses parents, ne comprenant rien au genre de vie qu'elle menait chez les Bénédictines et voyant que sa santé en souffrait, auraient voulu souvent la faire sortir. M. Combalot ne le permettait que très rarement : c'étaient des reproches d'un côté, des inquiétudes de conscience de l'autre.

"Comment voulez-vous que je refuse toujours ? écrit Eugénie. Lorsque mon père ou mon frère quittent leurs affaires pour venir me chercher dans mon quartier perdu, que puis-je leur dire ? Que je mette en avant ma règle ? Mais cette règle est censée ne venir que de moi ; elle me laisse donc bien libre. Si je prétexte la nécessité de la retraite pour éprouver ma vocation, on me dit que, si je ne suis pas décidée, je suis folle et absurde, et pire encore, de sacrifier mes amis à un nuage, et si je dis que je le suis, on me demande l'ordre que j'ai choisi, et me voilà muette.

"Si je pouvais être transportée hors de ces nécessités de relations, si je n'avais plus besoin de voir ma famille, d'avoir son consentement, son appui, je crois que cela serait très bon pour mon avancement spirituel ; mais tant que je n'appartiendrai pas à un ordre établi, j'appartiendrai au moins moralement aux miens.

"J'aimerais beaucoup que vous consentissiez à me laisser faire un noviciat loin de Paris et dans un des couvents existants, si toutefois il est permis d'y entrer sans avoir la volonté d'y rester. Cela m'apprendrait beaucoup de choses et commencerait d'une manière sérieuse la séparation d'avec ma famille. Ici j'apprends l'anglais et le latin, mais rien de la vie religieuse."

Ce n'était pas la première fois qu'Eugénie demandait à aller faire un noviciat sérieux dans une maison religieuse. Son sens pratique lui faisait comprendre que pour bien commander il faut savoir obéir, que les traditions monastiques ne s'improvisent pas, qu'il faut voir une règle observée pour en saisir l'esprit, les difficultés et les avantages.

M. Combalot, qui voulait surtout éloigner Eugénie de sa famille, accepta sa proposition et pensa que les religieuses visitandines de la Côte-Saint-André, près de Chatenay, se chargeraient volontiers de la formation de sa fille spirituelle. La parfaite régularité de cette maison lui était connue ; l'aumônier, M. Pion, était son ami, par lui seraient facilitées toutes les démarches. De plus, le rapprochement de Chatenay et de la Côte permettrait à M. Combalot de s'occuper de Mlle Milleret et de la suivre pendant son noviciat.

Mais comment M. Milleret accepterait-il ce projet ? Il parlait d'emmener sa fille aux eaux, dans les Pyrénées : ne pourrait-on pas le décider pour Aix en Savoie ? Ainsi rapproché du Dauphiné, il consentirait peut-être à laisser Eugénie à la Côte pour quelques mois, dans l'espoir que l'air des montagnes complèterait l'effet des eaux et achèverait de la remettre.

Dieu conduisant toutes choses, M. Milleret entra assez facilement dans ces arrangements : "Mon père aimerait mieux m'emmener dans les Pyrénées, écrit Eugénie ; mais il s'est rappelé qu'il avait encore des affaires en Savoie, et s'est mis à bâtir des projets de voyage, ce qui lui plaît toujours beaucoup. Il a parlé de me montrer la Grande Chartreuse, Genève, Aix, avant de m'installer. Ses premières dispositions sont donc bonnes, grâce au ciel ; pourvu que des influences de famille ne les viennent point changer ! Il m'a promis au reste de n'en point parler et m'a chargée de prendre des renseignements. Il tient beaucoup à ce que je choisisse un lieu où la maison soit belle, en bon air et avec un beau jardin, qu'enfin je puisse y trouver quelques femmes distinguées. Mais il ne voudrait pas que je prisse le voile là-bas, c'est toute sa peur.

"Je vais écrire à votre abbé Pion pour qu'il veuille bien arranger les choses ; je voudrais pouvoir le mettre en relation avec mon père, et il me semble qu'en venant prêcher à Aix vous pourriez aussi, avec votre talent et vos idées libérales, faire assez facilement sa conquête, et nos relations spirituelles ne seraient plus gênées. Loin des siens, de ses habitudes, de ses préoccupations, la grâce de Dieu obtiendrait peut-être même plus encore."

C'est à Auxerre que cette lettre est adressée. M. Combalot y prêchait une mission pendant le mois de Marie, et la sainte Vierge, voulant sans doute éprouver le zèle de son serviteur, lui envoya toutes sortes de contradictions. Le cœur filial d'Eugénie en est ému :

"13 mai 1838.

"Je suis confondue de votre réception à Auxerre ; ils viennent en foule au sermon, puis un charivari !... C'est ce que l'on n'a jamais fait à un prêtre : cette pauvre ville paraît bien malade. Si je vous avais, comme j'en profiterais mieux qu'eux ! Avec tout cela, vous devez être assez tristement à Auxerre. Écrivez-moi donc : votre âme, que je connais si profondément, doit avoir besoin de s'épancher en liberté, de détourner les yeux de cette impiété, et je trouve si bon d'en profiter, de vous voir venir à moi !

"Ne vous laissez cependant pas trop aller à l'indignation, mon bon père ; j'aimerais mieux vous voir de la dignité, – fût-elle même un peu méprisante, – que de la colère. Les hommes voltairiens sont quelquefois très étonnés d'être traités d'arriérés de leur siècle, eux qui croient être au-dessus des préjugés, en avant de la civilisation et des lumières. Le ridicule qu'on leur renvoie les confond et quelquefois les désarme : or il y a bien matière chez eux.

"Je conçois ce que doit avoir de pénible pour votre cœur cet endurcissement, cette apathie, dont le spectacle fait pardonner à M. de Lamennais les colères magnifiques de son *Essai*. Mais Celui pour qui vous usez toutes les ressources de votre zèle ne vous en tient-il pas plus de compte que si vous y trouviez de grandes consolations ? Souvent il a béni votre parole par de prodigieux succès ; peut-être est-ce vous qu'il veut bénir cette fois en vous enlevant tout le fruit

humain de vos travaux, en remplaçant par des insultes cette popularité que vous trouvez partout... Pauvres gens ! qui laissent inutiles ces trésors de poésie catholique, toutes ces reliques, tous ces souvenirs, cette belle architecture de leur cathédrale, merveilles obscurcies par leur incrédulité !"

Cette lettre si belle se termine par l'annonce du départ d'Eugénie pour Aix : "M. Catois me presse de partir, et j'attends un bon effet de mon voyage, que mon père veut rendre charmant et prolonger jusqu'à l'entrée de la Suisse. Ma famille se promet, je crois, beaucoup de cette diversion à mes idées ; mais comme ma mauvaise santé leur donnerait nécessairement gain de cause en me forçant à renoncer à ma vocation, il faut bien, dans l'intérêt de mon avenir religieux, profiter de tous les soins qu'ils veulent bien me donner dans un autre but."

On partit donc pour Aix au commencement de juillet. L'abbé Pion et l'abbé Combalot s'y rencontrèrent avec M. Milleret, firent sa connaissance, lui plurent beaucoup, et tout fut arrangé entre eux pour l'hiver qu'Eugénie devait passer à la Côte-Saint André. Ce séjour dans les montagnes après la saison des eaux ne pouvait être que très favorable à sa santé ; c'est ce qui décida son père.

Quant aux religieuses de la Visitation, elles acceptèrent volontiers de former pour une autre congrégation la vocation qui leur était confiée. Il y avait là un grand désintéressement, une charité admirable ; l'Assomption leur doit beaucoup, et notre Mère leur a toujours conservé une profonde reconnaissance.

Ce fut le 15 août, fête de Notre Dame, qu'Eugénie Milleret commença son noviciat à la Visitation de la Côte-Saint-André : cette date était d'un heureux présage. Les distractions du voyage, la vie mouvementée des eaux, n'avaient en rien troublé la paix de son âme ; plus que jamais elle désirait appartenir à Notre-Seigneur. C'est un vrai chant d'amour qu'elle écrit de Grenoble au moment de quitter le monde, de se séparer de son père, et de commencer dans le cloître une vie d'immolation et de sacrifice.

"6 août 1838.

"Mon cher père,

"Je viens de communier, et depuis longtemps Notre-Seigneur ne m'avait tant fait sentir sa présence qu'aujourd'hui. J'ai été attirée à me consacrer de nouveau à la sainte Vierge avec toutes mes facultés, toutes les puissances de mon âme, afin qu'elles soient employées à sa gloire et à son service pour jamais.

"J'ai beaucoup demandé à notre Dame et Reine de nous donner quelque participation à cet amour parfait qu'elle a eu pour Notre-Seigneur, et, par la grâce dont Dieu l'a faite dépositaire, qu'elle nous transforme en Jésus-Christ. J'ai fait cette prière avec beaucoup de joie et d'espérance. Oh ! que l'âme est forte, comme elle aspire vers les biens parfaits, quand Notre-Seigneur vient la soulever, la porter, la remplir de lui ! Il n'est rien de si grand qu'elle ne veuille atteindre, et elle oublie sa faiblesse dans la participation de la force infinie de Celui qui se fait un avec elle...

"Le Christ est l'Époux de mon âme, c'est lui seul que je veux aimer ; je voudrais apprendre à lui plaire et tâcher de me rendre digne de son divin amour. J'aspire à briser ces derniers liens qui me rattachent au monde ; mais il me semble que je m'abuse en les appelant les derniers : les véritables chaînes sont au dedans de moi, et je les emporterai dans la solitude. Enfin c'est l'œuvre de toute la vie, et je suis sûre au moins qu'à la Côte-Saint-André il me sera plus facile d'y travailler fidèlement. Je veux pendant ce mois m'efforcer d'acquérir l'habitude du recueillement et bannir de mon âme tout ce qui pourrait me rendre indigne de l'alliance de mon divin Fiancé."

Cette lettre est la dernière écrite dans le monde. Nous avons largement puisé dans cette correspondance, qui nous permettait de suivre une âme dans le travail de sa formation intérieure,

à travers les difficultés que le monde et la famille ne manquent jamais d'opposer à une vocation religieuse. Ces lettres, pleines de fraîcheur et de maturité, de piété et de bon sens, nous révèlent la Mère Marie Eugénie de Jésus, et la feront connaître mieux que tous les discours. C'est bien elle, avec sa nature vive, aimable, affectueuse, avec sa raison supérieure qui éclaire toutes les questions : la grâce vient s'ajouter à cette nature déjà si belle ; elle vient pour tout dominer, tout régler. Quelle docilité de cœur dans cette jeune fille élevée dans des idées de plaisir et d'indépendance ! quelle touchante humilité ! Tout est sacrifié sur un mot de celui qu'elle appelle son maître, parce qu'il lui représente le Maître par excellence, le Christ-Jésus.

Ces éléments de vie surnaturelle vont se développer au noviciat de la Visitation, à l'école de saint François de Sales, le grand docteur de la perfection religieuse.

CHAPITRE VI

NOVICIAT D'EUGÉNIE MILLERET À LA VISITATION DE LA CÔTE-SAINT-ANDRÉ

Le lendemain de son entrée au couvent de la Visitation, Eugénie Milleret écrivait à M. Combalot :

"La Côte 15 août 1838.

"Enfin, mon cher père, les grilles du couvent sont refermées sur moi, et, au lieu du trouble que vous craigniez, j'ai éprouvé une véritable joie à entrer ici dans la maison de mon Dieu, qui me semble déjà plus que toute autre la maison paternelle. Les religieuses m'ont accueillie à bras ouverts. Vous n'auriez pas pu désirer plus d'empressement, de bonté et de soins ; aussi est-ce déjà tout différent pour moi du couvent de Paris, et je dois bien de la reconnaissance à M. Pion de m'avoir recommandée de la sorte. M. Petit²¹ a été aussi très bon, et mon père en est tout pénétré ; il a la plus grande confiance en M. Pion et m'a pleinement confiée à lui, le chargeant de tous les soins qui me concernent même de son autorité.

"Je serai bien contente ici, croyez-le, mon cher père ; je tâcherai de profiter des saints exemples qui m'entourent, des conseils qui me seront donnés, de mes communions plus fréquentes, de ma solitude, enfin de tous les secours de la grâce.

"C'est aujourd'hui notre grand jour, et je ne vous en dis rien. N'est-ce pas cependant bien doux que la première journée que je passe ici soit notre fête par excellence, le jour de gloire de notre Mère céleste ? Hier soir, en entrant à la chapelle, je me suis offerte à Dieu comme une vraie novice, le priant de me donner le cœur d'une épouse de Jésus-Christ en me faisant complètement mourir à moi-même. Ce matin, j'ai renouvelé mes vœux jusqu'à la nativité de Notre Dame ; puis j'ai communiqué et j'ai mis sous la protection de Notre-Seigneur mes promesses, mes résolutions, notre avenir, l'espoir de notre perfection mutuelle..."

Eugénie se sent déjà l'enfant de la maison, et elle en est heureuse :

"Ma lettre a été interrompue par une religieuse qui venait me chercher pour me mener à la récréation du couvent. Elles me traitent comme une d'entre elles, je suis reçue partout, leur bonté me touche profondément."

Le couvent de la Côte-Saint-André était alors gouverné par la Mère Thérèse Marmonnier, qui s'attacha bien vite à la jeune postulante, et la confia spécialement aux soins de sœur Marie Caroline, religieuse fervente, d'une nature énergique, sévère, qui mit tout son zèle à former sa novice aux vertus religieuses et à tous les usages de la vie monastique.

Une note écrite bien des années plus tard par la supérieure qui succéda à la Mère Marmonnier, nous dit ce que fut ce noviciat et le souvenir que notre Mère laissa à la Côte. C'est un document qui a pour nous trop d'importance pour ne pas être conservé ici :

²¹. Nous avons déjà rencontré M. Petit parmi les prêtres qui ont formé la jeunesse sacerdotale de M. Combalot au séminaire de Grenoble.

"Mlle Eugénie Milleret arriva à notre petite Visitation de la Côte-Saint-André le 14 août 1838 ; et, dès le premier jour, cette aimable jeune fille s'attira tous les cœurs par le charme de son caractère plein de bonté, d'affabilité et d'enjouement. La direction de Mlle Milleret fut confiée à notre sœur Marie Caroline Blanc, morte depuis supérieure de notre monastère de Saint-Etienne en Forez. Âme énergique et douée d'un rare discernement des esprits, elle ne tarda pas à comprendre le riche fonds qu'elle avait à cultiver, et mit tous ses soins à y déposer les fondements solides du véritable esprit religieux. Le caractère un peu austère de notre chère sœur, ayant de la peine à s'imprégner de la douce vertu de notre saint fondateur, la fit peut-être aller un peu au-delà de ce qui nous est prescrit dans nos saintes règles à l'égard des prétendantes à la vie religieuse. Mais l'âme qu'elle avait à conduire était douée d'un courage, d'une vertu peu ordinaires ; aussi, malgré les répugnances de la nature, sœur Marie Caroline trouva-t-elle toujours en son élève une obéissance, une humilité, une simplicité ravissantes.

"N'accomplissant aucun fait saillant, mais s'appliquant à bien faire ses moindres actions, Mlle Eugénie était l'édification de notre communauté ; et par sa piété angélique, son égalité d'âme, sa souplesse, sa condescendance, son oubli d'elle-même, elle s'acheminait insensiblement vers la perfection personnifiée dans saint François de Sales, à laquelle on n'arrive jamais sans beaucoup de luttes et une vertu consommée.

"Son attitude dans notre chapelle était si respectueuse, si recueillie, que nous l'avions remarquée et qu'elle révélait tout de suite la foi et l'amour de cette âme angélique pour le Dieu de l'Eucharistie, qu'elle recevait presque journallement. Ce qui avait rapport à cet auguste sacrement avait une attraction pour ce cœur pur ; elle aimait à assister à la préparation des pains de l'autel, et nous nous rappelons encore le saint respect dont elle était pénétrée.

"Mais le moment où Mlle Eugénie donnait une libre expansion à sa gaieté naturelle, c'était pendant nos récréations, auxquelles elle aimait à assister et qu'elle animait par son entrain. Elle y riait de si bon cœur que parfois les démonstrations de sa joie parurent un peu trop vives à une vieille dame religieuse Augustine, qui s'était retirée dans notre communauté. Dans son rigorisme un peu outré, elle jugea opportun de l'avertir de cette imperfection. Le bon esprit de Mlle Eugénie lui fit si bien profiter de cet avertissement que sa réserve fut remarquée. Interrogée par notre vénérée Mère Thérèse Marmonnier sur la cause de ce changement dans ses habitudes, elle la dit tout simplement, et notre bonne Mère se hâta de lui enjoindre de reprendre sa gaieté. Ce petit trait d'humilité et de condescendance, de la part d'une jeune personne arrivant du monde, encore au début de la vie spirituelle, faisait pressentir ce qu'elle serait un jour. M. l'abbé Petit, notre confesseur, la considérait déjà, malgré sa jeunesse, comme une âme d'élite. Une de nos sœurs tourières, qui l'accompagnait dans ses promenades, était charmée de son affabilité et de sa cordiale bonté à condescendre aux désirs qu'elle lui exprimait.

"Dès sa jeunesse, Mlle Milleret avait déjà un don particulier pour parler de Dieu, et, pendant les huit mois environ que nous avons eu la consolation de la posséder dans notre monastère, elle nous édifiait et nous enflammait par la piété de ses conversations, dont les sujets ordinaires étaient la vie de Notre-Seigneur, le saint Évangile, l'Écriture sainte. Combien nous aurions désiré garder au milieu de nous un pareil trésor ! mais la sage directrice de Mlle Eugénie comprit bien vite que Dieu la destinait à une autre mission, et, loin de contrarier les desseins du ciel sur cette âme privilégiée, sœur Marie Caroline seconda de tout son pouvoir l'action de la grâce. Jamais elle ne chercha à l'influencer, à la détourner de son but, malgré l'estime profonde qu'elle avait de la vertu de Mlle Milleret, et l'ardent désir qu'elle aurait eu de la voir se fixer dans notre communauté.

"Voilà les trop rares détails que nous avons pu recueillir sur les humbles débuts dans la vie religieuse de cette bien-aimée Mère ; débuts simples, mais empreints d'un tel esprit de sacrifice, d'une vertu si parfaite, qu'ils faisaient présager ce que serait la suite d'une vie abandonnée si complètement à l'action divine."

Ces quelques pages nous disent ce que fut Eugénie à la Côte-Saint-André et la place qu'elle prit tout de suite dans la communauté. Désireuse de profiter des leçons et des exemples qui lui étaient donnés, elle se mit à l'œuvre avec courage et n'eut plus qu'une pensée : travailler à sa perfection religieuse. Ses lettres à M. Combalot témoignent de cet unique désir. C'est avec une grande simplicité et ouverture de cœur qu'elle écrit à son directeur pour lui rendre compte de ses progrès et de ses chutes. Que ce mot ne nous surprenne pas : la nature, même chez les saints, n'est jamais vaincue du premier coup ; mais quand la lutte est généreusement engagée, la grâce reste toujours victorieuse.

"5 septembre 1838.

"Vous vous étonnez, mon cher père, du bariolage des mouvements de la nature et de la grâce dont mes lettres vous apportent la fidèle expression. Il faut que je vous dise que je n'ai jamais rien effacé, ni supprimé, des paroles que je blâmais moi-même. J'ai voulu vous laisser voir tout ce qui se passe en moi, le sentiment de la nature, comme celui que Dieu m'inspirait. J'ai bien lieu de m'humilier de ce que ce premier ait si souvent reparu ; mais je sens tellement que ma volonté est unie à l'Esprit Saint pour crucifier en moi cette nature orgueilleuse et rebelle, que je n'éprouve aucun trouble à la voir reparaître et à m'apercevoir qu'elle a dominé mes pensées. Peut-être devrais je cependant le regretter plus, car la grâce est grande en moi, et avec un peu de fidélité, d'esprit intérieur et d'habitude de la prière continuelle, je pourrais n'agir, ne parler jamais que sous son influence.

"Je vous en prie, mon très cher père, je vous le demande, comme je le demande à Dieu, ne faites jamais grâce à ces saillies, aidez-moi à les réprimer, n'ayez pas pitié de l'homme mauvais, mais de l'homme bon qui voudrait tant voir l'autre crucifié et mis à mort. Car si je vous ai dit hier que je n'aimais pas à être grondée, cela n'est pas vrai selon la grâce. Dans l'amour de mon avancement, je voudrais au contraire être souvent grondée, en ne le méritant jamais. Je vous assure que je voudrais que toutes les créatures pussent écraser cet orgueil qui me sépare de Dieu ; je voudrais voir combattre tous mes goûts, toutes mes volontés, pour n'avoir plus de vie ni de désirs que pour l'amour de Notre-Seigneur.

"Au moins voilà les affections que sa grâce me donne : je suis trop faible et trop amoureuse de moi-même, trop chancelante aussi pour les accomplir ; je le prie donc qu'il le fasse malgré moi, et je vous en prie aussi, mon cher père, puisque vous le pouvez mieux que personne, et que vous avez pris charge de moi et de ma perfection."

Une autre lettre écrite quelques jours après nous montre que les désirs de la novice étaient sincères :

"Voici qu'il m'arrive une lettre de vous ; qu'elle me fait donc plaisir ! Hé bien, oui, mon père, *humiliez-moi*. J'aime à vous voir entrer dans tout ce détail de mes imperfections, rien ne me fait plus de bien ; je sens avec vous que j'ai besoin de me revêtir de fidélité et d'abnégation, et je n'y travaille pas assez fortement. Je m'efforcerai de le faire, mon cher père ; je me rendrai plus exacte, plus attentive, plus mortifiée d'esprit et d'imagination. Vous avez raison de penser que je n'aime pas mes défauts, mais je suis bien coupable de m'y laisser aller et de négliger si facilement mes études. Vos lettres m'apportent toujours un redoublement de ferveur, une lumière plus grande, plus d'amour, plus de confiance, enfin de bien meilleures dispositions. Je vous en remercie."

C'est qu'elles étaient pressantes, pleines de zèle et d'ardeur, les lettres de M. Combalot :

"Laissez-moi vous dire, écrit-il à sa chère enfant, que la charité que le Saint Esprit a fait germer pour vous dans mon cœur est une charité ambitieuse ; elle ne sera pleinement satisfaite qu'au moment où je vous verrai toute transformée en Jésus-Christ, et pleinement morte à cette vie fausse du monde qui ne ressemble en rien à la vie de foi, de douceur, d'innocence et d'amour, dont le cœur de Jésus et celui de sa virginale Mère sont la source inépuisable.

"Je vous renouvelle donc ici, avec toute l'autorité de ma paternelle tendresse, tous les conseils que je vous ai donnés pour vous presser, vous conjurer de mettre courageusement la main à l'œuvre de votre perfection. Si Dieu, comme je l'espère, vous appelle à me seconder dans mon saint projet, il est évident que vous n'y serez apte que par une perfection non commune. L'ordre de l'Assomption, s'il s'établit jamais, ne peut s'appuyer sur le sable. Commencez donc, chère enfant, à vous faire sainte ; revêtez-vous de force, de lumière et de charité. Vous faites les premiers pas vers la vie parfaite, hâtez-vous de traverser le désert de la vie purgative, déclarez une guerre acharnée à vos mauvaises inclinations. L'œil toujours fixé sur vos grandes et saintes destinées, livrez-vous généreusement à l'amour de Jésus-Christ, aux larmes de la componction ; placez-vous avec un courage énergique dans les entraves sacrées de votre règlement.

"Faites tous les matins, avec une précision courageuse, cette oraison de prévoyance dont je vous ai entretenue. Ne sortez pas de votre oratoire sans avoir nettement médité sur toutes les actions qui devront composer la journée : la méditation, le saint sacrifice de la messe, la communion sacramentelle ou spirituelle, la lecture de piété, le chapelet, les élévations fréquentes vers Dieu et sa douce Mère, vos études, vos repas, vos délassements, etc. ; enfin, creusez, approfondissez chacune de ces choses. Croyez-moi, chère enfant, rien ne vous donnera plus de force que cette oraison de prévoyance du matin ; soyez-y fidèle, et bientôt nous chanterons ensemble un cantique d'actions de grâces et un hymne d'amour à Celui d'où découlent le salut et la vie. Vivez de foi ; puisez dans le Cœur de Jésus vos pensées, vos inspirations, les motifs de toutes vos œuvres. Soyez douce et humble de cœur, parce que ces deux vertus renferment toutes les autres.

"Surtout disait le Père en finissant, ne laissez jamais se former dans votre âme un seul nuage de tristesse ou d'abattement. Quand les vapeurs amères de l'ennui semblent se mêler à la douce paix que donne l'amour de Jésus-Christ, courez vite embrasser les pieds de votre crucifix, collez-y vos lèvres, pressez sur votre cœur l'image de Jésus en croix ; renouvelez mille fois le don que vous lui avez fait de tout votre être, placez au milieu de votre âme le nom si doux, si calmant, si divinement enchanteur de la céleste Vierge dont vous voulez devenir la fille ; et puis, reprenez généreusement le chemin des vertus parfaites au sommet desquelles vous voulez parvenir."

La jeune novice profite de ces conseils ; elle s'est mise tout entière à l'œuvre de sa perfection, et, guidée dans le détail de la vie par la Mère Marie Caroline, elle s'exerce à toutes les pratiques de la vie religieuse pour briser sa nature, vaincre ses répugnances et se plier à cette parfaite exactitude qu'on appelle dans le cloître la régularité. Cette vertu lui coûte, elle n'est ni dans ses habitudes, ni dans sa nature : Eugénie aime à suivre l'inspiration du moment ; mais sa vigilante maîtresse, sévère pour elle-même, l'est aussi pour les autres ; elle se fait rendre compte de tout et veut former sa novice à une entière obéissance. Celle-ci ne se plaint que de la trop grande douceur de sa mère : "Mère Marie Caroline ne m'a encore donné que des pénitences bien légères ; mais, sous sa direction, je gagne en régularité et en dépendance. Je lui demande bien fidèlement toutes les permissions et lui rends compte de mon exactitude au règlement, de mes fautes et de mes immortifications. Je me suis mise, comme les novices, à marquer tous les jours tant de pratiques. En ce moment, j'ai à faire chaque jour une neuvaine d'actes de renoncement intérieurs ou extérieurs.

"Notre noviciat se passe entre nous deux. Peu à peu nos rapports sont devenus très intimes. Le défaut que Mère Caroline croit trouver en moi, c'est d'être trop portée aux retours sur moi-même ou de m'observer trop au lieu de regarder Dieu."

La Mère avait raison. Dans ses rendements de compte comme dans ses lettres, Eugénie exagère ses défauts et ses répugnances ; mais elle le fait avec une humilité si sincère, un sentiment si vrai de sa misère, que ceux qui la dirigent ne peuvent qu'en être touchés. M. Combalot surtout paraît ravi de l'ouverture de cœur, de la simplicité, du travail persévérant de sa fille spirituelle. Il voit cette âme s'embraser d'un amour toujours plus grand pour la sainte

Eucharistie ; c'est pour lui une vraie joie. Comment, en effet, ne pas être consolé par la lettre suivante, où l'on sent si profonde la touche de la grâce :

"Mon cher père,

"J'ai un tel désir, un besoin si grand de la communion fréquente, qu'il me semble que je renoncerais plutôt à la vie. Depuis quelque temps ce sentiment s'est développé chez moi ; souvent je suis froide au moment de la réception de mon Sauveur ! mais il est en moi une source de paix, de joie et de force. J'y songe la nuit ; dans la journée cette pensée me revient, et chaque fois c'est une impulsion de vie et d'amour. Je ne sais comment m'exprimer, car j'aurais tort de dire que j'éprouve rien de vif ; je suis souvent distraite, mais tout se calme en moi au souvenir de l'union qui se fait à la table sainte entre mon Dieu et sa misérable servante. Si je me réjouis, c'est plus volontiers en Notre-Seigneur ; si je suis triste, je me remets plus facilement entre ses mains, sans grand sentiment, mais avec une sorte de douceur inaperçue. Enfin, si j'étais fidèle à cet attrait d'une attention intérieure à la présence de Dieu en moi, connue par la foi et l'amour sans aucun sentiment ni imagination, je sens que je gagnerais beaucoup en calme, en vertu, en suavité et en lumière, surtout en abandon, vertu pour laquelle je pense quelquefois avoir reçu un attrait de grâce très fort, malgré les répugnances de la nature.

"Tout cela est bien spirituel, n'est-ce pas, mon cher père, pour une âme qui ne porte pas même les premiers fruits d'obéissance et d'humilité ? aussi je vous dis que ce n'est qu'un attrait donné par la bonté de Dieu, et que bien souvent je passe des demi-journées entières sans y correspondre. Ce n'est d'ailleurs pas si doux que ce sentiment de la présence divine que j'avais au commencement de ma conversion, il me faut la chercher par la foi, tandis que c'était elle qui semblait alors me chercher.

"Mais que je voudrais donc m'y rendre fidèle ! c'est le secret pour faire du bien : s'anéantir devant Dieu en toutes ses œuvres, les lui offrir et chercher dans la voix intérieure de l'Esprit Saint les paroles qu'on doit dire, les conseils qu'on doit donner, de manière à ne parler jamais qu'après avoir fidèlement écouté soi-même la grâce de l'Époux. Malheureusement c'est que mon âme n'est pas si simple : des retours d'amour-propre se mêlent à chacune de mes actions, et plus je les aperçois clairement, plus je m'en laisse quelquefois préoccuper, tout en ayant la volonté de ne pas les suivre. Mon plus grand ennui intérieur est dans la vue trop claire de ces petits motifs égoïstes qui gâtent mes bonnes intentions ; je crains qu'ils ne s'y mêlent tellement, qu'ils ne finissent par les détruire. Cette perplexité me donne toujours envie de découvrir les moindres tendances vaniteuses que j'aperçois en moi, même quand je n'ai jamais voulu y consentir."

Comme elle est fidèle et délicate, cette âme qui se reproche de passer quelquefois "des demi-journées" sans correspondre à la grâce ; qui se trouble de certains retours d'amour-propre, bien qu'elle ait toujours "la volonté de ne pas les suivre" ; qui a besoin enfin, pour calmer sa conscience, de découvrir les moindres tendances vaniteuses "même quand elle n'a jamais voulu y consentir !"

L'abbé Combalot pouvait être content : le Saint-Esprit, par ses touches savantes, formait non seulement la novice humble, mais la supérieure éclairée, sachant "s'anéantir devant Dieu en toutes ses œuvres" et "chercher dans la voix intérieure les paroles à dire, les conseils à donner."

Pour rendre la future fondatrice capable de former les autres et de donner à sa congrégation ce souffle de vie surnaturelle qui seule fait les saints, M. Combalot pensa qu'il fallait la faire puiser aux sources les plus sûres et exiger d'elle un travail soutenu. Ce travail avait déjà été commencé au couvent du Saint Sacrement ; mais la trop grande solitude d'Eugénie pesait alors sur son âme, sa santé déperissait, sa famille lui causait aussi bien des peines : tout cela ne lui avait pas permis de se mettre au travail comme elle le désirait ou plutôt comme le désirait son

zélé directeur. Voici le règlement qu'il lui envoie au mois de septembre 1838 : tous les jours une heure pour étudier saint Thomas, le dogme ; – une heure saint Liguori, théologie morale ; – une heure l'Écriture sainte ; – une lecture de piété, quelques livres instructifs ; – enfin deux heures consacrées à un ouvrage sur la sainte Vierge, commencé par M. Combalot et que sa fille spirituelle devait finir. Celle-ci se trouve bien un peu chargée, mais elle obéit fidèlement et s'accuse toutes les fois qu'elle a perdu son temps ou n'a pas terminé la tâche imposée. Lisez la lettre suivante, où Eugénie rend compte de son travail, de ses lectures et de ses récréations :

"Dans saint Liguori, je finis le cinquième commandement, et, dans saint Thomas, je touche aux questions de la mission des personnes divines et de la création. J'ai pris goût à la théologie morale, cela éclaire beaucoup de points : n'est-ce pas la grande question en toutes choses que la barrière à poser entre le bien et le mal, questions que la conscience individuelle peut quelquefois si bien embrouiller ?

"Il me reste à vous parler de mes lectures. J'avais envie de vous dire hier soir combien celles que je venais de faire m'avaient touchée. C'était dans saint Paul, le VI^e chapitre de la II^e épître aux Corinthiens. Que ce cœur d'apôtre est donc tendre, mon cher père ! Il y a dans ses paroles une suavité que rien ne peut rendre ; j'en ai été touchée, élargie, et voici que j'aime saint Paul plus que jamais.

"Dans Isaïe, j'avais aussi rencontré un chapitre qui m'avait fait un doux plaisir, parce que je me l'étais appliqué, quoique peut-être d'un peu loin. C'est le XXXV^e. Certes, mon cœur n'est pas encore bien la *via sancta, ut non transibit per eam pollutus, et stulti non errant per eam*²². Cependant le Seigneur est venu à moi, et, si je compare le présent au passé, il me semble que je puis trouver en mon âme une réalisation au moins commencée de toutes ces paroles : *Lætabitur deserta et in via... germinans germinabit... Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. . . Scissæ sunt in deserto aquæ... In quibus prius dracones habitabant, orietur viror calami et junci*²³*. J'espère que le dragon du péché n'habite plus mon pauvre cœur, et je sens bien que la présence de mon Dieu y fait naître au moins le germe des bons désirs, quoique trop souvent je m'en tiens aux désirs et que je ne sois guère encore que comme ce malheureux figuier de l'Évangile, si riche en feuilles, mais qui n'avait pas un fruit. Vous êtes le bon jardinier, mon cher père, vous demanderez patience pour moi, et peut-être parviendrez-vous, en me nourrissant de la connaissance de ma misère, à me faire porter un jour au moins quelques fruits d'humilité.

"J'aime beaucoup à encadrer mes pensées dans les magnifiques images de l'Écriture ; et dans mes lectures ou dans mes méditations, je retrouve toujours quelque chose de personnel dans les paroles dont le sens direct est le plus éloigné de moi.

"Je me donne aujourd'hui congé, mon cher père ; je crois que vous le ratifierez. C'est le jour de la prise d'habit de deux novices, et ce matin j'ai été à la cérémonie ; cette après midi, j'ai accepté de partager la récréation de nos sœurs. Cette cérémonie est bien touchante ; les formules dont saint François de Sales l'a entourée sont admirables, comme tout ce qu'il a fait."

À une autre date, elle écrit encore : "Je travaille passablement ; j'arrive à la question des Anges ; j'ai enfin fini votre philosophie, dont les derniers chapitres m'ont beaucoup intéressée. Ma règle est assez exactement suivie, mais je manque d'esprit intérieur, je me distrais facilement." La chère enfant n'était pas fâchée lorsqu'une des religieuses venait la trouver dans sa solitude, et elle se plaint de la défense que lui fait le père de n'interrompre jamais ses études dans la matinée et de garder un silence absolu jusqu'à midi. "C'est bien difficile, dit-elle, quand on vient me voir pour me demander aimablement de mes nouvelles."

²². On l'appellera la voie sacrée ; l'impur n'y passera pas... et les insensés ne s'y égareront pas. (Is. 35, 8)

²³. Isaïe, XXXV, 1-9. Que la terre déserte exulte de joie... les semences germeront... Alors se dessilleront les yeux des aveugles, et les oreilles des sourds s'ouvriront. Parce qu'auront jailli les eaux dans le désert... Dans les repaires où gisaient les dragons, on verra des enclos de roseaux et de papyrus. (Cité selon la Vulgate).

L'abbé Combalot avait raison d'être sévère et d'exiger beaucoup de travail. La haute intelligence de sa fille pouvait le porter, et nous voyons que les fortes études qui lui étaient imposées, loin de dessécher son cœur, ouvraient au contraire pour elle les vraies sources de la piété, tout en lui laissant la simplicité de sa nature expansive et charmante. Elle aime la récréation des sœurs et ne s'en cache pas ; mais bien plus encore le recueillement et la prière. Que de lumières pour son oraison, pour sa vie tout entière, elle trouve dans la théologie de saint Thomas ! Aucune des paroles du grand docteur ne passe inaperçue, et, sans se troubler, elle aborde avec lui les problèmes les plus effrayants, pour en tirer d'admirables conclusions pratiques :

"Il y a quelques jours, j'ai trouvé dans saint Thomas une expression si belle, si riche de vérité, que je ne puis l'oublier. La grâce de Dieu, dit-il, c'est la semence de Dieu. *Ce semen Dei*, avec la définition de saint Paul, *vita aeterna*, éclaire plus l'âme que vingt ouvrages sur ce sujet."

Ailleurs, rendant compte de son oraison, elle écrit :

"Mes études passent dans mes méditations, et je suis étonnée de voir comme tout ce que saint Thomas m'apprend entre dans mes mouvements de piété, les vivifie et les domine. Je n'aime pas à m'appuyer sur le faux ni l'incertain, même dans les moments où le cœur, se dilatant et parlant seul à seul à son Dieu, essaye de percer par l'amour le voile des rapports qui l'unissent à lui. Le faire par l'imagination seule, cela me refroidit et m'inquiète ; mon âme prend un essor plus libre et plus assuré, quand elle se sent certaine du terrain qu'elle parcourt et qu'elle y est guidée par la foi savante du Docteur angélique. Je ne sais si ce n'est pas lui qui a dit que la connaissance et l'amour sont les deux ailes des Chérubins ; cette pensée me plaît, et je crois volontiers, en effet, qu'après la charité rien n'élève tant à Dieu que la science de ses perfections et de ses œuvres, au plus haut degré où l'homme puisse l'acquérir ici-bas.

"La prédestination, qui avait été ces jours-ci le sujet de mon étude, n'avait rien dans ses profondeurs qui pût me sembler propre à nourrir mon âme. Vous savez l'effroi que j'ai toujours eu de cette terrible question ; cependant le Saint Esprit m'y a montré à la fin, pendant l'oraison, la mine que je puis exploiter : il en est ainsi de toutes les questions. Celles qui, au premier abord, me paraissent le plus inaccessibles, le plus purement métaphysiques me découvrent cependant à la fin un trésor caché, et je crois que c'est le parfum de la haute sainteté de saint Thomas qui se fait ainsi sentir au travers des formes empesées de l'école.

"Mais, que je vous dise donc cette fois ce qui m'est resté de cette terrible prédestination, puisque vous voulez que je vous fasse part de ce qui m'occupe dans la méditation ou au saint sacrifice. Comme vous savez, saint Thomas ne veut pas que la prédestination soit causée par les mérites des élus ; mais ces mérites, dominés par la cause première de la prédestination, sont seulement, dit-il, la cause moyenne de la récompense éternelle.

"Ici-bas donc, celui qui souffre, celui qui prie, celui qui possède les béatitudes tant redoutées de l'Évangile n'a pas pour cela mérité la prédestination ; mais ce sont là les effets, les marques du choix que Dieu a fait de lui, en même temps que ce sont les moyens de sa béatitude et de sa gloire. Eh bien, mon père, il me semble que cette doctrine, si dure d'abord à mon propre sens, et que j'avais tant combattue, m'a cependant fait comprendre, mieux que toute spiritualité mystique, l'amour que nous devons porter aux mépris, aux souffrances, aux croix de toute espèce, comme au plus assuré gage d'espérance, à la glorieuse marque de notre prédestination éternelle. Je me suis résolue à les accepter plus volontiers, et j'ai eu l'intuition du sentiment qui animait les âmes de quelques saints, lorsqu'ils s'effrayaient de trouver leur vie trop douce et leur chemin trop uni."

Quelle page pour une jeune fille qui sort du monde et qui n'est encore qu'au début de sa vie religieuse ! Elle est déjà maîtresse dans les choses spirituelles, et c'est dans saint Thomas et dans saint Paul qu'elle cherche ses inspirations ; elle a trouvé aussi dans la grande sainte du Carmel le secret qui doit la rendre plus attentive à la présence de Dieu :

"Depuis ma première communion, il m'est venu de ne plus chercher cette divine présence qu'au-dedans de moi. C'est la méthode que sainte Thérèse donne pour les esprits un peu vifs ; elle me touche, et mes communions fréquentes m'aident à croire que mon Dieu habite en moi. J'ai éprouvé que c'est un moyen merveilleusement doux et fort pour éloigner les pensées qu'on ne veut pas, que de les remplacer par une sorte d'action de grâces de la sainte communion. J'ai donc été un peu plus fidèle, et cette consolation est pour moi au-dessus de toute autre."

Eugénie parle ensuite d'un ouvrage nouveau sur la sainte Vierge qu'on vient de lui prêter ; c'est de la piété moderne, ce n'est pas la sienne :

"Je lis le *Lys d'Israël* ; je trouve que cela est joli. Peut-être, si j'étais encore dans le monde, cet ouvrage m'aurait-il charmée. Aujourd'hui je pense que je suis trop devenue une religieuse. Pour moi, maintenant, le sentiment surnaturel manque dans ce livre, c'est-à-dire la divine poésie de l'oraison, de la vie intérieure, ces sentiments grandioses que l'amour de Jésus a versés dans le cœur de ses saints, l'amour des souffrances, du mépris, de la pauvreté, tout ce surhumain dont Marie devait être le type sublime. Ce livre est tout revêtu de la couleur de nos romans modernes ; je n'y trouve rien pour mon cœur ni pour ma dévotion, pas même quelque chose pour mon imagination. Oh ! que la pauvre *Sœur Catherine Emmerich* est plus belle et plus touchante que toutes ces belles pages !... Je ne voudrais pas écrire votre ouvrage comme cela. Ce que vous faites est une sorte de théologie de Marie, au lieu que l'ouvrage nouveau est vide de toute pensée forte."

Nous voyons par cette dernière réflexion qu'Eugénie est tout occupée du grand travail de M. Combalot sur la sainte Vierge ; elle veut le rendre très beau, puisqu'il est question de sa Mère.

"Je ne suis qu'à la fin de l'Immaculée Conception ; mais, grâce à vos textes, ce chapitre me paraît bien. La Nativité est à refaire ; nous verrons cela ensemble. Pussions-nous y mettre le reflet des émotions que cette belle fête avait éveillées chez vous ! Je suis coquette pour cet ouvrage ; je voudrais le parer de tout le soin, de toute la poésie possible ; je cherche aussi à en indiquer les rapports avec notre œuvre ; mais j'attends de vous avoir près de moi pour cela." (21 septembre 1838)

Comme M. Combalot, entraîné par ses courses apostoliques, ne se hâte pas de revenir, Eugénie veut entreprendre de revoir elle-même les premiers chapitres, qui lui semblent un peu négligés. M. Combalot l'arrête, préférant voir son œuvre terminée le plus tôt possible. Ceci nous a valu une des lettres les plus remarquables de la petite novice de la Côte-Saint-André, qui parle déjà comme un théologien et un maître dans l'art d'écrire :

"Permettez-moi, mon cher père, de vous demander de me laisser achever la correction des premiers chapitres de votre ouvrage. J'avais commencé ce travail, j'y trouvais de l'intérêt et vraiment une grande nécessité pour le fond même des choses. Plus d'une erreur s'était glissée dans ce premier jet, que j'avais copié sans le comprendre et sans oser y toucher. Par exemple, nous disions que les idées typiques des êtres vivaient au sein de la substance divine, sous un mode essentiellement distinct des trois personnes divines. Cette notion est absolument contraire à la théologie de saint Thomas, soit quand il enseigne, dans le *Traité de la Trinité*, qu'il n'y a de distinction en Dieu que celles qui constituent les trois personnes divines, soit dans les questions 34 et 44, art. 3 des deux questions, où il montre que ces idées éternelles ne sont autre chose que la connaissance qu'à l'Être divin du degré auquel chaque créature possible est participable de sa vie et de ses perfections.

"Ce que j'ai donc cherché à mettre dans mes corrections, c'est l'exactitude parfaite du dogme, avec l'expression la plus claire et la moins scientifique que j'aie pu. Il est vrai que le style y a nécessairement gagné de la vie et une sorte de beauté qui n'est que le reflet de la grandeur des idées pleinement comprises. Mais, mon cher père, il me semble que ce n'est pas la

peine de faire un livre si ce n'est pour qu'on le lise ; et, à moins d'avoir fait profession de bénédictin, qui voulez-vous qui lise un livre où l'on trouverait des phrases pareilles à celle-ci : "La prolotion externe des pensées divines réalisées par un terme personnel ou sensible substantiellement existant."

"Je crois qu'on discrédite les grandes idées théologiques en les produisant sous des formes barbares ; et permettez-moi de vous dire que ce n'est le plus souvent que parce qu'on ne veut pas se donner la peine d'en chercher d'autres. L'expression est la forme nécessaire de l'idée : l'une subit le sort de l'autre, et elles réagissent même l'une sur l'autre de telle sorte, qu'une idée ne peut être pleinement conçue par l'intelligence que lorsqu'elle a trouvé son expression claire et complète. Au moins, telle est la loi de mon intelligence et la raison du prix que j'attache à la manière dont on dit les choses, convaincue que je suis que tout ce qui ne s'exprime pas bien n'est pas grand'chose dans le domaine de la raison ; car pour le cœur c'est différent, et j'admets très volontiers qu'il y ait des émotions intraduisibles dans nos langues humaines.

"Je me suis donc souvent étonnée du peu de prix que vous attachez à l'expression de vos pensées. Je crains bien que ce soit là votre tort comme écrivain. Les formes du style sont chez vous riches, animées, quelquefois trop ; mais ce qui manque, c'est l'enchaînement, la brièveté, c'est l'effort que vous ne faites pas pour saisir vos idées dans leur source et dans leur suite, et les rendre par une expression simple et forte.

"Pourquoi faut-il que je le comprenne si bien et le puisse si peu ? Au moins voudrais-je vous persuader, mon très cher père, d'essayer de le faire, vous qui le pouvez. Soyez bien fidèle à la promesse que vous m'avez faite ; revoyez sévèrement votre ouvrage ; ôtez-en tout ce qui se répète, et vous pourrez si bien alors écrire quelque chose d'utile pour la gloire de Notre-Seigneur."

À côté de ces lettres, qui indiquent tant de maturité et une intelligence si élevée, nous trouvons des pages intimes charmantes. Toutes les cordes vibrent dans cette âme, que le souffle de Dieu a touchée. C'est parfois un chant de joie, parfois un chant de tristesse ; mais qu'il est doux, résigné et soumis !

"Mon Seigneur Jésus, céleste Époux de mon âme, vous pour qui je veux tout faire et tout souffrir, permettez-moi cependant de tracer à mon âme ce qu'elle doit faire pour soutenir ces délaissements, ces tristesses, que j'accepte de tout mon cœur, mais où je ne voudrais pas succomber. Je sais que je ne le puis pas sans vous, et je me dis ceci pour ne pas mettre d'obstacle à cette grâce de miséricorde et de suavité.

"J'ai besoin dans ces moments d'aller au pied de vos autels et de penser à votre compatissant amour, de penser que vous me regardez avec tendresse et que vous me dites : "Ma fille, aie confiance !" Vous avez eu pitié des filles de Jérusalem, et vous leur avez dit sous la Croix : "Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous !" Vous me permettez donc de pleurer sur moi lorsque mon âme est triste, et vous en avez pitié. Je vous demanderai encore de vous aimer comme vos apôtres, comme ceux qui vous ont connu ; car si mon cœur est si humain, si tendre, si porté aux attachements sensibles, bien sûr, Seigneur, je vous aurais beaucoup aimé si j'avais vécu près de vous.

"Je dois encore ne pas tourmenter ma pauvre âme, lui laisser faire à vos pieds ce qu'elle veut, la laisser se reposer, écouter votre voix qui me dit : "Je suis ton ami, le meilleur, le plus doux ; en veux-tu d'autres ? Repose-toi auprès de moi."

"Ensuite il faut la mettre en face du ciel, quand il est beau ; cueillir des fleurs des champs, les regarder, penser à vous qui les avez faites et qui êtes bon, puisque tout cela remet la paix dans mon cœur.

"Je penserai ensuite que la robe céleste se fait à l'envers ; plus elle est laide et pauvre aux yeux des hommes, plus elle vous plaît. Si vous daignez me toucher un peu de votre aile, je ne refuserai pas ce souffle de vie, d'inspiration, d'amour ; j'en jouirai avec reconnaissance. J'ai

besoin de cela pour me taire et trouver en moi ces harmonies sans lesquelles je souffre. Je chercherai encore le beau dans votre parole ; je lirai quelque passage de Job ou de Moïse.

"Mon Dieu ! je ne m'en voudrai plus de ce que mon cœur veut l'amour, et mon esprit le beau ; je chercherai tout cela en vous. Vous êtes seul la beauté ; l'amour infini. Puissé-je vous chercher partout, vous trouver toujours, me renfermer en vous, vivre de vous ! C'est ainsi que je pourrai m'appliquer à une perfection qui me tue, lorsqu'elle est entendue à la manière des livres. Vous, vos œuvres dans la nature, votre parole, m'instruisent bien mieux. Pour sacrifier les choses d'ici-bas, pour n'y pas marcher, quitter tout en détail et sans cesse, il ne faut pas se couper les ailes."

Nous finissons par cette page, qui consolera bien des âmes jeunes, aimantes, éprises de l'infini et du beau. Qu'elles ne coupent pas leurs ailes ; mais qu'à l'exemple de leur Mère, elles s'en servent pour s'élever au-dessus des choses créées et monter toujours plus haut. Par les sacrifices de chaque jour, l'âme se dégage de la terre et prend son essor vers le ciel. "C'est alors que, merveilleusement libre et forte, elle étend pour voler des ailes magnifiques et s'élance vers Dieu, qui l'appelle et qui l'attend."²⁴

²⁴. Saint Augustin.

CHAPITRE VII

LES AMIS DE M. COMBALOT S'INTÉRESSENT À L'ŒUVRE LETTRE DE L'ABBÉ SIBOUR VISITE DE L'ABBÉ D'ALZON À CHATENAY

Tandis qu'Eugénie Milleret poursuivait à la Côte le double travail de sa perfection et de son instruction religieuse, le Père Combalot, – c'est le nom qu'on donnait partout au zélé missionnaire, – s'en allait, évangélisant le midi de la France, prêchant à Lyon, à Nîmes, à Montauban, à Sarlat et à Périgueux. Sa fille s'effrayait justement de tant de fatigues et le suppliait de ménager ses forces.

"Je crains que trop de mouvement d'intelligence et d'imagination ne vous fatigue à l'excès, lui écrit-elle ; et je crois même que, dans le but de votre perfection, vous avez autant besoin de vous calmer que j'ai besoin de m'exciter. Vous ne perdez guère la ferveur qu'en la dépassant ; vous êtes toujours au-dessus, moi au-dessous, et, pour nous rencontrer dans le Cœur de Notre-Seigneur, il faut que nous fassions des efforts en sens contraire. Aussi m'avez-vous bien été donné de Dieu ; il ne fallait rien moins que votre sainte ardeur pour animer ma nonchalante volonté ; mais, à mon tour, laissez-moi vous dire que lorsque le feu brûle trop vite, il s'en va tout en étincelles et en fumée."

En traversant Nîmes pour se rendre à Sarlat, où il devait prêcher une retraite ecclésiastique, l'abbé Combalot avait parlé de son œuvre à deux de ses amis, l'abbé d'Alzon et l'abbé Sibour, leur demandant d'écrire à la future supérieure de sa Congrégation, pour l'encourager et la soutenir. Nous n'avons pas retrouvé la lettre du Père d'Alzon, et nous le regrettons ; c'était la première rencontre de deux âmes appelées à travailler plus tard ensemble à la gloire de Dieu. Cette lettre nous eut été précieuse.

Celle de l'abbé Sibour est fort belle et préparait aussi l'avenir ; car, après avoir été nommé évêque de Digne, Mgr Sibour devait être appelé à l'archevêché de Paris, y retrouver la Mère Marie Eugénie et devenir un des premiers protecteurs de l'Assomption. Sa lettre rappelle la correspondance de saint Jérôme avec la vierge Eustochium, sur les grandeurs de la virginité.

"Pont Saint-Esprit, 17 septembre 1838.

Mademoiselle,

"Vous pardonnerez à M. Combalot d'avoir livré le secret de votre vocation et des desseins que Dieu a sur vous à un ami qui aime tout ce qu'il aime et qui partage en particulier les espérances qu'il a fondées sur vous. M. Combalot m'a fait passer une journée délicieuse, pendant laquelle nous nous sommes entretenus de ses espérances et de toutes les choses du ciel. Heureux le prêtre qui est destiné à faire connaître ces choses au monde ! Mais heureuse aussi la vierge que Dieu appelle à prendre part à cette belle fonction du sacerdoce !

"J'avais promis à M. Combalot de vous faire parvenir quelques passages de l'Écriture et des Pères, que j'aurais extraits d'un gros cahier de notes sur la virginité et la pureté de l'esprit et des sens. Il pensait que ces notes vous édifieraient, en attendant qu'il pût s'en servir lui-même pour un travail spécial. Mais, ayant été obligé de partir pour Nîmes le lendemain de la visite de

notre ami, il m'a été impossible de tenir ma promesse. Du reste, mademoiselle, l'Écriture a dit de si belles choses sur la vertu des Anges ; les saints Pères ont écrit là-dessus tant et de si délicieux traités, qu'il faudrait des volumes entiers pour recueillir seulement ce qu'il y a de plus ravissant et de plus doux. Je me bornerai à dire aujourd'hui que la chasteté dans son plus haut point de perfection, telle qu'elle se trouve dans la vierge, est la seule fleur qui semble nous être restée du paradis de délices. Partout où elle croît, c'est comme l'innocence des premiers jours ; et de son sein naissent encore pour l'homme les plus doux fruits de vie : fruits de *perfection*, fruits de *lumière*, fruits de *bonheur*. C'est pour appuyer et développer ces trois idées principales que j'avais fait moi-même les extraits dont je parle.

"J'ajouterai pour notre mutuelle édification ce qu'on vous a dit mille fois, que l'humilité est la gardienne de la chasteté virginale, et que si l'un périt, l'autre est bientôt entraînée dans sa ruine. La raison philosophique suffirait seule à faire comprendre le lien qui unit ces deux vertus par la notion des deux vices qui leur sont contraires. Qu'est-ce, en effet, que l'*orgueil*, sinon la révolte et l'*impureté* de l'esprit ? Et qu'est-ce que l'*impureté*, sinon la révolte et l'*orgueil* des sens ? O mademoiselle, soyons donc bien humbles, bien petits à nos yeux, bien anéantis devant Dieu.

"Je pars demain pour la Trappe d'Aiguebelle, où je vais faire une retraite de sept à huit jours. Pendant ce temps-là, priez pour moi, je vous en conjure ; ce sera un premier fruit de l'amitié commune que M. Combalot a voulu établir entre nous trois. Bien que je n'aie jamais eu l'honneur de vous voir, ce sentiment peut n'en être pas moins vrai. Les intelligences n'ont pas besoin de se voir à la lumière du soleil matériel ; tout peut se passer pour elles sous le soleil vivant de la vérité et à la lumière de la foi.

"Veuillez agréer..."

La correspondance continue pendant quelque temps. Les conseils sont sérieux, l'intérêt est réel ; mais l'abbé Sibour se préoccupe du peu de prudence de son ami et de sa confiance excessive dans l'avenir de son œuvre.

"S'il faut, écrit-il à Mlle Milleret, être résolu, en s'appuyant sur le bras de Dieu, à braver et à vaincre tous les obstacles, il faut prendre garde de ne pas en faire naître soi-même. La prudence me semblerait ici très nécessaire pour ne pas faire connaître trop vite le plan d'une œuvre qui ne sera pas d'abord comprise, de peur d'en compromettre le succès. Attendez-vous à un grand déchaînement d'obstacles. Il faudra surmonter et les difficultés inhérentes à l'entreprise et les difficultés plus grandes encore qui vous seront suscitées par l'esprit d'opposition et de rivalité, et même par un pieux zèle mal entendu. Le plus sage ne serait-il pas de préparer dans l'ombre les éléments de l'œuvre avant d'en occuper le public ?"

C'était la pensée de Mlle Milleret ; la prudence et la discrétion, la mesure et le bon sens, étaient les qualités maîtresses de sa nature ; et, malgré son obéissance absolue au guide que Dieu lui avait donné, elle tremblait pour l'avenir. Ses lettres à M. Combalot témoignent à chaque instant de ses inquiétudes. Il en est une surtout qui nous semble caractéristique. Elle est datée du 23 septembre 1838 ; la date ici est importante, car cette lettre nous prépare à un dénouement qui paraît inévitable avant que rien ne soit encore commencé. Eugénie a le courage de dire à son directeur sa pensée tout entière : elle est dévouée à l'œuvre qu'il veut entreprendre, son cœur est plein de reconnaissance et d'affection pour le prêtre qui l'a conduite à Dieu ; mais le missionnaire a-t-il les qualités nécessaires à un fondateur, et elle-même se sent-elle de force à porter la charge d'une fondation ?

"Mon cher père,

"Dès que je ne regarde que Notre-Seigneur, je sens que ce qui est le plus parfait devant lui, c'est de m'abandonner pleinement, puisque je n'ai ni la responsabilité d'une non réussite, ni celle de votre réputation comme fondateur ; mais je suis si fort intéressée à l'une et à l'autre, que je ne puis m'empêcher de vouloir assurer le succès par ma prudence à laquelle, – permettez-moi de le dire, – j'ai plus de confiance qu'à la vôtre. Ou bien je voudrais n'être jamais appelée au conseil, ne pas être mise en tête et ne me mêler de rien... Mais pardonnez-moi de vous écrire ces choses, mon très cher père, je vais tâcher de remplir mon cœur de l'amour de la croix, et alors j'aurai assez de foi pour marcher sur les eaux, s'il le faut. En attendant, vous avez raison de dire que je crains trop les critiques, les échecs. Il me semble quelquefois que Dieu ne fera pas réussir notre œuvre pour m'apprendre à supporter l'humiliation d'avoir commencé notre tour sans avoir pu l'achever. Enfin j'ai de la peine à ôter de mon esprit que vous ne soyez pas propre à une pareille fondation ; il me semble que je serais soulagée, si, sous votre direction et avec vos idées, un autre pouvait se charger de la créer, de la régulariser. Je crois toujours que vous n'avez pas assez de suite, ni de calme, ni de prudence, ni d'esprit de commandement.

"Pendant que je vous dis cela, que vous ne prendrez sûrement pas pour une inspiration de Dieu, ma sagesse à moi est pourtant là qui me gronde de vous le dire, parce qu'elle prétend qu'il est bien sot d'aller blesser son supérieur, au risque du résultat pour soi, et sans que cela doive aboutir à rien. Mais, mon très cher père, je veux vous dire toutes mes pensées, afin que vous puissiez les combattre victorieusement... Et ne croyez pas que je voudrais jamais donner ma confiance à un autre ; je parle seulement du détail de l'administration, de la direction du noviciat ; et ce que je pense surtout, c'est qu'une femme forte et capable serait nécessaire pour cela sous votre supériorité, au lieu de moi, qui suis si faible et qui ne m'en sens pas du tout le pouvoir.

"Dois-je répondre à votre abbé d'Alzon ? Ses paroles sont celles d'un bon prêtre, d'un fervent chrétien ; mais je n'ai bien compris sa lettre qu'en la relisant une seconde fois. Je lui témoignerai volontiers ma reconnaissance du soin qu'il a pris de me tracer une ligne de conduite, bien que, de vous à moi, cela m'ait d'abord un peu froissée ; mais je lui répondrai de la manière la plus aimable que vous puissiez désirer. Je sens au fond qu'il vous aime, qu'il est d'accord avec vous, prend intérêt à notre œuvre, et, au demeurant, ce qu'il pense est fort sage.

"Revenons donc dans l'esprit d'unité, comme dit votre jeune prêtre ; car je profite de son conseil après tout, et je lui en sais bon gré, puisqu'il est d'accord avec les vôtres et que rien ne m'ennuie plus que d'en recevoir qui combattent votre direction."

Cette lettre ne dut pas plaire beaucoup à l'abbé Combalot ; mais il était occupé d'autres choses et ne s'en inquiéta pas. Sa retraite à Sarlat lui apportait toutes sortes de consolations : l'amitié d'un grand évêque, Mgr Gousset, évêque de Périgueux, l'estime d'un clergé intelligent et zélé, et enfin, pour son œuvre, une vocation sérieuse qu'il rencontrait dans le Périgord.

Nous parlerons dans le chapitre suivant de Mlle de Commarque, destinée à devenir plus tard Mère Marie Thérèse de l'Incarnation.

Ravi d'avoir rencontré cette nouvelle recrue, M. Combalot ne songea plus qu'à s'établir dans le midi de la France, aux environs de Bordeaux ou de Périgueux. Il varie entre Sarlat, Limoges et même Bergerac, "où un pensionnat, dit-il, deviendrait bien vite florissant." Chaque lettre apporte un plan nouveau et vient troubler la future fondatrice dans sa solitude de la Côte-Saint-André. Comment, sans préparation aucune, aller faire un essai de pensionnat dans une petite ville de province où tout sera commenté, critiqué, jugé ? N'est-il pas plus raisonnable de se réunir à Paris et de commencer dans l'ombre ?

"29 septembre 1838.

"Je reçois aujourd'hui votre lettre de Sarlat, et j'en suis consolée. Cependant j'ai eu peur un instant que vous n'eussiez arrêté de nous établir à Limoges ou à Périgueux. Je ne le voudrais pas, parce qu'il me semble voir, dans le développement de mes rapports avec ma famille, quelque moyen de nous établir à Paris, ce qui serait assurément le lieu préférable de toute manière pour un noviciat d'études. Je redouterais de nous établir d'abord dans une ville de province, nous passerions bien plus inaperçues dans une grande ville et pourrions bien mieux faire nos études. L'archevêque de Paris n'aurait pas à s'occuper de nous, tant que nous serions séculièrement dans notre maison, et, le jour où tout serait consolidé, nous porterions une colonie toute prête à Périgueux ou ailleurs, si l'évêque est plus bienveillant, plus uni à vous. Je suis enchantée que cet évêque soit l'auteur du traité *de la Justification*. Je l'ai lu avant de commencer la théologie, et il m'a beaucoup aidée. Cet ouvrage m'a donné l'idée d'un esprit large, doux et sage.

"Quant à ma famille, je vois dans les offres qu'on me fait et dans la nature du langage qu'on me tient un tel désir de m'attirer à Paris, que je ne serais pas étonnée que l'on fit tout au monde pour m'aider à nous y établir au moins pour les premiers temps, du moment qu'on verra à quel point je suis attachée au projet de cette œuvre. Ce serait un singulier trait de Providence de trouver aide et protection là où je craignais le plus d'obstacles.

"Voici la lettre que j'ai reçue ce matin de mon oncle de Franchessin : "Puisque mes idées ne sont pas les vôtres, faites-moi du moins connaître ce que vous désirez, en quoi je puis vous servir, et comment je pourrais contribuer à rendre heureuse l'existence que vous voulez vous faire." J'ai craint, en recevant cette lettre, d'y trouver des reproches ou de plus mauvaises nouvelles de sa santé ; mais non, tout était calme et assez rassurant. Je me suis reprochée de n'avoir jamais fait sur cette âme si droite des efforts d'une foi assez vive et assez simple. Demandez donc avec moi à Dieu la grâce de sa conversion, mon cher père : c'est par ce côté là surtout que sa santé m'afflige ; mon affection ne sera tranquille que lorsqu'elle pourra se reposer dans une assurance chrétienne de son salut. Au reste, je trouve de bonnes dispositions dans sa lettre, et certes je ne me serais pas attendue à une aussi équitable appréciation de nos projets."

Pendant que M. Combalot était à Bergerac, Eugénie, toujours préoccupée de l'avenir, lui avait écrit une autre lettre pour lui demander de profiter de son séjour chez des religieuses qui l'édifiaient profondément pour prendre des renseignements qui pouvaient être utiles à la fondation projetée. On sent ici l'esprit pratique de la Mère Marie Eugénie.

"Dites-moi bien, mon très cher père, l'impression que vous aurez reçue de la communauté de Bergerac : je voudrais que vous prissiez un peu connaissance des règles et des habitudes de leur vie religieuse. Comment partagent-elles leur temps ? Comment entendent-elles la pauvreté, l'obéissance ? Quelle part font-elles à la piété, à l'oraison, à l'office divin ? Leurs repas, leurs rapports avec leurs élèves, leur noviciat, leur vie de communauté, j'aimerais bien des renseignements là-dessus, parce que leurs usages, si elles s'en trouvent bien, doivent être plus en rapport avec les nôtres que ceux des autres communautés.

"Enfin, sans improviser des constitutions, il faudra bien tracer quelques règles, indiquer un système de vie, d'études, un but à nos efforts, quand vous voudrez nous rassembler. Je sais que tous ces détails sont chose ennuyeuse pour vous, mais ils constituent l'essence et l'esprit d'une maison religieuse. La plus ou moins grande austérité du coucher, de la nourriture, du vêtement ; les formes et l'esprit de l'obéissance ; l'esprit de pauvreté, entendu de manière à devenir quelquefois une fatigue, ou simplement comme renoncement général : toutes ces choses impriment à un ordre son caractère. Et encore que cela doive se déterminer plus exactement à la longue, il est bon de savoir de bonne heure dans quelle direction on doit marcher. Vous-même vous auriez de la peine à le décider, si vous n'observez l'avantage ou l'inconvénient de la ligne suivie par ceux dont l'expérience doit nous servir.

"Vous voyez, mon très cher père, que je vous parle comme si nous devions bientôt commencer. Ne vous hâtez cependant point, et surtout ne promettez rien. Je ne crois pas que ce doive ni que ce puisse être cette année ; mais laissez-moi vous dire en même temps que je suis

tous les jours plus disposée à me livrer pleinement à vous, et que les raisons que j'apporte ici sont pour l'œuvre seule et non pour reculer le moment du sacrifice. J'examinais hier mon cœur, et il me semble qu'il n'y a rien que je ne veuille faire à votre voix. Je demande sincèrement à Notre-Seigneur qu'il m'humilie et me fasse mourir à moi-même de toutes les manières. Quand donc je vous fais quelque observation, c'est parce que vous m'y avez souvent engagée, et que je crois qu'il entre dans les desseins de Dieu que ma grande réserve et ma prudence un peu craintive viennent s'allier à votre courage ardent. Mais pour ce qui ne regardera que moi, je ne veux jamais, mon cher père, vous exprimer de désirs, mais vous donner seulement, comme vous me le permettez, des explications sur l'avantage ou l'inconvénient des résolutions à prendre, et je vous prie de bon cœur d'avoir seulement égard à celles ci, jamais à ma volonté ou à ma faiblesse."

Lorsque l'abbé Combalot eut fini ses prédications de missions ou de retraites, vers la fin du mois d'octobre, il vint se reposer quelque temps à Chatenay chez sa mère, et put s'occuper plus spécialement de la direction de sa pénitente et de ses études religieuses. Mille choses étaient aussi à régler pour l'avenir.

Mme Combalot était d'une grande bonté pour Eugénie Milleret ; elle allait souvent la voir, s'occupait de sa santé toujours délicate, et obtenait parfois la permission de la faire sortir pour lui procurer un peu de repos et ces longues promenades dans les champs qui lui faisaient tant de bien.

C'est dans une de ces visites à Chatenay que notre Mère vit pour la première fois le P. d'Alzon. C'était alors l'abbé d'Alzon, grand vicaire de Nîmes, et déjà célèbre dans le midi de la France par son éloquence, son zèle d'apôtre et son infatigable dévouement. Il était encore très jeune, – vingt-huit ans, – et, après avoir sacrifié à Dieu un brillant avenir, il se demandait à quelle grande œuvre il dévouerait sa vie. Le triomphe des idées romaines, la régénération de la France par un enseignement fortement catholique donné à la jeunesse, telle était sa pensée dominante. Comme l'abbé Combalot, il appartenait à l'école menaisienne et au mouvement qu'elle avait imprimé au jeune clergé.

Sa première rencontre avec la future supérieure de l'Assomption fut providentielle. Ces deux âmes étaient appelées à se soutenir l'une l'autre au milieu de bien des difficultés, à unir leurs efforts pour la fondation de deux familles religieuses et à travailler ensemble à la gloire de Dieu. Nous laisserons le révérend Père raconter lui-même sa visite à Chatenay, et nous dire l'impression que lui fit cette jeune fille, dont il devait être le conseil et l'appui.

Bien des années plus tard, pendant l'hiver de 1874, le P. d'Alzon était allé se reposer à Nice de ses fatigues excessives. Mère Marie Thérèse (Joséphine de Commarque), alors supérieure de la maison, profita du séjour du Père et de ses nombreuses visites au couvent pour le faire causer sur les commencements de l'Assomption, sur M. Combalot, notre Mère et la manière dont il avait fait sa connaissance. Une de ces conversations a été conservée, et nous la complétons par d'autres notes également recueillies par les sœurs.

"J'ai connu l'abbé Combalot à Lavagnac, chez mon père. En 1838, il y fit un court séjour, pendant lequel il me parla de son projet de fonder un nouvel ordre religieux pour l'enseignement des jeunes filles. Il me dit qu'il avait rencontré pour cela une personne d'une intelligence supérieure : en trois mois elle avait appris le latin, traduisait Virgile d'une manière étonnante et avait écrit un traité remarquable sur l'éducation ; il n'y avait certainement pas en Europe une femme qui pût lui être comparée : "Je vous la ferai voir", me disait il, car il la considérait déjà comme sa propriété.

"Nous allâmes ensemble à Montauban, où l'abbé devait prêcher une retraite. Là, il me demanda d'écrire à Mlle Milleret, ce que je fis, mais d'une manière assez raide, lui faisant

observer que l'œuvre qu'elle entreprenait me paraissait bien difficile et qu'il fallait beaucoup invoquer le Saint Esprit. Dans ce voyage, je connus plus particulièrement ce bon abbé Combalot, et je n'eus plus en lui aucune confiance comme homme pratique. Il alla prêcher une retraite ecclésiastique ; puis je le revis à Lyon et il m'engagea à venir le voir à Chatenay, chez sa mère : "Venez donc, je vous montrerai Mlle Milleret. Vous verrez quelle femme distinguée ! Vous la soutiendrez, vous l'encouragerez..." Je me rendis à cette invitation, et c'est alors que je vis pour la première fois votre Mère, qui portait déjà une robe violette, quoiqu'elle fût encore en personne du monde."

Le lendemain de son arrivée à Chatenay, le Père d'Alzon, se promenant le matin avec son ami, aperçut au détour d'une allée une jeune personne qui marchait les yeux baissés, en récitant son chapelet. Il fut frappé de sa tenue digne et recueillie et du grand air de modestie qui l'enveloppait tout entière. "C'est elle," dit M. Combalot. Au déjeuner, le Père se trouva à côté de Mlle Milleret ; mais celle-ci restait silencieuse, au grand regret de l'abbé Combalot, qui aurait voulu que son ami pût juger par lui-même de ce charme de conversation dont il lui avait parlé. Par quelques questions adressées à Eugénie, il la força à se mêler à la conversation, et elle le fit avec tant de réserve et de naturel, que le P. d'Alzon ne peut s'empêcher de reconnaître que son ami n'a rien exagéré.

"Chacune des paroles de cette jeune fille portait, dit-il, l'empreinte d'un jugement solide et d'une âme non seulement élevée, mais habituée à converser avec Dieu. Je l'entends encore me parler du sens catholique à développer dans les âmes. Elle me dit à ce sujet des choses si lumineuses, que j'en fus saisi, et d'un seul mot elle me révéla ma pensée la plus intime sur l'éducation et sur la vie religieuse. Chacune de ses paroles semblait avoir été pensée mûrement et pesée devant Dieu.

"Il fut convenu que nous irions faire un pèlerinage à une chapelle qui se trouvait sur une montagne peu éloignée. Je fus frappé de l'admirable expression de votre Mère en récitant son chapelet le long du chemin ; et je me disais que c'était là une personne sérieuse qui ne se donnerait pas à demi. J'eus avec elle plusieurs conversations très graves, qui me confirmèrent de plus en plus dans la conviction qu'il y avait en elle l'étoffe d'une fondatrice.

"Toutefois, lorsque M. Combalot me fit part de ses projets et me dit qu'il fallait que les choses allassent rondement et franchement, j'avoue que je fus saisi d'épouvante au sujet de votre pauvre Mère, et, me tournant vers M. Combalot, je lui dis que je ne connaissais qu'un obstacle à son œuvre. "Et lequel ? me dit-il. – Vous-même, mon cher ami."

C'était rude ; mais cela ne troubla pas l'abbé Combalot. Il accomplissait une mission et il le sentait. C'était à lui de réunir les éléments d'une œuvre voulue de Dieu, et, il faut le reconnaître, il y mit son dévouement et toute son ardeur.

À cette heure, son zèle se concentrait sur celle qui devait être la supérieure de sa congrégation et sur une jeune personne qu'il avait rencontrée dans le Périgord, Joséphine de Commarque, dont nous avons déjà parlé. Il est temps de faire connaissance avec cette nouvelle élue et de voir comment Dieu la conduisit à l'Assomption.

CHAPITRE VIII

VOCATION RELIGIEUSE DE JOSÉPHINE DE COMMARQUE. COMMENT ELLE EST AMENÉE À L'ASSOMPTION

M. Combalot, – nous l'avons vu, – poursuivait à travers ses travaux apostoliques la pensée de la fondation demandée par la sainte Vierge. Il avait trouvé la future supérieure de sa congrégation ; mais elle était seule. L'abbé Combalot ne s'en tourmentait pas. C'était un homme de foi, habitué à attendre les moments de Dieu. Il comptait sur la Reine du ciel, sur "sa divine Mère" comme il l'appelait toujours, pour lui envoyer les âmes qu'elle voulait grouper sous le blanc manteau de son Assomption. Marie répondit à la confiance de son serviteur en le mettant en rapport, dans l'espace de quelques mois, avec les trois premières Mères de la Congrégation, celles qui devaient s'unir à la Mère Marie Eugénie de Jésus pour fonder l'œuvre, travailler pour elle et lui être fidèles jusqu'à la mort.

Ce n'est pas aux enfants de l'Assomption que nous avons à redire les noms aimés de Mère Thérèse Emmanuel, Mère Marie Augustine et Mère Marie Thérèse. Cette dernière, entrée après les deux autres pour des raisons que nous verrons plus tard, fut cependant conquise la première, et c'est d'elle que nous devons parler d'abord pour suivre l'ordre chronologique de notre récit.

Joséphine de Commarque appartenait par son père à l'une des plus anciennes familles du Périgord, et par sa mère à la noble famille des Montalembert. Très jeune, elle pensa à la vie religieuse et voulut entrer dans l'ordre du Carmel. Ses parents s'y opposèrent, redoutant pour elle des austérités que sa santé ne lui permettait pas de supporter. Joséphine avait entendu prêcher l'abbé Combalot à Bordeaux, pendant la station de Carême de 1838 ; elle avait été fortement impressionnée par cette parole pleine d'onction et de foi et eut même la pensée d'aller trouver le prédicateur pour lui parler de sa vocation religieuse ; mais, décidée pour le Carmel, elle n'en vit pas la nécessité.

À la fin du mois de septembre 1838, M. l'abbé Combalot vint prêcher à Sarlat la retraite ecclésiastique. Non loin de là, dans le même diocèse, habitaient M. et Mme de Commarque. Entourés de leurs nombreux enfants et vénérés de tout le voisinage, ils menaient à La Bourlie, dans un vieux manoir de famille, une vie toute patriarcale. Amis des pauvres, auxiliaires de tous les curés de campagne des environs, ils étaient surtout liés avec leur évêque Mgr Gousset, dont le nom, cher à l'Assomption, a laissé une trace glorieuse dans les annales de l'Église de France au XI^e siècle. Joséphine vivait heureuse au milieu de cette famille si aimée, et cependant, depuis que Dieu lui avait parlé au cœur, elle était résolue de tout quitter pour le suivre.

Désespérant d'avoir jamais l'assentiment de ses parents pour le Carmel, elle devait partir à la fin des vacances de 1838, sans prévenir personne. Son âge lui en donnait le droit, – elle avait vingt sept ans ; – mais son cœur se brisait à la pensée du chagrin qu'elle allait causer aux siens, et les difficultés de l'entreprise l'effrayaient aussi. La maison de campagne habitée par les Commarque était située dans un lieu retiré, si éloigné des grandes routes, qu'il fallait voyager tout un jour à cheval pour aller prendre la diligence. Joséphine restait donc anxieuse et préoccupée de l'avenir, mais Dieu y pensait pour elle.

Un soir, elle reçoit une lettre d'un jeune prêtre, curé d'une paroisse voisine, qui suivait la retraite ecclésiastique. Il lui écrit de se rendre à Sarlat, où l'abbé Combalot l'attend, ayant des choses très importantes à lui communiquer. "Je fus bouleversée, écrit Mère Marie Thérèse dont nous suivons les notes ; car je trouvais bien étonnant que M. Combalot, qui ne me connaissait pas, demandât à me voir. Mes sœurs, au contraire, furent ravies. Cette lettre m'ayant été remise devant elles, je l'avais lue tout haut, ne me doutant pas de son contenu. "Il faut que tu ailles à Sarlat, me dirent-elles, et nous irons avec toi, nous allons en parler à mon père." Leur seule idée était de me détourner du Carmel, et elles pensaient qu'une proposition pourrait bien m'être faite en ce sens. Pour moi, je remis tout entre les mains de la sainte Vierge, lui demandant d'arranger les choses selon la volonté de Dieu.

"Le lendemain samedi, tout était prêt pour le départ, mon père avait consenti à tout, les choses s'étaient arrangées comme par enchantement, les chevaux étaient loués, et nous devions partir avant le jour, afin d'arriver pour l'heure du déjeuner chez Mme de B..., une de mes cousines. Celle-ci se préparait comme nous à aller à Sarlat avec son mari, pour entendre M. Combalot, qui devait prêcher dimanche à la cathédrale. Nous reprîmes donc notre route après le déjeuner, sous la protection du grand saint Michel, dont nous faisons la fête. Deux orages éclatèrent devant et derrière nous : l'horizon était noir de tous les côtés, les voyageurs qui nous précédaient et ceux qui nous suivaient furent inondés par une pluie torrentielle, et nous n'en reçûmes pas une seule goutte. Il faisait déjà nuit lorsque nous arrivâmes à Sarlat, chez une de mes tantes. J'écrivis aussitôt à mon confesseur, pour lui dire le but de mon voyage et lui demander ce que je devais faire. Il me répondit immédiatement me conseillant de voir l'abbé Combalot.

"Le lendemain je recevais dès le matin la lettre suivante :

"Sarlat, 30 septembre 1838.

Mademoiselle,

Vous avez été surprise, étonnée peut-être, du désir que j'ai manifesté d'avoir un entretien avec vous. Voici en deux mots le secret de ma démarche. Ayant appris que vous aviez le désir d'embrasser la vie religieuse et que votre attrait vous poussait vers le Carmel, je demandai si vos parents ne mettraient pas d'obstacle à l'accomplissement de votre généreux dessein, et si votre santé était assez forte pour supporter les austérités attachées à la règle de sainte Thérèse. On me répondit qu'indépendamment de la douleur que votre famille ressentait de votre détermination, elle avait encore des craintes extrêmement vives sur les conséquences d'une démarche qui devait ruiner en peu de temps votre santé.

"Dès lors j'ai conçu la pensée, mademoiselle, de vous faire part d'un projet qui m'occupe depuis nombre d'années et à la réalisation duquel j'attache un immense intérêt. Après avoir bien examiné l'état de l'éducation des jeunes personnes de la classe distinguée de notre France, je me suis convaincu que cette éducation n'était ni assez développée, ni assez profondément trempée de christianisme sous tous les rapports. J'ai donc travaillé à jeter les fondements d'une congrégation de vierges, qui prendraient le nom de *Religieuses de l'Assomption*, et qui, après s'être formées pendant trois années sous ma direction à la vie religieuse et à l'étude dans un point de vue essentiellement catholique, en ramenant toutes les sciences à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ, s'appliqueraient à l'éducation, à l'instruction des jeunes filles, dans des pensionnats dirigés par elles. Cette congrégation unirait la vie contemplative à une sorte de sacerdoce religieux, exercé sur les personnes de leur sexe.

"Ainsi, mademoiselle, en venant vous réunir aux jeunes personnes qui éprouvent de l'attrait pour l'œuvre dont j'ai l'honneur de vous parler, vous trouveriez là un moyen de concilier toutes choses. Vos parents seraient plus facilement amenés à vous donner une liberté qui ménagerait davantage leur attachement, et qui en réalité ne compromettrait pas votre santé. D'ailleurs, si après quelque temps vous n'éprouviez pas une sympathie véritable pour l'œuvre de

l'Assomption, rien n'empêcherait que vous ne songiez au Carmel. Pour moi, d'après les renseignements qui me sont venus sur votre caractère, votre piété, etc., je vous crois éminemment propre à seconder nos saints projets. J'ai offert pour vous ce matin le saint sacrifice, et il me semble que, dans le temps où nous sommes, vous procurerez plus de gloire à Dieu, à l'Église et à notre divine Mère, dans une congrégation qui unira la vie contemplative à un véritable apostolat, que vous ne leur en procureriez dans un ordre absolument contemplatif. Agréez...

COMBALOT

Émue de cette lettre et ne sachant que faire, j'allai consulter le curé de la cathédrale, ami de ma famille, qui n'hésita pas un instant : il fallait voir l'abbé Combalot. Celui-ci, du reste, avait mis tous les ecclésiastiques qui faisaient la retraite au courant de son œuvre, et il en parlait avec un enthousiasme si communicatif que tous la croyaient non seulement commencée, mais en pleine voie de prospérité. Aussi, lorsque je demandai si cette œuvre comptait déjà beaucoup de religieuses : "Oh ! je crois bien, répondit le curé, peut-être deux mille !"

"L'entrevue eut donc lieu. L'abbé me parla du but de son œuvre avec cet accent de conviction profonde qui va toujours à l'âme. Puis il me raconta comment il avait rencontré à Paris une jeune personne merveilleusement douée pour toutes choses, mais surtout pour les choses de Dieu. "Je n'ai jamais connu, dit-il, une femme plus distinguée, d'une plus haute intelligence ; pure comme un ange et d'une grande piété, elle est née pour fonder cette œuvre." Plus tard, ajoute Mère Marie Thérèse, lorsque j'eus le bonheur de connaître notre Mère, je vis bien que M. Combalot n'avait rien exagéré, et j'aurais pu, en la voyant, emprunter les paroles de la reine de Saba : "Tout ce qui m'a été raconté dans la terre que j'habitais, au sujet de ta sagesse, est la vérité ; je n'ai pas ajouté foi à ceux qui me parlaient jusqu'à ce que je sois venue moi-même, que je n'aie vu de mes yeux et constaté que la moitié même de la vérité ne m'avait pas été découverte. Bienheureux ceux qui vivent auprès de toi et qui recueillent tes discours pleins de sagesse."

"Il n'était bruit dans le pays que du talent oratoire de M. Combalot, et de tous les côtés on accourait pour assister au sermon de la cathédrale. La maison de ma tante était pleine de monde. Nous couchions huit ou dix jeunes filles dans la même chambre. Je savais que Mgr Gousset présidait la retraite ecclésiastique, et j'aurais bien voulu avoir son avis ; mais comment aller seule au séminaire ? Je proposai à mes amies de m'accompagner pour faire une visite à Monseigneur. La proposition fut joyeusement acceptée, et le portier du séminaire parut un peu étonné en voyant arriver cet essaim de jeunes filles. Il nous fit entrer cependant, et Monseigneur nous reçut de la manière la plus aimable. Après quelques minutes, nous nous levâmes pour prendre congé de Sa Grandeur. Je laissai passer mes compagnes, et, restant la dernière, je dis à Monseigneur que j'avais quelque chose de particulier à lui communiquer. Je savais que mon père l'avait mis au courant de mes désirs du Carmel ; et qu'il était aussi informé des projets de M. Combalot ; son conseil m'était donc doublement précieux. Il me parla de la fondation nouvelle, et me dit : "L'éducation est la chose la plus importante dans les temps où nous vivons : ce sont les femmes qui font les sociétés ; c'est pour cela qu'il faut qu'elles aient une formation sérieusement chrétienne et que leur instruction religieuse soit aussi développée que possible."

"Monseigneur ajouta que Dieu semblait avoir préparé, pour mettre cette œuvre à exécution, une jeune personne dont M. Combalot lui avait parlé et qui paraissait avoir tout ce qu'il fallait pour cela. "Quant à ce qui vous concerne personnellement, voici une pensée : la volonté de Dieu, dans les vocations religieuses, se manifeste de plusieurs façons, et l'opposition de votre famille, d'ailleurs si chrétienne, pour la vie du Carmel, doit être un signe évident que Dieu ne vous y appelle pas. Et je vous le répète, ajouta-t-il avec une sorte d'insistance, l'œuvre que veut fonder l'abbé Combalot me paraît nécessaire en nos temps actuels et très bien comprise ; je crois donc que vous serez plus agréable à Dieu en vous y donnant." J'avais une entière confiance en mon évêque et son avis était pour moi d'un grand poids.

"Le soir, M. Combalot me fit encore demander et me parla avec un accent si convaincu, un air si inspiré, que je crus entendre un saint venu du ciel pour m'apprendre la volonté de Dieu. Avec un geste plein d'autorité il me dit tout à coup : "Mettez-vous à genoux, et promettez à Dieu d'entrer dans cette œuvre." J'obéis sans résistance et fis la promesse demandée. Il me bénit alors et me dit : "À présent, ma fille, vous êtes toute mienne, et Dieu se servira de vous pour sa gloire."

Mais je pensais à ma famille ; comment l'instruire de cette résolution ?... "Monsieur l'abbé, dis-je en me relevant, vous ne pouvez avoir de meilleur avocat que vous-même. Nous repartons demain, venez avec nous faire cette ouverture à mes parents ; ils la recevront mieux de vous que de tout autre."

"La proposition fut acceptée ; et le lendemain, à trois heures du matin, nous partions, formant une assez nombreuse cavalcade : plusieurs prêtres qui avaient suivi la retraite ecclésiastique, mon cousin, mes sœurs, etc... Presque tout le long du chemin nous chantions des cantiques. Autant que possible, nous restions un peu en arrière de la caravane, M. Combalot et moi, chevauchant à côté l'un de l'autre, afin de pouvoir causer plus aisément. Il me disait des choses si pieuses !... "Il faut, ma fille, que votre cœur brûle d'amour pour Dieu, comme la lampe devant le Saint Sacrement." Et puis il me parlait de Mlle Eugénie. J'aimais tant tout ce qu'il m'en disait ! Plus tard il me fit lire quelques-unes de ses lettres, qui étaient délicieuses ; j'en étais tout émue.

"C'est alors seulement que je compris que rien n'était commencé et que Mlle Eugénie était la seule religieuse qu'il eût en vue. Le chiffre des deux mille était bien diminué ; mais cela n'ébranla pas ma confiance. Je sentais que la Providence me tenait par la main et me conduisait.

"Après une journée de marche, nous arrivâmes à la maison. M. Combalot parla à mes parents, qui furent enchantés de me voir renoncer au Carmel. À son départ, l'abbé me laissa l'adresse de Mlle Milleret. Nous nous écrivîmes pendant tout l'hiver ; et c'est à cette correspondance que je dois le bonheur d'être Assomptiade ; car plus tard, lorsque s'élevèrent de nouvelles difficultés, j'aurais renoncé à faire partie de l'œuvre, si je n'avais été déjà profondément attachée à notre Mère."

Dans ce charmant récit, qu'on dirait extrait des annales d'un monastère des anciens temps, nous retrouvons, dans toute leur simplicité, ces mœurs patriarcales, conservées encore dans quelques provinces de la France au commencement de ce siècle. La chère Mère Marie Thérèse nous y apparaît telle que nous l'avons toujours connue, simple, généreuse, avec sa foi ardente et sa soumission d'enfant à toutes les voies de la Providence. Nous y reconnaissons aussi sa prudence : elle ne fait aucune démarche sans consulter ceux qui ont grâce pour la conduire, et ne se décide qu'à la parole de son évêque, qui est pour elle le représentant de Dieu. Enfin, nous retrouvons dans ces pages l'accent de sa tendre vénération pour notre Mère ; c'est ce sentiment de piété filiale qui lui a fait religieusement conserver toutes les lettres de M. Combalot et de la Mère Eugénie, écrites à cette époque. Nous les avons retrouvées, ces lettres jaunies par le temps, et ce n'est pas sans émotion que nous les avons lues. Elles font revivre un passé qui nous est cher et sont empreintes de tant de fraîcheur, de suavité et d'espérance !...

Le cœur de l'abbé Combalot déborde de joie en s'adressant à la seconde fille que la Providence lui a envoyée. Il ne l'a quittée que depuis quelques jours, et déjà, le 7 octobre 1838, il lui écrit de Périgueux :

"Je descends de chaire, ma très chère fille, et mes premiers moments de repos sont consacrés à répondre à votre lettre. Non, mon enfant, vous ne devez point avoir d'inquiétude sur la rapidité avec laquelle vos grandes déterminations ont été prises. Pour moi, qui vous ai dirigée dans la décision qui vous unit à l'œuvre dont je prépare depuis si longtemps l'établissement, j'éprouve une paix, un calme complet sur les conseils que je vous ai donnés et sur les raisons qui ont guidé ces conseils. Reposez-vous donc, très chère enfant, sur les signes si évidents de la

volonté d'en haut. Votre résolution a la bénédiction de votre évêque, de votre famille et de votre confesseur ; que voulez-vous de plus ? Oh ! que je suis heureux et consolé du don que le ciel m'a fait en vous associant à nos saints projets !

"Ne vous tourmentez pas non plus de l'avenir, ma chère fille ; regardez cette œuvre comme faite. Dieu vous y appelle l'une des premières ; votre foi vive, votre généreux courage, ne s'effrayeront pas des difficultés qui vous attendent. On est bien fort lorsqu'on est soutenu par celle que saint Cyrille appelle *la Vierge puissante*."

Le 21 octobre, nouvelle lettre datée de Chatenay, où l'abbé Combalot est allé se reposer des fatigues causées par ses prédications :

"J'ai revu à la Côte Mlle Milleret, qui poursuit avec un dévouement sans bornes et une héroïque persévérance le grand projet qui absorbe toutes ses pensées et à l'accomplissement duquel elle consacre sa vie. Avec quel bonheur, ma très chère fille, elle a appris tout ce que je lui racontais de nos saints rapports et des miracles de bonté par lesquels l'aimable Providence vous a donnée à moi ! Elle a vu dans toutes ces choses le doigt de Dieu, et votre généreuse détermination est devenue pour elle une source inépuisable de consolation, d'encouragement et de joie. Elle a voulu vous adresser quelques lignes dictées par la tendresse qui l'unit à vous, et je me fais un devoir de vous les faire parvenir. Unissez-vous beaucoup à cette âme angélique, et cimentez par le sang de Jésus-Christ l'union toute divine que sa grâce a formée entre vous.

"Pour moi, j'éprouve une indicible satisfaction en songeant que vous m'êtes données les deux premières pour poser le fondement de l'édifice que je veux élever à la gloire de Notre-Dame. Oh ! qu'il m'est doux de me reposer sur ces deux filles de ma dilection ! Qu'il est consolant pour moi de vous avoir rencontrée sur cette terre, chère et courageuse enfant ! Ne laissez jamais se former dans votre imagination même le plus léger nuage sur votre vocation. Elle est de Dieu, elle vient de sa grâce et de sa miséricorde. Donc point de défiance, jamais de découragement. Ne vous effrayez ni de votre incapacité prétendue ni des difficultés qui vous attendent.

"Puis, ma chère fille, n'allez pas vous imaginer que notre but soit de faire ce qu'on nomme des femmes savantes ; non, non, tel n'est point le but que je me propose. Il me faut une famille de vierges, riches d'abnégation, d'humilité, de foi et d'amour. Ce qu'elles doivent avoir par-dessus tout, ce sera la science du zèle, science plus pratique encore que spéculative. Nous tâcherons de rattacher toutes nos études, travaux et connaissances, à la seule science du Christ pleinement connu, pleinement aimé. Ne vous plaignez donc plus de vos incapacités, de votre ignorance, vous êtes telle que je vous souhaite ; il y a chez vous tout ce qu'il me faut. Le travail, la grâce et mes soins paternels feront le reste."

Une lettre de Mlle Milleret était jointe à celle-ci ; elle est réservée, pleine de douceur et de modestie, mais on y sent une joie profonde. La future fondatrice a enfin trouvé une aide, une sœur, une compagne de sa vie.

"J'ai besoin, ma chère sœur, de venir vous dire moi-même l'immense consolation que j'éprouve à penser à vous, à me faire répéter par mon père et le vôtre tous les détails de ces courtes entrevues qui ont suffi à vous attacher à lui. Destinées par la Providence à travailler ensemble, à nous efforcer ensemble de glorifier le nom de notre Dieu, nous ne pouvons pas rester plus longtemps étrangères l'une à l'autre.

"Ce doux nom de sœur que j'ose vous donner émeut toute mon âme, car il est l'expression de ces rapports intimes que la grâce de Jésus-Christ veut établir entre nous, de cette vie de famille qui doit nous unir, de cette fraternité enfin que vous voulez bien accepter. J'en bénis notre bon Maître. Je le bénis surtout de ce qu'il vous donne à moi pour ma première sœur, car je me sens pour vous un véritable attrait ; mais laissez-moi vous dire de ne pas trop compter sur une pauvre fille qui n'est encore qu'une enfant, et qui ne peut offrir à Dieu et à vous que sa bonne

volonté, son courage quelquefois bien faible en action, et puis mille et mille misères. Seulement ce que j'ai, je le donnerai de bien bon cœur, et si vous me regardez en Notre-Seigneur comme une chose tout à vous et dont vous puissiez disposer en tout et toujours, vous me rendrez bien heureuse...

"Je me console de mes imperfections, chère sœur, en espérant que la charité de Jésus-Christ vous empêchera d'en être scandalisée, en même temps qu'elle vous pressera de m'aider à les détruire, ce qui est le plus vif désir de mon cœur. Nous nous efforcerons toutes les deux de ne vivre que pour Jésus-Christ et son céleste amour ; vous m'aidez par vos exemples et vos prières. Mettons-nous ensemble sous la protection de sainte Thérèse, que vous aimez et que j'aime aussi. Cette grande sainte portait l'habit de la sainte Vierge, dont nous serons les filles. Nous ne ferons rien que pour sa gloire ; et quand la Reine de tous les saints sera notre Mère, comment une de ses servantes les plus dévouées pourrait-elle ne pas nous aimer ? O ma chère sœur, retrouvons-nous, unissons-nous dans ce cœur immaculé de la très sainte Vierge, que nous serons peut-être assez heureuses pour servir grandement un jour. Puisse cette mère de miséricorde nous unir pour jamais dans la grâce de son Fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui je veux être toute à vous !

EUGÉNIE

À cette lettre, Mlle de Commarque répond :

La Bourlie, 5 novembre 1838.

"Qu'il me serait difficile, ma très chère sœur, de vous dire tout ce que votre lettre m'a fait éprouver de tendresse et de sympathie !... Je ne puis exprimer ce que j'avais déjà senti pour vous d'admiration et d'attrait, quand notre père me parlait de vous. Je bénis mille fois le Ciel de ce qu'il daigne me réunir à vous pour m'aider à glorifier le nom de mon Dieu et à faire régner son amour dans mon cœur. Le nom de sœur, que vous me donnez, et que je vous donne aussi avec toute l'effusion de mon âme, sera toujours, je l'espère, l'expression de ce sentiment si doux et si pur, que la grâce de notre céleste Époux a mis en nous sur la terre et qui sera éternel dans le ciel.

"Oui, je suis heureuse que Dieu daigne m'associer à l'œuvre à laquelle vous travaillez avec tant de dévouement et de puissance. Il me tarde de me joindre à vous et de venir vous apporter ma soumission, ma bonne volonté et mon ardent désir d'aimer Dieu et de travailler au salut des âmes ; mais que de choses vous aurez à faire, ma chère sœur ! Vous pourrez bien commencer avec moi l'exercice de votre ardente charité. Notre bon père, qui juge les autres d'après lui-même, m'a, je le crains, dépeinte à vous bien différente de ce que je suis. Je vous parle en toute sincérité, car je voudrais pouvoir me faire connaître à vous comme Dieu même me connaît.

"Il faut vous dire que j'ai vingt sept ans, que je n'ai jamais travaillé ; que, n'ayant jamais quitté le toit paternel et le fond de ma province, je n'ai fait, pour ce qui regarde mon instruction, que ce qui m'a plu, et qu'elle est à peu près nulle. Vous savez que, passé un certain âge, on n'est plus apte à apprendre grand'chose ; et il a fallu toute la puissance de persuasion de notre père pour me convaincre que j'étais bonne à seconder votre entreprise. Mais je me remets entièrement entre ses mains et les vôtres ; et après avoir réclamé votre indulgente bonté, je crois pouvoir vous dire que je vous apporterai une vertu bien douce en religion, qui est celle de l'obéissance, et que je serai toujours pour vous une fille tendrement soumise.

"C'est avec toute l'effusion de mon cœur que je remercie Dieu de l'immense grâce qu'il daigne me faire par le désir qu'il me donne de me consacrer à lui, de vivre et de mourir pour lui seul. Il m'a fait connaître le néant des choses humaines et m'a donné un profond mépris pour tout ce qui passe ; mais je n'en suis pas moins pleine de défauts, d'imperfections et de misères. Vous m'aidez à m'en corriger, et vous me fortifierez de votre courage.

"Que l'amour de Jésus-Christ sait unir merveilleusement les âmes !.. Il y a quelques jours à peine, j'ignorais complètement votre existence et vous ignoriez la mienne ; nous ne nous connaissons que d'hier, et voilà que je vous aime comme si je vous avais toujours connue, j'ai en vous une confiance toute filiale. C'est que nous vivons de la même pensée et du même amour ; nos cœurs brûlent des mêmes désirs. Que je suis contente que vous aimiez sainte Thérèse ! J'ai toujours eu pour elle une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme. Son immense amour et son grand courage me transportent. Mettons-nous sous sa protection, et qu'elle soit notre modèle.

"Adieu, ma bien-aimée sœur ; j'accepte avec un grand plaisir le rendez-vous que vous me donnez dans le Cœur immaculé de notre tendre Mère. Trouvons-nous-y souvent, afin de puiser dans ce trésor de grâces celles qui nous sont nécessaires pour être toutes à son divin Fils.

JOSÉPHINE DE COMMARQUE

Eugénie Milleret fut touchée de cette lettre et de la simplicité avec laquelle Mlle de Commarque se donnait à elle et à l'Assomption : "Notre Joséphine est bien profondément attachée à votre œuvre, écrit-elle à M. Combalot ; elle me parle avec une touchante effusion, et avec cette ferveur de foi et d'amour qui semblent déjà la remplir tout entière. Je l'aime infiniment, cette chère sœur. Que ne vous ai-je apporté tout de suite la vertu qu'elle nous promet et qui lui paraît peu de chose, la parfaite obéissance ! Du reste, elle dit qu'elle ne sait rien, qu'elle ne vaut rien, mais n'hésite pas pour cela à croire que Dieu l'appelle. Vraiment j'ai honte de comparer ses dispositions aux miennes : au bout de tant de soins et de temps, je suis à peine où elle se place du premier coup."

La correspondance continue, intime, suivie, très affectueuse. Il fut un moment question que Joséphine vint rejoindre Eugénie à la Côte, c'était le désir des deux sœurs. Mais M. et Mme de Commarque n'avaient promis leur fille que pour Pâques ; ils réservaient leur droit, il fallut se soumettre. En attendant, on s'écrivait souvent et on ne parlait que de ce qui occupait ces deux âmes : l'amour de Jésus-Christ, le désir de lui appartenir, de travailler à sa gloire. Le jour de la fête de la Présentation, Eugénie écrit à son amie du Périgord :

"La Côte, 21 novembre 1838.

Maria assumpta est.

"Je suis restée quelque temps sans vous écrire, ma bien chère sœur. Je me le reprocherais, si je ne trouvais une douceur toute particulière à m'entretenir aujourd'hui avec vous et à déposer dans votre cœur les émotions de cette belle fête de la Présentation de Notre-Dame. Ce matin, j'ai vu toutes les religieuses de ce couvent renouveler aux pieds de leur Dieu et du nôtre les saints engagements qui les attachent pour jamais à son service ; puis ces ferventes filles de saint François de Sales se sont donné le baiser de la paix et d'une éternelle fraternité. Pour moi, étrangère au milieu d'elles et n'ayant point encore acquis le droit d'élever la voix devant l'autel pour promettre solennellement à notre doux Sauveur ce que mon cœur désire tant lui vouer sous les auspices de sa sainte Mère, j'ai besoin de consacrer en quelque façon ce désir en l'unissant au vôtre, de vous en rendre dépositaire et de vous souhaiter comme à mon *unique* sœur la grâce et la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui veut nous unir si fortement pour travailler ensemble à l'agrandissement de sa gloire et au règne de son amour."

Dans cette même lettre se trouve exposée toute la pensée de l'Assomption, avec sa première devise : *Maria assumpta est*²⁵.

"J'ai vu notre père ; il travaille beaucoup, mais il se repose délicieusement, m'a-t-il dit, dans la pensée de son œuvre, qui lui semble maintenant plus assurée que jamais. Je lui ai

²⁵. Marie est montée au ciel.

demandé la permission de prendre pour devise ce texte de l'office de l'Assomption qui, d'après lui, doit résumer notre œuvre : *Maria assumpta est*. Vous êtes la première avec qui je m'en serve ; désormais ce sera mon drapeau. En effet, honorer les gloires de la sainte Vierge au jour de son Assomption, ranimer notre courage et nos espérances par ce mystère dont elle veut nous rendre participantes, si nous sommes fidèles ; – apprendre par son exemple à monter comme elle de vertus en vertus, suivant la mesure de grâces qui nous est donnée ; – jeter les fondements de notre gloire céleste par l'imitation de cette profonde humilité qui, au dire de saint Bernard, l'a seule élevée au trône de l'univers ; – enfin, travailler nous-mêmes à élever les jeunes filles qui nous seront confiées au-dessus des petites, de l'inconstance et des vanités qui se trouvent trop souvent dans notre sexe, voilà notre destinée.

"N'est-elle pas belle, ma chère sœur ? Ne sommes-nous pas bien heureuses si nous pouvons contribuer à la création de ces mondes de grâce que Notre-Seigneur Jésus-Christ voudrait créer dans toutes les âmes ? Car l'âme d'un élu, c'est tout un monde, a dit notre chère sainte Thérèse, et peut-être Dieu nous réserve-t-il ce bonheur de nous entendre dire un jour au pied de son trône par quelques-uns de ses élus : "C'est vous qui avez été notre mère dans l'ordre de la grâce, c'est vous qui nous avez fait connaître Jésus-Christ, et qui nous l'avez fait aimer d'un solide amour." Pour moi, je crois que cette charité-là est la plus grande, qu'elle est élevée au-dessus de l'autre plus que le ciel ne l'est au-dessus de la terre, et le bien-aimé de nos âmes, qui dit aux élus : *Venez à ma droite, vous qui m'avez vêtu et nourri*²⁶, ne nous dirait pas aussi : "Venez, vous qui avez nourri les petits enfants de la vérité, et qui les avez revêtus de la justice ?" Oh ! ma chère sœur, tout pour sa gloire, et puis courage et confiance dans son amour. Adieu, ce sera mon dernier mot, car la cloche sonne, et pour une semi-religieuse, c'est un devoir d'être exacte."

Ces lettres, où l'esprit de l'Assomption est déjà si admirablement formulé, enthousiasmaient Melle de Commarque et l'attachaient plus fortement à l'œuvre ; mais elles l'effrayaient aussi. Nous avons vu qu'élevée à la campagne, près de sa mère, Joséphine n'avait pas fait de fortes études ; les recommencer lui semblait impossible, et l'enseignement l'effrayait. Elle expose de nouveau ses difficultés à celle qui doit être un jour sa mère, et Eugénie la rassure avec une touchante bonté, posant ce principe si vrai que pour faire du bien aux âmes, la vertu est plus nécessaire que la science.

"Il ne conviendrait ni à vous ni à moi, ni au but qui doit nous réunir, ma bien chère sœur, que j'essaye de vous rassurer par des compliments de politesse ; ce ne sont pas là les liens qui nous unissent. Prenez donc en toute simplicité et vérité ce que je sens le besoin de vous dire. Je ne vous connais encore que par vos lettres ; or que vous dirai-je, sinon que j'y trouve tout ce que j'aurais jamais pu demander à Dieu pour une fille de l'Assomption ? Notre caractère, d'après ce que m'a dit souvent notre cher père, doit être avant tout celui d'une large et généreuse charité, d'une obéissance simple et dévouée ; enfin de l'humilité, si nécessaire à toutes les religieuses, mais plus encore à celles qui essayent, pour l'utilité de leurs frères, de pénétrer dans la science chrétienne. Réfléchissez-y, et vous y trouverez facilement la raison de ce triple caractère qui doit être le nôtre.

"C'est la charité qui doit nous dévouer au service moral du prochain, c'est elle qui doit nous unir profondément à tous les corps de religieuses enseignantes, à toutes les institutions, à tous les ordres de l'Église, quand bien même ils blâmeraient quelquefois partiellement notre manière d'agir ; c'est elle encore qui doit faire la joie, la paix de notre vie religieuse. Nous devons y tenir d'autant plus qu'elle est le caractère particulier de notre père, dont le zèle et l'amour semblent embrasser le genre humain tout entier. L'obéissance peut seule à son tour donner de la force à notre congrégation, nous mettre pleinement à la disposition de nos supérieurs, pour la plus grande gloire de Dieu et la plus grande utilité du prochain. Enfin l'humilité, vous savez mieux que moi combien elle est nécessaire et bonne à tout. Or, ma chère

²⁶. Cf. Mt 25, 34-35

sœur, je vous vois un grand attrait pour ces vertus. Dieu a mis dans votre cœur un vif et ardent amour, l'obéissance vous semble facile, et je me tromperais bien si l'humilité n'était pas le but de tous vos désirs.

"Marchons donc avec cela, prions Dieu qu'il développe en nous ces germes de vie, et ayons confiance qu'il le fera. Avant tout, nous devons être religieuses, le reste viendra ensuite ; et notre père vous aura dit, comme à moi, combien il tenait plus à la vie intérieure et aux vertus qu'à ces connaissances que toutes les maîtresses n'auront pas besoin de posséder au même degré. Ah ! ma chère sœur, que j'échangerais volontiers ce que j'en sais contre un peu d'abnégation, d'humilité et de charité !"

Suit en post-scriptum :

"Comment pouvez-vous me demander de vous ranger sous la devise de l'Assomption ? Il y a longtemps que vous me l'avez promis, et le *Maria assumpta est* est autant vôtre que mien. J'aurai un indicible bonheur à le retrouver dans les lettres de la chère sœur que la sainte Vierge m'a donnée."

On le voit, une amitié toute céleste s'était établie entre ces deux âmes appelées à marcher ensemble vers le même but. Cet attrait formé par Dieu lui-même était pour l'abbé Combalot un signe évident de sa volonté, il en avait le cœur rempli de joie : "Rien ne me réjouit plus, écrit-il à Mlle de Commarque, que l'union que je vois entre vous ; c'est un signe de Dieu. Notre chère Eugénie poursuit ses études et ses exercices du noviciat avec un courage qui me remplit d'admiration. Vous lui êtes devenue bien chère, et elle trouve dans vos lettres quelque chose de si tendre et de si énergique à la fois, qu'elle en éprouve une satisfaction que je ne puis exprimer. Son âme est attachée étroitement et indissolublement à la vôtre, et elle attend avec une vive impatience le jour où vous serez réunies. Écrivez-lui souvent, ma chère fille, ouvrez-lui votre âme, vous trouverez dans la sienne des trésors de lumière et de vie. Cette courageuse enfant compte pleinement sur votre coopération, et elle bénit avec moi la divine Providence de vous avoir appelée à la seconder dans l'œuvre dont elle poursuit la réalisation avec tout ce que Dieu lui donne de courage et de zèle..."

Dans une autre lettre : "Eugénie a un sens exquis, une prudence consommée, quoique bien jeune encore. Elle est tout absorbée par le soin de sa perfection, au milieu des bonnes Visitandines de la Côte, qui l'aiment avec une tendresse inexprimable et qui appréhendent comme un malheur de la voir partir dans quelques mois."

Puis répondant à de nouvelles hésitations : "Ne vous laissez pas ébranler par les craintes que vous expose l'abbé N... Je ne me suis jamais dissimulé les difficultés d'une œuvre comme celle qui nous occupe ; mais ces difficultés se sont présentées à tous ceux qui ont voulu entreprendre quelque chose à la gloire de Notre Dame. C'est le combat de l'enfer contre cette Vierge puissante qui l'a foudroyé. Mais, je vous le répète, plus nous éprouverons de difficultés, plus la main de Dieu et l'appui de sa douce Mère seront visibles sur nous. Puis, chère et bien-aimée fille, attachez-vous fortement à l'autorité de votre père, comme l'a fait votre sœur. Mettez-vous par une obéissance absolue dans ma petite barque, et laissez-moi vous conduire au port bien-aimé de la vie religieuse, guidé par l'étoile des marins, je veux dire par le cœur de la Reine des anges. Notre douce et chère Eugénie est docile à toutes mes recommandations, comme un petit enfant. Oh ! que vous serez heureuse près d'elle, et comme vos âmes s'entendront !... Elle a un attrait profond pour l'obéissance et pour l'humilité, ces deux vertus fondamentales de la vie religieuse."

Cette dernière lettre est du mois de décembre 1838. L'année s'achevait remplie de bénédictions et d'espérances. Pendant la nuit de Noël, tout est à la joie dans le monde chrétien ; mais qui dira ce qu'éprouvèrent pendant cette nuit de grâces les trois âmes qui formaient alors l'Assomption ? Bethléem, la grotte déserte, l'humble crèche, c'était le symbole de l'œuvre

naissante, et on l'aimait d'autant plus qu'elle était plus petite et par la plus semblable au berceau du divin Enfant. Des lettres s'échangent de la Côte, de Sarlat, de Paris ; on est loin, mais les cœurs sont bien près :

"Paris, 26 décembre 1838.

"Votre lettre de Sarlat m'est arrivée hier avec celle de la Côte, écrit l'abbé Combalot à Mlle de Commarque. L'aimable Providence ne pouvait m'envoyer une plus suave consolation. J'avais offert à minuit ma première messe pour vous, pour notre chère sœur Eugénie et pour moi ; j'avais supplié le divin Enfant qui allait naître dans un moment de faire naître aussi, pour la gloire de sa divine Mère l'œuvre que j'ai conçue dans mon cœur. Ce moment viendra, j'en ai la confiance. Votre sœur appelle de tous ses vœux l'heureux instant où elle pourra s'unir à vous ; jamais, je crois, elle n'a éprouvé pour personne autant de sympathie qu'elle en ressent pour vous. Vos deux âmes semblent unies d'un amour éternel, et je me plais à penser que vous et elle aurez une puissance irrésistible pour enchaîner à notre œuvre toutes celles qui voudront s'y associer.

"Parfumez bien votre cœur, douce enfant, des adorables vertus qui s'échappent de Bethléem ; cachons-nous dans cet asile sacré, restons au pied de cette crèche adorable qui sert de trône au céleste Époux. Je ne connais rien de plus fait pour ravir une âme que le prodige qui s'accomplit dans cette grotte abandonnée où naquit notre Sauveur. Depuis Noël jusqu'à la Présentation, faisons nos délices d'habiter auprès de l'Enfant Dieu, de sa virginale Mère et du chaste gardien de la sainte famille. Parlez-moi des sentiments que vous inspire ce ravissant mystère."

Le même jour, Joséphine de Commarque écrivait à la Côte-Saint-André :

"Sarlat, 26 décembre 1838.

"De quoi pourrai-je vous parler aujourd'hui, chère sœur, si ce n'est de cette fête qui remplit nos cœurs de reconnaissance, d'amour et de confiance ? De quoi pouvons-nous nous entretenir, si ce n'est de ce tout petit Enfant que nous adorons avec tant de respect ? Celui qui nous apparaît aujourd'hui si faible, n'est-il pas le Maître du ciel et de la terre ? N'est-il pas Celui que nous choisissons pour époux et à qui nous jurons une fidélité éternelle ?

"Malgré le mauvais temps, les mauvais chemins et l'éloignement de l'église, nous avons eu le bonheur, mes sœurs et moi, d'assister à la messe de minuit. Combien j'aime cette messe à la campagne !... Il me semble qu'elle m'inspire plus de dévotion : la simplicité, la pauvreté même de nos églises de village convient si bien à la grande solennité de Noël ! Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne vous ai pas oubliée auprès de la crèche, et qu'au moment suprême où notre divin Sauveur a daigné venir reposer dans la pauvre étable de mon âme, j'ai prié pour vous, pour notre œuvre, pour notre père, avec une ferveur que je ne connaissais pas.

"Il m'est impossible de vous exprimer ce que j'éprouve de suavité, d'amour et de tendresse en pensant à vous et à votre œuvre, et ce sentiment que je ne puis définir remplit si délicieusement mon âme, que je sens bien qu'il émane du ciel, du cœur même de notre divin Époux. Le monde a-t-il jamais fait goûter un bonheur aussi doux et aussi pur !... Laissez-moi donc vous dire combien il me tarde de me joindre à vous, je suis lasse de la vie si inutile que je mène ici. Et cependant mon cœur se brise à la pensée de quitter ma famille, que j'aime au-delà de toute expression et qui le mérite sous tous les rapports !"

La lettre d'Eugénie fait écho à celle-ci ; c'est un même chant de louange et d'action de grâces.

"La Côte, 2 janvier 1839.

"Notre-Seigneur me porte aussi vers vous, ma bien-aimée sœur, par un attrait si tendre et si fort, que j'y trouve la plus douce consolation que son amour ait encore bien voulu me donner. Je n'ai jamais reçu de sa bonté un gage plus cher, ni plus sensible de sa divine volonté sur l'œuvre des filles de l'Assomption que l'union profonde qu'il veut réaliser entre nous. Dans mes prières, dans mes communions, dans tous les moments où je m'approche de ce Dieu d'amour caché sous les langes de Bethléem, ou mille fois plus caché encore sous les saintes espèces de l'Eucharistie, je sens que vous êtes avec moi, et je trouve une douceur inexprimable à m'unir à vous pour lui demander de me regarder à travers les hommages que vous lui rendez et les prières que vous lui adressez pour moi...

"J'ai comme vous, chère sœur, un vif attrait pour ces mystères de Noël où l'amour de notre Dieu se montre si grand. Comme vous, j'ai eu le bonheur de le recevoir aussi dans mon cœur, au milieu de la nuit même où sa bienheureuse Mère nous l'a donné, où elle a pu le serrer pour la première fois dans ses bras. C'est le seul jour de l'année où les rideaux noirs qui nous séparent de l'autel dans ce couvent puissent s'ouvrir, pour laisser parvenir jusqu'à nous la clarté des flambeaux de l'autel où va naître Celui qui est lui-même la splendeur de la lumière éternelle. Je ne puis vous dire quelle consolation j'y ai trouvée. Dieu, qui ne me destinait pas à un ordre cloîtré, m'a donné un besoin, peut-être enfantin, de suivre du regard le prêtre pendant le saint Sacrifice, de voir l'autel où repose mon Dieu, et cette divine hostie qui le montre et le cache à mes yeux.

"C'est sous les auspices du saint Enfant Jésus, et les bénédictions de ses petites mains, que nous avons commencé l'année ; ce n'a pas été pour moi sans une vive émotion. J'ai bien pensé à cette espérance qui vit au fond de nos âmes, de ne pas la laisser passer sans avoir enfin commencé quelque chose pour sa gloire. Je la lui ai recommandée mille fois, et surtout je l'ai supplié d'éloigner de mon propre cœur tout ce qui peut être un obstacle à ses projets éternels sur nous. Puisse-t-il nous faire atteindre à tous trois le degré de sainteté, qui seul nous rendra capables de le glorifier et de le servir ! Puisse-t-il dicter lui-même l'esprit qu'il veut que nous ayons et faire un jour de notre petite ruche une maison de paix, de charité et de ferveur !"

CHAPITRE IX

PREMIERS MOIS DE L'ANNÉE 1839. — M. COMBALOT À PARIS,
PUIS À JUILLY. — LA CORRESPONDANCE D'EUGÉNIE MILLERET
RÉVÈLE DE PLUS EN PLUS LA FUTURE FONDATRICE

L'année 1839 vient de s'ouvrir ; c'est l'année bénie de la fondation, nous la saluons avec amour.

M. Combalot est à Paris, poursuivant ses travaux apostoliques, et Eugénie continue son noviciat à la Côte-Saint-André. C'est à travers leur correspondance que nous suivrons les vicissitudes de cette période d'attente, et notre tâche se bornera encore à transcrire les lettres de notre Mère. Ses filles s'en plaindront-elles ? Nous ne le pensons pas, et c'est pour elles que ces pages sont écrites. Plus nous avançons dans le dépouillement de cette correspondance, plus l'avenir se révèle ; le caractère impressionnable de M. Combalot se fait sentir, la sagesse et la fermeté de la Mère Marie Eugénie s'affirment. La véritable fondatrice est là ; elle ne s'en doute pas, mais chaque mot tombé de ses lèvres nous le dit.

Au commencement de cette année qui doit être si grave, deux pensées la préoccupent : sa perfection, son œuvre. Dès le 1^{er} janvier, elle écrit à son directeur :

"Voici donc, ce matin, mon très cher Père, que nous commençons cette nouvelle année, où nos espérances placent tant de travaux et la fin de toutes nos attentes. Qu'il en soit comme le bon Dieu voudra ; voilà le souhait qu'il nous faut fortifier dans nos âmes, puis ne pas douter un instant qu'il ne le veuille. J'ai souvent péché contre l'espérance, je ne veux plus le faire, j'en ai demandé pardon à Notre-Seigneur, car c'est douter de son immense amour. J'ai pris bien des résolutions pour cette année ; la première est d'aller plus purement à Dieu. Je veux comme vous pouvoir dire : Dieu seul ! et comme votre saint patron : *Je bénirai le Seigneur en tout temps*²⁷. Au fait, que pouvons-nous prétendre au ciel et sur terre, si ce n'est notre Dieu, et comment oserons-nous le dire, si nous ne le voulons pas dans son bon plaisir, dans les croix qui sont le bois de l'amour ?

"Malgré toutes mes misères, mes communions ont été bien douces, surtout celles de Noël, de saint Étienne et de saint Jean. J'y renouvelais mes vœux, mes résolutions ; je demandais à Notre-Seigneur de me transformer en lui, je me jetais vraiment sur l'adorable sein où le bienheureux disciple a reposé. J'ai beaucoup d'amour pour saint Jean ; j'en ai pris aussi cette année pour le glorieux martyr qui a converti saint Paul. J'ai tant besoin de m'attacher aux grands modèles de la charité chrétienne pour obtenir par leur intercession quelques étincelles de ce feu d'amour qui dévorera mon incessant égoïsme.

Un autre jour elle écrit :

"Je continue à m'aider de l'autorité de Mère Marie Caroline pour vaincre mes défauts. Cela me rend plus exacte à ma règle et à de petites pratiques de renoncement habituel, que je ne continuerais pas avec la même suite, si je n'en rendais pas compte. C'est grâce à cette sujétion que je ne me suis pas laissé entraîner à quitter mes études dans des moments de tristesse qu'elle

²⁷. Ps. 33, 2

n'aurait pu ni comprendre ni consoler, car nos caractères ne sont pas les mêmes ; elle est forte, courageuse, détachée de tout. Cette tristesse tenait un peu à mes efforts pour vaincre la vivacité de mon imagination, le souvenir de toutes mes affections de famille, et renfermer ma pensée en Dieu. Ces essais de mort ajoutent à l'agonie ; mais qu'ai-je de mieux à faire que de mourir pour Jésus-Christ ? D'ailleurs, mon âme se remet tous les jours : la prière, l'étude, la méditation des grandes œuvres de l'amour de Jésus-Christ, l'Eucharistie et le Calvaire, tout cela calme cette angoisse involontaire de l'avenir. Je pense aussi quelquefois que plus je m'assujettirai moi-même, plus je pourrai contribuer à la liberté future de mes sœurs, et cela me console."

Puis elle rend compte de son oraison, c'est toujours dans l'Évangile qu'Eugénie en trouve le sujet. L'Écriture sainte est pour elle la manne cachée, la source d'eau vive, et les applications faites à son âme sont toujours pratiques :

"J'ai médité hier les paroles de l'évangile de saint Luc : *Peperit Filium suum primogenitum*, etc. J'ai trouvé des leçons bien fortes ; car enfin, si je veux être dans la crèche avec ce divin Enfant, il faut d'abord consentir à n'avoir de place nulle part ailleurs, ni dans les cœurs, ni dans les souvenirs, moi qui viens d'écrire tant de lettres, moi qui veux tant être aimée, être reçue partout et rester partout où je suis une fois entrée ! Je me suis reproché d'avoir tant écrit ; je juge encore des choses en femme du monde, et de cette manière j'ai raison de dire qu'on ne saurait trop conserver ses relations, tandis que je suis religieuse, et que dès lors je ne saurais trop les perdre.

"Il faut encore, dans cette étable, me livrer tout entière aux saints langes d'une complète obéissance, et me laisser tourner et retourner et même mettre sur la paille, tandis qu'au moment même j'avais eu bien envie d'agir en une petite chose contre la simplicité de l'obéissance. Enfin, ce que ma nature craint tant, il faut endurer le froid avec Notre-Seigneur, mettre mes douillettes dans la crèche, et m'affectionner à cette sainte pauvreté qui brille autour de mon Maître divin."

Heureux des saintes dispositions de sa fille, le P. Combalot ne cesse de l'encourager par des lettres toutes paternelles : "Quand je trouve l'expression de vos bons sentiments si simple, si franche, je me reproche les paroles quelquefois sévères amenées par l'aveu de vos petites infidélités. En résumé, mon enfant, ne vous étonnez ni ne vous désolerez de ces misères. Il suffit que nous les connaissions, que nous soyons disposés à les déraciner peu à peu ; les âmes les plus saintes ont subi ce travail de régénération. C'est l'œuvre de toute la vie.

"Vous êtes la première à vous apercevoir de vos torts, à en convenir, à en chercher le remède, et au fond, vous êtes la plus disposée à vous corriger, à vous reprendre, à vous punir vous-même. Depuis longtemps je m'aperçois que la divine grâce nourrit de plus en plus en vous le désir de la perfection ; je vois que vous n'aimez pas vos défauts, et que vous les combattez courageusement. Vos progrès sont réels, vos désirs sincères ; vous voudriez employer le temps que vous passez à la Côte à amasser un riche et inépuisable trésor de vertus. J'ai la douce confiance qu'il en sera ainsi.

"Pour moi, je sens aussi un bon désir que je renouvelle tous les jours à l'oraison et au saint sacrifice ; je voudrais pouvoir me transformer et en finir avec toutes mes misères. Encouragez-moi, chère fille, parce que vos exhortations vont droit au cœur de votre pauvre père.

"11 janvier 1839."

Le Père ajoute qu'il a pris une grande résolution de prudence. Il est à Paris, entouré d'amis occupés des luttes religieuses et politiques. C'est un terrain brûlant ; mais son ardeur le porte à se mêler à toutes les questions, et surtout à toutes les batailles.

Eugénie lui écrit pour le supplier de rester en dehors de ces conflits. Elle lui demande aussi de ne pas trop parler de leurs projets, afin de ne pas en compromettre le succès.

"Quelle grâce Dieu vous a faite, mon cher père, en vous inspirant le désir de cette parfaite prudence chrétienne qui peut seule enfanter son œuvre ! Cela me serait presque une preuve qu'il veut nous faire naître, nous faire sortir de ce cœur tout à lui, qui se répand depuis si longtemps sur moi comme celui d'une mère. Si vous êtes fidèle aux soins de votre santé et aux résolutions spirituelles dont vous me parlez, vous rendrez votre fille bien heureuse. Je crois que vous ne pouvez trop longtemps continuer votre examen particulier sur cette prudence de charité, de silence et de mépris pour toutes les affaires d'ici-bas. C'est une grande vertu ; elle suppose beaucoup de mortification intérieure, et enfin l'homme qui ne pèche pas en paroles est un homme parfait.

"À l'heure qu'il est, les prêtres doivent redoubler de prudence, de charité et de détachement des choses passagères d'ici bas, ou bien ils arrêteront le mouvement qui semble porter les intelligences vers eux, et ils verront renaître ces haines impies, qui ont perdu tant d'âmes sous la Restauration. Vous n'avez point de passions politiques, ne vous laissez donc jamais entraîner à favoriser celles des autres. Laissons passer ces choses, mon cher père ; celui qui a le cœur au ciel ne s'inquiète pas des choses de la terre."

Puis elle le console au sujet de peines de famille, très vivement senties :

"Oui, mon cher père, je compte que vous ne vous laisserez nullement atteindre par ces flots d'ennuis qui vous environnent, je compte qu'une Providence tout amoureuse veillera sur chacun de vos mouvements et vous conservera en joie, en paix et en santé. Aimons-le donc, aimons-le uniquement, ce divin Maître de nos vies ; Lui seul, sa gloire, son amour, et puis laissons passer le reste sans y mêler notre âme..."

"Pensez à nous, mon cher père, dit-elle en finissant, pensez à toutes les filles que Dieu veut vous donner, et ne vous laissez pas absorber par des méditations trop studieuses, non plus que par les misères de cette vie. L'un minerait vos forces physiques, l'autre vos forces morales ; il nous les faut toutes les deux, et quand ma tendre affection n'aurait pas le droit de vous le demander, je l'oserais encore au nom de Notre Dame de l'Assomption.

"Comment, en effet, pourriez-vous avoir le cœur au ciel en même temps qu'il serait tout bouleversé de l'amertume et de l'inquiétude des choses de la terre ? Oh ! non, mon père, vivons tout à Dieu, mais joyeusement et franchement. Je vous promets pour moi que je veux le faire et ne plus me laisser agiter par les lettres de ma famille, ni par les affections qui me restent de ce côté, ni par les ennuis qui ne peuvent encore manquer de m'en venir. Je considérerai ces choses avec indifférence au travers du sépulcre de Jésus, car je veux vraiment m'y enfermer, et vous seul en aurez la clef par l'obéissance."

Des circonstances particulières avaient mis M. Combalot en rapport avec la fameuse George Sand ; il veut entreprendre de ramener à Dieu cette pauvre âme, et fait part de ses espérances à sa fille spirituelle, qui répond toute ravie :

"J'ai une grande joie de penser que vous voulez aller à la conquête de George Sand. Je suis comme vous, cette âme m'attire ; j'ai prié pour elle de tout mon cœur, et je crois que c'est le bon plaisir de Notre-Seigneur, car il m'y donne une inexprimable affection. Je la recommanderai aux prières de quelques-unes de nos sœurs. Cette femme doit être bien malheureuse ; mais prenez garde, cette conquête n'est pas facile. Je pense qu'il faut aller à elle par le cœur avec la charité du bon Pasteur, élargir ses entrailles, et commencer par l'aimer beaucoup devant Dieu ; puis, si vous me permettez d'ajouter un conseil, je dirai que je crois qu'il faut s'armer d'humilité, la dominer par la vertu, et par celle-là surtout qui lui est inconnue. Elle a trop d'esprit pour être dominée autrement.

"Mais comment me trouvez-vous d'oser vous indiquer mes idées ? Mon très cher père, vous me mettez à l'aise pour vous parler de vous en me témoignant tant de confiance ; aussi je vous recommanderai encore d'être bien fidèle à n'en avoir qu'en moi. Vous êtes si assuré que celle-là ne sera pas trahie.

"La petite hostilité de la brochure X me paraît une franche sottise. Mais que vous font ces choses ? Votre gloire est ailleurs, et nous serons bien heureux l'un et l'autre si nous pouvons arriver jamais à mettre notre grandeur dans notre petitesse. Cependant je sais par expérience que ces coups d'épingles fatiguent. Pour nous les rendre méritoires, il suffit que nous les portions avec une infatigable douceur. Je dis nous, mon cher père, parce que rien ne m'est doux comme de vous voir employer ce terme pour vos peines. Mais traitez-moi bien comme vous, mon cher père ; ne faites pas plus l'éloge de moi que de votre ouvrage. Cela est même nécessaire au succès. Plus vous en direz, moins on vous croira, et plus il y aura de déceptions."

"Vous faites bien de prier pour Mme G. Sand, répond M. Combalot, quoique je n'aie pas grande confiance dans les démarches que je me propose de faire auprès d'elle. Elle est tombée si bas, mais si bas dans sa propre estime, qu'elle disait dernièrement à quelqu'un, qui lui reprochait les écarts de son talent, que personne ne la méprisait autant qu'elle-même. Oh ! que l'esprit, le talent, le génie même sont choses funestes à une âme qui n'aime et ne connaît pas les glorieuses humiliations de la Croix !"

Eugénie trouve que son père est trop vite découragé ; et puisqu'il lui demande sans cesse de relever son courage, elle ose lui dire sa pensée tout entière et avec quelle énergie !

"Permettez-moi de vous dire, mon cher père, que je ne crois pas que vous puissiez rien pour le salut de cette pauvre George Sand, si vous la prenez par le mépris. La disposition où elle est maintenant vous repousse ; moi, elle me donnerait confiance. Je me rappelle qu'en allant à vous pour la première fois, j'avais un profond mépris de moi-même ; je m'étais prise en dégoût, moi et mes aptitudes ; je ne me croyais pas en état de faire le bien ; je ne voyais pas en moi de vertu sur laquelle on peut bâtir. C'est là ce qui m'a tout de suite attachée à Notre-Seigneur. Je retrouvais en lui, contre toute espérance et d'une manière que je ne soupçonnais pas, la pureté des Anges, la force des saints, la confiance dont j'avais besoin pour essayer le bien, la pierre sur laquelle je pouvais bâtir. Je sens que ce souvenir me donnerait pour Mme Sand la plus tendre charité. Oh ! je me plains à Dieu que je ne puisse pas, comme vous, agir sur cette femme ; il me semble si bien que j'y pourrais quelque chose.

"Mon cher père, ayez donc moins de mépris et un peu plus d'amour. L'amour, c'est la grande force de Jésus-Christ ; et je crois qu'une âme, qui, comme celle-là, a mesuré les souffrances de l'abîme, se laisserait bien embraser de ce feu sacré qui la renouvellerait pour le ciel. Vous faites-vous une idée de ce que serait sa première action de grâces au moment où elle remonterait de ses profondes ténèbres jusque dans le sein de Dieu, où les mérites de Jésus-Christ seraient les siens et la pureté du Sauveur serait la sienne ?

"Je n'ai pas pu l'éprouver comme elle, puisque je ne connaissais encore que les fleurs qui entourent l'abîme. Mais ôtez les secours de mon éducation, que ma mère avait faite forte, sinon chrétienne ; ôtez cette providence particulière, qui a veillé sur moi jusque par des miracles, qui a coupé ma jeunesse de revers de fortune, de deuils, de maladies, d'intervalles de retraite absolue à la campagne, et vous verrez si je n'aurais pas pu tomber aussi bas que la pauvre femme pour laquelle je voudrais vous donner plus de charité, au moins devant l'autel, car je sens du reste que cette charité doit être toute revêtue de prudence.

"13 janvier."

Est-ce l'humilité ou l'esprit surnaturel qu'il faut admirer dans cette lettre ? Je ne sais ; mais elle est belle et révèle un grand cœur. Cette note de compassion pour les âmes tombées, et de foi absolue en la puissance régénératrice du sang de Jésus-Christ, a toujours été une des notes caractéristiques de la Mère Marie Eugénie.

Nous en retrouvons une autre dans la correspondance de ces premiers mois de l'année 1839. C'est son amour pour les malades, sa grâce pour les mourants. Une religieuse de la Côte

est gravement atteinte. Aussitôt Eugénie se constitue sa consolatrice et sa garde. Elle laisse ses études, ses promenades ; une seule chose l'attire : la douleur. On souffre près d'elle ; il faut qu'elle soit là. Elle ne parlera plus à M. Combalot que de sa malade.

"Puisque je vous ai déjà parlé de notre pauvre malade, il faut que je la recommande à vos prières. C'est une jeune sœur, la plus gaie, la plus aimable de toutes, celle dont les histoires amusaient tant madame votre mère. Elle s'en va de jour en jour, et, ce qu'il y a de triste, c'est avec regret ; elle a bien du mal à se résigner à la mort, et ne croit pas en être si près. Ses espérances me font de la peine ; car je m'étais beaucoup attachée à elle pendant sa longue maladie, en allant la voir tous les jours et passer avec elle le plus de temps que je pouvais.

"La règle forçait souvent les autres à la laisser seule ; je les remplaçais, et cela semblait lui faire plaisir. Quoique ce ne soit chez moi qu'une disposition naturelle, je vous avouerai que je remercie Notre-Seigneur de m'avoir donné tant de bonheur à faire plaisir aux autres, et un désir si amoureux de leur éviter toute peine, tout ennui, de me rendre bien douce, bien bonne pour eux. Cela tient à mon caractère, à mes défauts mêmes, je le sais bien ; mais enfin je suis heureuse qu'ils soient tournés de ce côté et que tout me devienne si facile et si doux quand il s'agit de faire plaisir aux autres.

"Pourtant il ne faut pas faire comme les enfants ; il ne faut pas renfermer cette bonne volonté dans un cercle de soins puérils et passagers. Voilà pourquoi je recommande ma pauvre sœur Claire à vos prières ; non que je la plaigne, il me semble que je voudrais bien être à sa place ; mais je lui souhaiterais plus de confiance dans Celui pour qui seul elle a vécu, et plus de désir d'aller s'unir à lui dans la patrie éternelle."

La religieuse meurt. Eugénie vient se consoler auprès de son père en lui donnant les détails des derniers jours. Est-ce une jeune fille de vingt et un ans qui écrit ? Ne dirait-on pas plutôt une mère qui a suivi toutes les angoisses de l'agonie de son enfant, et dont le chagrin est adouci par les admirables dispositions de la mourante ?

"J'ai été attristée ce matin et bien vivement émue de voir descendre à sa dernière demeure le corps de ma pauvre sœur Claire. Pour elle, je la crois bien heureuse maintenant ; mais je me suis reportée à une séparation moins consolante²⁸, et dont ma plus grande douleur est de ne pas l'avoir entourée des mêmes secours et des mêmes consolations. Enfin le passé ne nous appartient plus que pour le réparer autant que nous pouvons, et l'amour toujours présent du Maître de la vie et de la mort veut être notre espérance, même pour ce temps qui n'est écoulé que pour nos faibles yeux ; car tous les temps se touchent devant Celui qui est, et il a pu voir ensemble les larmes d'hier avec la prière d'aujourd'hui.

"Depuis huit jours les souffrances de cette pauvre sœur allaient en augmentant, et cependant elle ne pouvait encore perdre tout espoir de guérir. Jeudi elle était assez mal pour qu'on n'osât plus retarder l'Extrême Onction ; alors elle comprit son état, et après un premier moment d'inquiétude et de tristesse, qui nous avait toutes désolées, elle reçut de Dieu cette grâce de la mort, qu'il semblait ne lui avoir fait tant attendre que pour la lui donner avec plus de surabondance. À partir de ce moment, le peu de paroles qu'elle pût prononcer, au milieu des plaintes que lui arrachait la douleur, témoignaient d'une union si profonde avec Notre-Seigneur, d'un amour si ardent, qu'elles m'ont donné plus de consolation mille fois que je n'en aurais eu à la voir revenir à la vie. Dans la nuit du vendredi, quand on lui demandait ce qui la faisait tant souffrir : "C'est l'amour," répondait-elle. Si on voulait lui ôter les sinapismes, dont les applications répétées avaient cruellement mutilé ses jambes, elle faisait signe que non ; et puis elle disait malgré toute la peine qu'elle avait à parler : "Laissez, il fait si bon souffrir pour Dieu !" Ou bien encore : "Achevons ; je voudrais tant avoir fini pour aller l'aimer tout à mon aise !"

²⁸. La mort de sa mère.

"Enfin elle perdit la parole, la vue, et, pendant vingt quatre heures encore, elle semblait ne plus vivre que par la douleur et la connaissance qu'elle avait de ce qui se faisait autour d'elle. Tout ce qui calmait alors l'angoisse de ses souffrances, c'était le nom sacré de Jésus ; si on lui parlait de sa croix, de ses souffrances, de sa miséricorde, elle faisait des efforts pour parler, qui n'aboutissaient qu'à des cris, mais c'était comme un élan d'amour qui pénétrait nos cœurs. Enfin elle est morte hier matin : le dernier soupir a seul mis fin à ses souffrances toujours redoublées.

"On l'a exposée sur son lit : elle était bien changée, mais la grâce de Dieu semblait reposer sur ses traits si calmes. J'avais dévotion à venir prier auprès d'elle ; cette fidèle épouse de Jésus-Christ, qui pendant sa vie aimait tant à porter les âmes à Dieu, était alors, dans son silence une grande maîtresse de la petitesse de nos vanités et de nos plaisirs humains, et du bonheur suprême de l'âme qui a cherché toute sa beauté au-dedans d'elle-même, dans la fidélité à la grâce du Sauveur. Rien n'est consolant ni touchant comme les cérémonies qui entourent et qui suivent ces derniers moments. Bien des prières, bien des larmes l'ont suivie, d'abord de ses sœurs qui l'aimaient toutes si tendrement ; puis toutes les jeunes personnes qu'elle avait élevées, et toutes celles qui venaient lui demander ses conseils, c'est-à-dire presque toutes celles du pays, car son charmant caractère les attirait toutes autour d'elle.

"Heureuse, à cette dernière heure, l'âme qui a tout sacrifié pour Jésus et qui s'est habituée à se purifier elle-même ! J'ai été effrayée de voir la nature se révolter si fort à l'idée de sa destruction : les répugnances qu'elle éprouvait pour ce dernier abandonnement entre les mains de Dieu m'ont presque fait trembler ; car si celle-là a eu peur en face de la mort, que feront donc les autres qui n'ont certes pas si bien mérité la sécurité de ce dernier moment ? Elle avait vingt ans de profession, et s'était faite religieuse très jeune ; dans le monde même, elle était toute à Dieu, bien qu'elle eut quelque attrait pour le monde et toutes les qualités qui plaisent et qui charment, même la beauté. Que craignait-elle donc ? et qu'ils sont inscrutables, ces jugements de Dieu, qui se montrent plus terribles aux âmes qu'une plus grande lumière intérieure éclaire !"

Pendant son séjour à Paris, M. Combalot revit ses anciens amis de la Chesnaie, et en particulier l'abbé Lacordaire, revenu en France chercher des collaborateurs pour la grande œuvre qu'il voulait entreprendre : le rétablissement des Frères Prêcheurs dans notre pays. Mais tous les commencements sont difficiles ; l'abbé Combalot le savait, et avec son cœur toujours ardent pour les causes catholiques, il se propose d'aider de tout son pouvoir son généreux ami :

"Hier soir, j'ai donné à dîner à l'abbé Cœur et à l'abbé Martin de Noirlieu. J'étais allé inviter l'abbé Lacordaire à se réunir à nous, mais il était absent. Mme Swetchine, une de ses meilleures amies, craint le non succès de son entreprise. Lui même se décourage à force de mesurer le chemin qui lui reste à parcourir. Nous sommes bien résolus à le soutenir. Il n'a encore trouvé aucun sujet tant soit peu marquant pour l'accompagner, et il a ici de terribles ennemis. Pour moi, je ferai mon possible pour l'encourager. Il faut que la charité s'élargisse dans nos cœurs car rien ne nuit tant au bien général que l'égoïsme des œuvres. Nous voulons, nous aussi, créer une petite œuvre dont la charité la plus universelle, la plus large, sera le principe. Il faut donc commencer à chasser de notre cœur toute idée d'intérêt propre."

Quelques jours après :

"Demain, l'abbé Cœur, l'abbé Lacordaire et moi, nous irons chez l'abbé de Noirlieu. Notre intention est de cimenter notre union par une charité toute sacerdotale. J'ai déjà eu le bonheur de prédisposer quelques prêtres en faveur de Lacordaire pour son établissement de dominicains. L'abbé Cœur agit de son côté. Pour moi, ma vocation sera toujours d'aider en véritable esprit catholique toutes les œuvres de zèle ; ce sera le moyen de faire réussir la nôtre. Lacordaire est déjà très reconnaissant des dispositions où je suis de l'aider de toutes mes forces. Voilà, ce me semble, l'esprit de Jésus-Christ.

"L'abbé Gerbet est à Rome depuis dix jours, on le croit atteint d'un anévrisme. Quel malheur ! On lui a défendu même la lecture. L'abbé de Lamennais apprend à jouer du piano. La folie est le châtement de l'orgueil, il l'avait dit lui-même. Priez pour ce pauvre aveugle..."

"À nous, chère fille, l'oubli, le silence, l'amour de la croix, l'abnégation de nous-mêmes pour nous dilater dans l'amour. Mme Swetchine et tous sont bien disposés pour nous. Prions, espérons, confions-nous à Marie, à Joseph. Ce grand saint est une de mes bonnes passions."

L'abbé Combalot était assez souffrant. Pour se reposer, en attendant les fatigues du Carême qu'il devait prêcher à Saint Sulpice, il alla passer quelque temps à Juilly, chez son ami M. de Salinis, qui, de concert avec l'abbé de Scorbiac, avait relevé l'ancien collège des Oratoriens, et voulait faire de sa maison un centre de hautes études. Ravi de la ferveur de cette maison et des projets qu'il entendait former autour de lui, le Père Combalot eut un instant la pensée de se fixer à Juilly pour donner son concours aux œuvres que méditaient ses amis. Mais son œuvre à lui n'en souffrira-t-elle pas ? De là, des hésitations qui se trahissent dans ses lettres et viennent troubler Eugénie dans sa solitude de la Côte.

Le Père propose d'abord d'établir ses filles à Thieux, près de Juilly, pensant que le rapprochement des deux maisons d'éducation sera plein d'avantages. Eugénie, au contraire, y voit les plus grands inconvénients. Si ce rapprochement peut être utile au point de vue des études, ne sera-t-il pas commenté, et n'amènera-t-il pas bien des ennuis ? M. de Salinis, consulté, est de cet avis. Du reste, il ne songe qu'à déguster M. Combalot de son projet de fondation pour l'attacher à Juilly.

Eugénie est inquiète du ton de tristesse qui règne dans les lettres de son père ; mais elle l'attribue à sa santé et lui écrit cette lettre toute filiale, où elle semble s'accuser elle-même :

"Je me croyais si assurée qu'un voyage à Juilly remettrait pleinement votre santé, mon cher père, que vous y retrouveriez la gaieté en même temps que les forces dont vous avez besoin pour votre carême ; j'avais tant mis cette espérance dans mon cœur, que rien ne pouvait l'ébranler. Au lieu de cela, vous êtes toujours dans le même malaise, vous êtes triste ; au moins c'est là l'impression que me font vos paroles.

"À cela, je sais que je ne puis rien, que prier Notre-Seigneur de calmer des souffrances qui me pèsent plus en vous que si je les portais moi-même. Je puis encore vous supplier, avec toute l'autorité de mon entier dévouement et de ma filiale tendresse, de ne pas ajouter à cet état déjà si pénible une seule imprudence. Si vous avez quelque désir de tenir le cœur de votre fille en paix, vous continuerez votre vie paresseuse avec autant de scrupule que vous voulez que j'en apporte à mon travail, et quand vous aurez commencé à prêcher, vous ne dépasserez pas vos trois sermons par semaine sous aucun prétexte. Car, malgré le besoin que vous avez de la prédication, croyez qu'après avoir été éprouvé comme vous l'êtes, les excès même de vos chers travaux évangéliques pourraient vous faire un mal aussi grand que la complète inaction. Je suis chargée de vous le demander au nom de votre mère, dont je viens à l'instant de recevoir des nouvelles et qui est inquiète de vous.

"Mais c'est de votre tristesse que j'ai le droit de vous parler, mon cher père. Y aurais-je contribué ? Est-ce qu'en vous laissant voir si fidèlement les moindres agitations de mon cœur, j'ai diminué quelque chose de la douceur que vous devriez toujours trouver à vous y reposer ? Ce serait alors ma faute ; mais vous savez bien que je suis trop imparfaite pour ne pas retomber chaque jour dans une foule de petits manquements, et que j'ai aussi le défaut de les exagérer quelquefois en en parlant. Faut-il que je vous répète que je suis toute à vous, que j'ai tout quitté pour votre œuvre, que je désire maintenant me quitter aussi moi-même, et qu'avec la grâce de Dieu j'espère que rien dans l'avenir ne me séparera de vous ni des destinées que vous me préparez ?"

Eugénie ne tarde pas à comprendre la raison des fluctuations de l'abbé Combalot. Il veut se fixer à Juilly, et ce sont les assujettissements d'un noviciat à former qu'il redoute. Alors, avec son sens pratique et son intuition merveilleuse de tout ce qui regarde la vie religieuse, elle écrit la lettre suivante, très longue, mais trop importante pour être abrégée :

"La Côte, 2 février 1839.

"Le jour même où vous écriviez la lettre que je viens de recevoir, mon très cher père, j'agitais les mêmes questions que vous, et je me demandais, comme vous semblez vous le demander à vous-même, si les difficultés et l'assujettissement de la création d'une œuvre religieuse vous seraient supportables jusqu'au bout. Il est bon que cela soit mûrement réfléchi avant que de la commencer, car cette méditation serait ensuite trop tardive. Ce n'est donc pas à moi à réfléchir aux pieds de Notre-Seigneur et de Notre Dame ; c'est à vous, puisque seul vous pouvez résoudre définitivement cette question.

"Je vous présenterai seulement quelques observations sur le plan qui tendrait à coordonner cette entreprise aux projets que vous désirez maintenant adopter.

"Habiter Juilly, pendant que votre œuvre se commencerait à Paris, ne saurait, être un inconvénient, si vous pouviez vous astreindre en même temps à venir une fois par semaine tenir le chapitre qui, pendant le noviciat, ne saurait être tenu par moi ; je dois être longtemps une de celles qui s'y humilient et non celle qui le préside. Cette visite hebdomadaire serait nécessaire pour encourager vos filles, qui auront, croyez-le, leur part d'ennuis, et leur large part ; car des études solitaires, un commencement incertain, une réunion nouvelle sans précédents et sans esprit encore formé, tout cela est lourd à porter, et de plus le noviciat est partout un temps d'épreuves, d'incertitudes, de tentations, de retours vers le monde, de peines de toute espèce.

"Ce point accordé, il reste deux conditions qu'il faut que je vous dise en toute franchise, puisqu'aujourd'hui nos paroles tendent à une résolution importante et définitive. L'une, c'est que vous travailliez sérieusement à devenir un homme intérieur ; car Juilly, tout en étant une pieuse maison, n'est pas un couvent, et pour former des religieuses, il faut être à peu près religieux soi-même. L'autre en serait la conséquence, c'est qu'en sortant de Juilly vous oubliassiez les projets littéraires, théologiques que vous y auriez formés, le bruit de tout ce qui vous y aurait préoccupé, pour vous renfermer dans le cercle étroit de nos consciences et de nos devoirs, et pour oublier ensuite de même tout ce que vous auriez dit et fait avec nous, au moment où vous retourneriez à Juilly. Croyez que ceci n'est pas d'une petite importance. Nos études auront beau avoir une même tendance que celles de ce religieux collège, il n'y aura pas moins cette différence que, comme épouses de Jésus-Christ, nous devons faire notre spéciale étude de ces petites vertus dont le nom est presque inconnu hors des cloîtres : le renoncement intérieur, la simplicité d'âme, la sainte indifférence, et toutes celles que vous connaissez mieux que moi, puisque je ne les connais que par vous.

"Je vous avouerai que c'est sous ce point de vue que je crains le plus le séjour de Juilly. C'est par rapport à vous que je m'en effraye. Je crains qu'occupé d'autre chose, vous ne vous dégoûtiez de ce projet, qui semblait il y a quelques mois être la moitié de votre existence. Je crains que vous n'en changiez la direction suivant l'influence des conseils successifs qui pourront vous être donnés, ou bien que vous ne manquiez à l'exactitude dont il faudra vous faire une loi, si vous voulez former des filles régulières et ferventes, et ne pas leur rendre leur assujettissement pénible.

"Si vous pouvez vous promettre devant Dieu l'exactitude que j'ai dite, vous pouvez vous fixer à Juilly, cela ne me découragerait pas. J'y verrais de grands avantages pour votre santé qui m'est si chère, et même cela ôterait aux sœurs le désir de conférences spirituelles qui ne sont qu'une perte de temps, quand elles sont trop rapprochées. En fixant tous les huit jours, croyez que je n'ai rien demandé de trop pour le noviciat, où l'on a plus besoin de secours.

"Reste la question des retraites ecclésiastiques. Pour cela, j'y ai la plus vive opposition pendant la première année. Il faut un an de noviciat suivi, il le faut absolument, ou bien vos filles ne seront jamais vôtres. L'exactitude des observances, l'utilité de la direction pendant cette année, formeront seules l'esprit de la maison. Et si vous ne vous assurez pas par des soins exacts l'esprit et le dévouement des premières religieuses, de celles qui formeront ensuite les autres, croyez que tout vous échappera. Je ne puis assez vous dire combien il est évident pour moi que la réussite est à ce prix.

"Eh quoi ! former des religieuses qui serviront Dieu de la manière la plus parfaite qu'il leur sera possible, tout en cherchant à étendre l'influence de la religion sur les jeunes filles du monde ; écrire des livres qui fassent connaître Notre-Seigneur et sa sainte Mère ; prêcher un carême ; vous joindre à cet essai d'un centre de hautes études, n'est-ce pas assez pour occuper une année de votre vie ? Si vous étiez malade, votre mission ne serait pas perdue pour cela, ni l'Église non plus, comme nous disions en riant à Chatenay.

"Croyez-moi, mon cher père, croyez saint François de Sales, qui s'y est assujéti, tout occupé qu'il était, et malgré qu'il eût en Mme de Chantal une admirable supérieure déjà formée. Il faut que vous y croyiez ou que vous y renonciez, car c'est le seul moyen de succès.

"Maintenant que je vous ai dit en conscience et avec ma franchise quelquefois un peu rude, ce que je vois de possible quant à la réalisation de votre œuvre, je dois ajouter que je comprends toutes les raisons de l'abbé de Salinis. Lorsqu'il vous prédit beaucoup d'ennuis, il a raison, et de plus il se trouve d'accord avec ce que vous m'avez annoncé dès le commencement. Quand il doute du succès il fait ce que je serais tentée de faire à sa place en vous voyant hésiter d'avance ; car il faut, pour vaincre les difficultés, beaucoup de volonté et de patience. Le seul point où il a tort, c'est quand il s'appuie, pour vous détourner de vos projets, sur l'utilité de l'éducation de famille ; car il oublie que cette éducation n'est bonne qu'autant que les mères de famille sont chrétiennes, et ce résultat est celui que nous voulons produire.

"Mais je veux encore dire ce mot. Votre lettre d'aujourd'hui est bien bonne pour moi ; elle m'assure que je pourrai toujours, quoi qu'il arrive, avoir recours à votre tendre paternité, même si nos destinées nous séparaient. Comptez donc bien toujours sur moi. Je suis à vous par le fond de mon cœur, et je ne pourrai jamais oublier que c'est à vous, après Dieu, que je dois toutes les richesses chrétiennes qui nous réuniront pour toujours au-delà de la vie."

La réponse de l'abbé Combalot est profondément touchante d'humilité. Il reconnaît qu'il s'est trop facilement laissé influencer, et proteste de son dévouement à son œuvre et à sa chère fille.

"Juilly, 7 février 1839.

"Pourquoi faut-il, mon enfant, que je vous mette dans le cas de me reprocher avec trop de justice ces contrastes si fréquents dans ma manière d'envisager les choses, et ces mutations dans des résolutions qui devraient être arrêtées dans mon âme ? Il est un point cependant où il me semble que rien ne sera capable d'imprimer à mon cœur paternel ces tristes vicissitudes : c'est celui de mon inaltérable dévouement. Votre sainte et filiale affection a sur moi un empire dont le fruit est un désir toujours plus vrai de ma perfection et du dépouillement le plus complet de mes faiblesses. Je crois aussi que ma mission sur vous, malgré les peines que je vous ai causées, a pour résultat de vous voir de plus en plus à Jésus-Christ et à sa divine Mère, centre éternel de l'amour de nos deux âmes et de nos deux vies.

"Malgré mes mille défauts, je vous ai conduite, par la grâce divine, à une pensée qui est devenue, pour ainsi dire, votre vie, c'est-à-dire à l'idée de vous consacrer sans partage à l'œuvre dont je vous ai communiqué le dessein et dont la divine bonté a fait germer l'irrésistible attrait dans votre cœur... Or que dois-je faire dans cet état de choses ?... Je dois faire tout ce qui est en mon pouvoir pour donner à la formation de cette œuvre ce qu'elle réclame de ma part de sollicitude, de dévouement, de travaux et même de sacrifices ; en sorte que s'il faut, pendant une

ou plusieurs années, renoncer à une partie de mes travaux apostoliques ou même les suspendre entièrement, il n'y a pas à hésiter.

"Ces dispositions, ma chère fille, sont toujours vivantes dans mon âme, et il me semble que je n'aurais aucune peine à m'y conformer pleinement. Aussi, en resserrant, pour la plus grande gloire de Dieu, pour le triomphe de l'Église, les liens qui m'unissaient déjà à mes anciens amis, et dont il ne m'est pas permis de vous dire encore le secret, je mets pour condition *expresse et irrévocable* de poursuivre, soit à Paris, soit à Thieux, l'accomplissement du dessein qui préoccupe depuis douze ans toutes les pensées de mon esprit et tous les besoins de ma vie sacerdotale.

"Pendant tout le temps où nous discutons les difficultés qui surgissaient autour de nos desseins, il était tout simple que ma correspondance avec vous, chère fille, éprouvât le retentissement des objections qui m'étaient faites, par rapport à l'objet particulier qui nous occupe. Il me semble qu'un jour pur éclaire maintenant la ligne que mes obligations ultérieures traceront devant moi, et que notre œuvre gardera sa place et son indépendance, tout en recevant d'un concours éclairé, bienveillant et sûr, un appui protecteur et des conseils salutaires.

"Je vous ai parlé du voisinage de Juilly pour le berceau de notre œuvre ; nous avons parlé précédemment de Paris, où il nous serait plus facile encore d'échapper aux regards de ceux qui pourraient désapprouver ou combattre nos espérances. Je ne veux rien décider sans votre concours, parce que je vois que Dieu vous a départi une sagesse qui m'attache à vous plus que tout le reste, et qu'il inspire toujours vos paroles, quand vous écoutez la voix intérieure qui vous parle dans l'oraison et aux pieds de votre divin Époux. Ne doutez jamais de l'immense attrait qui m'attache à votre âme, et qui est devenu, j'ose le dire, un puissant excitateur pour ma perfection."

Une autre lettre semble ouvrir un nouvel horizon. Il est question de Mme Albert de la Ferronnays, dont le Père vient de faire la connaissance. Cette jeune veuve n'a qu'un seul désir : consacrer sa vie à une grande œuvre, pour le service de l'Église. M. Combalot lui parle de sa fondation ; elle en admire le but et semble un moment pencher vers l'Assomption. Eugénie y voit un coup de la Providence, et, tout heureuse de déposer à l'avance toute supériorité, elle écrit :

"Si Mme de la Ferronnays s'attachait à votre œuvre, il faudrait mon cher père, la mettre entièrement sous son patronage. Son nom, son âge, sa position, tout se réunit si bien en elle, que, dans l'amour de l'œuvre et de la gloire qui en peut revenir à Dieu, je ne souhaiterais rien tant que de vous la voir accepter pour supérieure et fondatrice de votre ordre.

"Ma position deviendrait si simple vis-à-vis de ma famille et du monde, que j'en serais heureuse. Je me sens d'ailleurs trop faible pour diriger une telle entreprise ; je le dis dans la vérité de mon âme, et j'ajouterai ensuite qu'il me semble que Dieu me donnerait toute la souplesse, toute la douceur qui pourraient adoucir, à mes supérieurs, la tâche de me diriger.

"Mme de la Ferronnays vous éviterait la nécessité d'une protectrice et tous les inconvénients extérieurs, dont un seul peut tout faire manquer. Je prierai de grand cœur pour qu'elle nous soit donnée, mais je prierai peut-être plus encore pour que le bon Dieu vous fasse goûter mon conseil de tout mettre sous son nom et sous sa direction. Je crois que sa famille y consentirait alors plus volontiers.

"Rien ne m'a touchée comme ce récit de M. Gerbet. Il me semble que j'aimerais votre Mme Albert et que je lui ferais trouver en moi la plus obéissante et la plus affectueuse des filles. Songez d'ailleurs, mon très cher père, à mes incapacités de toutes sortes, et demandez-vous s'il n'est pas mieux au gré de Notre Dame que nous nous mettions sous la protection d'une âme si belle. Ne le prévoyais-je pas, ou plutôt Dieu ne voulait-il pas m'en donner la grâce, quand je me sondais si fortement, pour savoir si je tenais un peu à la part d'influence que vous vouliez me faire dans l'établissement de votre œuvre ? Déjà je vous disais que non. Aujourd'hui il me

semble que j'accepterais Mme Albert avec plus que de la joie. L'idée m'en plaît plus que je ne puis dire, car cela serait mieux, et je n'en resterais pas moins votre fille toujours vôtre et du fond de mon cœur."

Cette lettre était du 18 février. Le 20, Eugénie écrit de nouveau :

"Quelle paix je retrouverais dans la supériorité d'une autre ! Priez donc bien Dieu qu'il nous donne cette femme, qui vous conviendrait si bien, et qui me fait vôtre à jamais, en assurant l'avenir de l'œuvre de l'Assomption. Faites-lui espérer que son concours décidera de tout ; faites briller à ses yeux l'espoir d'une grande œuvre à créer dans l'Église pour la gloire de Dieu. Je me rappelle que cet espoir m'avait influencée. Maintenant j'aimerais mieux un humble travail, une fidélité silencieuse, qui pût me conduire au jour tant désiré du repos."

Ces espérances ne devaient pas se réaliser. Mme de la Ferronnays porta ailleurs son dévouement et son zèle. C'était la chère Mère Marie Eugénie qui devait fonder l'Assomption, et, pendant près de soixante ans, porter le poids d'un gouvernement adouci par l'amour de ses filles, mais traversé par bien des épreuves. Elle était de taille à les porter. Cette jeune fille, qui ne parle jamais que de sa faiblesse, était une âme très forte et qui savait souffrir. Une lettre de M. Combalot, écrite le 22 février, en réponse à celle que nous venons de citer, ne laisse à Eugénie aucun doute sur ce qui est pour elle la volonté de Dieu.

"Laissez-moi vous dire, chère fille, qu'il faut absolument vous accoutumer à l'idée d'être l'instrument premier, fondamental de notre œuvre ; depuis que j'ai le bonheur de vous avoir connue, jamais je n'ai varié sur la mission toute providentielle que je crois fermement être la vôtre, pour m'aider à fonder cette famille de vierges que nous voudrions consacrer à l'éternel amour de Notre Dame. Dieu vous a dotée de toutes les qualités désirables pour nos saints projets : vous travaillez courageusement à vous rendre de plus en plus digne du choix miséricordieux de l'adorable Providence, et nos âmes, malgré les rares nuages qui ont glissé sur elles, sont unies d'un lien indissoluble. Personne ne possède plus que vous l'heureux talent de me consoler, de m'encourager, de ranimer mes forces ; usez donc de cet empire de votre puissante et filiale tendresse, et croyez bien que je ne me découragerai jamais pour notre œuvre tant qu'il vous restera une étincelle de confiance en moi."

Les lettres qui suivent deviennent de plus en plus affirmatives et affectueuses. Le Père commence à revenir de ses illusions sur la vie d'études qu'il rêvait à Juilly ; le Carême le ramène à Paris, et le cours de ses idées est tout à fait changé. C'est l'apostolat qui est sa vie, là se trouve sa véritable mission.

CHAPITRE X

M. COMBALOT PRÊCHE LE CARÊME À SAINT SULPICE UNE NOUVELLE SŒUR LUI EST ENVOYÉE POUR SON ŒUVRE ANASTASIE BÉVIER²⁹ – CARACTÈRE DE SA VOCATION

C'est à Saint Sulpice que l'abbé Combalot devait prêcher le Carême de 1839. Il avait déjà évangélisé cette paroisse en 1837, mais on ne se lassait pas de l'entendre. "C'est un enthousiasme impossible à décrire, dit un contemporain : on se presse, on s'étouffe, l'église est toujours trop petite. L'orateur fend la foule comme il peut pour se rendre à la chaire. Arrivé là, il monte l'escalier avec une ardeur de vingt ans, se barricade avec la porte, respire, et a l'air de dire : Maintenant je suis chez moi. Il jette un long regard sur son immense auditoire, fait un grand signe de croix et prononce d'une voix forte les paroles latines de son texte. Il n'y a plus qu'à le suivre dans un silence admirable ; on est saisi, ravi, transporté."

L'abbé Combalot, que Berryer appelait "l'homme le mieux doué pour la parole" avait toutes les qualités extérieures de l'orateur : "une attitude noble et fière, une tête vénérable parsemée de longs cheveux blanchissants, de beaux gestes, une voix sonore, des yeux noirs et ardents qui semblent flamboyer lorsqu'il s'anime." Mais le missionnaire avait surtout une âme d'apôtre. On le sentait dès le premier mot tombé de sa bouche. Quand l'auditoire se croit aimé, il va d'instinct à celui qu'il aime, au prêtre qui lui dira tout à l'heure en finissant : "Je ne désire rien autre chose que vos âmes. Venez, jeunes hommes ; venez, vieillards, je vous presserai sur mon cœur ; vous n'y sentirez que les battements de ma foi et de ma charité."

À une personne qui lui demandait où il trouvait ces accents qui remuaient les masses, l'abbé Combalot répondait : "Je médite longuement mon sujet, puis je prie beaucoup, et quand j'ai prié, je me mets résolument en face de mon auditoire, et je lui jette mon âme." C'était en effet comme un drame que cette prédication. L'apôtre entrait en communication avec ceux qui l'écoutaient, et les sermons écrits de M. Combalot ne peuvent donner une idée de cette parole vibrante et de l'impression qu'elle produisait.

Au milieu de ses succès oratoires, le missionnaire n'oubliait pas ses filles et leur faisait part de toutes ses joies. C'est à Joséphine de Commarque, dont nous n'avons pas parlé depuis longtemps, mais qui reste toujours fidèle, qu'est adressée cette lettre du 2 mars 1839, vrai chant de triomphe :

"Ma santé semble se fortifier, malgré mes excessifs travaux ; mon courage se ranime à la vue d'un concours innombrable, inaccoutumé à Paris. Six mille personnes, dont la moitié à peu près se compose d'hommes et de jeunes gens, suivent ma station. Je prêche quatre fois par semaine, et j'espère que la divine Marie m'obtiendra de son Fils bien-aimé la seule faveur que j'ambitionne, celle d'étendre son royaume dans les âmes. Il y a donc encore un ressort dans le cœur de nos frères !... Ce ressort, c'est le besoin de la foi qui se fait sentir partout ; car tout tombe, tout périt."

²⁹. Sœur Marie Augustine, première maîtresse générale des études à l'Assomption.

Puis il parle de l'œuvre qui occupe toujours sa pensée, et il espère pouvoir aller chercher lui-même sa chère fille dans le Périgord, quand la station de Carême sera terminée. Une retraite ecclésiastique l'appelle à Périgueux après Pâques ; mais il sera de retour à la fin d'avril, et l'œuvre pourra commencer. "J'ai trouvé, dit-il, une veuve recommandable sous tous les rapports, pleine de savoir et de vertus, d'une éducation parfaite et d'un caractère charmant. Mme Olivier est libre, et consent avec bonheur à protéger de son nom et de son âge la formation de notre petite famille. Elle louerait en son nom une maison commode avec un jardin, près d'une église. Mlle Milleret et vous, viendrez les premières vous réunir à elle après Pâques, et je vous donnerai mes soins paternels. Peu à peu, une ou deux autres sœurs s'adjoindront à vous ; mais il importe que vous ne soyez d'abord qu'un très petit nombre pour bien vous unir par la grâce, afin d'imprimer ensuite votre esprit à celles qui viendront après vous. Cette dame, extrêmement éclairée, sera seule en nom, et fera entendre aux personnes de sa connaissance que quelques jeunes filles ont désiré se réunir près d'elle pour s'occuper d'études, ayant l'intention de se consacrer plus tard à l'enseignement. Voilà sous quel aspect la chose se présenterait naturellement, et elle ne peut commencer à Paris sous de meilleurs auspices ; il faut que notre but ultérieur soit caché pour échapper aux tracasseries. La maison que nous allons louer pourra contenir huit à neuf personnes, cela suffira parfaitement pendant deux ou trois ans ; après nous prendrons d'autres mesures, il faut aller doucement, mais courageusement, sous l'aile de Notre Dame."

Ces nouvelles arrivaient aussi à la Côte, et Eugénie sentait que le moment approchait où il faudrait quitter le doux asile de la Visitation pour se jeter dans l'inconnu ; elle tremblait à cette pensée, mais rien n'ébranlait sa résolution. Plongée dans la prière, et déjà initiée aux grâces de la sainte liturgie, elle écrivait à sa sœur au commencement du Carême :

"Je viens vous trouver au moment où nous entrons dans le recueillement de la sainte quarantaine. Les fêtes de l'Église sont comme un abrégé de tous les sentiments de notre âme, de toutes les vicissitudes de notre vie chrétienne, qui devrait si fidèlement se calquer sur celle de Jésus-Christ, et il me semble qu'une grâce particulière est attachée à la méditation des mystères que l'Église nous propose. Voulez-vous donc, chère sœur, venir avec moi pendant ce Carême, pour suivre Jésus-Christ dans la voie de ses douleurs, dans le jardin de l'agonie et surtout au Calvaire ? Notre père y sera avec nous ; il m'a dit qu'il allait aussi se plonger dans les douleurs de Jésus et de Marie, ces douleurs d'amour qui sont notre vie et qui peuvent seules nous enfanter pour les joies éternelles. Quel rendez-vous pour nos âmes que ces plaies sacrées, où l'on apprend toutes les vertus ! Je voudrais bien cette année en retirer des fruits d'humilité et de véritable abandon ; demandez-les pour moi. J'ai ici le bonheur de faire bien souvent la sainte communion. Lorsqu'on est pauvre, il faut vivre d'espérance, et le Cœur de Notre-Seigneur est un si riche trésor ! Ayons donc l'espérance qu'il en fera sortir tout ce qu'il veut que nous mettions à son service. L'obéissance dispose de nous, mais c'est l'amour qui nous met au service de Dieu. Ne serions-nous pas trop heureuses si nous pouvions nous humilier de nos mauvais succès, tandis que nous aurions aux yeux de notre Père céleste tout le mérite de notre bonne volonté ? Ma bien-aimée sœur, je suis la reine des misérables ; pourtant je ne voudrais pas douter un instant que l'amour de mon Dieu ne me guide et ne me fortifie dans la voie où il me mettra. N'en doutez pas non plus ; vous vous êtes donnée à lui, il usera de vous pour sa plus grande gloire."

Cette lettre était du 11 février ; la seconde est du 1^{er} mars, à la fin du Carême, c'est une annonce de départ.

"La Providence semble nous préparer une bien prochaine réunion, ma chère sœur, je ne puis vous dire combien je m'en trouve heureuse. Nous avons passé par tant de projets, notre père les a tellement recommandés aux miséricordieuses bontés de Notre Dame, que j'espère que tout ce que nous ferons sera dirigé par l'esprit de Dieu. Depuis que je me suis mise sous la conduite de ce cher père de nos âmes, des traits continuels de Providence sont venus m'aider à suivre ses conseils. Maintenant il désire mon retour à Paris, pour que je puisse contribuer à l'arrangement de notre petit asile, et je ne savais comment le demander à ma famille, après avoir tant insisté moi-même pour

rester ici jusqu'au printemps. J'étais dans cet embarras, quand mon père m'écrivit, il y a quelques jours, que mon frère allait faire dans ce pays un voyage d'affaires. Cette occasion m'est envoyée de Dieu, je pourrai achever ici mon Carême, passer la semaine sainte dans la solitude, et tout de suite après partir pour Paris avec mon frère. Là je vous attendrai, ma chère sœur, et combien mon cœur est ému à la pensée de vous posséder bientôt, et de commencer ensemble à vivre de notre unique vie qui est Jésus-Christ.

"Vous savez sûrement par notre père ce qui a été à peu près décidé pour nos commencements. Je l'ai beaucoup médité aux pieds de Notre-Seigneur, et cela m'a semblé sage en tout point, beaucoup plus que les plans dont il avait été question plus tôt. Mme Olivier, qui louera l'appartement où nous commencerons notre essai, et qui viendra l'habiter avec nous pour nous protéger, est pour nous une femme providentielle. Elle ne voudra pas diriger nos commencements comme l'aurait fait une bienfaitrice, ce que je craignais par-dessus tout, parce que rien ne nuit tant à la vie religieuse que l'influence des séculiers, dont les maximes, les pensées, les habitudes sont tout opposées aux petites vertus d'humilité et de simplicité, qui sont les plus belles fleurs du bouquet de l'Épouse.

"Nous serons pauvres, cachées, peu nombreuses ; nous commencerons petitement de toute manière, c'est là surtout ce qui me ravit et me semble devoir attirer la bénédiction de Dieu sur nous. Notre père peut plus facilement rester auprès de nous à Paris qu'ailleurs ; il nous fera faire notre noviciat, il dirigera nos études, il nous donnera l'esprit qu'il veut. Et j'espère que ce sera surtout l'esprit de la sainte charité, pour que nos cœurs se confondent et se mêlent à jamais en l'amour de Notre-Seigneur, et que nous n'ayons qu'un cœur et qu'une âme. Il me parle d'une sœur, peut-être de deux, qui se joindraient à nous ; prions Dieu qu'il l'éclaire bien dans ce choix si important et dans tout ce qu'il fera de nous pour la plus grande gloire de Jésus et de sa divine Mère."

Dans une lettre à Joséphine de Commarque, M. Combalot annonce aussi une nouvelle sœur :

"Je suis occupé en ce moment à déterminer à se joindre à vous une jeune personne très capable, et qui pourrait rendre de grands services à notre Congrégation."

La rencontre de M. Combalot avec cette nouvelle élue fut toute providentielle. La douce main de Marie amenait l'une après l'autre à son serviteur les âmes qui devaient former l'Assomption, les prenant dans les milieux les plus différents, et les conduisant au même but par des chemins opposés : ainsi la divine Providence se joue des pensées des hommes et accomplit ses éternels desseins.

C'est avec sœur Marie Augustine que nous allons faire connaissance. Nous verrons comment un enseignement universitaire, en dehors de toute idée de foi, alluma dans son cœur un immense désir de se consacrer à Dieu et à la sainte Vierge, pour donner aux âmes le bienfait d'une éducation absolument chrétienne. C'était la pensée de l'Assomption.

Anastasie Bévier était née en Normandie en 1816. Orpheline dès le berceau, elle avait été élevée par sa tante, Mme de Lechtfel, et mise fort jeune dans une pension laïque peu chrétienne. C'était une élève brillante, d'un caractère vif et enthousiaste, aimant les livres avec passion. Elle vint à Paris pour travailler plus sérieusement encore, suivit des cours, et passa avec succès tous ses examens. À l'examen supérieur, elle étonna ses examinateurs par la justesse de ses réponses, et surtout par sa rédaction littéraire qui était remarquable. Anastasie se destinait à l'enseignement, elle y voyait une mission. Elle même va nous le dire dans quelques pages écrites peu de temps avant sa mort, en réponse à une lettre où nous lui demandions de nous raconter ce qui l'avait amenée à l'Assomption.

"Je n'avais jamais connu de couvent, nous dit-elle ; j'avais été élevée dans une pension séculière où l'enseignement, sans être de parti pris hostile à la religion catholique, était

cependant plutôt fait pour en éloigner. Dans l'histoire de l'Église, il n'était parlé des papes que pour faire ressortir leurs défauts : *l'impitoyable Grégoire VII, le rusé Boniface VIII*, etc., si bien que je m'étais dit : Il est étrange que l'Église de Dieu n'ait fourni pour ses premiers ministres que des hommes de ce genre. J'avais dès lors senti le besoin de réparer, par un enseignement catholique, le mal qui pouvait se produire dans ces écoles. Dès l'âge de quinze à seize ans, toutes mes préoccupations s'étaient tournées vers les enseignements de la foi, étrangement calomniée par de pauvres livres d'étude mis entre mes mains. Elle attirait souvent mes regards ; j'admirais la beauté de ses mystères, je comprenais que seule elle pouvait donner tout ce que j'aimais : la vérité sur notre nature, notre origine et nos destinées, la noblesse du caractère, la grandeur de l'âme, la générosité des sentiments. Je me demandais comment une pareille religion pouvait avoir des ennemis ; il me semblait que tout ce qu'on pouvait désirer, c'était qu'elle fut vraie. – Si elle ne l'est pas, il ne reste plus qu'à se jeter à l'eau, me disais-je, tant la vie me paraissait impossible sans la foi. Mon confesseur tenait peu compte de mes inquiétudes ; mais Dieu, qui nous a faits, dit saint Thomas, pour la "joie de sa bonté," eut un regard de pitié pour sa pauvre enfant.

"Un jour, dans la rue, se présente à ma pensée ce raisonnement que je n'avais encore jamais lu ni entendu : Jésus-Christ a fait des œuvres, au-dessus de toute puissance humaine, des miracles que la puissance divine peut seule accomplir, et il les a donnés comme une preuve de sa divinité ; il est donc Dieu, car Dieu ne peut mettre sa puissance au service de l'imposture. Ce moment fut peut-être le plus heureux de ma vie. Je m'étais promis que s'il venait jamais, je consacrerai mes jours à faire à beaucoup d'enfants autant de bien que de méchants livres classiques m'avaient fait de mal en mettant ma foi en péril. Cette pensée me conduisit à la vocation religieuse.

"Je voulais entrer dans un ordre enseignant, consacré à la sainte Vierge. Mon confesseur, M. l'abbé Duménildot, en qui j'avais la plus parfaite confiance, m'engageait à entrer au couvent de Sainte Clotilde, qui répondait, disait-il, à toutes mes aptitudes. Il voulut me mettre en relation avec la supérieure. D'autre part, on cherchait à me détourner de Sainte Clotilde par toutes sortes de considérations qui n'étaient pas d'un grand effet pour moi ; mais l'ordre n'était pas voué à la sainte Vierge, c'était là ce qui m'arrêtait. Néanmoins je me décidai à faire une visite à la supérieure, qui me reçut à bras ouverts, et me montra combien elle serait heureuse de me compter parmi ses filles.

"À quelque temps de là, j'allai entendre la messe dans la chapelle des Carmes pour y communier. Avant de partir, je m'impatiai contre ma femme de chambre, et sentis le besoin de recevoir l'absolution. J'entrai dans le premier confessionnal venu, sans savoir quel était le confesseur que j'y trouverais. Voici quelle fut sa première question :

" – Ma fille, que faites vous ?

" – Rien, mon père, je vais me faire religieuse.

" – Très bien, j'ai ce qu'il vous faut, venez me trouver chez moi."

"Mais, pensais-je en moi-même, Qu'est-ce que cela signifie ? Ce prêtre ne me connaît pas.

" – Mon père, je veux un ordre, voué à la sainte Vierge.

" – Bien, bien, venez me trouver, j'ai ce qu'il faut, vous dis-je."

"Et il me donna son adresse, rue de Vaugirard. J'avais rencontré M. Combalot.

"Je n'attachai pas grande importance à cet incident, j'oubliai l'adresse et n'en fus pas fâchée. Mais un des jours suivants, m'étant de nouveau impatientée, j'allai me confesser avant la messe, et rencontrai encore l'abbé Combalot :

" – Eh bien, ma fille, pourquoi n'êtes vous pas venue chez moi ?

" – Mon père, j'ai oublié l'adresse."

"Il me la donna de nouveau, en insistant encore plus fortement que la première fois.

"Je me rendis rue de Vaugirard, où M. Combalot me reçut dans son cabinet de travail, entouré de ses livres et de ses papiers.

" – Mon père, lui dis je, je veux absolument un ordre enseignant."

"L'abbé bondit de joie à cette parole.

" – J'ai ce qu'il vous faut, ma fille ; vous étudierez, vous instruirez, vous répandrez la vérité dans les âmes..."

"Et là dessus il m'expliqua le plan de son œuvre, qui me parut admirable, me parla de la future supérieure de sa congrégation, et d'une autre jeune personne qu'il avait vue dans le Périgord. Tout cela ne me décidait pas.

" – Vous porterez le nom de la sainte Vierge, et serez vouée au mystère de son Assomption, me dit-il. Et puis, ma fille, vous apprendrez le latin, et, me montrant dans sa bibliothèque la Somme de saint Thomas et les gros in folios des Pères de l'Église, vous lirez tout cela.

" – Oh ! alors, je suis des vôtres," m'écriai-je.

"C'est ainsi que je fus donnée à l'Assomption. Toutefois l'heure me semblait grave, c'était l'inconnu qui s'ouvrait devant moi. Y livrer ma vie avait cet avantage de me donner l'occasion de faire un bien que d'autres ne feraient pas. Et puis, j'allais appartenir à la sainte Vierge, travailler pour l'Église, ces pensées me soutenaient ; mais, il faut le dire, je n'étais pas sans crainte des difficultés qui pourraient se trouver sur mon chemin, à ce point que je me disais parfois : Ou les peines seront plus fortes que moi et elles me tueront ; ou je serai plus forte qu'elles, et je les porterai ; il n'y a donc pas à s'inquiéter. D'un autre côté, la voix de Notre-Seigneur, qui de son tabernacle m'appelait à la vie religieuse, était irrésistible."

Tout ceci se passait vers le milieu du carême. L'Assomption venait de conquérir une personne d'une grande intelligence, la première maîtresse générale de nos pensionnats, celle qui devait fonder parmi nous les études chrétiennes, telles que les comprenait l'abbé Combalot. Ne nous étonnons pas des inquiétudes, des angoisses même de cette jeune fille de vingt deux ans, au moment de se donner à une œuvre qui n'existait pas encore, et dont elle ne connaissait en réalité ni le fondateur ni la fondatrice. Qu'est-ce qui pouvait lui donner confiance, sinon ce sentiment intime, indéfinissable qu'elle accomplissait une volonté de Dieu ? "Vous n'aurez jamais assez de reconnaissance, nous disait un jour le P. d'Alzon, pour les premières Mères qui se sont sacrifiées pour fonder l'Assomption. Elles ne savaient pas où elles allaient, l'avenir était fermé devant elles, leur foi seule les a soutenues, et toutes ont montré un grand courage."

Sœur Marie Augustine était absolument nécessaire à l'œuvre. Sans elle on n'aurait pu la commencer que beaucoup plus tard, et les études n'auraient pas reçu dès le début cette impulsion vive et puissante, cette sève surnaturelle qui en est le caractère principal. Nous la retrouverons souvent dans ce récit de nos origines.

Dieu allait nous envoyer une âme plus nécessaire encore à la congrégation : celle qui devait être pendant toute sa vie l'humble auxiliaire de notre Mère et fonder avec elle l'Assomption par sa prière, sa sainteté, son incomparable dévouement ; celle qui pendant cinquante ans a formé, comme maîtresse des novices, toute une génération de religieuses, auxquelles il suffirait de marcher sur ses traces pour devenir des saintes. Vie admirable, achevée dans la souffrance, consommée dans l'amour ; vie à la fois active et contemplative, type le plus complet de l'esprit de l'Assomption. Mais avant que Mère Thérèse Emmanuel vienne à nous, par quels chemins va-t-elle passer ?... Que de luttes intérieures ! que de résistances, de révoltes même ! N'importe, cette âme est marquée du sceau de Dieu ; elle sera vaincue et deviendra le triomphe de l'amour divin.

CHAPITRE XI

CATHERINE O'NEILL. – SA JEUNESSE SA VOCATION RELIGIEUSE COMMENT DIEU LA CONDUIT À L'ASSOMPTION

Catherine O'Neill descendait des anciens rois de l'Irlande : des princes, des poètes et des saints se trouvaient parmi ses ancêtres. Leurs dons divers se reflétaient en elle ; et l'on peut dire qu'elle naquit avec toutes les qualités et les défauts de sa race. Âme ardente et fière, nature élevée et poétique, volonté forte, ton bref de commandement, tout révélait des dons supérieurs dont elle pouvait se servir pour la gloire de Dieu ou pour sa propre gloire. L'extérieur répondait à l'intérieur : beauté, distinction, élégance, que de séductions pour une jeune fille appelée à devenir une sainte !

Catherine naquit le 3 mai 1816 dans l'ancienne ville de Limerick, dont les murs rappellent encore l'héroïsme de ses habitants ; car derrière ces vieux murs s'abritaient, il y a trois siècles, les derniers restes de la liberté religieuse en Irlande. Ses parents se distinguaient par un attachement inviolable à la cause de l'Église ; la foi et la piété semblaient être un héritage de famille. Mme O'Neill eut quatre enfants et les consacra tous à la sainte Vierge. La petite Catherine était si délicate, si frêle, qu'on eut bien de la peine à la conserver. À six ans elle perdit sa pieuse mère. Celle-ci ayant demandé avant de mourir que ses enfants fussent élevés dans des maisons religieuses, les deux petites filles furent envoyées chez les Dames anglaises de York, un des plus anciens couvents de l'Angleterre. C'est là que Catherine fit sa première communion, la nuit de Noël 1827, et que, dans la ferveur de sa jeune âme, elle promit à Notre-Seigneur de se donner à lui dans la vie religieuse. Cependant le couvent de York ne l'attirait pas, elle pensait à l'ordre des Bénédictines, dont une de ses amies lui parlait souvent.

Plus tard, les deux demoiselles O'Neill furent envoyées par leur père chez les Chanoinesses du Saint Sépulcre, à New Hall (Essex). Le monastère était un ancien palais d'Henri VIII et de sa fille, la trop fameuse Élisabeth ; aussi les élèves racontaient-elles que des ombres sinistres avaient été vues jadis au fond des sombres corridors. Une longue avenue ombragée de vieux chênes conduisait au château, qui conservait encore des restes de son ancienne magnificence. De vastes salles ornées de bois sculptés et de longues galeries conduisaient à une chapelle d'un goût sévère, où tout portait au recueillement. Les dames Chanoinesses, revêtues de leurs blancs surplis, récitaient l'office divin avec une grande solennité. L'office de Complies, qui rappelle l'ensevelissement de Notre-Seigneur, était particulièrement cher aux religieuses du Saint Sépulcre ; elles le chantaient d'une manière si touchante, qu'on ne pouvait les entendre sans en être vivement impressionné.

C'est dans ce couvent que Catherine prit une haute idée de la vie religieuse, une estime profonde de ses moindres usages, l'amour de l'office divin et le goût des belles cérémonies liturgiques, qu'elle a conservé jusqu'à la fin de sa vie. Ces dames, d'une naissance distinguée et d'un esprit cultivé, poussaient très loin les études de leurs élèves ; Catherine travaillait avec ardeur et fit de grands progrès. Son cœur se développait en même temps que son intelligence, et les semences jetées dans son âme par la foi de sa mère et les dons du ciel avaient grandi dans

cette atmosphère de grâce et de paix. À dix sept ans, elle sortit du couvent l'âme toute resplendissante de son innocence baptismale, blanche et fière comme un lis.

Les deux sœurs, rentrées à Liverpool chez leur père, se trouvèrent transplantées dans un monde où rien ne manquait à l'agrément de la vie. Admirées et recherchées, elles étaient de toutes les fêtes, aimaient passionnément la danse et se vantaient quelquefois de ne pas s'être assises un instant pendant toute la soirée. La toilette, les parties de plaisir, les lectures frivoles remplissaient leurs journées, jetant des fleurs sur un chemin glissant et dangereux.

Que devint la piété de Catherine, au milieu de ces distractions ? Elle se refroidit considérablement ; l'étoile de sa vocation pâlit, et si le cœur resta pur et la raison convaincue du néant de toutes ces choses, la jeune fille n'en perdit pas moins la naïve simplicité de sa foi et l'élan enthousiaste de son amour. Nous la voyons devenir raisonneuse ; elle discute avec Dieu et avec le monde, avec la grâce de la vocation et les attraits de la vanité. Dans des notes écrites à cette époque, elle se pose des questions où l'on sent toute l'agitation de son âme : "Eh quoi, le monde ne serait-il qu'une bulle de savon creuse et vide ?... N'est-il que vanité, péché, passion et lutte, tandis que le cloître serait l'asile de la sainte paix de Dieu et d'une tranquillité inconnue au monde ? Est-ce l'imagination qui lui donne ces nuances de sublime et solitaire beauté ?..."

"Mais la vie commune a aussi ses côtés pénibles. Dans toutes les institutions où des êtres humains sont rassemblés pour un but ou pour un autre, il ne faut pas espérer être libre des petits assujettissements. Ces devoirs, ce support des faiblesses de nos associés, fatigueront les plus ardents.. Et puis cette continuelle abnégation de la volonté et de l'esprit, pourrai-je jamais m'y soumettre ? Est-ce que toutes ces petites choses imposant à mon esprit l'ennui et la minutie du sacrifice ne finiront pas par effacer de mon âme la vue enthousiaste de l'immolation et me cacher le but auquel ces petites choses conduisent et pour lequel elles doivent être endurées ?... Est-ce que des vœux ne seraient pas des liens de fer pour mon âme, si le sentiment puissant qui me porte à m'y soumettre venait à m'abandonner ?..."

Plus tard, cette âme indépendante qui redoute tant les assujettissements de la vie religieuse appellera *ces minuties, les délicatesses de l'amour* ; mais pour le moment elle ne comprend pas ces choses, et nous sommes loin de la piété de New Hall, du désir ardent de donner sa vie à Jésus-Christ. Une parole de foi termine cependant ces pages :

"D'un autre côté, je pèse tout ce qui peut être dit en faveur d'une vie heureuse dans le monde ; tout son bonheur ne laisse finalement d'autre trace qu'un souvenir rapidement effacé par le premier chagrin. Supposons même que je me dévoue à un être quelconque et que j'en fasse ma destinée, il n'en demeure pas moins imparfait... N'est-il pas bien meilleur de donner à Dieu ces affections qu'aucune créature ne pourra satisfaire et de lui dévouer ma petite vie ?... Pourtant n'y a-t-il que le cloître, prison de la pensée aussi bien que de l'action, pour sanctifier mon âme ? ... Après tout, c'est le sacrifice de quelques années qui passeraient dans le monde comme un rêve, et qui dans le cloître seront remplies par l'anticipation des récompenses promises pour les mortifications et privations que j'endurerai... Sur la terre on ne parlera pas de moi, mais je gagnerai un nom et une renommée pour l'éternité. Mon ambition aspire aux lauriers éternels."

À la fin de 1836, M. O'Neill conduisit ses filles en Irlande, chez les parents de leur mère. Elles passèrent plusieurs mois à visiter leur nombreuse famille, allant de château en château, jouissant de cette hospitalité simple, cordiale et joyeuse, qui caractérise l'Irlande. Partout on aimait ces jeunes filles ; on les admirait ; car toutes deux étaient charmantes ; mais la cadette surtout brillait par ses grâces extérieures, son esprit cultivé et sa vive intelligence. Malgré les séductions qui l'entouraient, Kate regardait de haut tous ces hommages, les accueillant presque comme un droit. Jamais ce cœur, que Notre-Seigneur se réservait, ne s'est laissé toucher, effleurer même, par un sentiment trop humain. Un jour, avec sa tante et ses cousines, elle visitait une magnifique propriété, dont le maître était tout dévoué à la jolie Catherine. Celle-ci, assise avec ses amies au bord d'un lac, admirait la beauté du site, la fraîcheur des ombrages, l'élégance

de l'habitation. "Tout cela est à vous, si vous le voulez, lui dit en riant une de ses cousines. – C'est beau, et je l'aimerais bien si je pouvais l'avoir sans son maître."

Notre-Seigneur aimait trop cette âme pour permettre qu'elle restât plus longtemps livrée aux enchantements du monde. M. O'Neill perdit tout d'un coup sa fortune, et il ne resta aux deux jeunes filles qu'une partie des biens de leur mère. Quel changement ! Quelle humiliation pour un cœur si fier ! Catherine en prit vite son parti ; et, charmée par le livre où Mme de Staël raconte les voyages de Corinne, elle se décida à partir avec sa sœur pour Paris, et, de là, aller à Rome. Ce fut en vain que sa tante voulut la retenir chez elle : tout fut inutile. Catherine voulait garder sa liberté ou ne l'enchaîner qu'à Dieu.

Nous retrouvons sa pensée intime dans les notes d'un journal, à la date du 3 août 1837, c'est l'époque des événements que nous venons de raconter.

"Parmi les impressions que le calme de la nature a créées dans mon âme, il en est une qui, je pense, l'a visitée pour quelque bonne fin, me faisant sentir le néant de toutes choses. Si cette impression continuait, elle me conduirait dans un cloître avant peu de temps...Oui, tout est néant !... Mieux vaut renoncer à toutes choses pour une espérance éternelle, que de gaspiller son temps sur des objets si petits.

"Pour ceux qui réfléchissent, il y a une certaine grandeur dans l'idée de se donner entièrement à la religion, de concentrer ses pensées et ses affections sur Celui qui seul est parfait, et seul capable de remplir le vide que tous les plaisirs de la terre laissent dans l'âme....Combien vite la fraîcheur abandonne toutes les joies terrestres ! combien vite le désappointement et la lassitude se font sentir dans une vie dont l'objet semble atteint ! Les années passent dans ces riens, et le dernier jour arrive !

"Est-ce que telle ne sera pas ma destinée ? Dois-je la prévoir ou l'éviter ?... Comme dit Mme de Staël, notre puissance d'aimer est trop grande ; elle l'est trop dans les âmes ardentes !... Qu'elles sont heureuses celles qui consacrent à Dieu ce sentiment profond dont les habitants de la terre ne sont pas dignes ! Quoique je sois peu de chose dans la balance du monde, je dédaignerais de mettre au service de ceux que j'ai jamais connus mon petit trésor d'affection. Tout est néant ! et je comprends qu'on méprise les biens périssables de ce monde pour ce qui est immuable et éternel !...

"Ceci n'est qu'une simple réflexion. Il faudrait plus que cela pour embrasser la vie religieuse. La piété qui mène au cloître manquera longtemps à mon âme avant que je puisse quitter mes livres, mon indépendance et mes pensées... Quelle sera donc ma destinée ? Je suis presque seule au monde. Je passe inaperçue pour la plupart ; mais ce n'est pas un chagrin pour moi. Je suis toute préparée à faire le pèlerinage de la vie sans amis plus chers et plus intimes que mes livres. Ils sont mon monde, et ils ont sur mon esprit plus d'influence qu'aucun être vivant."

Quels étaient donc ces livres si chèrement aimés ? Quelle est l'influence qui a diminué la foi vive et l'amour ardent qui animaient le cœur de Catherine en quittant New Hall ? Elle-même nous a cité Mme de Staël ; elle a des amis plus dangereux encore : *le Paradis perdu* de Milton, les œuvres de Byron sont ses lectures favorites. Elle y joint des romans frivoles ; mais Dieu ne permettra pas que cette âme sur laquelle il a de grands desseins s'abreuve plus longtemps à ces sources empoisonnées. Un voyage en France va faire diversion ; et avant deux ans, terrassée comme Paul sur le chemin de Damas, Catherine sera violemment séparée de ce monde intérieur, d'où, comme d'un camp retranché, elle impose des délais à la grâce et défie les adversités qui ont blessé son âme.

Le départ pour la France fut donc fixé. Mlles O'Neill devaient y passer quelque temps pour se perfectionner dans la langue française, puis aller à Rome. On parla de la possibilité d'habiter dans un couvent de Paris, et on écrivit au Sacré Cœur, qui ne put recevoir des pensionnaires libres. Une amie indiqua l'Abbaye aux Bois, qu'elle avait entendu vanter par un auteur

américain. Ce couvent était alors fort célèbre ; Mme Récamier, amie de Mme de Staël, y habitait, et son salon, où se réunissaient, autour de Chateaubriand, toutes les célébrités du jour, avait une réputation européenne. Ces grands noms faisaient désirer à Catherine et à sa sœur, Marianne, de demeurer à l'Abbaye aux Bois. Leur père y ayant consenti, elles arrivèrent à Paris à la fin de janvier 1838. On les reçut d'abord dans la clôture ; mais elles trouvaient cette vie un peu triste, et obtinrent de leur père la permission d'habiter la partie extérieure du couvent. Elle avaient là un appartement au rez-de-chaussée et une femme de chambre pour les servir. C'est alors qu'elles firent la connaissance de Mme Récamier et de plusieurs autres femmes fort aimables, Mme de Castellane et Mme de la Rocheponcier, qui se faisaient un plaisir de les recevoir chez elles et de leur faire les honneurs de Paris.

Il y avait souvent à l'Abbaye aux Bois des cérémonies de profession et de vêtue. Catherine y assistait et en était émue ; mais rien ne l'attirait vers cette communauté. Une religieuse ayant eu la naïveté de lui dire que la vie du couvent n'était pas aussi monotone qu'on semblait le croire, qu'elle avait ses petits événements : "Ce mot me renversa, disait plus tard Mère Thérèse Emmanuel. Je redoutais les sacrifices de la vie religieuse ; mais j'avais de cette vocation une idée si haute, que je ne pus comprendre la mesquine consolation des *petits événements*."

Cependant la voix de Dieu devenait de plus en plus pressante. Catherine sentit qu'elle ne pouvait plus résister ; et, au commencement de l'année 1839, elle fit vœu d'entrer en religion, demandant à Dieu de lui faire connaître l'ordre qu'elle devait choisir.

"À ce moment-là, je n'étais pas *très dévote*, nous disait-elle ; je ne communiais qu'aux plus grandes fêtes ; mais je tenais à ma vocation, et je redoutais de tomber sur un confesseur qui, me jugeant impropre à la vie religieuse, me dirait : "Soyez bonne chrétienne et restez dans le monde."

Pendant le Carême, Mlle O'Neill se mit en quête d'un prêtre parlant anglais. On lui en avait recommandé un qui confessait au Sacré Cœur. Trois fois elle se disposa à aller le trouver ; et chaque fois, au moment de partir, un empêchement survint. Sur ces entrefaites, une de ses amies, Mme de Castellane, qui suivait pendant le Carême, les sermons de Saint-Sulpice, lui parla du prédicateur et engagea les deux sœurs à venir l'entendre. Le prédicateur était M. Combalot. Marianne, vivement touchée par cette parole évangélique, pleine de force et d'onction, pria pendant le sermon pour que sa sœur eut la pensée de se confesser à ce saint homme. Nous irions toutes les deux, se disait-elle, et certainement il nous ferait du bien. La pauvre Marianne ne savait pas ce qu'elle demandait ; elle ne voyait pas le glaive qui allait, pour toujours, la séparer de cette sœur tant aimée et mettre fin à la douce vie qu'elles avaient menée ensemble jusque-là. "J'ai été trop exaucée !" dira-t-elle plus tard.

Catherine ne goûta pas complètement le prédicateur, qui lui parut trop enthousiaste, Elle n'en continua pas moins de suivre ses prédications. Et un jour qu'il parla sur le rétablissement des Frères Prêcheurs en France et sur les ordres religieux, si nécessaires à l'Église, Catherine se dit en sortant : Au moins celui-là ne me rejettera pas si je lui dis que je veux être religieuse ; et elle se décide à aller le trouver.

Mère Thérèse Emmanuel va nous raconter sa première conversation avec l'abbé Combalot. Ces notes ont été dictées deux ans avant sa mort par l'ordre de notre Mère générale :

"Le 22 mars 1839, veille du dimanche de la Passion, je dis à Marianne que j'aurais besoin de Modeste pour aller à la messe aux Carmes le lendemain. "Je suis sûre que tu vas te confesser à M. Combalot, me dit-elle ; j'irai aussi."

"Je m'y attendais, Marianne voulait toujours faire tout ce que je faisais. Nous partons donc le lendemain pour la messe de six heures et demie. Après la messe, j'entre au confessionnal

de l'abbé Combalot, et, au premier mot, je vois qu'il tressaille. Je veux commencer à me confesser, il m'arrête :

" — Attendez."

"Puis il semble réfléchir. J'ajoute : "Mon père, bénissez..."

"Il m'arrête encore, et dit "Êtes-vous mariée ?"

"À cette question je rentre en moi-même : Pourquoi me demande-t-il cela ? Il continue :

– Êtes-vous libre, indépendante ?

" – Je ne dépends de personne."

"Et je recommence : "Bénissez-moi, mon..."

" – Arrêtez, vous dis-je, j'ai une chose importante à vous communiquer ; venez chez moi, 47, rue de Vaugirard, à dix heures.

" – Mais, mon Père, dites maintenant ce que vous avez à me dire.

" – Non, venez chez moi. – Et ma confession ? – Vous vous confesserez après."

"Je demeurai interdite et sortis. À mon grand étonnement, je vis que les autres personnes se confessaient, et ne m'expliquai point pourquoi on agissait ainsi envers moi."

La conduite de l'abbé Combalot semble au premier abord assez étrange ; mais rappelons-nous la mission providentielle qu'il remplissait en ce moment. Nos Mères n'ont su que par lui la voie qu'elles devaient suivre ; il n'a hésité avec aucune d'elles et ne s'est pas trompé dans son choix ; mais avec Catherine O'Neill, il va être plus pressant encore et tellement audacieux dans ses affirmations, qu'il est impossible de douter d'une inspiration particulière, surtout lorsqu'on sait ce que deviendra plus tard la jeune et fière Catherine.

"Je rentrai à la maison, continue Mère Thérèse Emmanuel, et dis à Marianne que je sortirais de nouveau à dix heures. "J'irai avec vous", fut sa réponse. Je pouvais m'y attendre, car j'étais toujours doublée de ma sœur, qui me regardait comme son bien et ne voulait jamais me quitter.

"À dix heures, nous arrivons rue de Vaugirard. J'entre dans le cabinet de travail de M. Combalot, et il me dit :

" – Mon enfant, avez-vous jamais pensé à vous faire religieuse ?

" – Oui, je vous en parlerai après ma confession.

" – Non, ma fille, vous n'avez pas besoin de vous confesser. Dieu vous veut, vous devez être religieuse.

" – Mais, monsieur l'abbé, vous ne me connaissez pas, comment pouvez-vous juger cela tout d'un coup ?

" – Lorsque vous avez paru ce matin à mon confessionnal, je l'ai senti plus clairement que si un ange me l'avait dit. Vous devez être religieuse, et Dieu vous veut dans une œuvre que je dois fonder ; c'est ce qui m'a fait vous arrêter court et désirer vous parler.

"Mais vous me croiriez folle, si j'acceptais ce que vous me dites, monsieur l'abbé. Vous ne connaissez ni mon âme, ni mes besoins, ni mes aptitudes, ni rien de ce qui me regarde, et vous voulez décider de ma vie en dix minutes !..."

" – Ma fille, je n'ai pas besoin de savoir, Dieu le veut, il vous veut dans cette œuvre que je vais fonder.

" – Mais quelle est cette œuvre ? – C'est pour l'éducation.

" – Je n'en veux pas.

" – C'est que vous ne comprenez rien à cette grande œuvre de l'éducation chrétienne ; vous ne comprenez pas que c'est par la femme qu'on régénère une société. On donne aux jeunes filles des pratiques de piété, mais on ne leur fait pas connaître Jésus-Christ, *on ne leur révèle pas le Christ* ; on ne leur apprend pas à tout rattacher à Jésus-Christ. *Instaurare omnia in Christo*, voilà notre devise, et *Maria assumpta est*, Marie élevée au-dessus des choses de la terre, voilà notre modèle."

"Il m'exposa alors le but, l'esprit, l'œuvre de notre institut avec des paroles si brûlantes et une conviction si profonde, que je fus renversée."

"Mon impression fut si vive en ce moment, disait plus tard Mère Thérèse Emmanuel, que je la ressens encore toutes les fois que j'y pense, mon enthousiasme n'a pas diminué. Après quarante sept ans de cette vie d'Assomptiade, je la trouve si belle, que je ne demande à Dieu qu'une grâce, c'est que nous conservions notre esprit, celui des premiers jours, et que nous réalisions pleinement notre œuvre, celle que Dieu nous a confiée, sans en chercher d'autres. Elle suffit pour faire de nous des apôtres et des saintes." Cette parole, dite sur un lit de souffrances, avec un accent indéfinissable et une expression de visage transfiguré, ne pouvait être oubliée de celles qui l'ont entendue.

Ce souvenir a interrompu notre récit, reprenons-le, et écoutons encore la chère Mère nous raconter ses longues résistances.

"Cependant je ne me rendis pas tout de suite. "Mettez-vous à genoux, pour que je vous bénisse pour cette œuvre", me dit M. Combalot. Je résistai encore, mais il ajouta avec autorité : "Je vous parle au nom de Dieu, Dieu le veut, Dieu vous veut pour cette œuvre, mettez-vous à genoux." Et telle fut sur moi la force de ces paroles, que, bouleversée dans tout mon être, je me trouvai à genoux sans oser résister à cette volonté de Dieu, formulée avec tant de certitude. "Je vous bénis pour cette "œuvre", dit l'abbé Combalot ; et je sentis que je me donnais, mais en tremblant ; j'étais comme l'oiseau qui tout à l'heure prenait librement ses ébats dans l'air pur, sous le ciel bleu, et qu'un plomb meurtrier foudroyait tout d'un coup !"

La grâce avait fait son œuvre, elle avait parlé, elle avait foudroyé : *Vox Domini confringentis cedros* ! Mais la nature va se relever, le cèdre orgueilleux redressera sa tête, la résistance n'est pas finie, et l'esprit raisonneur de la jeune pénitente ne sera pas en peine de trouver de nouvelles objections.

"Quant à M. Combalot, disent les notes, il continuait à m'exposer ses plans sans tenir compte, sans même s'apercevoir de tout ce qui s'agitait en moi et répugnait absolument à une décision si précipitée et si contraire à la raison.

"Enfin, revenant un peu de ma première stupéfaction, je lui exposai mes objections si légitimes :

" – Pour bien juger une vocation, lui dis-je, il faut connaître ; or vous ne me connaissez pas, et même vous ne voulez rien savoir de moi avant de décider en deux mots de ma destinée. Quelle confiance voulez-vous que j'aie en votre jugement ?

" – Je n'ai pas besoin de connaître, c'est une volonté de Dieu que je vous déclare.

" – C'est-à-dire que vous avez besoin de sujets pour votre œuvre ; vous me rencontrez, et c'est là, je crois, la vraie cause de votre décision !

"– Ma fille, reprit-il d'un ton solennel, vous avez beau tourner et retourner, c'est une volonté de Dieu, il faut que vous l'accomplissiez. Cessez de faire des objections, cela sera."

"Il se mit alors à me parler de Mlle Milleret, en ce moment chez les Visitandines de la Côte Saint-André, et qui allait revenir prochainement à Paris. "Vous pourrez aussitôt vous joindre à elle," me dit-il.

"Je protestai de nouveau, et l'abbé Combalot recommença les mêmes assurances :

" – C'est au nom de Dieu que je vous parle, et si par votre résistance vous faites manquer cette œuvre, vous en répondrez au jugement de Dieu."

"Et lorsqu'il prononçait ces paroles : *Au nom de Dieu*, je me sentais clouée là sans pouvoir résister. J'ajoutai cependant que j'avais ma famille, des personnes qu'il me fallait consulter, mon père, ma sœur, et que je ne pouvais entrer si vite.

" – Votre sœur est-elle là ?

" – Oui, mon père.

" – Eh bien, je vais lui parler.

" – De grâce, ne lui dites rien, vous me créeriez les plus grandes difficultés.

" – Soyez tranquille, faites-la venir."

"J'appelle Marianne, qui était dans la chambre voisine, et me retire, la laissant avec l'abbé Combalot. Un instant après celui-ci me rappelle, et quelle n'est pas ma stupéfaction, lorsqu'il me dit d'un air de triomphe :

" – Eh bien, j'en étais sûr, votre sœur consent tout à fait à ce que vous fassiez cette œuvre."

"Mais en même temps Marianne me dit en anglais :

" – Combien faudra-t-il donner ?

" – Vous le voyez, monsieur l'abbé, ma sœur a compris qu'il s'agissait d'une œuvre de charité !

"M. Combalot s'empresse alors de l'éclairer :

" – Mais non, c'est votre sœur elle-même qui va se donner à une œuvre que je veux fonder."

"À ces mots, Marianne me jette un regard profondément douloureux et commence à se lamenter et à me faire mille reproches. Je compris que l'ère des tribulations allait commencer. En effet, depuis ce moment, ma pauvre sœur fut inconsolable ; elle ne comprenait rien à ce que je voulais faire et ne cessait de pleurer.

"Nous continuions cependant à voir M. Combalot ; mais Marianne ayant exprimé le désir d'aller à Longchamps le vendredi saint, l'abbé se fâcha, disant que cela était indigne d'une chrétienne. Ma sœur insista plus fortement, et M. Combalot, indigné, déclara qu'il ne s'occuperait plus de nous. C'était justement ce que voulait Marianne.

" – Eh bien, c'est cela, monsieur l'abbé, nous vous quittons."

"Et elle m'entraîne avec elle, toute joyeuse, ne cessant de bénir Dieu.

" – Quel bonheur ! disait-elle ; nous allons recouvrer notre liberté, nous pourrions aller à Rome, etc. etc."

"Les choses restèrent ainsi jusqu'au dimanche de Pâques. Mais voilà qu'au moment où nous nous apprêtions à aller à la grand'messe, Modeste entre dans notre chambre et nous dit : "Mesdemoiselles ! mesdemoiselles ! le grand prédicateur est là qui vous demande." En effet, c'était M. Combalot qui venait nous voir, désireux sans doute de renouer les relations que nous croyions rompues pour jamais. Il nous aborda comme si rien ne s'était passé entre nous :

" – Comment ! mes filles, tout Paris est à ma porte pour demander de mes nouvelles, et vous ne vous en inquiétez pas !"

"Il avait été malade, mais nous ne l'avions pas su ; nous fîmes des excuses, et l'abbé prit un ton paternel qui ne plut qu'à moitié à la pauvre Marianne ; elle voyait bien que notre bonheur allait être de nouveau brisé.

"M. Combalot nous parla de son œuvre tout comme auparavant, ayant l'air de compter absolument sur mon concours et désirant vivement que je pusse me réunir à Mlle Milleret, qu'il attendait à Paris dans le courant du mois d'avril. Mes résistances étaient vaincues ; je ne pouvais me prononcer nettement devant Marianne, mais M. Combalot comprit qu'il pouvait compter sur moi et sortit content."

Le missionnaire se hâta d'écrire à Eugénie Milleret qu'une nouvelle sœur était assurée à l'Assomption. Elles étaient quatre maintenant, et merveilleusement choisies par la divine Providence. Il était temps de commencer l'œuvre de Notre Dame.

CHAPITRE XII

EUGÉNIE MILLERET EST RAPPELÉE À PARIS SES ADIEUX À LA VISITATION SOUVENIRS LAISSÉS À LA CÔTE-SAINT-ANDRÉ

L'heure du sacrifice est arrivée : Eugénie Milleret va quitter la douce retraite de la Côte-Saint-André pour venir à Paris livrer sa vie à un avenir inconnu. Ne nous étonnons pas si un vif sentiment de crainte s'empare de son âme. Son inexpérience l'effraye et plus encore l'ardeur de l'abbé Combalot, qui ne voit pas les obstacles et va se briser à tous les écueils. La petite barque dont il prend le gouvernail ne sombrera-t-elle pas au premier orage ? Ne serait-il pas plus sûr et mille fois plus doux de rester à la Visitation, sous la règle si sage de saint François de Sales, et de se laisser conduire par elle à la perfection ?...

Ces pensées envahirent si fortement l'âme de Mlle Milleret, qu'elle dut les soumettre à son confesseur, M. l'abbé Pion. Celui-ci n'hésita pas un instant : "Vous devez obéir à Dieu, lui dit-il, et fermer les yeux sur tout le reste. J'ai une grande estime pour M. Combalot, mais aucune confiance en lui comme fondateur. Mais j'ai foi en vous et aux desseins de Dieu sur vous. Marchez donc avec courage et ne craignez rien." L'abbé Petit, confesseur de la communauté, parla dans le même sens, et les deux religieuses qui avaient le plus d'influence sur Eugénie et qui l'aimaient le plus tendrement, Mère Thérèse Marmonnier et Mère Marie Caroline, eurent le courage de lui dire : "Allez où Dieu vous envoie, et que rien ne vous arrête." Ce langage était beau et devait dominer toutes les craintes.

Eugénie voulait au moins rester le plus longtemps possible à sa chère Visitation. Son frère devait venir la voir à la suite d'un voyage à Grenoble et à Saint-Étienne.

"Je suis contente d'embrasser mon frère, écrit-elle à M. Combalot ; mais si c'était dans peu de temps, je ne voudrais pas encore quitter mon asile. Je sens qu'il m'en coûtera bien pour m'en aller d'ici, moi qui comptais encore sur deux mois. Rien ne m'a si fortement attachée à nos Sœurs que le chagrin de la mort de cette religieuse que nous avons soignée et regrettée ensemble."

Elle est cependant tout occupée de son œuvre :

"Ce que vous me dites de Mlle Ollivier me plaît beaucoup : moins nous aurons besoin d'elle, plus nous serons libres de nous constituer vraiment en religieuses, car les influences séculières sont très fâcheuses pour cette vie, que le monde même chrétien ne connaît ni ne comprend guère. En tout ce qui ne contrariera pas ces devoirs, j'ose croire qu'elle me trouvera bien facile à vivre. Vous voulez donc toujours, mon père, que je porte cette charge de la supériorité ? Laissez-moi du moins l'espérance de pouvoir la passer à d'autres, si Dieu me fait cette grâce de vous aider à en former de plus capables et surtout de plus vertueuses."

M. Combalot presse le retour, et M. Milleret, de son côté, écrit à sa fille qu'il est sage de profiter du voyage de son frère pour revenir à Paris. Il n'a pas même perdu tout espoir de la voir chez lui à la tête de sa maison, et le lui demande encore avec affection. C'était toucher la corde la plus délicate et réveiller les scrupules d'Eugénie, toujours préoccupée du salut des siens.

"Les paroles de mon père renouvellent mes anxiétés de conscience ; mais puisque je ne serai pas cloîtrée et que je resterai à Paris, en cas de danger je pourrais aller à lui et tenter de lui faire recevoir les derniers sacrements de l'Église ; car c'est toujours là ma grande peine de conscience, la crainte d'avoir laissé mon père entre les mains de personnes qui s'inquièteront si peu de son salut éternel à ses derniers moments.

"J'éprouve souvent de grandes perplexités, sans que mon attrait pour notre œuvre ait un instant varié. Mais je souffre de ne pas me sentir assurée de la volonté de Dieu : tantôt il me semble que je ferais une chose plus parfaite en restant ici, où l'on me recevrait à bras ouverts ; tantôt je suis saisie de la pensée que j'ai mal fait de laisser ainsi mon père et mon frère. Si je me sens attirée vers l'œuvre de Marie de toutes les forces de mon âme, j'en souffre d'autant plus, parce que cela me semble un rêve, auquel j'ai peur de sacrifier des devoirs.

"Cependant, mon très cher père, d'après les facilités que Dieu vous donne pour commencer, je crois qu'il faut le faire, et je ne m'arrêterai à aucune de ces pensées, qui ne m'ôteront, je vous assure, rien de mon énergie ni de ma patience ; car, vous le savez, je n'hésite jamais que dans les décisions.

"Quand mon frère va arriver, je me ferai instruire par lui de toutes les dispositions de mon père, et je retournerai avec lui. Si vous vous étonniez que je parle de voir ma famille en arrivant à Paris, songez que j'ai besoin d'obtenir d'eux un soutien matériel et moral.

"Au point où les choses en sont venues, il me faut une approbation de la part de mon père pour légaliser en quelque sorte ma position, et l'amener à nous aider, ainsi que mon frère et quelques parents. Je ne dois donc pas les irriter, et de bonne foi je ne le puis pas, dès qu'ils me laissent suivre mon plan, qui pourrait dans les meilleures familles rencontrer des obstacles, à cause du vague qui le couvre. Mon père a été raisonnable jusqu'ici, il m'a laissé plus de liberté que je n'aurais cru. La vérité est qu'avec de la volonté on obtient tout de lui, pourvu qu'on ne le heurte pas."

Dans une autre lettre, Eugénie se réjouit des deux nouvelles sœurs annoncées par M. Combalot. Il est aussi question de Joséphine Néron, cette jeune fille de Thionville, amie d'enfance de notre Mère, que nous connaissons déjà. Elle est à Paris, attendant le commencement de l'œuvre dont elle désire faire partie ; mais la prudente fondatrice redoute une santé bien faible et une âme troublée par des scrupules : "Malgré mon affection pour Joséphine Néron, je ne crois pas que nous puissions la prendre avec nous, à moins qu'elle ne veuille se soumettre entièrement aux règles de notre noviciat, et que sa santé le lui permette."

Puis elle ajoute : "Je pense que dans le repos qui va vous être laissé après le carême vous nous tracerez notre règlement. Ce premier germe est important. Lorsqu'il aura été complété et modifié par l'expérience, nos Constitutions devront en sortir, et il ne faudra le changer que très doucement et avec certitude du mieux... Je crois que nous ferons bien d'emprunter à l'esprit de la Visitation tout ce qu'il nous sera possible. Je profite de mes derniers jours pour prendre des notes sur les choses dont nous pourrions avoir besoin pour nous-mêmes. J'observe la manière de réciter l'office, les cérémonies ; je me fais expliquer, je lis les ouvrages de la maison, je tâche enfin de faire provision pour nos Sœurs à venir."

Cette lettre était du 2 avril ; l'heure du départ approchait. De part et d'autre on sentait le sacrifice. Les religieuses de la Visitation, surtout la Mère Marmonnier et la Mère Marie Caroline, s'étaient profondément attachées à leur petite novice. Il est beau de leur part de n'avoir pas cherché à l'influencer pour la garder à la Visitation. Elles s'étaient contentées de la former aux vertus qui font les saints, de verser dans son âme l'esprit de saint François de Sales, esprit de paix et de douceur, esprit de force aussi qui devait la rendre capable de former plus tard des âmes pour le service de Dieu. Une affection basée sur une estime profonde s'était établie entre la jeune aspirante et les Sœurs de la Visitation. Si sa ferveur les avait édifiées, elles, de leur côté, par

leurs exemples plus encore que par leurs paroles, lui avaient révélé les secrets de la perfection monastique et les joies de l'amour divin. On se sépara donc avec regret, et les adieux furent pleins de larmes.

Nous pouvons dire avec un sentiment de profonde reconnaissance que ce noviciat de la Côte-Saint-André a laissé dans l'âme de la Mère Marie Eugénie et dans son œuvre une forte empreinte. Bien des paroles de notre Règle, des recommandations du Directoire ou des usages de la communauté, sont empruntés à saint François de Sales, et les enseignements de notre Mère sont pleins de son esprit. Elle a toujours admiré les écrits du Saint, la sûreté de sa doctrine *quibus iter ad christianam perfectionem tutum et planum demonstrat*³⁰. Elle aimait à citer cette parole³¹, et s'appuyait aussi sur les écrits de sainte Jeanne de Chantal, marqués au coin de tant de fermeté et de bon sens pratique.

Notre Mère a toujours désiré pour l'Assomption cet esprit de charité et d'humilité qui caractérise la Visitation. Elle comprenait la sainteté telle que l'enseignaient saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal : aller à Dieu par l'accomplissement simple du devoir, l'oubli de soi et l'esprit de sacrifice.

Nous n'avons pas la lettre écrite par Eugénie à ses chères Mères de la Visitation, dès son arrivée à Paris ; mais la réponse de la Mère Marie Thérèse Marmonnier suffit pour nous dire les rapports de tendresse et de confiance qui s'étaient établis entre la mère et la fille.

"De notre monastère de la Côte, 26 avril 1839.

Ma bien-aimée fille,

"Il faut que vous sachiez qu'aucune de nos circulaires n'a été accueillie avec autant de plaisir que votre si cordiale et si obligeante lettre. Toutes nous l'attendions avec impatience. Combien les détails qu'elle contient nous ont intéressés, apprenant surtout que vous êtes à peu près remise des fatigues du voyage qui vous a éloignée de nous de cent vingt quatre grandes lieues ! pensée qui afflige nos cœurs, dans lesquels vous êtes bien avant logée ; mais c'est ainsi qu'il n'y a point dans cette terre d'exil de pures satisfactions.

"Néanmoins, chère fille, comme la pauvre nature aime toujours à se dédommager des privations que lui impose la divine Providence, sans scrupule bien entendu, nous aimons à nous rappeler les douces récréations que nous donnaient vos agréables et utiles conversations, et votre esprit tout visitandin, qui savait si bien s'accommoder à nos manières simples. Combien de fois ai-je entendu et ai-je dit : "Mlle Eugénie est née Visitandine !" Mais non, je me suis trompée. L'esprit de notre saint fondateur, que vous appréciez et que vous avez travaillé à acquérir, ne gâtera point la grande œuvre à laquelle le bon Dieu vous destine, et à laquelle vous allez donner naissance : œuvre qui contribuera tant à sa gloire, ce que nous recommandons aux Cœurs sacrés de Jésus et de sa sainte Mère. Vous pensez bien, très chère fille, que la pierre fondamentale ne sera pas oubliée, ainsi que ses généreuses coopératrices. Vous prévoyez des ennuis, des peines, et peut-être des contradictions, que l'ennemi du bien ne tardera pas de susciter pour faire échouer votre sainte entreprise ; mais c'est ce qui la consolidera. Votre courage surmontera tous les obstacles ; car que ne peut une âme, laquelle, se méfiant d'elle-même, jette en toute humilité son entière confiance en son Dieu, et qui, à l'exemple de saint Ignace, ne veut que sa gloire et son bon plaisir ?

³⁰. Oraison de la fête du saint.

³¹. "S'il y a un caractère qui convienne particulièrement à une religieuse de l'Assomption, c'est d'être très attachée à la foi, à la doctrine, aux moindres enseignements de l'Église romaine... Nous devons étudier la vie des saints, ceux surtout que l'Église nous donne pour guides dans la vie du salut : sainte Thérèse, dont la doctrine est appelée céleste dans le Bréviaire romain ; saint François de Sales, dont il est dit "qu'il enseignait un chemin sûr et facile pour arriver à la perfection chrétienne : *Quibus iter ad christianam perfectionem tutum et planum demonstrat*."(Instruction de chapitre – 1867.)

"Vous êtes si bonne, ma chère fille, que vous voulez bien savoir où en sont nos santés. Et il faut bien que vous vous y intéressiez un peu, puisque la vôtre nous tient tant au cœur ; car, en présentant vos besoins à notre divin Époux, vos forces physiques ne sont pas oubliées, elles vous sont nécessaires. La mienne santé est toujours chétive ; ma sœur Célestine est retenue au lit par son rhumatisme, sœurs Marie Adélaïde et Marie Clémence sont aussi à l'infirmierie, les autres vont leur petit train. Toutes ont reçu vos adieux avec attendrissement et vous prient de recevoir les leurs bien cordials, espérant que vous n'oublierez pas la promesse que vous nous avez faite, et que si le bon Dieu ne veut plus nous donner la douce jouissance de vous revoir, vous nous voyiez au pied des saints autels et dans le Cœur adorable de Jésus. Veuillez nous le promettre et me donner un souvenir particulier. J'ai encore une longue année à porter les sollicitudes maternelles et à remplir des devoirs qui demandent de grands secours.

"Vos caisses sont parties le 20 de ce mois. Ma sœur Marie Caroline vous prie de recevoir ses amitiés. Chacune voudrait dire quelque chose à leur aimable sœur Eugénie. Je vous prie, chère fille, de lire dans tous les cœurs, et vous y verrez les sentiments de la plus sincère amitié et estime. Voyez dans le mien la tendre et respectueuse affection que vous a vouée celle qui se dit

Votre très humble servante en Notre-Seigneur,

Sœur Marie Thérèse Marmonnier

Les religieuses de la Côte-Saint-André ont bien voulu garder un précieux souvenir du temps que la Mère Marie Eugénie a passé dans leur couvent, et nous avons toujours conservé avec elles d'affectueuses relations. Leur circulaire de chaque année était envoyée, et nous lisons dans celle qui fut écrite après le départ de notre Mère :

"Nous comptons au nombre de nos consolations de cette année la connaissance d'une demoiselle de Paris qui, venant prendre les eaux d'Aix, voulut passer quelque temps dans notre maison, et, d'après les conseils d'un vénérable ecclésiastique qui nous la proposa, nous ne pûmes refuser sa demande, malgré notre répugnance à admettre des dames séculières, surtout une inconnue. Mais pour celle-ci, nous n'avons qu'à nous féliciter de l'avoir accueillie. Elle a passé huit mois parmi nous, pour prendre, disait-elle, l'esprit religieux, qu'elle possédait déjà. Sa tendre et solide piété et ses rares talents nous faisaient dire bien des fois : "Oh ! que nous désirerions que Mlle Eugénie eût vocation pour notre saint ordre : elle en a si bien l'esprit !" Mais le bon Dieu la destinait à une nouvelle et excellente œuvre dont elle est maintenant la pierre fondamentale, et nous pouvons bien dire qu'elle a emporté notre parfaite estime et notre tendre affection.

"La Côte, 1^{er} avril 1840.

Les aumôniers de la Visitation, les prêtres qui avaient eu à la Côte des relations avec Mlle Milleret ne l'oublièrent pas non plus. Quelques lettres, écrites à des dates bien éloignées, nous sont un témoignage de leur estime et du profond intérêt que leur avait inspiré cette jeune fille, appelée de Dieu à une si haute mission. L'œuvre était commencée depuis trois ans lorsque l'abbé Petit écrivait de Grenoble, le 4 septembre 1843 :

Ma très honorée Mère,

"Vous êtes bien bonne de vouloir bien vous souvenir de moi, votre lettre m'a rempli de consolation ; il n'y a pas jusqu'à la vue de votre écriture, que j'ai reconnue au premier coup d'œil, qui ne m'ait fait éprouver une émotion que je ne saurais exprimer. Je voudrais que Paris ne fût pas si éloigné de Grenoble ! Que j'aurais de plaisir à voir votre Assomption !... Je n'y ai pas renoncé : les chemins de fer vont, dit-on, nous rapprocher des trois quarts... Sans avoir l'honneur de connaître vos saintes et chères filles, je les trouve toujours avec vous au saint autel. Dites-le-

leur, je vous prie, afin qu'elles me rendent la pareille. Leur bon cœur leur dira mieux que moi que celui qui aime la mère aime nécessairement les filles. Je bénis Dieu de toute mon âme de ce qu'il vous envoie de bons sujets. Vous attendez tout de lui, et il fera tout ; il ne refuse son secours qu'à ceux qui comptent sur eux-mêmes. Courage, et mille fois courage, le Tout Puissant est avec vous."

Les lettres de l'abbé Pion sont plus affectueuses encore. Il sait l'intérêt que la Mère Eugénie porte au berceau de sa vie religieuse, il lui donne des nouvelles du couvent de la Côte, des Sœurs et du pensionnat, raconte les morts édifiantes, parle de ses propres affaires, sûr de la parfaite bienveillance et discrétion de la personne à qui il s'adresse. Il semble fier de son ancienne pénitente, compte sur elle et sur le succès de son entreprise :

"Il me souvient bien, écrit-il le 1^{er} mai 1844, que c'est moi qui suis en retard d'une lettre, mais pas d'autre chose. Ma conscience me rend ce témoignage que je ne vous oublie pas, que j'ai toujours pour vous la même estime et la même affection que je vous avais vouée à la Côte, et que j'ai toujours cru au succès de votre entreprise. J'avais foi en vous ; ayez foi aussi : c'est par la foi que l'on fonde..."

Une autre lettre, écrite en 1848, la dernière peut-être, nous montre quelle était l'âme de ce prêtre, qui eut sa part très grande dans la formation religieuse de la Mère Marie Eugénie. Cette lettre indique une correspondance interrompue ; mais les sentiments sont restés les mêmes, et la piété du prêtre s'épanche avec bonheur dans le cœur de la religieuse.

"Je n'osais plus espérer recevoir de vos nouvelles, ma très honorée Mère, et je ne puis vous dire le plaisir que j'éprouvai hier lorsque, rentrant à onze heures du soir, après avoir confessé toute la journée, je trouvai votre lettre et reconnus aussitôt votre écriture. Qu'il y a longtemps que je désirais avoir de vos nouvelles ! Que de fois j'ai pensé à vous ! car le temps n'a pas diminué l'estime et l'affection que vous m'avez inspirées, que je vous porte et vous conserverai toujours..."

"Il faut que je vous dise quelque chose de la vie que je mène depuis deux ans. Je suis horticulteur et missionnaire. Je plante et je sème, soit dans mon jardin, soit en chaire, soit au saint tribunal, et le bon Dieu donne accroissement. Qu'il en soit béni ! Je deviens vieux ; mais je me réjouis en pensant que l'âme ne vieillit pas, que le soleil est plus ardent à son déclin qu'à son lever, que vivre, c'est aimer. Aussi m'efforcé-je d'aimer beaucoup, d'aimer ce qui est aimable par-dessus tout : Dieu le Père, Jésus son Fils unique, par celui qui est l'amour du Père et du Fils, et puis mon prochain. Je me suis réjoui en lisant votre lettre, parce que vous me dites que le bon Dieu est aimé dans votre communauté par tous. Le mal de ne pas aimer Dieu sur la terre me paraît si grand, que quand je travaille en mission, je m'efforce de le faire connaître et aimer, parce que ceux qui l'aimeront sur la terre l'aimeront toujours, que cet amour sera leur vie, et que ceux qui ne l'aimeront pas sur la terre ne pourront jamais l'aimer. Ils seront morts, parce que vivre c'est aimer. Le souhait que je forme pour vous, ma mère, c'est que vous réalisiez complètement le but de votre Institut : faire connaître et aimer Jésus-Christ, et puis que vous soyez heureuse au milieu de la nombreuse famille que le bon Dieu vous a donnée et que vous la gardiez comme Jésus-Christ a gardé ceux que son Père lui avait donnés. Pour cela point d'inquiétudes, point de défiance ; demandez tout à notre Sauveur, attribuez-lui tous vos succès. Que la paix et la joie soient toujours dans votre âme, ma chère mère, et que Jésus-Christ vive toujours en nous.

"T. PION, prêtre."

"Mère Marie Eugénie n'oublia jamais le berceau de sa vie religieuse, et conserva une affectueuse reconnaissance pour les religieuses de la Côte-Saint-André. Celles-ci lui ayant demandé de venir les voir, notre Mère profita de ses voyages dans le Midi pour s'arrêter deux fois à la Côte : en 1857 et en 1882.

"La communauté tout entière nous attendait à la porte de la clôture, écrit la sœur qui accompagnait la Révérende Mère dans son dernier voyage. Ces religieuses nous recevaient avec tant de joie, que nous croyions entrer dans une maison de l'Assomption.

Bien peu d'anciennes, du temps du noviciat de notre Mère, vivaient encore : trois Sœurs de chœur et une tourière ; la communauté s'était renouvelée, mais les plus jeunes connaissaient et aimaient la Mère Eugénie, tant son souvenir s'est conservé dans ce monastère. Toutes la regardaient avec une tendre vénération et restaient comme suspendues à ses lèvres lorsqu'elle parlait. "Je vous dois beaucoup, mes sœurs, leur a dit plusieurs fois notre Mère ; c'est chez vous et par vous que j'ai été formée à la vie religieuse." Une des anciennes me disait tout bas : "Nous n'avons rien fait, elle était déjà si religieuse et nous édifiait tant !... elle en savait plus que nous. Aux récréations, elle ne parlait que de Dieu et n'apportait rien du monde ; on n'aurait jamais cru qu'elle venait d'en sortir... Toujours aussi modeste que belle !" conclut la bonne Sœur en appuyant fortement sur ces derniers mots.

"Une des jeunes religieuses se hasarda à dire : "Mais notre sœur Marie Caroline, qui était chargée de Mlle Eugénie et se connaissait si bien en âmes, aurait bien dû la retenir à la Côte ! – "Y pensez-vous ? répondit la Sœur ancienne, notre sœur Marie Caroline savait trop que Mlle Eugénie avait une œuvre plus grande à faire que de rester dans notre petite maison, et, pour rien au monde, elle n'aurait voulu la détourner de suivre la volonté divine."

"Notre Mère était heureuse de se sentir chez elle au milieu de ces religieuses si parfaitement bonnes, aimables, simples et affectueuses. Après la récréation, elle voulut aller prier sur la tombe des Sœurs qu'elle avait connues et qui reposaient au bout du jardin, dans un petit cimetière ombragé d'arbres. Pendant ce temps, sœur Félicité, l'ancienne tourière, offrit de me montrer la chambre que notre Mère avait habitée pendant son noviciat ; cette chambre était pauvre, mais assez grande, avec une belle vue sur la campagne. Je questionnai la bonne sœur, qui me dit dans son langage rustique : "Qu'elle était donc jolie, Mlle Eugénie !... Si vous saviez le bon temps lorsqu'elle était ici !... Elle était jeune, moi aussi ;... je la promenais partout, on avait recommandé qu'elle marchât pour sa santé ; elle marchait si bien, qu'elle ne trouvait jamais les montagnes assez hautes. Qu'elle était donc gaie et modeste ! C'était pas comme les autres. Et obéissante à une pauvre sœur tourière !... Je n'avais qu'à lui dire : Mademoiselle, si nous montons si haut, nous arriverons en retard. C'était dit, c'était fait, et avec une bonne humeur toujours la même. Pas comme les autres demoiselles, qui me faisaient quelquefois la moue quand il fallait rentrer... Et puis, j'assistais à toutes ses leçons : savez-vous qu'elle sait le latin, votre supérieure ?"

"Une des anciennes me disait combien Mlle Eugénie les édifiait par sa piété et sa tendre dévotion au saint Sacrement : "Elle ne se lassait pas de prier dans notre petite chapelle et allait le plus souvent possible aider la sœur qui faisait les hosties, disant que c'était une joie pour elle de regarder ce pain qui devait bientôt être changé au corps adorable de Notre-Seigneur."

"Le lendemain, après le dernier repas pris avec la communauté, au moment des adieux, la Supérieure de la Visitation a dit aimablement à notre Mère : "Ma chère Mère, lorsque vous faites la visite de vos maisons du Midi, regardez-nous comme une des vôtres et venez nous visiter."

Ce récit, dernier écho des souvenirs de la Côte-Saint André, nous a entraînés bien loin de cette première année de l'Assomption dont nous voulons esquisser l'histoire ; mais il fallait réunir tout ce qui se rattache au noviciat de notre Mère.

L'œuvre de l'Assomption va maintenant commencer ; la préparation est achevée, les pierres de l'édifice sont réunies : Dieu a fait son choix et les âmes élues seront fidèles.

DEUXIÈME PARTIE

LES COMMENCEMENTS DE L'ASSOMPTION

CHAPITRE 1

FONDATION DE L'ASSOMPTION 30 AVRIL 1839

Le 13 avril 1839, Eugénie Milleret arrivait à Paris. M. Combalot accueillit avec joie la future supérieure de sa congrégation et lui présenta les deux jeunes filles qui devaient l'aider de leur généreux concours : Anastasie Bévier et Catherine O'Neill. "À ma première entrevue avec notre Mère, dit celle-ci, je fus frappée de la beauté de son front et de l'expression de son regard. Je l'entends encore me dire avec un accent que je n'oublierai jamais : "O mademoiselle, c'est une si grande chose de consacrer sa vie à la gloire de Dieu ! Et ses yeux levés vers le ciel lui donnaient quelque chose de céleste."

Catherine, obligée de ménager sa sœur Marianne dont la douleur était extrême, ne pouvait la quitter encore ; mais Anastasie, libre et indépendante, devait se joindre tout de suite à Mlle Milleret, et l'on attendait à la fin du mois Joséphine de Commarque. L'abbé Combalot pensait aller lui même à Périgueux pour une retraite demandée par l'évêque, Mgr Gousset ; mais les forces du prédicateur de Saint Sulpice étaient épuisées, il dut renoncer à ce voyage et se contenta d'écrire à sa chère fille du Périgord pour lui dire ses regrets, presser son arrivée et la rassurer sur les événements politiques, dont on s'inquiétait en province.

"Ne vous effrayez pas de ces bruits, dit-il en terminant. On jouit à Paris d'un calme parfait, lorsqu'on se met en dehors de ce qui se passe dans les régions orageuses de la politique humaine ; et nous aurions une révolution, je crois encore qu'il serait plus sûr de se cacher à Paris qu'ailleurs. Du reste, notre vie est aux mains de l'adorable Providence ; tous nos cheveux sont comptés, et Dieu nous tiendra compte de notre zèle pour sa gloire. Venez donc à la voix de votre père, écho de celle de Dieu."

Mais à Sarlat les choses ne marchaient pas aussi vite que l'aurait désiré le zélé fondateur. Les parents de Joséphine commençaient à redouter ce lointain voyage et l'inconnu dans lequel leur fille se jetait. Celle-ci, profondément dévouée à l'œuvre, s'effrayait cependant de son manque de science et du peu de ressources qu'elle apportait à la congrégation. Elle craignait d'être une charge au lieu d'un secours ; cette pensée paralysait son action et lui ôtait toute force pour lutter contre les appréhensions de ses parents. Nous devinons ses angoisses dans la réponse de M. Combalot.

Paris, 15 avril 1839.

"Je suis très affligé, ma chère fille, des difficultés qui semblent s'élever de nouveau. J'ai eu l'honneur d'écrire à monsieur votre père une lettre dans laquelle je lui expose nettement la situation où nous sommes et l'opportunité de nos modestes commencements. La Providence, qui nourrit les oiseaux, ne nous manquera pas ; mais l'important, c'est qu'on vous laisse partir au plus tôt pour nous apporter votre bonne volonté ; votre zèle et vos excellentes dispositions, nous ne demandons pas autre chose.

"Mlle Milleret est arrivée depuis deux jours. Elle est toujours la même, c'est-à-dire pleine de foi, de zèle et de courage pour poser la première pierre de notre modeste édifice. Deux sœurs vont se joindre à elle d'abord, puis une autre, et ainsi de suite, à mesure que l'aimable

Providence daignera accroître cette angélique famille. Nous commencerons dans la crèche de Bethléem, bien pauvrement, d'une manière bien cachée au monde, heureux si notre naissance spirituelle à la vie religieuse s'accroît, se développe sous l'empire des bénédictions de Notre Dame ! Votre famille ne peut pas douter de la réalité de votre vocation. Elle avait préféré l'œuvre que nous entreprenons à l'isolement si complet du Carmel. J'aime à me persuader qu'elle aura assez de confiance en Dieu et, j'ose dire, en moi, pour me confier le dépôt de votre âme."

Mlle Milleret partageait les regrets et les désirs de l'abbé Combalot. Une véritable affection l'attachait à Mlle de Commarque qu'elle regardait comme sa première sœur, et elle ne pouvait voir sans peine son départ indéfiniment ajourné.

"En arrivant ici, j'ai éprouvé une bien douloureuse surprise, lui écrit-elle le 19 avril 1839. Je vous croyais et je ne puis m'empêcher de vous croire encore acquise à l'Assomption, et voici que des difficultés imprévues semblent vouloir se mettre entre vous et nous. Laissez-moi vous supplier de repousser ces fantômes qui vous obsèdent ; j'appelle ainsi tout ce que vous me dites de votre peu d'instruction et de fortune.

"Ma chère sœur, notre plus belle science n'est-elle pas la science de la croix ? et n'en saurons-nous pas toujours assez si nous sommes humbles, ferventes et généreuses ? L'âme qui veut sincèrement s'efforcer de mourir à elle-même apporte une riche dot en religion, elle est savante et bien capable. D'ailleurs, dans une maison d'éducation, sur vingt à trente religieuses, à peine y en a-t-il quatre ou cinq qui donnent les plus fortes leçons ; mais les soins d'une mère à ses enfants, la patience qu'exigent les élèves moins avancées, croyez-vous que l'amour divin ne suffise pas à l'apprendre, sans de longues années d'études ? D'autres sont nécessairement chargées de l'administration intérieure de la maison, du soin des malades : pour tout cela mieux valent les vertus religieuses que les plus hautes capacités.

"Sous le rapport de la fortune, M. Combalot vous aura dit que nous ne recevons aucune dot de notre famille ; nous n'apportons qu'une pension plus ou moins modeste, un peu de linge, quelques pauvres meubles, pour commencer à vivre, ensemble dans le profond silence de notre retraite. Si nous sommes pauvres, Dieu soit béni ! ce sera le signe assuré de sa protection. Notre père ne désire pour nous d'autres trésors que ceux de la crèche et de la croix, l'amour de Dieu et la sainte pauvreté de Jésus-Christ.

"Je ne puis regretter comme vous le patronage de Mme de Salinis³². La célébrité de son fils nous eût donné trop d'éclat. Il n'est pas de si petit arbrisseau qui ne doive avoir sa racine profondément enfoncée dans la terre. Dieu bénit la vie cachée, et, sous la protection de cette bonne et pieuse Mme Ollivier, nous pouvons nous ensevelir au milieu de Paris dans l'obscurité la plus profonde. Plus je vois cette dame, plus je crois pouvoir espérer qu'elle se pliera à notre règle de manière à nous la laisser observer tout entière, avec toutes les pratiques et l'exactitude d'un couvent. C'est beaucoup, et il y a peu de femmes du monde dont j'oserais en dire autant.

"Mais c'est vous qui me manquez, chère sœur ; je ne puis m'habituer à l'idée que vous n'allez pas entrer avec nous dans notre réduit, et mon espérance est si forte, que je ne puis m'empêcher, dans nos arrangements d'installation, de faire préparer votre lit. Puissiez-vous venir bientôt ! Adieu, je vous embrasse dans cette confiance, en vous regardant encore une fois comme toute mienne. Pour moi, je suis toute à vous en Notre-Seigneur, et je le prie vivement de faire que ce soit à jamais et dans la vérité."

Nous ne nous arrêtons pas à remarquer tout ce qu'il y a de délicatesse dans cette lettre. La note si religieuse de cette jeune fille, déjà éprise de l'amour de la pauvreté et de la vie cachée, nous étonnerait davantage si nous n'avions pas lu sa correspondance de la Côte. Nous avons donc raison de dire que les quelques mois passés à la Visitation devaient laisser dans cette âme

³². Il avait été question de Mme de Salinis comme protectrice avant Mme Ollivier.

une forte empreinte, et nous pouvons ajouter ce que dira plus tard Mère Thérèse Emmanuel : "Lorsque Dieu veut créer une fondatrice, il la fait tout d'une pièce avec des dons exceptionnels, dont il faut le bénir en les admirant."

M. l'abbé Combalot appréciait chaque jour davantage ces dons supérieurs versés par Dieu dans l'âme de sa pénitente ; il avait foi en elle, et pressait de plus en plus les commencements de l'œuvre. Il fut donc convenu qu'Eugénie Milleret et Anastasie Bévier se réuniraient à la fin du mois dans la petite maison de la rue Férou, louée par Mme Ollivier. Joséphine Néron devait se joindre à elles, et, un peu plus tard, Catherine O'Neill et Joséphine de Commarque. Dieu allait bénir ce germe si petit, et du grain de sénévé faire sortir un grand arbre.

Ce fut le 30 avril 1839 après quelques jours d'une retraite préparatoire prêchée par l'abbé Combalot, que notre Mère et sœur Marie Augustine se réunirent pour commencer cette vie de régularité, de travail et de prière, qui constitue toute vie religieuse. C'est de cette fête de sainte Catherine de Sienne, au moment où les cloches de Paris annonçaient l'ouverture du mois de Marie, que date la fondation de l'Institut. Tous les ans, l'anniversaire de ce jour est joyeusement célébré parmi nous, et sainte Catherine saluée avec amour comme patronne de la fondation. Cette patronne, nous ne l'avons pas choisie, c'est la Providence qui nous l'a donnée ; mais parmi tous les saints du paradis, aurions-nous pu trouver un type plus complet de ce que Dieu demandait de nous, une plus vivante incarnation de la pensée de l'œuvre ? Sainte Catherine de Sienne, c'est l'union de la vie contemplative et de la vie active, l'amour de Jésus-Christ et de l'Église remplissant une vie, en inspirant les pensées, les paroles et les œuvres.

Lorsque, en 1867, le grand pape Pie IX a proclamé sainte Catherine patronne de l'Église romaine et élevé sa fête à un rite supérieur, il y a eu un tressaillement de joie à l'Assomption. Ce rite, nous le lui avons déjà donné dans notre liturgie ; c'était pour nous une fête patronale célébrée avec solennité dans toutes nos chapelles. Nous nous trouvions ainsi en plus grande union avec Rome ; la même sainte veillait sur l'Église et sur nous, et nous lui demandions de nous conserver cet esprit d'obéissance, de filial amour pour les doctrines romaines qui avait été le caractère de sa sainteté, et devait être celui de notre Congrégation.

Au lendemain de la fondation, le mois de Marie commençait. Qui dira avec quelle ferveur la petite communauté de la rue Férou s'unit aux louanges de l'univers catholique, saluant la Reine des vierges, la Mère des saints !... L'œuvre qu'on entreprenait n'était-elle pas aussi un cantique de louange, un chant d'amour ? C'est pour Marie qu'on avait brisé tant de liens, et les âmes aspiraient à monter comme elle du désert de ce monde, uniquement appuyées sur le Bien Aimé.

La vie religieuse de l'Assomption va donc commencer modeste et cachée dans le petit appartement de la rue Férou. Un règlement est affiché en attendant la règle que Rome approuvera ; une cloche annonce chacun des exercices de la journée, le silence est scrupuleusement gardé : on obéit, on travaille et on prie.

Une lettre de notre Mère, qu'on appelait encore Mlle Eugénie, nous transporte dans la communauté naissante et nous ouvre comme un aperçu de ces premiers jours. Elle est datée du 4 mai et s'adresse à Joséphine de Commarque. "Je profite de cette matinée pour vous écrire, pendant que mes Sœurs étudient et gardent le silence de règle. Ce mot me fait déjà plaisir à prononcer ; notre règle n'est pas encore bien étendue, pourtant nos occupations, nos offices, nos oraisons, tout cela est marqué, et nous pouvons avoir le mérite de l'obéissance dans toutes nos œuvres. Notre père s'occupe de nous avec une bonté qui me touche. Il nous fait presque tous les jours une instruction sur l'étude de la religion ; deux jeunes Anglaises, dont l'une veut se joindre à nous, viennent y assister, mais la demi-heure qui précède n'est que pour nous : c'est une sorte de noviciat ou d'explication de tous les devoirs de notre état et de la manière de les accomplir. Une fois par semaine notre père tient le chapitre, ce sont déjà toutes les coutumes religieuses.

"Vous êtes trop bonne, chère sœur, de vouloir vous rendre si soumise avec moi, je ne suis qu'une novice et bien mauvaise encore. Nous apprenons toutes ensemble, notre père nous forme à son gré, nous tâchons de nous aider fraternellement, et j'espère que la sainte Vierge voudra bien être elle-même la maîtresse de notre petit troupeau si faible et si pauvre dans la vie spirituelle. Cependant, je vous demanderai de me continuer le secours de vos prières, j'en ai si particulièrement besoin pour me mettre par la grâce à la hauteur des devoirs que me trace la sainte obéissance. Cette pensée est au reste mon soutien, c'est que je ne commande jamais que pour obéir."

Nous allons, dans cette même lettre, faire connaissance avec les sœurs qui composent la communauté et même avec celles qui viendront plus tard ; c'est la jeune supérieure qui nous les présente.

"Dans notre petit intérieur, nous ne sommes toujours que trois. D'abord sœur Anastasie qui devait entrer à Sainte Clotilde. Il lui en coûtait de ne pas être consacrée à Dieu dans une maison qui portât le nom de la sainte Vierge et qui fût la sienne ; Notre-Seigneur nous l'a amenée providentiellement, et la voici maintenant fille de l'Assomption. Elle a vingt trois ans, mais se destinant à l'éducation, elle a passé les examens nécessaires pour tenir une pension à Paris ; ses diplômes pourront nous être bien utiles dans l'avenir, vis-à-vis des autorités séculières. Elle s'est donnée à nous si entièrement qu'on ne peut davantage ; pour moi, j'admire tous les jours la grande simplicité, la parfaite ouverture, la douceur d'obéissance de cette âme qui ne croit pas avoir une seule vertu, et qui s'empresse si généreusement vers toutes les pratiques de la vie religieuse.

"Notre autre sœur est une de mes amies d'enfance ; elle se nomme comme vous Joséphine ; elle est de mon âge, assez instruite aussi, surtout en musique, mais sa santé me tourmente et me fait craindre quelquefois qu'elle ne puisse supporter les fatigues de l'enseignement. Une autre jeune personne n'attend que sa majorité pour se joindre à nous. Nommez-la déjà votre sœur Henriette, nous l'aimons tendrement ; la pauvre fille a bien souffert, Dieu l'a menée par un rude chemin où elle a montré de grandes vertus. Si vous veniez d'ici à quelque temps, nous serions donc déjà cinq, six peut-être avec la jeune Anglaise ; ce serait une vraie communauté.

"Laissez-moi vous dire que nous vous désirons de toutes les façons. Nous sommes de si mauvaises femmes de ménage que nous avons grand besoin d'une aide pour ce côté fort essentiel de notre organisation. Toutes nos études ne nous donnent pas une bonne lingère, ni une bonne économe ; nous le faisons tant bien que mal, mais nous sommes souvent obligées de reconnaître dans l'ordonnance des repas, même les plus simples, une difficulté qui nous dépasse.

"Enfin ne nous décourageons pas. Je suis convaincue que Dieu nous enverrait plutôt dans votre pays que de permettre que nous fussions séparées. Nous sommes dans ses mains, sa volonté se fera sur vous et sur nous, et j'aurais bien de la peine à croire que cette volonté ne soit pas de nous réunir sous la bannière de l'Assomption."

De son côté, M. l'abbé Combalot était ravi de la ferveur de sa petite communauté et ne tarissait pas d'éloges :

"Cette chère famille religieuse commence à goûter une paix, une joie spirituelle qui ne peuvent venir que de l'Esprit Saint, dit-il à Mlle de Commarque. Notre chère sœur Eugénie a vraiment l'esprit de Dieu : l'ordre, le silence, la règle, la charité, la transparence des âmes, voilà ce que vous goûteriez ici. Les secours matériels nous arrivent et nous n'avons rien à craindre sous ce rapport. Les troubles de Paris n'ont duré qu'un moment. C'était une poignée de républicains qui essayaient d'ameuter la masse ouvrière, mais sans succès. Faites donc comprendre à madame votre mère que nos commencements sont ce qu'ils doivent être ; les plus grandes choses ont commencé dans l'obscurité et le silence ; le signe infaillible de la bénédiction divine sur une œuvre, c'est qu'elle germe d'abord dans le secret."

Joséphine n'avait pas besoin d'être rassurée, elle était courageuse et toute donnée à l'Assomption :

"Que je suis heureuse, écrit-elle à son père spirituel, de ce que vous me dites de nos saints commencements, et combien je remercie Dieu de l'esprit qu'il daigne répandre parmi nos sœurs bien-aimées. Je n'ai jamais douté que notre bien chère Eugénie n'eût vraiment l'esprit de Dieu. Elle m'a toujours paru providentiellement donnée à l'œuvre et destinée à accomplir de grandes choses. Dieu ne l'a si fort comblée de tous ses dons que pour qu'elle les employât à le glorifier et à étendre son règne. Je ne puis vous dire le bien que me font ses lettres ; il m'est impossible de me rendre compte à moi-même des sentiments d'amour, de vénération dont mon cœur est rempli pour elle. Oh ! comme je demande à Dieu qu'il daigne lui continuer ses faveurs, la rendant tous les jours plus sainte !

"Vous et elle, mon bon père, êtes l'âme de l'œuvre ; c'est à vous deux à y imprimer cet esprit d'humilité, de soumission, de pauvreté, de ferveur et de charité qui doit rendre notre édifice digne d'être consacré à la Reine de toutes les vertus. Qu'il me tarde de vous apporter mon âme, afin que vous commenciez à la façonner pour qu'elle puisse servir aussi à l'édifice ; mais que de choses vous aurez à faire, mon cher père, car vous ne savez pas combien je suis pauvre en vertus ; mais malgré ma pauvreté, Dieu me fait la grâce d'aller à vous avec autant de liberté d'esprit que si je vous apportais des trésors de grâce et de science."

Nous n'entrons pas dans le détail des délais apportés par diverses raisons de famille au départ de Joséphine de Commarque. C'était une épreuve pour elle et pour les sœurs qui l'attendaient, car une profonde affection unissait déjà ces âmes destinées à travailler ensemble à la gloire de Dieu.

"Ce sera un bonheur pour nous toutes quand notre chère sœur de Commarque nous arrivera, lui écrit notre Mère ; je ne suis pas seule à vous aimer ; nos cœurs s'unissent tous dans ce doux sentiment. L'union, la paix sont si grandes entre nous que nous sentons quelquefois comme une crainte d'augmenter en nombre ; il n'y a que pour vous, pour Henriette et pour Kate que ce sentiment ne puisse pas arriver. Priez le bon Dieu qu'il ne laisse venir à nous que les âmes qu'il y a préparées par son éternelle prédestination, afin que nous soyons remplies de l'esprit qu'il veut donner à ces nouvelles filles de sa sainte Mère.

"Vous serez plus avancée que nous, vous savez dire l'office, tandis que c'est là un de nos apprentissages. Mes sœurs ne l'avaient jamais dit, moi pas régulièrement ; nous apprenons ensemble, et je me trouve encore en ceci bien heureuse d'avoir vécu à la Côte, dans un couvent où l'office se disait avec tant d'édification. Je remercie Dieu de tout ce que j'ai appris là, mais le pratiquer, lui seul peut me le faire faire. C'est en commençant à mener la vie religieuse que je sens surtout combien je manque de cet esprit éminent, surnaturel et divin qui devrait animer toutes nos actions. Demandez-le beaucoup pour nous, ma chère sœur ; si nous avons l'esprit de Dieu, tout irait bien, tout serait assuré, et je ne puis admettre dans mon âme aucune inquiétude que de ce côté. Que l'Assomption soit une congrégation de régularité, de ferveur et d'amour dont la fidélité ne se démente jamais : voilà pourquoi nous devrions vouloir donner tout notre sang, si faire se pouvait. Enfin, donnons nos prières, donnons notre volonté, sacrifions nos petites résistances, nos petits attachements, le divin Époux fera le reste."

Avant de terminer ce chapitre, il nous reste à faire connaître une amie des premiers jours, Henriette Halez dont la Mère Eugénie nous a déjà parlé ; nous allons la voir entrer bientôt à l'Assomption, s'y faire beaucoup aimer et y mourir au bout de deux ans de vie religieuse. Sœur Marie Joséphe de la Nativité, née à Paris en 1819, semblait avoir été vouée à la croix dès son enfance : elle avait à peine treize ans lorsque son père, architecte distingué, fut tout à coup atteint du charbon et enlevé en vingt-quatre heures au milieu d'affreuses douleurs. Six mois après, sa

mère succombait à une maladie dont le chagrin était la cause. Il lui restait un grand père chez qui elle vivait : des pertes de fortune l'entraînèrent au suicide, et jamais Henriette n'oublia l'horreur de cette mort, ni les cris du vieillard luttant avec l'agonie. À quinze ans, elle fut confiée à un tuteur qui n'était pas son parent, mais un des entrepreneurs de son père. Le reste de sa famille, oncles et cousins, l'avait complètement abandonnée. Henriette, qui avait reçu une très bonne éducation dans une pension chrétienne et qui était naturellement distinguée de sentiments et de manières, passa de rudes années chez son tuteur, entourée de gens vulgaires et sous le poids de vexations continuelles à cause de son refus d'épouser le fils de la maison. On lui interdisait les relations les plus innocentes, et quoiqu'elle payât une pension très suffisante, on exigeait d'elle un travail assidu ; ce qui, joint à ses souffrances morales, avait complètement détruit sa santé.

Au printemps de l'année 1839, nos sœurs firent la connaissance d'Henriette par l'intermédiaire de M. Combalot, son confesseur, et de Mme Ollivier qui demeurait rue Férou, dans la même maison que Mlle Halez, en face du petit appartement occupé par nos premières Mères. Lorsque Henriette parla de se joindre à elles, sa position fut encore aggravée, tellement que ne pouvant plus rester chez son tuteur, elle demanda et obtint d'aller attendre sa majorité au couvent des tertiaires de Saint François, où elle serait reçue comme dame pensionnaire.

"Décidément, écrit-elle à notre Mère, j'entre au couvent des Dames de Saint Louis. Je vais donc enfin être tranquille d'esprit après avoir été si longtemps tourmentée ; je ne puis croire à mon bonheur. On m'a opposé bien des obstacles, mais Dieu ne m'a pas abandonnée et j'ai réussi. Maintenant, je n'aurais rien à désirer, si je pouvais vous voir quelquefois, mais cela me paraît impossible. Vous pourriez peut-être m'écrire comme à une personne de votre connaissance sans me donner le titre de sœur qui m'est si cher. Par ce moyen, on ne se douterait de rien et je ne serais pas entièrement privée de vos consolations. Concevez s'il me sera pénible de rester six grands mois sans vous voir ! D'ailleurs, j'ai besoin de vos conseils, car j'arriverai près de vous bien pauvre de la science de Dieu. Je me repens bien, lorsque j'ai lu votre règle, de ne pas l'avoir prise par écrit ; j'aurais peut-être pu la suivre un peu, et du moins m'unir à vous d'esprit et de cœur."

Après une visite de sa chère sœur Eugénie, Henriette écrit encore : "Si vous saviez combien votre visite m'a fait de bien ! J'étais si troublée de plaisir que je crois ne pas vous avoir assez témoigné ma joie. J'ai déjà fait usage de votre cher règlement. Combien il m'est doux de m'unir à vous dans mes prières et de penser qu'à ces moments nous sommes réunies aux pieds de notre divin Sauveur ! Il n'y avait que ce moyen qui pût me faire prendre en patience le temps qui m'éloigne de vous. Ma chambre est en face de la chapelle ; à tout instant du jour, même en travaillant, je n'ai qu'à lever les yeux pour apercevoir le tabernacle où Jésus se cache dans le sacrement de son amour, et mon cœur est là avec le vôtre.

"Je travaille avec beaucoup d'ardeur, je pense que cela nous sera utile ; je fais des extraits d'histoire universelle, je suis un cours de littérature et d'histoire naturelle ; j'étudie particulièrement les mathématiques et la cosmographie. J'ai repris mes leçons d'anglais et de musique, et m'applique au chant afin de pouvoir célébrer avec quelque harmonie les louanges de Dieu. La journée n'est pas trop longue, je vous assure. Je vous envoie mon règlement ; ne craignez rien pour ma santé, tout ira bien. Lorsque vous êtes venue, vous m'avez à moitié guérie."

Dans une autre lettre :

"Je suis parfaitement bien dans ma retraite. Ces dames sont très bonnes pour moi ; je vais au chœur quand la communauté y est. Je suis heureuse... non, heureuse n'est pas le mot : loin de vous, je ne puis l'être ; mais autour de moi tout respire la charité, tout est calme. Je commence à me mieux porter, mais je ressens encore une grande faiblesse, suite inévitable de toutes les secousses que j'ai éprouvées. L'année dernière, la mort m'apparaissait comme un bienfait ; cette

année, je ne sais pourquoi elle m'effraye, je ne voudrais pas mourir loin de vous. J'ai eu vingt ans et demi le 26 juillet ; plus que six mois, et je suis à vous !"

Citons encore ces derniers mots qui indiquent les liens qui unissaient Henriette à toutes les sœurs qui formaient alors l'Assomption : "Savez-vous, ma bien aimée Eugénie, que vous avez le don de me guérir ? Chaque fois que vous venez au couvent, vous me rendez forte et joyeuse. Cela est bien naturel, vous êtes si bonne, ma Mère ! Je ne veux plus vous donner d'autre nom. Mon Dieu, que le temps qui s'écoule loin de vous est long ! Qu'il me sera agréable de voir la neige couvrir les arbres et annoncer le mois de janvier ! Remerciez vos aimables sœurs irlandaises d'avoir bien voulu venir me voir, témoignez-leur toute ma gratitude ; j'écirai incessamment à Anastasie. Mes amitiés à Joséphine lorsque vous lui écrirez. Les médecins parlent de m'envoyer à la campagne ; ils ne parviendront pas à me guérir, ce n'est qu'avec vous que j'espère retrouver un peu de santé, car alors je ne désirerai plus rien au monde."

CHAPITRE II

MEUDON. — ENTRÉE DE MÈRE THÉRÈSE EMMANUEL
À L'ASSOMPTION (5 AOUT 1839)

Catherine O'Neill conservait toujours en son cœur un vif désir de se joindre au groupe élu des premières religieuses de l'Assomption, mais sa sœur l'arrêtait. Tout en la ménageant, elle voulait cependant s'essayer à la vie religieuse, et tous les jours, à neuf heures et à quatre heures, les deux demoiselles O'Neill, — car jamais Marianne ne se séparait de Kate, — se rendaient à la rue Férou.

"Le matin, nous dit Mère Thérèse Emmanuel, Eugénie donnait une leçon de latin, et l'après-midi, M. Combalot, une leçon de religion. Me sentant engagée dans cette œuvre sans bien connaître le genre de vie qu'on y mènerait, j'étais curieuse de savoir ce qu'on allait faire et je hasardais de temps en temps quelques questions pendant la leçon de latin. "Mademoiselle", me dit un jour notre Mère, "on ne doit pas parler pendant les leçons" ; et je ne tentai pas de recommencer. M. Combalot lui avait dit que j'étais très indépendante, et sans doute elle craignait ce caractère pour une œuvre qui commençait ; elle était avec moi réservée, froide même : jamais nous n'avions un moment de conversation seules, grâce à Marianne qui épiait toutes mes paroles. On dit une fois devant moi qu'une personne avait une velléité de vocation religieuse. Je demandai ce que c'était : "C'est ce que vous avez", répondit Eugénie ; mais cela ne me troubla pas, parce que j'étais donnée *aux idées de l'œuvre*.

"La froideur de notre Mère venait de la fausse position où j'étais avec Marianne, qui ne me quittait pas plus que son ombre. M. Combalot m'ayant un jour reproché ma réserve avec ces demoiselles : "Comment pourrais-je leur parler ? lui dis-je, ma sœur est toujours là ; mais vous savez bien que je suis liée, donnée à l'œuvre, et qu'il n'y a pas à y revenir". Cette parole fut sans doute rapportée à Eugénie, et à partir de ce moment elle ne douta plus de moi et me considéra comme faisant partie de la fondation. Vers cette époque, un mal aux yeux qui aurait pu devenir grave l'empêcha de nous donner nos leçons ; nous causions davantage, et nous fîmes plus intime connaissance. Pauvre Mère ! ce mal venait peut-être de ses larmes ; elle allait souvent à Saint Sulpice, priait et pleurait longuement au pied du saint Sacrement, son seul et unique secours. Elle sentait lourdement la responsabilité de sa charge.

"Un jour, Mlle Eugénie nous invita à dîner, rue Férou, Marianne et moi ; mais ma sœur me fit une telle scène de désespoir, que je résolus de renoncer à entrer à l'Assomption. Après tout, me dis-je, c'est mon bonheur que je sacrifie ; mais je puis me passer d'être heureuse, et je ne veux pas rendre les autres malheureux. Je pris du papier, et commençai à écrire à Eugénie pour refuser son invitation et lui dire qu'à cause de ma sœur je croyais devoir renoncer à tout. Marianne entra à ce moment : "À qui écrivez-vous ? me dit-elle. — À Mlle Eugénie ; et je lui dis que nous n'irons pas dîner chez elle et que je renonce à son œuvre. — Non, reprit Marianne en saisissant la lettre pour la déchirer, il ne sera pas dit que vous aurez renoncé pour moi à votre bonheur ; j'entrerai à l'Assomption." Je sentais bien l'impossibilité de cette résolution, mais les idées de l'œuvre me tenaient tellement au cœur que j'aurais passé par le feu pour y arriver. D'ailleurs, toutes les fois que je pensais à y renoncer, il me semblait que Notre-Seigneur me disait : "Si c'était ta volonté, tu le pourrais ; mais c'est la mienne." Et je ne pouvais résister.

"Depuis longtemps l'abbé Combalot avait fait faire à notre Mère un vœu d'obéissance ; il nous avait demandé, à Anastasie et à moi, de lui vouer aussi obéissance ; le 26 juillet, fête de sainte Anne, fut choisi pour faire ce vœu. Anastasie promit solennellement d'aller n'importe où M. Combalot voudrait. Je comprenais un peu mieux la vie religieuse, et je promis à Dieu l'obéissance intérieure et la soumission de jugement. L'abbé parut ravi ; il s'approcha d'Eugénie et lui parla de mon vœu avec tant de contentement, qu'Anastasie surprise me dit : "Qu'avez-vous pu mettre dans votre vœu qui rende notre père si content ?... Moi, j'ai promis d'aller jusqu'au bout du monde, et il n'a pas l'air enchanté." Après la messe, M. l'abbé vint nous voir ; il rayonnait de joie et me dit : "Eh bien ! ma fille, vous êtes toute mienne maintenant. – Mais non, mon père, répondis-je, je ne suis qu'à Dieu."

Ce mot peint Mère Thérèse Emmanuel. Ce n'est pas à un homme qu'elle enchaînera jamais sa liberté, c'est à Dieu seul ; elle peut dire avec la noble fierté de sa patronne : "Je ne veux appartenir qu'à Celui qui a donné sa vie pour me racheter."

Cependant Mère Marie Eugénie prenait de plus en plus confiance en cette âme généreuse qui l'avait d'abord effrayée par son indépendance et sa fierté. Cet air de hauteur méprisante qui frappait en elle lui avait, au contraire, gagné tout de suite le cœur de sœur Marie Augustine. "La première fois que je la vis, dit celle-ci, c'était à Saint Sulpice ; elle me regarda de si haut, que je fus tout de suite subjuguée, je me sentis à elle pour la vie." Notre Mère eut une tout autre impression : "Lorsque Kate O'Neill vint nous voir, rue Férou, lisons-nous dans des notes intimes, ce qu'il y avait de beau et de fier dans son attitude m'avait effrayée. Elle avait la figure d'un ange, mais d'un ange auquel il manquait peu pour être un ange rebelle." Toutefois, pour rendre les relations plus faciles, Eugénie eut la pensée de proposer à Mlle O'Neill d'aller passer ensemble les mois d'août et de septembre à la campagne. C'est alors que fut louée la petite maison de Meudon.

Avant de quitter la rue Férou, on y avait reçu une visite qui préparait l'avenir d'une façon toute providentielle. M. l'abbé Affre, le futur martyr des journées de juin, alors grand vicaire de Mgr de Quélen et évêque nommé de Strasbourg, vint voir la petite communauté, dont lui avait parlé l'abbé Combalot. Elle se composait de cinq jeunes filles, les demoiselles O'Neill étant présentes. Mgr Affre fut très bienveillant ; il encouragea l'œuvre naissante, dit même qu'il espérait, lorsque le nombre des Sœurs se serait accru, qu'elles viendraient fonder une maison dans son futur diocèse. Il comprenait le but de l'œuvre et la croyait appelée à faire un grand bien. Ce n'est pas à Strasbourg que nous devons aller ; mais Mgr Affre était destiné par la Providence au siège de Paris, sa protection devait nous être précieuse et sauver la fondation dans le moment le plus difficile qu'elle ait eu à traverser. N'anticipons pas sur l'avenir, si ce n'est pour saluer cette nouvelle intervention de la Providence et adorer la main de Dieu, si visible dans l'histoire de nos commencements.

Ce fut grâce à la bienveillance de Mgr Affre que Mlles O'Neill purent se rendre à Meudon ; car les religieuses de l'Abbaye aux Bois ne voulaient pas les laisser partir, disant qu'elles répondaient de ces jeunes filles à leur père, et ne pouvaient donner une pareille permission. Mlle Eugénie écrivit alors à Mgr Affre, supérieur de l'Abbaye aux Bois, et celui-ci, sous la bonne impression de sa visite, fit dire aux religieuses que leurs jeunes dames pensionnaires seraient aussi bien protégées et vivraient aussi pieusement chez les amies qui les invitaient que dans leur propre couvent. Le jour même, l'économe vint trouver Kate au nom de la supérieure, lui disant qu'une personne à qui elles devaient le plus grand respect les avait engagées à consentir à leur demande.

On partit donc pour Meudon, où l'on avait trouvé chez Mme Gaume, belle-sœur du grand vicaire de ce nom, un joli petit pavillon avec un jardin et un berceau de verdure fort agréable ; le tout fut loué pour la saison. Eugénie et Anastasie s'établirent le 4 août dans leur nouvelle

demeure, et dès le lendemain Kate et Marianne vinrent les rejoindre avec Modeste, leur femme de chambre.

Mère Thérèse Emmanuel a toujours daté son entrée en religion de ce 5 août 1839, fête de Notre-Dame des Neiges. Elle ne vit dans cette circonstance que la joie de placer sa vie sous la protection de la sainte Vierge ; mais plus tard, dans la lumière de l'oraison, Dieu éclairera ce choix de sa Providence. Cette colline sur laquelle est bâtie la basilique romaine, cette neige miraculeuse qui couvre le sol choisi par la sainte Vierge, n'est-ce pas l'image de la destinée surnaturelle de Catherine ? Son âme, dont la fierté est symbolisée par cette colline, est prévenue de la grâce, qui la couvre comme une rosée ; puis elle est appelée à disparaître sous les dons de l'amour divin, comme la terre qui porte une basilique disparaît sous l'édifice qui la recouvre. Personne ne pense, en admirant les proportions, les lignes, les sculptures d'une belle église, à la terre sur laquelle elle est posée. Il doit en être ainsi de l'œuvre que l'amour bâtira dans l'âme de Catherine. Notre-Seigneur lui dira souvent, surtout à la fin de sa vie, qu'elle doit être livrée comme le sol sur lequel travaille l'architecte, humble, pour disparaître comme la terre qu'on ne voit plus, et qui est toute prise pour soutenir l'édifice.

À Meudon, comme à Paris, la vie religieuse fut constituée dès les premiers jours et le règlement de la journée fidèlement suivi. Ce règlement que nous avons encore, et que nous conservons avec un religieux respect parce qu'il est écrit de la main de notre Mère, était assez semblable dans les grandes lignes au règlement de la journée qui est prescrit par nos Constitutions le lever, l'oraison, l'office, le silence, la récréation, la lecture de piété, s'y trouve presque aux mêmes heures qu'aujourd'hui. Un seul mot froissait Kate dans ce règlement ; "Pourquoi mettre *récréation*, mot puéril, au lieu de *temps libre* ? – Mais ce n'est pas du tout un temps libre, répondit Eugénie avec le sens religieux qui la caractérisait déjà. La récréation est un exercice de communauté qui oblige comme le silence, le travail et la prière, et auquel il faut apporter l'esprit qui convient. C'est un grand art que de bien faire la récréation, et on n'y arrive pas sans une grande vertu."

Les Sœurs s'essayaient à dire l'office de la sainte Vierge en chœur, mais elles le faisaient en cachette pour que Modeste ne devinât rien. Dès qu'elle entrait, l'office était interrompu, on paraissait lire ou causer, afin que tout restât dans le plus grand secret.³³ Entre elles, les Sœurs parlaient souvent anglais ; aussi ne les appelait-on que les demoiselles anglaises. La propriétaire de la maison était assez intriguée du genre de vie de ses nouvelles locataires ; toutefois elle n'osait faire aucune question.

Marianne essayait de mener la vie des autres ; mais, n'ayant pas de vocation, elle trouvait cette vie lourde, et pour se distraire allait et venait de Meudon à Paris. La tristesse de sa sœur était pour Kate une grande souffrance ; Notre-Seigneur cependant mettait la consolation à côté de l'épreuve : "Dans cette intimité si grande que nous avons à la campagne, disent les notes, j'appris à mieux connaître notre Mère, et, la connaissant davantage, je m'attachai étroitement à elle, je vis qu'elle possédait éminemment toutes les qualités qui conviennent à une fondatrice, et particulièrement la prudence et la stabilité. M. Combalot disait toujours qu'il n'y avait pas deux femmes comme Mlle Eugénie ; au bout de peu de temps, je fus convaincue de la vérité de cette parole."

Kate trouva donc dans cette Mère si jeune encore, mais si éclairée, l'appui, la lumière, la tendresse dont elle avait besoin ; car, il faut le dire, cette âme prédestinée à tant de grâces, qui devait reproduire dans sa vie tout le mystère du Christ, n'était pas même totalement chrétienne à son entrée en religion. Notre Mère en avait eu le pressentiment dès leur premier entretien.

"Dans l'intimité qui s'établit entre nous à Meudon, écrit-elle, je trouvai son âme aussi fière que l'était son extérieur. Ses lectures profanes avaient laissé des ombres sur sa foi ; sa raison

³³. On récitait l'office autour d'une petite table ronde sur laquelle était posée une statue de sainte Anne que notre Mère avait en grande vénération et qu'elle à gardée dans son cabinet jusqu'à sa mort.

exigeante voulait savoir le pourquoi des choses. Elle avait besoin de beaucoup d'explications, et Dieu, qui me favorisait alors d'une dévotion très tendre, me fit la grâce de les lui donner par un ensemble de vues générales qui portaient la lumière dans son intelligence. Tout dans l'humanité, tout dans l'Église, tout dans l'œuvre de la Rédemption repose sur la pierre du sacrifice : telle était la pensée qui alors la relevait le plus et faisait fuir les ombres laissées par la philosophie humaine."

Guidée par cette main douce et sûre, Catherine s'efforçait d'entrer dans la simplicité évangélique et de suivre Jésus-Christ dans le sacrifice d'elle-même ; mais bientôt le découragement s'emparait de son âme et les ténèbres l'envahissaient de nouveau. Eugénie était là comme un ange consolateur, et Kate émue, lui ouvrait son cœur. C'est de ce petit pavillon de Meudon, aux premiers jours de leur vie religieuse, que commence cette affection, toute de confiance, de respect et d'obéissance, qui unira pendant quarante neuf ans Mère Thérèse Emmanuel à notre Mère, union admirable, dont aucun nuage n'a troublé la sérénité.

Une lettre de Catherine à M. Combalot nous permet de voir la nature des rapports qui s'étaient déjà établis entre la mère et la fille : "Je viens à vous, mon cher père, par obéissance à ma sœur Eugénie ; je viens m'humilier à vos pieds de mes fréquentes rechutes et de mon peu de force dans mes peines. Je me sens très mauvaise quelquefois, et, bien que je me défende autant que possible d'un plein consentement dans ces moments de bouleversement intérieur, je ne m'efforce pas, comme je le devrais, de renoncer aux pensées qui m'entretiennent dans les dispositions de résistance. Il me semble que je me raidis contre toute influence extérieure. Ainsi je résiste à la douce volonté de ma sœur Eugénie, je n'applique pas mon esprit aux études, je me réserve en moi-même pendant les récréations. J'individualise tout en moi, et je sens un si grand besoin de m'appartenir que je reprends tout ce que j'ai donné à Notre-Seigneur.

"Vous m'aidez, n'est-ce pas, mon père, à tuer cet orgueil qui se reproduit sans cesse ; je me remets entre vos mains pour ne plus écouter les résistances de la nature. J'ai honte de ma lâcheté lorsque je vois Notre-Seigneur si délaissé, si abandonné sur la croix : alors je ne voudrais d'autre consolation que la souffrance ; mais je suis si faible, qu'il ne me faut qu'une légère tentation pour que j'oublie mes engagements et que j'érige l'étendard de la révolte, me séparant du sacrifice de Jésus-Christ et refusant d'admettre dans ma conduite les conséquences que je devrais tirer de l'exemple qu'il me donne.

"Eugénie est si bonne pour moi dans mes rechutes et m'aide avec tant de charité à me relever que son autorité ne peut me représenter la bête noire de la domination qui effraye ma personnalité. Je serais bien malheureuse s'il fallait renoncer à ma vocation, mais tout s'est si bien arrangé avec mon père, que si ce n'était ma sœur, je n'aurais plus d'inquiétudes sur les difficultés extérieures. Elle me désole en ce moment, souffrant comme une victime parce qu'Eugénie m'a dit quelques paroles de correction ; elle craint que je n'aie à subir un dur traitement pour rompre ma volonté et renoncer à mon indépendance ; mais croyez que je suis prête à suivre la croix de mon Sauveur plus réellement que je ne l'ai fait jusqu'ici, et que je veux abdiquer tout droit à l'entier domaine de mon être que vous voulez bien exercer pour m'unir à lui."³⁴

De son côté, Eugénie écrit : "J'aime bien tendrement Kate depuis qu'elle s'est si généreusement donnée à Dieu, je sens que cette fraternité fait tout de suite un lien plus fort que tous les sentiments humains. Quant à Marianne, je ne la crois nullement propre à la vie religieuse, elle n'y serait qu'un obstacle, mais Kate est si bonne que nous serions désolées de la perdre. Elle a de grands moyens et un aimable caractère : je me sens déjà si attachée à elle, que je ne puis croire qu'elle ne m'aime aussi un peu. C'est une grande âme, quoique un peu trop fière peut-être.

³⁴. On sait que sœur Thérèse Emmanuel était étrangère ; changer la construction de ses phrases, serait affaiblir sa pensée.

"Elle n'aurait pas besoin de peines extérieures, car elle en a souvent d'intérieures dont je puis juger la grandeur, puisque j'en ai éprouvé du même genre ; mais mon esprit se calmait dans une pensée d'amour quand Dieu daignait me l'envoyer, et j'étais soutenue par des consolations qu'elle n'a pas. Je la plains donc beaucoup, et vous prie, mon père, d'offrir souvent pour elle le sang de Notre-Seigneur, afin que la grâce détruise cet édifice de sa propre estime qu'elle a élevé, je crois, sur le fondement d'une vie toute pure et irréprochable. Moi, j'avais plus de misères, l'humilité devait m'être plus facile ; pourtant je n'en ai guère encore. Le vicaire d'ici me la prêche beaucoup, ce qui me donne du respect pour son discernement. Du reste, je tâche de profiter de cette occasion pour inspirer à nos sœurs cet esprit de foi qui se courbe devant Jésus-Christ, et qui écoute respectueusement sa parole quel qu'en soit le ministre.

"Plus j'ai à m'occuper de mes sœurs et à leur parler de leur perfection, plus je me sens de tendresse pour elles, et mieux je comprends la nécessité de leur donner l'exemple en tout ce que je conseille. Hier, j'ai un peu grondé Anastasie pour des imperfections contre l'obéissance vis-à-vis de moi. Elle a été si bonne que d'en pleurer, ce qui m'a rendue honteuse ; mais vous m'avez si bien habituée à obéir tout de suite que je ne puis supporter qu'on fasse autrement. Cela me semble très mal.

"Quand viendrez-vous ? nous avons bien besoin de notre père ; soignez-le pour l'amour de nous, monsieur le prédicateur, et ne le fatiguez pas trop.

"EUGÉNIE."

Cette lettre était du 7 août 1839. Malgré la résolution exprimée bien des fois de ne plus quitter Paris, M. Combalot ne pouvait renoncer à ses courses apostoliques. Voici son itinéraire du mois d'août et de septembre, c'est à Mlle de Commarque qu'il est adressé :

"Je pars dans quelques jours pour La Rochelle, où je vais prêcher la retraite ecclésiastique. Cette retraite s'ouvrira le 1^{er} août et sera close le 8. Le 10, je serai à Périgueux ; tâchez de venir m'y trouver avec madame votre mère. De là, je me rendrai à Auch, où je dois prêcher une autre retraite le 19. Puis j'irai à Nîmes pour une troisième retraite ecclésiastique qui s'ouvrira le 1^{er} septembre, ensuite à Valence, et à la fin de septembre je reviendrai à Paris pour m'appliquer tout entier à la direction de notre œuvre...

"Dieu bénit visiblement nos saints projets : les études marchent, la ferveur aussi, et ce petit arbrisseau semble se couvrir de fleurs d'espérance. Le latin, les travaux sur la théologie mis à la portée des sœurs, l'oraison, l'office, le travail à l'aiguille remplissent leurs journées. Venez donc le plus tôt possible, ma chère fille, vous réunir à celles dont vous serez l'édification et avec qui vous poserez le fondement d'une œuvre appelée, j'espère, à glorifier notre divine Mère."

Avant de revenir à Paris, M. Combalot alla passer quelques jours à Chatenay, chez sa mère. C'est là qu'il reçut la lettre suivante, qui nous dit l'affectueux souvenir conservé par la Mère Eugénie de son séjour à la Côte.

"Meudon, 16 septembre 1839.

"Je n'attendais, mon cher père, que de vous savoir près de la Côte pour vous charger d'une lettre pour chacun de ceux qui m'y ont témoigné tant de bonté et que j'aime d'une affection bien vraie, sœur Marie Caroline surtout, dont le souvenir ne vient jamais sans que mon cœur ne soit tout rempli de joie et d'esprit religieux. Aujourd'hui je vous charge d'une lettre pour M. Pion ; je n'ai jamais perdu l'espérance de le voir s'attacher un jour à notre petit germe d'œuvre, et son bon esprit me le fait désirer. Au reste, nous ne sommes pas encore à la veille d'avoir un aumônier ; quand cela sera, Dieu ne nous manquera pas. Cependant ce choix est si grave et si difficile, que j'aurais été heureuse qu'il fût dans les desseins de la Providence de le fixer sur un ami qui vous est si anciennement et si profondément connu. Mon Dieu, que les bons confesseurs sont rares ! les uns ne s'inquiètent pas de votre perfection, les autres vous en troublent l'esprit en

vous jetant dans la contention ou dans l'excès des pratiques ; les uns sont toujours contents, les autres jamais. D'un autre côté, les caractères sont difficiles à manier, les âmes se troublent, se découragent ou se négligent si on ne les aide suivant leur besoin ; plus je vais, plus je m'aperçois de la grande importance du choix de l'aumônier dans une maison religieuse.

"Adieu, mon cher père, que votre lettre m'a fait de plaisir en me rappelant ce beau Dauphiné et tous les gens de ce pays que j'aime bien ! Pourtant je ne pense pas maintenant à la Visitation, je suis trop attachée à l'Assomption."

La chère Mère aime sa nouvelle fondation, mais elle en prévoit les difficultés. Tout est intuition chez elle, rien n'est encore commencé et déjà ses réflexions semblent le fruit d'une longue expérience. Quant à M. Combalot, l'avenir ne le préoccupe pas ; il est tout au présent, à son œuvre et aux âmes qu'il est chargé d'y conduire. Joséphine de Commarque doit arriver à la fin du mois ; il lui écrit pour fortifier son cœur au moment des adieux :

"Enfin tout s'arrange pour votre prochain départ, ma chère enfant, je comprends la lutte que votre cœur éprouve à mesure qu'il pressent une séparation que la nature redoute ; mais vous êtes une fille de grâce, vous comprenez que cette séparation n'a rien de réel au fond, puisque la foi et la charité absorbent toutes les distances, et que l'amour surnaturel surpasse infiniment l'affection de la chair et du sang. Laissez cependant à ce pauvre cœur le droit qu'il réclame, ne repoussez pas trop fortement les larmes qui viennent d'une affection filiale et fraternelle ; mais allez souvent au pied du tabernacle entretenir votre Époux. Il vous appelle, il vous réclame, il vous veut tout entière. Vous êtes la fille de sa divine Mère ; elle vous a marquée de l'auréole des vierges qui doivent former son cortège dans la Jérusalem céleste. Courage donc, mon enfant, courage. Oh ! que votre récompense sera belle, et votre sacrifice utile à vos parents ici-bas ! En vous consacrant à Marie, vous attirerez sur toute votre famille de précieuses bénédictions ; Marie se fera la patronne, la douce providence de tous ceux qui vous sont chers. Soyez sans faiblesse en leur présence, faites généreusement votre sacrifice, et qu'il n'y ait que Jésus pour recevoir les larmes que la nature vous fera verser."

En écrivant cette lettre, l'abbé Combalot ne se doutait pas de la nouvelle épreuve que la vocation de Mlle de Commarque allait traverser. Des difficultés imprévues s'élevèrent tout d'un coup, et celles-là si graves que l'œuvre tout entière aurait pu s'y trouver compromise. C'est Mère Marie Thérèse elle-même qui va nous les raconter.

"M. Combalot n'étant pas revenu à Périgueux, comme il l'avait annoncé à mes parents, ceux-ci commencèrent à ne plus vouloir me laisser partir. L'abbé m'avait surtout recommandé de garder le plus grand secret sur ses projets, me disant que si le clergé de Paris le savait, et surtout l'archevêque, cela ferait tout manquer, parce qu'on ne lui permettrait jamais d'entreprendre cette nouvelle œuvre dans le diocèse. Il fallait donc commencer dans l'ombre et le secret, et M. Combalot avait même ajouté que nous serions peut-être obligées de rester plusieurs années sans porter l'habit religieux. Il m'avait fait toutes ces recommandations, mais s'était bien gardé d'en dire un seul mot à mes parents ; ce fut la cause de mes difficultés.

"On avait dit à ma mère que l'abbé Combalot était un homme entreprenant, sans aucune prudence. Ma mère, naturellement fort émue, écrivit à Paris à une de nos amies qui était pénitente de Mgr de Quelen, pour la prier de voir l'archevêque et de lui demander ce qu'il conseillait de faire à mon sujet. Mme de B. répondit à ma mère qu'elle venait de faire sa commission. Monseigneur lui avait dit que M. Combalot, toujours fort exalté et nullement pratique, avait déjà essayé de fonder cette œuvre, et qu'il ne lui permettrait jamais de l'établir dans son diocèse. Enfin, Mme de B. était chargée de dire à ma mère que l'œuvre n'existait pas, n'existerait jamais, et que si je voulais me faire religieuse, je devais venir à Paris, où monseigneur se chargerait de me faire entrer au Sacré-Cœur et aurait pour moi les bontés les plus paternelles.

"Lorsque ma mère me lut cette lettre, je fus atterrée et je ne lui cachai pas mon chagrin, lui disant qu'elle serait peut-être cause que cette œuvre manquerait ; que je savais très bien l'opposition de l'archevêque et du clergé de Paris, c'est pour cela qu'on voulait faire les premiers essais d'une manière secrète, mais sa démarche allait tout compromettre et tout faire échouer. J'ajoutai : "Pour une chose qui n'était pas encore commencée, je ne serais pas allée contre votre volonté. Si vous m'aviez parlé de ce que vous vouliez faire, je vous aurais suppliée de ne pas écrire, vous assurant que j'aimais mille fois mieux renoncer à l'Assomption." Je témoignai assez vivement à ma mère toute la douleur que cela me causait, et je lui dis que si je ne pouvais aller là, je revenais à ma première idée d'entrer au Carmel.

"Le temps s'avancait, nous touchions presque à la fin des vacances de 1839. Ma famille, voulant surtout me détourner du Carmel, demanda à mon confesseur d'aller consulter Mgr Gousset. Je ne puis dire combien je tenais à l'Assomption ; j'étais tout angoissée, persuadée que l'évêque conseilleraient mes parents de m'y faire renoncer. Aussi, lorsque ma mère me dit que monseigneur conseillait au contraire de me laisser faire un essai à Paris, je montrai une telle joie que ma pauvre mère en fut toute blessée. Ma joie était d'autant plus grande que j'avais fait le sacrifice de faire partie de l'œuvre, et que ce sacrifice m'avait beaucoup coûté.

"Je ne savais pas encore comment je pourrais faire le voyage : une dame de nos amies et son fils, élève de Saint Sulpice, devaient retourner à Paris dans les premiers jours d'octobre. Il fut décidé que je partirais avec eux. Mon pauvre père m'accompagna jusqu'à l'habitation de Mme N. Il n'y avait pas encore de chemin de fer, et il nous fallut de Bordeaux à Paris deux jours et trois nuits en diligence.

Voici maintenant le récit de l'arrivée. Nous ne changeons rien au style pittoresque de Mère Marie Thérèse :

"Je crois que nous arrivâmes le 5 octobre. On devait venir me chercher aux Messageries royales ; et, en effet, une jeune personne vint à moi et me demanda si je n'étais pas Mlle de Commarque. Je lui répondis affirmativement. Notre Mère m'ayant écrit qu'elle viendrait elle même me chercher, je croyais m'adresser à elle en ce moment. M. Combalot m'avait fait une telle description de la taille, des beaux yeux, du front virginal et de l'air de reine de Mlle Eugénie, que je ne reconnaissais pas du tout la vérité de la description qui m'avait été faite ; cependant je cherchais à me persuader que la personne présente avait les qualités tant vantées et en moi-même je disais : "Mais oui, en effet, elle a de beaux yeux."

"Nous traversions la cour des Messageries, lorsque je vois ma compagne se jeter à terre ; elle était tombée sur une scie et s'était fait un trou à la jambe, alors elle me dit avec un air que je n'oublierai jamais : "Oh ! quel bonheur, il n'y a que ma jambe de coupée, ma robe n'est pas déchirée." J'avoue que je fus fort étonnée de cette exclamation, je pensais en moi-même : "Ou cette sœur est une sainte, ou c'est une sottise ; mais ce n'est certainement pas Eugénie. "

La personne que notre Mère avait envoyée à sa place au devant de sœur Marie Thérèse n'était pas encore une sainte et ne fut jamais une sottise ; c'était notre chère sœur Marie Augustine, petite de taille, vive dans ses mouvements et dans ses impressions, qui ne pensait à ce moment qu'au manque de pauvreté qu'eut entraîné sa robe déchirée. L'amour de la pauvreté était si grand chez nos premières Mères qu'il dominait jusqu'au sentiment de la douleur.

"Nous allâmes rue Férou, continue sœur Marie Thérèse, et là je trouvai notre Mère qui, à son grand regret, n'avait pas pu venir au devant de moi. Lorsque je l'aperçus, je reconnus sans peine la personne dont M. Combalot m'avait fait le portrait ; mais sa délicatesse me frappa ; elle semblait ne pas pouvoir se soutenir et sa taille pliait comme un roseau. Ma première impression fut de me demander si elle vivrait longtemps : elle était si pâle et paraissait si faible ! Sa vie avait bien changé depuis qu'elle était sous la direction de M. Combalot ; il lui faisait faire des

mortifications excessives, et ces austérités, jointes à de grandes préoccupations, l'avaient complètement épuisée.

"Une seule chose m'inquiétait en arrivant à Paris : je craignais que ces jeunes filles élevées dans le luxe ne comprissent pas très bien la pauvreté religieuse. Peut-être, me disais-je, prendront-elles pour la vraie pauvreté, un peu plus de simplicité dans les meubles ou la nourriture ; mais je fus bientôt rassurée. Nous partîmes le soir pour Meudon ; on me donna une toute petite chambre où était un petit lit avec un matelas, – les autres sœurs couchaient déjà sur la paille ; – le reste de l'ameublement consistait en une chaise, une image et un bénitier. Cette chambre était cependant l'endroit le plus luxueux de la maison. Partout la pauvreté, on pourrait même dire le dénuement. On disait déjà l'office en chœur : les sœurs n'étaient que quatre, mais elles arrangeaient dans une chambre des chaises placées comme des stalles, et à chaque *Gloria Patri* on se levait très gravement pour l'inclination. Cet office me produisit un effet que je ne puis dire ; il me parut si solennel qu'on n'est certainement pas plus touché de nos belles cérémonies d'aujourd'hui que je ne le fus alors."

En entrant dans ce petit pavillon de Meudon, qui ne fut qu'une station provisoire de la fondation, Joséphine de Commarque se sentit donc comme enveloppée d'une atmosphère de piété et de foi ; elle était dans la maison de Dieu, sous la tente dressée en l'honneur de Notre-Dame, et pouvait dire en toute vérité : "J'ai trouvé le lieu de mon repos ; c'est ici que j'ai fixé ma demeure."

CHAPITRE III

PREMIÈRE CHAPELLE DE L'ASSOMPTION, RUE DE VAUGIRARD.
 – PREMIÈRE MESSE, 9 NOVEMBRE 1839. –
 DEUX NOUVELLES SŒURS : SŒUR MARIE JOSÈPHE
 ET SŒUR MARIE GONZAGUE.

Mgr Affre, qui portait un intérêt réel à la nouvelle congrégation, trouvait avec raison qu'il n'était pas à propos que des personnes aussi jeunes et aussi distinguées eussent à sortir pour aller à la messe et aux offices de la paroisse. "Tâchez donc, disait-il à l'abbé Combalot, de leur trouver une maison, je me charge de vous faire autoriser à avoir une chapelle avec le saint Sacrement et la messe tous les jours." Inutile de dire la joie des Sœurs et leur reconnaissance. On se mit bien vite à la recherche d'un local convenable, pas trop cher, et on trouva rue de Vaugirard une assez grande maison entre cour et jardin, l'un et l'autre fort petits, mais suffisants pour la jeune communauté qui n'était pas exigeante et n'avait qu'un seul désir : posséder une chapelle avec le saint Sacrement. Cette maison, située à côté d'un couvent de la Visitation, avait été d'abord habitée par Lamennais ; depuis, elle a été occupée par les œuvres de Saint Sulpice et la chapelle a longtemps conservé sa destination.

Cette chapelle était située tout en haut de la maison : c'était une pièce plus longue que large, avec un cabinet pouvant servir de sacristie. Le tout fut tapissé avec un papier fort modeste qui parut magnifique ; un autel en bois fut peint blanc et or, et au-dessus de l'autel on perça dans le mur une sorte de fenêtre en ogive où du papier de différentes couleurs simula des vitraux. D'après les récits de Mère Marie Thérèse, nos Mères trouvaient cela très beau : on est facilement charmé lorsqu'on est jeune et sous l'empire d'un grand amour.

La maison de Meudon ayant été louée jusqu'au mois de novembre, ce fut vers la fin d'octobre que la petite famille religieuse vint s'établir rue de Vaugirard. Le déménagement fut bien simple ; on n'avait rien ou presque rien à emporter, mais les derniers arrangements de la chapelle préoccupaient tous les cœurs.

La première messe fut célébrée par M. Combalot le 9 novembre 1839, jour de la dédicace de la basilique du Saint Sauveur à Rome, et de la fête de saint Théodore martyr. Qui dira la joie, l'émotion de ces âmes données à Jésus-Christ, lorsqu'elles le virent prendre possession de son tabernacle et poser sa tente dans leur propre demeure ? "C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel, pouvaient-elles dire en toute vérité : *Domus Dei et porta cæli*." Désormais la fondation est faite, Celui qui en est le sceau est là pour soutenir les courages, triompher de tous les obstacles. C'était l'impression de sainte Thérèse à chacune de ses fondations : lorsque le saint Sacrement avait pris possession de la chapelle, elle ne redoutait plus aucune difficulté, aucune épreuve.

Remarquons ici une heureuse coïncidence. La fête de la basilique de Latran, *Mère et maîtresse de toutes les Églises*, ne semble-t-elle pas providentiellement choisie pour la fondation de la première chapelle de l'Assomption ? Quel chant prophétique que cette hymne de la liturgie du jour : *Cælestis urbs Jerusalem*. N'est-ce pas une Jérusalem nouvelle, "une bienheureuse vision de paix" qui s'élève de ces murs destinés à abriter le berceau d'une congrégation religieuse ? Elles sont là, taillées par la main du Christ, ces pierres vivantes qui vont former les

assises de l'édifice. *O sorte nupta prospera ! O sort heureux d'épouse ! asile nouveau ouvert à toutes les âmes qui veulent aimer Jésus-Christ et souffrir pour lui. Quiconque a supporté des souffrances pour l'amour du Christ y est conduit par sa vertu, chante aujourd'hui l'Église. Ainsi, sous les entailles du ciseau salutaire et les coups redoublés de l'affliction s'élèvent les pierres de cet édifice que son architecte cimente dans une bienheureuse union.*³⁵

Nous retrouvons dans une conférence de notre Mère le souvenir ému de cet anniversaire. Après avoir rappelé les paroles de l'Évangile : *Il faut qu'aujourd'hui je loge dans ta maison*, et parlé de la joie de Zachée qui désirait si vivement connaître Jésus, la Mère ajoute : "Cette fête de la dédicace de l'Église du Sauveur est l'anniversaire de la première messe dite à l'Assomption, et c'est pour nous un bien doux souvenir ! Mère Thérèse Emmanuel et moi avions préparé ce premier tabernacle, ce premier autel, cette première chapelle ! Pauvre et misérable chapelle il est vrai, mais qui nous paraissait très belle alors, parce que nous l'avions ornée de notre mieux et avec tout notre amour. Aussi lorsque Notre-Seigneur prit possession de ce petit tabernacle, ce fut pour nous une immense joie, et jamais dans la congrégation on n'a oublié de célébrer cet anniversaire. Depuis ce jour, Notre-Seigneur ne nous a plus quittées et nous avons le bonheur de vivre sous le même toit que notre Maître."

Ce 9 novembre 1839 fut donc une grande date pour l'Assomption. Désormais, pour ces jeunes filles qui portent encore l'habit du monde, la vie religieuse est constituée. Jésus-Christ est au milieu d'elles ; elles sont à lui et peuvent dire avec le Psalmiste : *Que craindrai-je ? Le Seigneur est avec moi ; devant quoi m'arrêterai-je ? Le Seigneur est ma force*. Elles chanteront cette parole le jour de leur profession religieuse et adoptent déjà les noms nouveaux qu'elles porteront pendant toute leur vie. Eugénie Milleret devient *sœur Marie Eugénie de Jésus* ; – Catherine O'Neill, *sœur Thérèse Emmanuel de la Mère de Dieu* ; – Anastasie Bévier, *sœur Marie Augustine de Saint Paul* ; – et Joséphine de Commarque, *sœur Marie Thérèse de l'Incarnation*.

"Nous sentions, dit Mère Thérèse Emmanuel, que c'était le commencement d'une grande œuvre, Dieu agissait tellement ! C'était la source de notre vie religieuse de l'Assomption : des vases qui se remplissaient pour pouvoir ensuite se répandre. Nous étions pénétrées, notre Mère surtout, des grandes grâces que Dieu nous faisait dans ces premiers temps. On nous disait les bénédictions spéciales attachées au début des fondations, et nous l'éprouvions. Les choses surnaturelles semblaient nous toucher et nous être sensibles, nous avions les oreilles tout ouvertes pour écouter Dieu et nous le sentions présent au milieu de nous. La pauvreté réelle dans laquelle nous vivions nous établissait dans un haut détachement des choses créées, et l'obéissance, que M. Combalot nous faisait pratiquer à tout instant et sans aucun ménagement, brisait notre volonté, c'est-à-dire l'obstacle qui nous eût empêchées d'aller à Dieu."

C'est qu'elle était rude l'obéissance exigée par l'abbé Combalot, descendant aux plus petits détails et ne tenant compte d'aucune difficulté. Les mortifications et les humiliations étaient le pain quotidien des nouvelles postulantes et leur père spirituel les initiait pratiquement à tous les secrets de l'ascétisme religieux. Kate se soumettait à tout : décidée à devenir une sainte, rien ne lui coûtait pour atteindre ce but, et ce qu'elle devait enseigner plus tard, elle le pratiquait déjà.

"Dès ces commencements, sa générosité est sans égale, lisons-nous dans les notes. Il suffit qu'un acte lui coûte pour qu'elle s'y porte résolument ; elle s'offre à faire les ouvrages les plus grossiers de la maison, et choisit de préférence tout ce qui peut déplaire à la nature. Sa belle intelligence trouverait dans l'étude de réelles satisfactions ; elle sacrifie ce goût si prononcé pour les choses de l'esprit pour ne voir dans le travail que la pénitence. Les sœurs sont profondément édifiées de son obéissance et de son courage : souvent, dans le silence de la salle de communauté, où toutes travaillent ensemble, sœur Thérèse Emmanuel se met à genoux et

³⁵. Hymne de la Dédicace.

s'accuse publiquement d'une pensée d'orgueil qui vient de lui traverser l'esprit. Son directeur l'exige et elle obéit fidèlement. Tout, dans ses actes extérieurs, témoigne de ses efforts pour vaincre sa nature. Dans ses rapports avec sa supérieure, elle est comme un enfant, souple, soumise, dépendante, tendrement respectueuse." Ne l'avons-nous pas toujours vue ainsi ? et de tous les exemples que la chère Mère nous a donnés, celui-ci n'est-il pas le plus remarquable et le plus touchant ?...

Une page écrite au mois de novembre 1839 nous montre comment Mère Thérèse Emmanuel comprenait déjà la vie religieuse, et avec quelle vigueur elle engageait la lutte pour briser les entraves qui l'arrêtaient dans sa route vers Dieu :

"Je suis maintenant toute à vous pour l'éternité, mon Sauveur et mon Dieu, à vous dans l'affliction et la joie, dans la pauvreté et la richesse, dans l'abaissement et l'élévation, dans la soumission et le commandement, car je renonce à toute consolation, à tout bien, à toute grandeur, à toute volonté pour trouver dans votre croix tout ce que je cherche et tout ce que je quitte. Vous serez ma force pour vaincre ma nature rebelle, vous ne m'avez appelée à partager votre triomphe qu'en livrant votre bataille, et aujourd'hui, mon divin Roi, je déclare guerre à mort à tous vos ennemis, car dans la mort est la victoire : mort de ma volonté, de ma personnalité, de mon jugement, des occupations de mon esprit, des jouissances intellectuelles qui me sont chères. Je promets de quitter tout cela, mon Seigneur, pour prendre le chemin sûr et empourpré de votre sang où mon orgueil intellectuel n'est ni satisfait par la raison, ni flatté par aucune élévation.

"Je ne lirai pas un livre, même de piété, qui pourra me sortir de la ligne tracée par mon directeur en m'élevant au-dessus des réflexions que les souffrances de Jésus-Christ font naître dans mon âme. Ce point est essentiel, il faut l'accomplir coûte que coûte, et s'il me semble rude de m'arracher ainsi à ce qu'il y a de plus intime en moi, – la pensée, – que je me souvienne que j'ai choisi librement de suivre la croix de Jésus-Christ, et que je me suis dévouée à la conduite de l'abbé Combalot pour contribuer sous sa direction à fonder une œuvre dont la conception est sienne et non mienne. Il faut que je veille avec soin dans les études à les faire purement, dans l'intention de l'œuvre, me rappelant sans cesse que je dois estimer comme de la boue toute science autre que celle de Jésus crucifié.

"Pour mortifier cet esprit d'orgueil, il me faut pratiquer toutes les humiliations que notre règle prescrit, sans faire attention aux répugnances ; elles me feront sentir le saint joug de mon maître Jésus-Christ, que j'embrasse aujourd'hui avec tant de joie. Quand ces choses semblent difficiles à mon orgueil, oh ! que je me rappelle que je ne suis pas seule dans le combat et que je ne puis pas mériter une couronne en ménageant mes faiblesses, mais en les détruisant ! Où sera ma ressemblance à l'immortelle victime de nos iniquités, si je dépose sa croix quand je la trouve lourde ?

"Mon but en entrant dans la vie religieuse est de copier la vie mortelle de mon Sauveur. Que puis-je faire de plus noble ? Quelle sera notre occupation dans le ciel, sinon de suivre l'Agneau partout où il va, chantant le cantique d'éternelle louange ? et si, mourant à nous-même par le renoncement et l'obéissance, nous pouvons, sans attendre la séparation de l'âme et du corps, devancer notre récompense et anticiper notre bonheur, qui ne le ferait pas ? O mon Dieu, martyrisez-moi par mes efforts, mais bénissez-les ; qu'ils réussissent à ravir ce royaume que les violents seuls emportent."

La ferveur communicative de sœur Thérèse Emmanuel imprimait un élan d'amour à toute la communauté, et les exemples de mortification, d'esprit de prière, de patience et de sainte gravité de la jeune supérieure donnaient un caractère profondément religieux à cette fondation nouvelle. Chacune voulait marcher à grands pas dans le chemin de la perfection, c'était une touchante émulation de zèle. Toutes apportaient à l'œuvre un dévouement sans bornes, une pleine confiance dans l'avenir, c'était plus que de l'espérance, c'était une certitude : *Dieu le veut !* aurait pu être leur cri de guerre.

Sœur Marie Thérèse était pleine de ferveur, d'amour pour la pauvreté et l'obéissance, de vénération pour notre Mère ; nous pouvons dire qu'elle a conservé jusqu'à la mort ces trois caractères. Ajoutons-y la pointe originale de son esprit, qui apportait dans la communauté beaucoup d'entrain et de gaieté.

Sœur Marie Augustine, que nous apprendrons bientôt à connaître, n'entendait pas rester en arrière. Elle était déjà dévorée du zèle des âmes, pleine d'une sainte passion pour la justice et la vérité, et d'elle aussi nous pouvons dire que cette flamme allumée par le Saint Esprit ne s'est jamais éteinte ; l'amour de la vérité divine a été la dernière passion de sa vie. Nous en avons eu la preuve dans des notes qui nous ont été remises après sa mort. Toutes les questions qui touchaient Jésus-Christ, l'Église, les destinées de la France chrétienne la passionnaient encore, et nous avons été émues en retrouvant au milieu de ses papiers personnels cette page intitulée : *Adieux au monde* qui résume sa jeunesse et porte la date de 1839 :

Au monde j'ai donc dit un éternel adieu ;
 Je l'ai quitté pour toi, pour toi seul, O mon Dieu !
 Je l'ai fui pour toujours avant de le connaître,
 J'ignore sous nos pas les plaisirs qu'il fait naître,
 Plaisirs qu'il fait, dit-on, payer par tant de pleurs...
 La terre fut pour moi si stérile de fleurs !
 Je n'ai point d'une mère éprouvé la tendresse,
 Du bonheur dans ses yeux puisé la douce ivresse ;
 Elle n'a point de soins entouré mon berceau,
 Et mes larmes d'enfant n'ont cherché qu'un tombeau.
 Je ne connus jamais les caresses d'un père,
 Ni les baisers si doux d'une sœur ou d'un frère ;
 Sans guide et sans appui je parus ici-bas.
 Mais, Seigneur, je t'adore et ne t'accuse pas :
 Que dis-je, t'accuser ? Ah ! que plutôt mon âme,
 S'élevant jusqu'à toi sur des ailes de flamme,
 Aux chants du séraphin unisse ses accords ;
 Gloire à toi ! ta bonté sourit à mes transports.
 Non, non, ta main pour moi ne fut point trop sévère,
 Car un jour tu m'as dit : "Enfant, voilà ta mère !
 C'est la mienne ; regarde, elle veut bien de toi,
 Consacre-lui les jours, aime-la comme moi."

Vierge sainte, ma mère, oh ! que ce nom est doux,
 Et qu'il est doux surtout lorsqu'il s'adresse à vous !
 Aux heureux d'ici-bas qu'un autre porte envie,
 Vous contempler suffit à mon âme ravie ;
 Heureuse pour jamais au pied de vos autels,
 J'y prêterai l'oreille aux concerts éternels.
 Mon âme, franchissant les célestes portiques,
 Unira sa prière aux plus divins cantiques ;
 Du Seigneur appliquée à méditer la loi,
 Je marcherai sans crainte aux clartés de la foi.
 Le Seigneur est ma force, en lui je me confie ;
 Seul il est la lumière et la joie de ma vie.
 O Jésus, ô mon Maître, ô mon céleste Époux,
 Mon espoir, mon bonheur, c'est d'être toute à vous
 Que puis-je désirer au ciel et sur la terre ?

Vous contenter, Seigneur, vous servir et vous plaire ;
 Disposez de mon sort, je suis entre vos mains,
 Accomplissez sur moi vos éternels desseins.
 Qu'importe à l'exilé regagnant la patrie
 Que la route en paraisse ou pénible ou fleurie ?
 Soit que sur tous mes pas vous versiez vos bienfaits
 Ou bien que du malheur je subisse les traits,
 Docile à votre joug, à votre loi soumise,
 Je veux que votre grâce, ô mon Dieu, me suffise ;
 Je veux, vous bénissant jusqu'à mon dernier jour,
 Que mon dernier soupir soit un soupir d'amour.

La vraie vie religieuse de l'Assomption commença donc rue de Vaugirard, et à cause de cela les moindres détails nous intéressent : "Le silence était strictement gardé, nous dit Mère Marie Thérèse, les heures d'office et d'oraison très régulièrement observées. Nous étions debout à quatre heures ; Prime se récitait, comme à présent, avant la messe, qui était dite par M. Combalot. Souvent, après le déjeuner, le Père nous faisait à la chapelle des instructions toutes brûlantes d'amour de Dieu : Il nous donnait des leçons de latin, nous faisait étudier les Pères de l'Église et faire des commentaires sur les Psaumes, ce que nous trouvions fort difficile. Le travail de notre Mère le rendait très fier ; mais le nôtre lui paraissait, je crois, assez médiocre. Sœur Eugénie nous enseignait, sous sa direction, le *Traité de l'Incarnation* de saint Thomas. N'ayant entre ses mains que le texte latin, elle le traduisait et le résumait à mesure qu'elle nous le dictait."

On le voit, les études étaient fortes et les élèves pleines d'ardeur. Sœur Thérèse Emmanuel et sœur Marie Augustine travaillaient avec passion. C'était à qui se lèverait le plus tôt pour se servir de l'unique dictionnaire latin que possédait la communauté. C'est que la pauvreté était grande dans la petite maison de la rue de Vaugirard ! C'était un tel dénuement, que lorsque Mlle de la Rocheponcier, qui avait connu Catherine O'Neill à l'Abbaye aux Bois et avait un vague désir de la suivre à l'Assomption, vint la voir, elle fut épouvantée de la pauvreté de cette installation. "Mais c'est qu'il n'y a rien dans cette maison ! disait-elle ; comment s'habituer ici ? ... Vous avez à peine le strict nécessaire."

Sœur Thérèse Emmanuel s'étonnait qu'on pût être arrêté par une semblable raison, et cependant elle souffrait, mais courageusement et en silence. "Dans ce temps-là, dit-elle, il fallait savoir marcher sur son cœur et se taire. Si j'avais faibli, qu'aurait dit ma sœur ? et pour moi il s'agissait d'être fidèle à Dieu. La maison était si pauvre ! Il n'y avait pas de meubles, tout était nu : juste quatre ou cinq chaises pour nous asseoir. Marianne et moi, nous trouvions cela triste à côté de notre joli petit appartement de l'Abbaye aux Bois ; c'était pour ma sœur de vraies souffrances, et tous les jours elle me faisait une scène, me suppliant de quitter cette maison et de retourner avec elle dans notre pays."

Heureusement Marianne avait une grande admiration pour sœur Marie Augustine, qui la calmait et lui faisait prendre patience, mais sans compter aucunement sur sa vocation. C'était une question de temps pour l'habituer à se passer de sa sœur ; ses saillies bizarres étaient une grande croix pour Kate et troublaient souvent le silence du couvent. Un jour, à la chapelle, en pleine instruction de l'abbé Combalot, elle s'écrie tout à coup : "Nous *suffocotons*, il faut ouvrir une fenêtre." Vous jugez de l'étonnement du prédicateur et du fou rire qui saisit l'auditoire. Au fond, Marianne était bonne, très pieuse même, malgré son originalité ; elle aimait tendrement la sainte Vierge et disait à sa sœur : "Toi, tu ne vis que pour Notre-Seigneur ; moi, pour sa mère." Mais la vocation religieuse lui manquait.

Cependant l'Avent arrivait. M. Combalot, dont la grande dévotion était le Verbe incarné, eut la pensée d'initier ses filles aux beautés de la liturgie en leur faisant réciter comme

préparation à la fête de Noël le Bréviaire romain au lieu de l'office de la sainte Vierge, qu'elles disaient tous les jours. Lui-même expliquait les leçons et les hymnes, et, comme les Sœurs comprenaient déjà le latin, ce fut un enthousiasme indescriptible pour ces pages sublimes du prophète Isaïe annonçant Celui qui doit venir, ces hymnes suppliantes qui appellent le Désiré des nations, ces exclamations formées des soupirs des patriarches et des prophètes, et enfin ces antiennes des derniers jours qui semblent compter les heures qui nous séparent encore de l'arrivée du Messie, attendu depuis tant de siècles. Les âmes étaient préparées, et quand vint la nuit de Noël, de vraies promesses, presque des vœux, consacrèrent pour toujours au Verbe fait chair et à sa divine Mère les quatre premières religieuses de l'Assomption.

Ce fut au couvent de la Visitation, tout proche de leur maison, qu'elles allèrent entendre la messe de minuit. Sœur Marie Eugénie devait se rappeler la messe entendue à la Côte-Saint-André, il y avait un an, et l'émotion qu'elle avait éprouvée à la vue du tabernacle, si longtemps voilé à ses yeux. Que de grâces pendant cette année ! L'œuvre de sa vie était enfin commencée, Dieu lui envoyait des sœurs pleines de courage, et la Providence lui avait fait sentir bien des fois sa maternelle sollicitude.

Les Sœurs demandèrent à conserver le Bréviaire romain pendant toutes les fêtes de Noël, puis elles ne voulurent plus le laisser. Notre grande dévotion à la liturgie de l'Église date donc de ce premier Avent 1839 et de cette petite chapelle, rue de Vaugirard, où les Matines se récitaient le soir autour d'une table placée au milieu du chœur afin de n'avoir pas à allumer deux bougies. C'était la pauvreté dans toute sa splendeur.

C'est aussi de cette époque que date notre grande dévotion à la fête de Noël, qui devait dans la suite devenir la nuit solennelle de la rénovation de nos vœux.

M. Combalot, ayant eu à quitter Paris au moment de cette fête, écrivit à sœur Thérèse Emmanuel la lettre suivante, que nous aimons à conserver pour les novices de l'Assomption, consacrées tout spécialement au saint Enfant Jésus. Bien des traits y rappellent saint François de Sales.

"Ma chère enfant, je vous remercie de m'avoir ouvert votre âme et d'être venue répandre vos peines intérieures dans le cœur de votre père et de votre meilleur ami. Appliquez-vous, ma fille, à ne pas vous effrayer de ces luttes et à mépriser ces craintes de n'avoir pas été assez vigilante dans le combat. Je vous le dis avec une entière conviction : jamais, dans ces états pénibles, vous n'offensez Dieu, assez du moins pour vous en troubler le moins du monde. Dieu ne compte pas avec nous ; c'est la disposition générale de l'âme qu'il regarde, et votre âme ne veut-elle pas être toute à lui ? Ne vous arrêtez pas non plus à ces désirs de souffrance, de crucifiement intérieur ; devenez bien enfant, et demandez à Jésus le lait de sa sainte enfance, pas encore le pain amer du délaissement, du renoncement parfait et de la mort parfaite. Jésus a vécu à Bethléem avant de monter au Calvaire. Croyez, et dites-le bien à vos sœurs, que le noviciat de l'Assomption doit se faire dans la crèche de Bethléem encore plus que sur le Calvaire.

"Sur le soir de la perfection religieuse, les déchirements, les couronnes d'épines, les désolations du jardin des Oliviers ne vous manqueront pas. Maintenant reposez-vous avec l'Enfant Jésus dans les bras, sur les genoux et sur le sein de notre divine Mère.

"La Crèche est bien une école de pauvreté, d'obéissance et de renoncement ; mais si l'Enfant Jésus a froid, il a du moins pour se réchauffer les baisers de sa douce Mère ; s'il est pauvre, elle peut l'envelopper avec son amour ; s'il est emmailloté dans des langes, il est bercé par ses mains virginales. Aussi la naissance de Jésus est un mystère *joyeux*, et non *douloureux*.

"Je veux aussi que notre enfance spirituelle, que notre noviciat ait ses consolations. Livrez-vous donc, ma fille, à ces joies naïves de la sainte Enfance ; laissez-vous porter doucement par le divin Enfant, qui, tout petit qu'il est, porte sa Mère, bien plus encore qu'il n'en est porté. Désaltérez-vous aux suaves douceurs de la piété, de la communion, de la céleste charité.

N'allons pas trop vite, oh ! non ; Jésus a vécu trente ans à Bethléem ou à Nazareth : ces deux asiles sacrés doivent être pour mes filles les deux grandes stations de la vie religieuse. C'est à Bethléem, à Nazareth, qu'elles chercheront les vertus modestes, petites, simples, cachées, du silence, de la pauvreté, de l'esprit d'oraison, et toujours elles y jouiront de la présence de Jésus, de Marie et de Joseph. Plus tard, les grands combats, les rudes assauts ; mais elles auront grandi, la trentième année de leur perfection sera venue. Maintenant c'est la période de l'enfance spirituelle, il faut y passer, y vivre longtemps. Aux petits, les petites vertus. Il ne convenait pas que les grands sacrifices parussent dans l'enfance du Sauveur. Berçons le Poupon sacré, et recueillons autour de son céleste berceau ces belles et suaves fleurs qui croissent dans l'étable de Bethléem.

"Oh ! que le mystère de la sainte Enfance me plaît ! que j'aime à m'enfermer dans cette brillante caverne, plus riche à mes yeux que tous les palais des rois ! Je devrais, à mon âge, être un peu accoutumé à porter la croix, à suer sur la montagne des abandonnements et des tristesses ; mais je me tiens autant que je le puis autour du sacré berceau. J'y vois Marie toute joyeuse, ses yeux n'y versent que des larmes d'amour, son visage est rayonnant de bonheur ; saint Joseph partage la joie de sa divine épouse, et il me semble que, pressé sur la poitrine de Notre-Dame, le céleste Enfant ne pense plus au Calvaire.

"Commençons donc par les mystères joyeux de la sainte Enfance et que ce soit le patrimoine des novices de l'Assomption. Les oraisons des forts sont pour les forts : nous ne sommes que de petits enfants. Lisez pendant ces fêtes tout ce qui vous portera le plus à l'amour de ces divins mystères. Saint François de Sales, saint François d'Assise en faisaient leurs délices.

"Soyez toutes saintement joyeuses et suavement enfantines ; et pour vous, ma chère fille, devenez-le encore plus que vos sœurs, afin de détruire cette disposition qui vous porte aux choses trop difficiles, trop ardues de la vie spirituelle. Recevez les conseils de votre père avec une douceur joyeuse. Dites à vos sœurs que pendant les quarante jours qui vont succéder à la naissance de notre Dieu enfant, je désire qu'elles n'aient d'autre supérieur que ce divin Poupon. Entendez Notre-Dame qui vous dit : "Faites tout ce qu'il vous dira du fond de son sacré berceau."

"Il vous demandera le silence, mais ce sera pour vous parler lui-même ; il vous montrera ses pauvres langes, mais c'est Notre-Dame qui les a faits ; ses petites mains sont quelquefois privées de leur liberté naturelle, mais sa douce Mère l'embrasse lorsqu'il ne peut l'embrasser. Vous croyez qu'il a froid dans cette étable tout ouverte ; mais le bon saint Joseph est occupé à boucher les ouvertures de la caverne, et sa divine Mère si empressée à le réchauffer sur sa poitrine, qu'il se trouve plus à l'aise que dans le palais d'Hérode. Or, je veux être pour vous le bon saint Joseph et notre chère sœur Eugénie tiendra la place de Notre-Dame. Voyez comme je m'arrange pour vous faire aimer la pauvreté, l'obéissance, la sainte mortification de la Crèche. Je vous y rendrai la vie si douce, ma bien aimée fille, que nous en trouverons le mystère toujours joyeux."

C'est vers ce temps, au mois de janvier 1840, que nos Sœurs commencèrent à adopter une sorte de costume religieux en attendant qu'il fût possible de prendre le saint habit. Notre Mère et Mère Thérèse Emmanuel inventèrent un bonnet de postulante que sœur Marie Thérèse déclare charmant ; mais, par pauvreté, il fallait user les robes apportées du monde, ce qui faisait un ensemble assez misérable, elle-même en convient. "C'est que nous n'étions pas riches, ajoute Mère Thérèse Emmanuel, nous économisions tous nos petits sous : il fallait payer le loyer, entretenir la chapelle, nous vêtir et nous nourrir. Nous ménagions tout ; nous soignons nos livres, nos vêtements, nos quelques meubles comme de vrais pauvres, car nous n'avions que nos petites rentes de jeunes filles pour subvenir à tout."

Les notes de Mère Marie Thérèse sont pleines de détails sur la pauvreté de ces commencements. Elle y revient sans cesse, c'est un de ses souvenirs les plus doux. Laissons-la

donc nous raconter les incidents qui venaient parfois égayer la communauté, car la pauvreté est source de joie dans la vie religieuse, la gaieté va si bien avec le détachement !

"Sœur Marie Augustine fut un moment chargée de l'économat, et toutes les fois que la bonne venait lui rendre compte de ses dépenses et du prix des choses : "C'est trop cher, disait-elle, Modeste, n'achetez plus de cela." Cette dite Modeste fut obligée de nous quitter ; on nous donna alors une domestique qui était voleuse et qui ne resta que huit jours. Après cela, nous fûmes quelque temps sans avoir personne pour nous servir, et nous faisons la cuisine chacune à notre tour. Sœur Thérèse Emmanuel était la plus habile. C'est elle qui a inventé, d'après des souvenirs de notre Mère, ces tartes bon marché, traditionnelles à l'Assomption, qui sont un des mets les plus populaires en Allemagne.

"Lorsque c'était le tour de sœur Marie Augustine, nous pouvions nous préparer à faire pénitence. Pour aller plus vite et ne pas prendre trop de temps sur ses études, elle mettait des carottes dans une bassine pleine d'eau, puis la viande et tout ce qu'elle avait de provisions. C'était une cuisine à *la Junipère* ;³⁶ mais comme cette manière de faire, très favorable à la mortification, était contraire à la pauvreté, on tâcha de persuader à sœur Marie Augustine de laisser la cuisine et de se charger des balayages.

"Nous allions au marché de la rue de Sèvres. J'étais une fois avec sœur Thérèse Emmanuel, qui était fort distinguée et d'une politesse exquise ; elle disait aux marchands : "Monsieur, nous vous donnerons notre pratique," ce qui n'avait pas l'air de leur faire un grand effet. Nous marchandions du poisson ; on nous demande un prix énorme, j'en offre la dixième partie, et voilà la marchande furieuse, qui nous accable de sottises. Pauvre sœur Thérèse Emmanuel tout effrayée, me dit : "Qu'avez-vous fait ?" et, avec sa politesse accoutumée, elle voulait raccommo-der les choses ; la femme ne criait que plus fort.

"Nous finîmes par trouver une domestique, qui s'appelait Claudine. C'était au moment du carême, très sévère à Paris à cette époque, le maigre était continuel ; nous le fîmes tout entier, sans manquer un seul jeûne. À onze heures, nous prenions pour la collation une tasse de lait, que Claudine avait tous les matins le soin de faire brûler, et lorsqu'on lui en faisait l'observation, elle répondait : "Oh ! mademoiselle, cela ne fait rien, c'est pour les "*maigres*". Elle appelait ainsi les Sœurs qui faisaient maigre ; car Marianne et sœur Marie Josèphe, étant fort délicates, étaient obligées de faire gras. Le dîner n'était pas meilleur que la collation. Je ne crois pas qu'il ait jamais varié entre des haricots brûlés et des pommes de terre *idem* ; et à mes observations, la bonne répondait sans s'émouvoir : "Oh ! cela ne fait rien, c'est pour les maigres."

Nous voyons par ce récit qu'Henriette Halez, devenue sœur Marie Josèphe, faisait enfin partie de la petite communauté de la rue de Vaugirard. Elle y était entrée le 25 février 1840, heureuse de retrouver une famille, de se donner à Dieu et à l'Assomption.

Notre Mère qui suivait cette santé avec sollicitude, avait voulu, avant l'entrée d'Henriette au couvent, la conduire elle-même chez le docteur, et racontait ainsi à M. Combalot le résultat de la consultation : "Les paroles et l'ordonnance du docteur m'ont paru éloigner toute crainte, au moins pour le présent, d'une maladie de poitrine commencée. Il la trouve dans un grand état de faiblesse, et demande surtout des soins, beaucoup de sommeil, une nourriture fortifiante, de l'exercice, du calme et de la gaieté.

"Comme je rentrais toute joyeuse d'être débarrassée de la grande crainte de la savoir poitrinaire, voici qu'Henriette revient de chez son tuteur après avoir essuyé une scène épouvantable : mais c'est fini, elle n'y retournera plus ; elle a tant besoin de soins, et moi, je me sens au fond du cœur un si grand besoin de l'en combler !. ... Je vais la faire coucher à côté du parloir ; le tapis lui tiendra chaud, on y fera du feu, et on lui persuadera bien plus facilement que

³⁶. Allusion au frère Junipère, un des compagnons de saint François. (Récit des *Fioretti*.)

ce n'est pas pour elle. Je la couvre de flanelle ; elle ne fera pas maigre. N'est-ce pas, mon père, c'est ainsi que vous le voulez, et vous m'autorisez pleinement à la tyranniser de la sorte ?"

Une autre postulante ne tarda pas à nous arriver. C'était Constance Saint Julien, née à Paris en 1822 ; elle avait eu aussi le malheur de perdre fort jeune son père et sa mère, et avait été confiée à un de ses oncles, qui lui fit faire son éducation chez les Bernardines de Port Royal. Ces religieuses, dont le nom fut si fameux au xvii^e siècle, avaient été dispersées au moment de la Révolution, puis s'étaient reformées en communauté. Ferventes et très régulières, pures de jansénisme, elles tenaient, comme réparation du passé, à inspirer leurs élèves une grande dévotion au sacré Cœur de Jésus et à l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Ces deux dévotions furent une source de grâces pour l'âme droite et simple de Constance. C'était une enfant aimable, pleine de cœur, très pieuse. À dix sept ans, elle parla sérieusement à son oncle de son désir d'être religieuse, et celui-ci eut la pensée de consulter l'abbé Combalot, qu'il connaissait particulièrement. Le missionnaire eut un entretien avec la jeune fille, et, charmé par sa simplicité, sa piété et son bon sens, il lui proposa d'entrer à l'Assomption.

N'oublions pas que M. Combalot avait à ce moment une grâce spéciale pour réunir les premières Mères de la congrégation ; aussi Mlle Saint Julien accepta-t-elle tout de suite sa proposition. Elle aimait les Bernardines, qui l'avaient élevée ; mais elle était décidée à ne pas entrer dans leur ordre. Dès le mois d'octobre 1839, elle fut présentée aux Sœurs de la rue de Vaugirard qui l'accueillirent avec affection, et notre Mère, la regardant déjà comme une des nôtres, lui demanda sa signature pour la pétition qui devait nous obtenir l'ouverture de notre première chapelle.

La pauvreté de nos commencements n'effraya pas Constance qui était courageuse ; mais elle ne put cependant entrer chez nous que le 16 mars 1840. C'est une lettre de notre Mère à M. Combalot qui nous annonce son arrivée à l'Assomption : "Constance est des nôtres depuis aujourd'hui ; elle a l'air d'une douce et charmante enfant. Mlle R. m'a dit qu'une vie paisible lui convenait à merveille et qu'elle avait un vrai caractère de communauté, aimant à jouer et à rire avec ses compagnes, mais au fond très sérieuse." On donna à la jeune postulante le nom de *sœur Marie Gonzague de la Conception*. Nous la retrouverons souvent dans ce récit.

Nos six premières Mères sont maintenant réunies, et c'est sur elles que va reposer pendant bien des années tout le poids de la fondation. Nommons-les, pour graver leur souvenir dans le cœur des religieuses qui viendront plus tard à l'Assomption : Mère Marie Eugénie de Jésus, sœur Thérèse Emmanuel, sœur Marie Augustine, sœur Marie Thérèse, sœur Marie Joséphe et sœur Marie Gonzague. À elles notre amour et notre reconnaissance !

CHAPITRE IV

ESPRIT DE L'ŒUVRE. — INTRODUCTION AUX CONSTITUTIONS DES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION.

La petite communauté est maintenant constituée. Les Sœurs sont jeunes, ardentes, pleines de courage pour affronter les difficultés du présent, remplies d'espérance pour l'avenir. Dieu est avec elles, l'union la plus tendre règne entre les sœurs, et toutes ont pour leur Mère la confiance la plus absolue. Formées à l'obéissance par M. Combalot et soulevées par sa parole, elles se donnent sans compter, sans jamais regarder en arrière. Leur joie vient de leur amour, tout leur paraît facile, la mortification les attire, la pauvreté les charme ; toutes apportent à l'œuvre qui leur est confiée un dévouement sans bornes, et cependant un nuage vient parfois assombrir l'horizon et traverser le ciel de leurs espérances. Il faut le reconnaître et avoir le courage de le dire, malgré les grandes et nobles qualités de l'abbé Combalot, il y avait dans la nature de sa direction de quoi préoccuper pour l'avenir.

"Dès le séjour à Meudon, dit Mère Thérèse Emmanuel, le défaut de suite et le despotisme de son caractère s'étaient fait sentir. L'obéissance et la soumission de jugement si généreusement pratiquées par notre Mère nous aidaient à tout supporter, mais il y avait là une souffrance. Les Sœurs avaient de la peine à accepter cette direction inégale dont l'enseignement d'aujourd'hui contredisait celui d'hier et qui s'imposait impérieusement. Mais notre Mère, avec sa haute capacité, n'avait que de bas sentiments d'elle-même ; elle était très humble, très simple dans son obéissance et ne se plaignait jamais. Nous qui étions là dès le principe, nous nous reposions uniquement sur elle. M. Combalot, après nous avoir toutes réunies, voulait chaque jour nous faire détruire ce qu'il nous avait fait entreprendre la veille ; notre Mère, au contraire, c'était la stabilité. Lorsque le Père arrivait avec une nouvelle idée, elle répondait humblement, avec sa douceur ordinaire : "Mais si nous faisons cela, nous changeons tout ce que nous avons écrit ;" car dès ce moment, nous avions nos projets et nos plans qui n'étaient autres, au fond, que la pensée envoyée de Dieu à l'abbé Combalot, mais c'est à notre Mère que nous devons de l'avoir suivie et pleinement réalisée."

"C'est à Vaugirard que je commençai à connaître ce bon Père, ajoute Mère Marie Thérèse. Dieu certainement l'avait choisi pour avoir l'idée de l'œuvre et en réunir les premiers éléments ; mais il était incapable de suivre la chose et d'aller jusqu'au bout. Avec de grandes qualités de foi, de simplicité, d'intelligence, il avait une nature d'enfant, mobile, impressionnable, manquant de mesure. S'il avait les défauts d'un enfant, il en avait aussi les qualités : il était touchant par sa foi simple et naïve, sa dévotion ardente, son amour passionné pour la sainte Vierge. Il récitait sept chapelets par jour, en l'honneur de toute la famille de la sainte Vierge, saint Joachim, sainte Anne, saint Joseph, sainte Élisabeth, saint Jean Baptiste, etc. Quand, dans le cours de l'année, revenaient les grandes fêtes de l'Église, il semblait vivre en présence des mystères qu'elles rappellent. En parlant des fêtes de Noël, il nous disait un jour : "Je ne sors plus de l'étable, je vais, je viens, je regarde tout ce qui s'y passe ; je vois saint Joseph, lui aussi va et vient, je me mets à côté de lui et je l'aide à fermer les ouvertures de la grotte par lesquelles passe un air glacial. Je baise les pieds du saint Enfant Jésus, et le demande à sa divine Mère qui me regarde en souriant."

"Il tenait beaucoup à ce que nous fussions simples, ouvertes et nous disait souvent : "Il faut, mes filles, que vos âmes soient transparentes, qu'elles soient comme un beau cristal, afin

qu'on puisse y lire tout comme dans un livre ouvert." Je dois bien dire que notre Mère et nos sœurs ne laissaient rien à désirer là-dessus. C'est cette grande simplicité, unie aux plus belles intelligences, aux esprits les plus ornés et à l'éducation la plus distinguée, qui donnait tant de charme dans les rapports."

Il fallait citer en entier ce témoignage des contemporaines dont nous aurions voulu retrancher quelques mots, mais ils sont nécessaires pour expliquer l'avenir. Il est bon aussi d'apprendre à faire la part des faiblesses humaines, même dans les œuvres les plus saintes et avec les intentions les plus pures. Dieu ne requiert pas la perfection absolue dans les instruments dont il se sert ; ce frottement des caractères est justement ce qui taille les pierres, ce qui les cisèle pour la Jérusalem céleste. Ne voilons donc pas les petites aspérités qui peuvent se trouver dans les saints ou dans les rapports des saints entre eux : c'est inévitable. Ne cherchons que la vérité dans la vie des serviteurs de Dieu ; elle est assez belle et les met bien au-dessus des hommes vulgaires qui ne cherchent que leur intérêt ou n'obéissent qu'à leurs passions.

L'âme de M. Combalot dominait de bien haut les intérêts terrestres, et si sa nature ardente lui faisait quelquefois dépasser le but, il n'en restait pas moins un ouvrier dévoué dont Dieu se servait pour sa gloire. Que son caractère trop mobile n'ait pu conduire jusqu'au bout l'œuvre commencée, nous serons forcées de le constater, mais ne soyons pas ingrates et reconnaissons que c'est de lui que nous avons reçu le souffle surnaturel qui nous a fait vivre, par lui que nous avons connu la pensée de Dieu que nous avons à réaliser.

Cette pensée, il faut l'étudier maintenant, car ces annales seraient incomplètes et l'histoire de nos origines sans valeur, si nous n'essayions de pénétrer dans ce qu'on appelait alors *les idées de l'œuvre*. C'est ici que l'abbé Combalot va nous servir de guide.

Il nous avait donné comme base la *règle de saint Augustin*, adoptée par tant de familles religieuses ; mais il fallait l'appliquer à notre vie, la développer par des Constitutions propres à l'Institut. Ces Constitutions, M. Combalot les a fait précéder d'une introduction remarquable par le fond comme par la forme : c'est peut-être ce qu'il a écrit de plus beau, et il est difficile de ne pas voir là une inspiration du Ciel.

"Nous avons sous les yeux les Constitutions des religieuses de l'Assomption de Notre-Dame, telles que le pieux fondateur les avait écrites dès l'origine, une fois les premiers essais accomplis, lisons-nous dans Mgr Ricard. C'est une page superbe, comme ont pu en écrire les Ambroise et les Jérôme aux vierges chrétiennes de leur temps, digne de figurer à côté des chefs-d'œuvre des grands instituteurs de la vie religieuse. Il y a là des considérations inspirées sur les besoins de l'éducation contemporaine si étrangement déviée de son but chrétien et social par les folies des programmes dictés par un esprit profondément étranger à la notion chrétienne. Nous avons pu lire aussi, grâce à une obligeante communication de la vénérée fondatrice de l'Assomption, le plan d'études "complètement catholique" qu'il avait tracé pour les religieuses et pour leurs élèves. On dirait saint Jérôme dictant leur programme d'esprit et d'enseignement chrétien aux dames de Rome qui voulaient se dépouiller des préjugés païens de leur première éducation."

Christianiser complètement l'éducation en la débarrassant des traditions païennes, c'est-à-dire former l'intelligence, la mémoire, l'imagination, la volonté et le cœur de l'enfant d'après les seuls enseignements de l'Évangile, de manière que l'âme tout entière devienne disciple du Christ et soit moulée sur ce divin modèle : telle était la pensée dominante de l'abbé Combalot et le plan qui ne l'abandonna jamais au milieu même de toutes les variétés d'application.

Cette pensée est longuement développée dans le projet de Constitutions communiqué à Mgr Ricard et que nous voudrions essayer d'analyser rapidement ici, car rien ne pourra mieux nous dire la raison d'être de l'Assomption.

"Vous m'avez demandé, mes bien-aimées filles en Jésus-Christ, un projet de Constitutions qui vous aidât à atteindre le but que vous vous êtes proposé en vous réunissant à l'ombre du radieux étendard que la Reine des vierges a planté au milieu du monde."

C'est ainsi que l'abbé Combalot commence ce qu'il a appelé *une introduction aux Constitutions des religieuses de l'Assomption de Notre-Dame*. Il se propose d'étudier la nature et le but de la vie religieuse, telle qu'elle s'est développée dans les différents ordres et congrégations.

"Ces Congrégations, dit-il, datent de l'établissement de l'Église. Il était impossible, en effet, que la virginité qui avait donné au monde son Sauveur ne devint pas, dès l'origine du christianisme, une des plus nobles ambitions de la femme régénérée par la grâce. Les temps apostoliques sont donc tout parfumés du baume sacré de la virginité, et nous ne pouvons douter que les premiers disciples du Sauveur n'aient embelli de lis le berceau de l'Église, comme en avait été embelli par Marie et Joseph le berceau de Jésus-Christ."

Longtemps ces Congrégations ne formèrent que de simples familles vouées à la pratique des conseils évangéliques sous l'autorité des évêques. Leurs vœux étaient simples, et ce n'est que dans la suite des siècles que l'on voit apparaître les monastères de vierges consacrées par des vœux solennels et soumises à des règles approuvées par le Saint Siège. Les ordres religieux ont été se multipliant à l'infini suivant le besoin des temps, mais on peut les ramener à trois classes : les ordres *contemplatifs*, et ceux qui sont voués à la *charité* ou à *l'enseignement*.

"Les ordres contemplatifs ont été dans la main de la Providence un des ressorts les plus puissants de la vie parfaite. Souffrir et prier, voilà leur mission, et il faut plaindre la sagesse du siècle, qui, en face de ce sacerdoce mystérieux de la pénitence et de la prière, n'a su que blasphémer ce qu'il ne comprenait pas.

"Mais la vie d'immolation et de contemplation a toujours été la vocation d'un petit nombre d'âmes ; il y a donc toujours eu dans l'Église une foule de vierges qui ont cherché dans la pratique de la charité extérieure un autre aliment à leur zèle. Plus faciles à s'établir, les simples congrégations ont pu naître et se former partout où il y a eu des besoins à satisfaire et des services à rendre. Pour comprendre leur admirable mission, il faut la rapprocher de celle-même du Sauveur et de sa Mère. Le grand objet du christianisme a été de ramener dans le monde l'empire presque éteint de la vérité, de la charité et de la vertu. La vie de la grâce résume éminemment ces trois choses, et voilà pourquoi elles ont leur double foyer en Celui qui seul est plein de grâce et de vérité, et dans Celle que l'ange a proclamée pleine de grâce. Or la mission réparatrice de la très sainte Vierge s'accomplit surtout ici-bas par les Congrégations actives que son exemple enflamme du triple zèle de la vérité, de la charité et de la vertu.

"Séparées du monde par des barrières infranchissables, les vierges consacrées à la vie contemplative frappent peu les regards distraits des enfants du siècle. Il fallait donc que la grâce du divin Rédempteur formât pour ainsi dire sous leurs yeux l'exemple ravissant de toutes les vertus que le sang du Christ peut seul engendrer. C'est ce qu'elle a fait en nous présentant ces innombrables vierges, qui, à travers les écueils de nos sociétés modernes, gardent un si riche trésor de ferveur, de sainteté et de vertu qu'elles forcent jusqu'aux incrédules à l'admiration et au respect. Cet immense héritage de miséricorde et de vertu que la passion de Jésus-Christ et la compassion de sa divine Mère ont légué à la femme s'est concentré dans ces nombreuses Congrégations vouées au soulagement de toutes les misères humaines.

"Mais la vertu et la charité, ramenées dans le monde par la grâce du Christ, n'étaient pas les seuls biens rendus à l'humanité. Il en est un autre dont les intelligences ont faim et soif, et qu'elles cherchent trop souvent, hélas ! dans les voies du doute et de l'erreur. Cet autre bien, c'est la vérité. Le sacerdoce en a seul reçu ici-bas le céleste dépôt : "Allez et enseignez, *Ite et docete*." Mais la divine Providence a bien voulu associer les plus humbles femmes à cette haute mission que le sacerdoce a reçue de la bouche même de Jésus-Christ.

"Rappelez-vous, mes filles, ces paroles admirables que l'Église emploie pour célébrer les gloires de la Reine du ciel : *Virginitatis gloria permanente, lumen æternum mundo effudit Jesum Christum Dominum nostrum*. Demeurant vierge, elle a versé sur le monde la lumière éternelle. La dignité du sacerdoce n'a pourtant pas été donnée à Marie, elle n'a pas été chargée par son Fils d'annoncer l'Évangile à la terre, comme en furent chargés ses disciples ; mais elle est la Mère de Celui qui les a envoyés, elle est la Mère de la Vérité vivante, du Verbe fait chair, elle a versé sur les ténèbres de ce monde la lumière qui l'éclaire."

L'abbé Combalot montre ensuite comment la femme chrétienne continue l'œuvre de la sainte Vierge en se faisant l'auxiliaire le plus puissant et le plus généreux de l'Église enseignante. "Partout où germe la foi catholique, dit-il, on retrouve quelque vierge ou quelque veuve dont la charité et la vertu sont l'unique soutien de l'apostolat du prêtre. Quand le jour des révélations sera venu, les anges et les hommes étonnés comprendront tout ce que les femmes chrétiennes ont fait pour propager ici-bas la foi de l'Évangile, et la part qui leur revient dans ce grand héritage de vérité descendu sur la terre par la médiation de l'Ève céleste.

"C'est surtout près du berceau de l'enfant que les femmes ont une mission toute puissante. Revêtues de la double maternité de la grâce et de la nature, la dilatation permanente de la vérité leur est confiée, l'avenir des générations repose sur elles ; mais s'il arrive des jours où ces devoirs sacrés sont méconnus, un trouble profond se glisse dans la famille, les mœurs périclitent et les États sont ébranlés par la base.

"C'est là une des plaies de notre époque, et peut-être une des plus difficiles à guérir. L'Esprit de vérité et de vie qui dirige l'Église a cependant trouvé un remède à ce mal profond. Dieu a créé pour la femme une mission plus belle encore que celle de la maternité humaine, je veux dire ces vierges qui, sans rien demander au monde de ses honneurs ni de ses joies, viennent à son secours par une sorte de maternité spirituelle et divine dont elles remplissent les devoirs près d'enfants inconnus qui ne les appelleront jamais leur mère.

"Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui les a choisies pour ses épouses, les touche d'une compassion profonde pour ces créatures que son sang aurait en vain rachetées, si ses enseignements ne peuvent les atteindre ; il leur inspire ce tendre amour de l'enfance dont il leur a donné l'exemple, il leur apprend à l'aimer, à la servir avec une charité si tendre qu'il semble que la grâce ait dépassé en elle les sentiments de la nature.

"Ces anges bénis de Dieu et des mères qu'un reste de foi anime encore, s'unissent dans un sentiment commun de ferveur et d'amour, et leur maison, que Jésus-Christ daigne appeler la sienne, devient un asile où l'enfance chrétienne vient chercher ce qu'elle ne trouve plus sous le toit, domestique, la vérité, la grâce et la vertu.

"Il y a longtemps qu'un homme de génie avait proclamé cet axiome : qu'on reformerait le monde, si on reformait l'éducation. Prions donc Celui à qui l'enfance fut si chère et qui disait : *Laissez venir à moi les petits enfants*, prions-le de faire naître dans son Église des générations nouvelles de Sœurs et de Frères pour l'éducation des classes indigentes qui forment, vous le savez, la véritable aristocratie de l'Église, "cette cité des pauvres," comme l'appelle Bossuet, où les riches n'entrent que par faveur et sous leur protection.

"Ah ! si un jour il vous est donné, mes chères filles, d'agrandir les pensionnats que vous voulez bâtir pour les enfants du riche, croyez que vous serez bénies du divin Roi des pauvres, si vous y joignez des classes pour les enfants de ceux que le monde méprise et dont vous vous ferez les humbles servantes. Du reste, mes sœurs, réjouissez-vous ; votre vocation vous appelle à devenir vraiment les servantes des pauvres, de telle sorte que vous ne cherchiez dans l'éducation des riches qu'un puissant moyen de leur former des amies et des mères.

"Et voilà justement pourquoi les communautés enseignantes sont plus indispensables encore pour les classes élevées que pour les enfants du peuple. Les jeunes filles riches naissent et vivent de nos jours dans une atmosphère de sensualisme et d'orgueil presque païens. Rien ne

peut remplacer pour elles l'exemple et les leçons de celles qui ont foulé à leurs pieds tous les biens de naissance, de fortune et de grandeur pour se revêtir de la pauvreté de l'Évangile."

Après avoir parlé du mal produit par l'éducation mondaine ou même par une éducation chrétienne trop superficielle qui donne des pratiques sans établir de profondes convictions, l'abbé Combalot arrive à l'objet qui nous occupe : la fondation de l'Assomption.

"Il y a plus de quinze ans que je poursuis à travers mille difficultés le saint projet à l'exécution duquel vous vous êtes si pleinement associées. Vous savez, mes chères filles, combien de peines et d'obstacles il a fallu surmonter pour rassembler les premières pierres de l'édifice que nous cherchons à élever à la gloire de Notre-Dame. Ce que vous avez entrepris devait passer pour folie aux yeux du monde ; mais Celui qui a confondu la sagesse des sages par la folie de la croix vous a soutenues de sa main puissante. Des hommes éminents en piété et en savoir nous ont pressés de poursuivre notre œuvre avec une infatigable énergie ; de saints et savants évêques nous ont assuré leur concours ; enfin, j'ai cru voir des marques providentielles de vocation sur chacune de vous, et que de fois ne vous êtes-vous pas étonnées vous-mêmes de la protection constante dont la divine Providence a entouré vos pas depuis que vous vous êtes réunies sous l'étendard de Notre-Dame !

"La sainte Vierge, votre Mère, m'a inspiré le désir de vous placer sous le patronage du mystère glorieux de son Assomption. Il est peut-être dans les destinées terrestres du culte de Marie de former pour chacun de ses mystères une famille religieuse qui en saisisse l'esprit et en perpétue les grâces. Et voyez comme cette douce Providence, qui veut enchaîner tous les cœurs purs au char de la Reine des anges, a déjà avancé ce mystérieux travail. La Conception immaculée de Marie, sa Nativité, sa Présentation, son Annonciation, sa vie cachée à Nazareth ont engendré des communautés de vierges et de veuves qui réfléchissent au sein de l'Église les attributs divers, les vertus et les caractères de ces saintes époques de la vie de Notre-Dame. Or, dans cette belle histoire des grandeurs de la Mère de Dieu, le mystère de son Assomption vous reste, mes chères filles ; il semble vous avoir été réservé par la miséricordieuse bonté de celle dont vous voudriez imiter les vertus et honorer les gloires.

"Si donc vous aspirez à porter dignement le nom de *filles de l'Assomption*, n'oubliez pas que ce titre vous impose le difficile mais rigoureux devoir d'une humilité, d'une pureté, d'une obéissance et d'une pauvreté dont n'ait pas à rougir votre divine Mère.

"D'autres congrégations vous surpasseront en austérités, en clôture, en jeûnes ; mais nulle ne devra vous surpasser en humilité de l'esprit et du cœur, en obéissance de la volonté et du jugement, en amour pour la pureté et la pauvreté de Notre-Dame. Et c'est alors seulement que vous serez véritablement dignes d'être appelées filles de l'Assomption. Car remarquez, mes sœurs, que Marie n'a pas dit : "Il a exalté les pénitents, les courageux, les prudents et les forts, mais *Il a exalté les humbles*." C'est par ce chemin qu'il faudra vous essayer à gravir la montagne du sommet de laquelle notre divine Reine prit son élan vers le royaume des cieux.

"Travaillez donc à vous faire les sincères imitatrices de Celle qui ayant reçu la sublime mission de verser sur le monde la lumière éternelle se regarda toujours comme la plus humble servante de son Dieu, et apprenez à goûter ce mot de l'Apôtre : *Castificantes animas vestras in obedientia caritatis*. Cette blancheur de l'innocence et de la pureté est d'autant plus indispensable à votre institut que par l'objet même de votre vocation vous aurez de continuels rapports avec des familles et des enfants remplies de l'esprit du siècle, et que votre mission spéciale est de purifier les âmes et de les dégager des habitudes d'égoïsme et de mollesse dans lesquelles elles ont été élevées.

"Ah ! mes chères et bien-aimées filles, faites fleurir les lis de la chasteté dans vos paisibles retraites ; arrosez-les avec le sang qui sort des plaies de votre doux Sauveur et avec les larmes de Notre-Dame. Déclarez à la mollesse de l'âme et à celle du corps une guerre qui ne devra finir

qu'avec votre vie, et ne souffrez jamais que le souffle empoisonné des idées, des goûts et des manières du monde pénètre sous les tentes que vous dresserez au sein des sociétés modernes.

"Votre mission sur les enfants du riche devra opérer dans leurs âmes une révolution fondamentale. Bien que formées à l'école du monde, elles doivent arriver à comprendre et à goûter les saintes leçons de l'Évangile. Si l'influence de vos enseignements et de vos exemples ne reformait sur les maximes de la Crèche, de Nazareth et du Calvaire l'égoïsme inné de la jeune fille, si elle n'emportait de vos maisons l'humilité de l'Évangile et la simplicité chrétienne qui lui feront voir et toucher du doigt la sublime dignité des pauvres de l'Église de Dieu, n'en doutez pas, mes chères sœurs, votre Institut porterait dans ses entrailles des germes de mort.

"Mais si, au contraire, l'arbre de votre Institut se charge des fruits devenus si rares d'une humilité et d'une obéissance parfaites, d'une pureté sans tache et d'une pauvreté tout évangélique, vous aurez beaucoup fait pour agrandir sur la terre le royaume de Jésus-Christ et de sa divine Mère."

Après ces principes fondamentaux que nous avons abrégés parce qu'ils arrêtent trop longtemps notre récit, mais qu'il faut conserver et méditer dans le texte lui-même, le pieux fondateur aborde la question de l'enseignement et du caractère spécial qu'il doit avoir à l'Assomption. C'est ici l'idée mère de l'abbé Combalot, écho des doctrines les plus sûres et les plus élevées de l'école menaisienne.

"L'arbre de la fausse science planté dans le sol d'un sensualisme orgueilleux a déjà porté ses fruits de mort. À ce mal, je ne connais d'autre remède que celui d'un changement total dans l'enseignement et dans l'éducation des jeunes filles.

"La vraie base de l'éducation des filles se trouve dans le catholicisme devenu pour elles, comme il l'est pour toute intelligence, la source primitive de la lumière de l'esprit et de la vie de l'âme. Aussi longtemps que toute l'instruction scientifique et littéraire de la jeune fille ne rayonnera pas des dogmes et des enseignements de la foi, le fruit d'une fausse science la perdra, et si la vie chrétienne ne devient l'élément et la nourriture de son âme, elle sera le fléau de la famille et de la société.

"Deux systèmes d'instruction se disputent le monde des intelligences : le système catholique qui a son fondement dans les enseignements de l'Église et son principe d'explication en Jésus-Christ, et le système naturaliste païen, qui repose sur la raison déchue et sur les sensations. Les théories païennes de la Renaissance, le divorce de la raison et de la foi consommé par la Réforme et par la philosophie du XVIII^e siècle ont ressuscité un vaste naturalisme qui domine encore l'enseignement. Tous les livres élémentaires sont faits dans cet esprit. Il n'y a pas longtemps encore qu'on croyait assez généralement en Europe que le catholicisme n'a rien à voir dans les domaines de l'histoire, de la politique, des arts, des sciences et de la poésie. À peine commence-t-on à revenir de cette grande hérésie. Des hommes éclairés travaillent en France à rattacher l'enseignement à son véritable principe ; mais rien que je sache n'a été encore tenté sous ce point de vue pour les jeunes personnes que l'on veut cependant initier à l'étude des lettres dans une mesure incomparablement plus développée qu'on ne l'avait fait jusqu'ici."

Suivent quelques considérations générales, et un exposé magnifique de la théorie catholique de l'enseignement :

"La vérité, catholiquement comprise, embrasse trois ordres fondamentalement distincts, et liés ensemble par des rapports intimes. Il y a la vérité du monde de la nature, la vérité du monde de la grâce, et la vérité du monde de la gloire. Tout enseignement religieux, scientifique ou moral, touche nécessairement par quelque côté à l'un de ces trois mondes, ou plutôt à tous les trois, puisqu'ils sont inséparablement liés l'un à l'autre, et jamais on ne pourra rien formuler en dehors de ce cercle universel de la vérité. En d'autres termes, toute science consiste à connaître

Dieu comme auteur de la nature, de la grâce et de la gloire, et je soutiens qu'aussi longtemps que ce triple élément ne dominera pas l'enseignement, jamais nous ne posséderons une théorie complète de la vérité."

Après cette large synthèse, l'abbé Combalot, qui pose ici les bases de l'esprit fondamental de l'Assomption, réfute aussi les objections et répond à une question qui nous a été souvent adressée : Pourquoi faire apprendre le latin à des religieuses ?

"J'ai pensé que pour arriver à un système catholique d'éducation pour les jeunes filles de la classe élevée, il fallait introduire les religieuses de l'Assomption dans le sanctuaire de la science sacrée par l'étude de la langue latine, suffisamment comprise pour leur ouvrir les trésors de l'Écriture sainte, de la théologie, de la liturgie et de la légende de l'Église. Là se trouve merveilleusement éclairé ce triple monde de la nature, de la grâce et de la gloire.

"Un abrégé bien fait des traités de saint Thomas sur Dieu, l'Incarnation et les Sacrements, sera développé chaque jour pendant une heure aux novices de l'Assomption. L'histoire de l'Église, la littérature sacrée de la Bible et de la légende ecclésiastique, marcheront de pair avec la théologie, et, pendant tout le temps de leur noviciat, les religieuses assisteront tous les jours à une leçon, sur l'un de ces différents objets. L'étude de l'histoire, de la géographie, de la littérature ancienne et moderne, sera toujours ramenée au double foyer du dogme et de l'histoire de l'Église, en sorte que ces connaissances pourront être étudiées par les jeunes novices sans s'exposer à dessécher leur âme en perdant de vue Jésus-Christ, que nous voulons retrouver partout.

"Ainsi, mes chères filles, grâce à l'étude de la langue de l'Église, notre petite famille pourra être initiée à toutes les branches de la science catholique avec une merveilleuse facilité et sans nul danger pour les devoirs de la vie religieuse, qui doit être avant tout votre première pensée ; c'est par là que nous arriverons à l'unité catholique de l'enseignement.

"Quelle sera la bibliothèque latine des filles de l'Assomption ? – *La Vulgate, le Bréviaire romain, le Missel, le Rituel, le Pontifical et le Catéchisme du concile de Trente.*

"Ces livres constituent la théorie la plus générale de l'esprit humain. Je ne dis pas qu'ils doivent remplacer tous les autres, mais ils doivent les éclairer tous ; de sorte qu'une étude approfondie de ce qu'ils contiennent doit servir de flambeau, de guide et de boussole pour toutes les recherches et pour toutes les vérités. Encadrer, pour ainsi dire, l'intelligence de la vierge chrétienne dans le cercle qu'ils éclairent et parcourent, c'est donc la placer au centre même d'où toute science rayonne et où tout doit être ramené.

"Dans les pensionnats où sont élevées les jeunes personnes à qui on veut donner aujourd'hui une instruction étendue et développée, on leur parle religion, histoire, philosophie, géographie, littérature, peinture, musique, dessin, science, etc. ; mais on ne leur fait jamais voir le principe des choses : tout est brisé, divisé, éparpillé à travers leur intelligence, et, comme je l'ai fait remarquer, toute la puissance intellectuelle de leur âme s'affaiblissant sous l'empire d'un enseignement plein de contradictions, il ne leur reste plus que l'inextinguible sentiment de leur égoïste et orgueilleuse nature, qui espère échapper par des nomenclatures, des analyses et des abrégés encyclopédiques, au reproche justement mérité d'une instruction nulle et anti-chrétienne.

"Chez vous, au contraire, le catholicisme, placé en tête de l'éducation, doit en pénétrer tout l'ensemble et toutes les parties. Vos jeunes élèves apprendront à éclairer chaque branche de leur instruction au foyer de la vraie lumière, elles emporteront le secret de la science ; et lorsque, au milieu du monde, elles devront dire ce qu'elles savent, elles édifieront ceux qui les entendront, et leur apprendront à trouver juste et vraie cette parole du Prophète : Seigneur, votre parole illumine toutes choses, elle donne l'intelligence aux petits³⁷.

³⁷. Ps.XVIII, 8, 9.

"Deux pensées remplissent mon âme quand je songe à vous préparer à l'espèce de sacerdoce régénérateur que vous êtes appelées à exercer sur les jeunes personnes qui viendront se former à l'ombre de vos exemples et de vos leçons.

"Je voudrais préserver notre famille de cette science curieuse et vaine qui dessèche l'âme en enflant l'esprit et en égarant la raison ; car je désire bien plus vous voir avancer dans les voies de la perfection que de vous voir atteindre un développement intellectuel qui pût vous exposer à détourner vos esprits et vos cœurs du seul objet que vous veuilliez connaître et aimer, c'est-à-dire Jésus-Christ.

"Je me suis proposé en second lieu la solution de ce difficile problème : former une congrégation enseignante de religieuses qui versent, par une éducation éclairée et profondément chrétienne, tous les germes de régénération dans la famille et dans la société en pénétrant l'esprit, l'âme et le cœur de la jeune fille de la science et de l'amour de Jésus-Christ ; de sorte que, soit que les filles de l'Assomption quittent la prière pour l'étude, soit qu'elles laissent les occupations simples, pauvres et cachées de la vie religieuse pour enseigner, jamais elles ne perdent de vue Celui dont la science suréminente faisait dire à saint Paul : *J'ai estimé toute chose à l'égal de la boue, pour ne savoir que la science de Jésus-Christ.* Ainsi, mes chères filles, notre système d'enseignement consistera à substituer partout la foi à la raison déçue, la grâce à la nature dégénérée ; en un mot, la science et l'amour de Jésus-Christ à la science humaine et à l'égoïsme."

Une effusion toute paternelle termine cet écrit :

"Creusons donc, mes sœurs bien-aimées, dans l'abîme de notre néant, pour y poser dans l'humilité de la foi le fondement inébranlable de notre perfection ; appuyons cette structure toute céleste sur la base du renoncement, de l'obéissance, de la pauvreté et de la mortification ; bâtissons sur la croix, et nous serons forts de la force même de notre Sauveur et de notre Dieu.

"Oh ! que j'aime à me rappeler combien ces vertus toutes parfumées des exemples de Notre Dame sont chères et précieuses à vos âmes ! Je vous vois plus ambitieuses de la connaissance et du mépris de vous-mêmes, de l'obéissance simple et naïve des petits enfants, plus vides de la pauvreté parfaite que les enfants du siècle ne sont ambitieux et vides des faux biens du monde. Vous avez plus d'estime pour le plus petit degré d'humilité et d'obéissance religieuse que l'avare n'en a pour l'or devenu son dieu. Je veux donc espérer que ces vertus solides, – les seules peut-être qui ne soient point sujettes aux illusions de l'ennemi, – seront comme les pierres angulaires de votre congrégation. Si nous la bâtissons sur ces premières assises, les vents et les pluies auront beau se déchaîner, elle ne chancellera pas.

"Soyez donc toutes saintement affamées de ces richesses de la perfection propre à votre œuvre, et vous serez rassasiées : faites-vous bien humbles, ... bien pauvres..."

Les notes inachevées se terminent ici. C'est le testament d'un père.

CHAPITRE V

Mgr AFFRE, AMI ET PROTECTEUR DE L'ASSOMPTION
EST NOMMÉ À L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.–
PRISE D'HABIT DE NOS PREMIÈRES MÈRES, 14 AOUT 1840.

Un événement d'une grande importance était venu changer la situation des premières religieuses de l'Assomption. L'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, était mort le 31 décembre 1839, et l'on se demandait quel serait l'évêque désigné pour lui succéder. Le siège resta vacant pendant plusieurs mois ; enfin Mgr Affre fut nommé le 26 mai 1840. C'était un trait de la Providence pour la communauté naissante, qui trouvait dans son archevêque un protecteur et un ami. On dit que M. Combalot ne fut pas étranger à ce choix, et qu'il usa de toute son influence sur M. Martin (du Nord), alors ministre des cultes. Peut-être les prières des Sœurs furent-elles encore plus puissantes sur le cœur de Dieu !

Avant que cette nomination fut connue, la correspondance de la Mère Marie Eugénie avec M. Combalot nous parle souvent de Mgr Affre, consulté comme un ami pour toutes les affaires de la communauté.

"Mgr Affre est venu me rapporter les Constitutions, qu'il trouve fort édifiantes, écrit la Mère le 13 mars 1840. Il m'a demandé si nous les pratiquions, disant qu'il y avait beaucoup de choses, et qu'il ne serait pas facile de les adopter toutes. J'ai répondu que nous nous efforcions de les suivre de notre mieux. Enfin il venait pour me dire qu'il me conseillait de lui écrire officiellement pour lui demander une sorte d'autorisation pour en prendre la pratique sous un habit plus modeste que celui du monde. Il veut faire passer notre lettre dans le conseil : n'est-ce pas bien bon de sa part ? Veuillez me répondre sur tout cela."

La lettre est écrite, signée par toutes les Sœurs, et portée à Monseigneur : "On ne saurait trouver un homme plus gracieux qu'il ne l'a été pour nous, dit encore la supérieure. Il nous a retenues longtemps, nous parlant de tous les avantages et inconvénients de l'approbation du gouvernement. Je croirais vraiment qu'il est sérieusement question de lui pour Paris, d'après la manière dont il a dit : "J'en parlerai au ministre quand vous en serez là, et je me fais fort d'arranger la chose." Pourtant il s'est repris en disant : "Si j'étais ici du moins. Il paraît trouver notre règle si belle, qu'il a l'air de douter que nous puissions la pratiquer tout entière, et il m'a encore dit aujourd'hui : "Nous allons vous laisser suivre vos règles, mais, si vous m'en croyez, vous ne vous chargerez pas de tout à la fois ; vous irez petit à petit dans leur accomplissement." Je pense que vous ne lui auriez pas su bon gré de ce conseil, peu d'accord avec les vôtres ; mais j'ai cru pouvoir l'assurer que toutes les règles avaient été mises en pratique depuis le commencement."

La même lettre donne des nouvelles de la communauté. La Mère Eugénie est inquiète de la santé de sœur Marie Joséphe (Henriette Halez) :

"Nous sommes toutes bien en ce moment ; mais la semaine dernière Henriette a été très souffrante. Une nuit, ses crises d'étouffement m'avaient tant effrayée, que, ne pouvant voir d'autre médecin, j'ai osé faire demander M. Récamier, qui est venu avec une bonté admirable. Comme les autres, il pense que les soins que nous donnons à Henriette et le calme d'esprit la

remettront infailliblement. Depuis ce temps elle va de mieux en mieux ; mais il faut veiller sans cesse sur elle pour lui éviter la moindre atteinte du froid et toutes ces petites imprudences qu'elle ferait comme une enfant. Quelle bonne et aimable enfant, du reste ! Je l'aime de toute mon âme, et je crois qu'elle pourra devenir bien parfaite.

"Je voudrais, mon très cher père, que vous me disiez de coucher dans la chambre d'Henriette ; la règle dit que je dois souvent soigner mes sœurs malades, et il n'est pas sage de la laisser seule, puisqu'elle peut avoir besoin de quelque chose la nuit. Je ne sais pourquoi mes sœurs ne veulent pas m'y laisser aller, et franchement je n'aime pas qu'elles se mêlent de cela." Ce mot est bien de la Mère Eugénie et la caractérise. Comme les vraies mères, ses préférences sont pour l'enfant malade, et elle n'entend pas que les autres la gênent dans l'accomplissement d'un devoir qu'elle réclame comme un droit.

Sœur Thérèse Emmanuel est aussi l'objet de sa sollicitude ; elle pressent les desseins de Dieu sur cette âme douée de dons exceptionnels, mais qui traverse en ce moment une période d'obscurité et de découragement. "Je veux tout de suite vous dire que notre chère Kate semble se remettre et se retremper dans une volonté nouvelle de tout abandonner à Notre-Seigneur, son cœur, sa vie, et jusqu'à sa perfection. Je me suis efforcée de la relever avec tout l'amour de mon âme, et lui ai demandé de me confier la direction de son oraison. J'ai cru pouvoir juger qu'il fallait qu'il y eût quelque défaut dans ce fondement de notre vie religieuse pour qu'elle eût si peu de lumière, de force et d'abandon.

"Je lui ai demandé de la faire pendant tout ce carême sur la passion de Notre-Seigneur, avec plus d'attention sur Jésus-Christ que sur elle-même, et sans tant de raisonnements métaphysiques. Elle s'est entièrement soumise à ma demande ; mais voici qu'au bout de deux ou trois oraisons, elle s'est trouvée si intimement saisie de la présence de Dieu en elle, que je commence à me sentir moi-même au bout de ma science pour diriger une oraison qui me dépasse.

"Cependant je crois pouvoir lui assurer, d'après saint François de Sales, sainte Thérèse, sainte Jeanne de Chantal, et tout ce que je puis moi-même comprendre de son âme, qu'il n'est point mauvais pour elle, mais plutôt très bon, de faire son oraison sans raisonnements ni paroles, se taisant et se rapetissant devant Dieu. Il me semble qu'elle est effectivement plus humble depuis qu'elle laisse tomber ces prétentions de se suffire à elle-même et de mépriser tout le reste. Voilà où nous en sommes ; j'ai fait de mon mieux avant d'avoir reçu votre réponse.

"11 mars 1840"

Quelques jours plus tard :

"Kate reste dans ses dispositions de soumission en toutes choses. Je crois que c'est une grâce de Dieu pour elle de lui voir ôté ces grands raisonnements dans l'oraison ; elle ne pouvait méditer une seule parole de Notre-Seigneur sans remonter à un système complet de métaphysique. Je me rends très soigneuse pour elle, mais aussi un peu sévère : l'autre jour, j'ai profité de l'absence de Marianne pour blâmer sérieusement les fautes d'orgueil qu'elle commettait devant les Sœurs, et j'ai été bien touchée de la manière dont elle a pris la correction. Quand elle est ainsi, elle édifie beaucoup et son exemple fait tout de suite du bien, parce que son amabilité lui donne une grande influence."

Cette lettre, du 16 mars 1840, est un compte rendu de toute la maison.

"Sœur Marie Thérèse et sœur Marie Augustine sortent de retraite renouvelées en ferveur, avec les plus belles résolutions. Marianne est enchantée de votre lettre, fidèle aux exercices de communauté, toute bonne enfin. Constance est des nôtres depuis aujourd'hui." C'était sœur Marie Gonzague, dont nous avons déjà annoncé l'entrée ; Modeste elle-même n'est pas oubliée ;

la pauvre femme vient d'avoir un grand chagrin. "Pauvre Modeste a perdu sa petite fille et pleure à sanglots ; nous ne pouvons pas parvenir à la consoler..."

"Voilà, mon cher père, le récit de notre communauté. Je ne sens que cela de bon en moi : c'est que j'aime bien mes Sœurs dans l'ordre de leur perfection ; je voudrais de toute mon âme les engendrer à un grand amour de Jésus-Christ et à cette ferme générosité dont je manque si souvent. Mais c'est à vous de me donner ce que j'espère les aider à acquérir, à force de confiance en la grâce de notre divin Sauveur."

Vient ensuite, à une autre date, le rendement de compte personnel de la supérieure à son directeur.

"Nous avons toutes de grands désirs de passer notre carême dans une parfaite régularité. Demain ou après-demain je ferai ma retraite du mois, après avoir préparé de l'ouvrage à mes Sœurs, afin que ce jour ne soit pas perdu pour nos études religieuses. J'ai l'âme paisible maintenant ; j'ai bien demandé pardon à Dieu de mes découragements et de mes troubles, et lui ai demandé que nos cœurs soient vraiment unis en Jésus-Christ et forts de leur unité et de leur vertu pour son divin service. Dieu exauce les désirs des pauvres, et je puis dire que je me sens bien pauvre pour l'œuvre que nous entreprenons. Encourageons-nous donc, mon cher père, à une longue, douce et forte patience ; portez-moi, supportez-moi encore après mes chutes, et laissons faire le bon Dieu. Quelque jour peut-être vous trouverez du fruit sur l'arbre que vous aurez longtemps cultivé sans y recueillir encore grand'chose, si ce n'est des fleurs, des feuilles et quelquefois aussi des épines. Je me suis mise encore en frais de fleurs aujourd'hui, les résolutions ne me manquent pas."

Après le carême de Rouen et quelques jours de retraite à la Trappe, M. l'abbé Combalot revint à Paris reprendre la direction de son œuvre. Sûres de la protection de leur futur archevêque, nos Mères pouvaient maintenant penser à prendre l'habit religieux. Mais quel serait cet habit ? M. Combalot tenait à la couleur violette, en souvenir de la parole qu'il avait cru entendre au pèlerinage de Sainte Anne d'Auray. À cette couleur liturgique, emblème de la pénitence, il voulait joindre le voile blanc en signe de consécration spéciale à la sainte Vierge. Mgr Affre insistait pour le noir, généralement adopté par les communautés de femmes. Ce fut Mgr Gousset qui trancha la question. Il se trouvait alors à Paris, et dit à Mgr Affre : "Il n'y a pas de religieuses habillées en violet, donnons-leur la couleur des évêques."

Notre Mère et sœur Thérèse Emmanuel s'occupèrent alors de composer cet ensemble que nous avons religieusement gardé : robe de serge violette, cordelière de la même couleur, croix de laine blanche sur la poitrine, et la guimpe de toile telle que nous la portons aujourd'hui.

Tous les cœurs étaient à la joie, et on ne parle guère que des préparatifs de la prise d'habit dans les lettres du mois de juillet adressées à M. Combalot. Celui-ci, après avoir prêché le mois de Marie à Saint Roch était reparti pour ses missions de province : sa fondation ne suffisait pas à son zèle. La Mère s'attristait de ces absences, mais continuait à rendre compte de tout :

"9 juillet.

"Nous préparons en ce moment une masse de guimpes, de voiles, de robes et de couronnes, tout ce qu'il faut pour le grand jour. Cela nuira un peu aux études, mais pas du tout au silence, à la règle, aux exercices de piété. En faisant d'avance nos robes et nos guimpes, nous nous préparons plus de liberté pour la retraite de huit jours que notre règle nous donne et que nous voulons si bien faire."

"14 juillet.

"Nos sœurs ont toutes les meilleures dispositions du monde, jamais je ne les ai vues en si grande ferveur. Nous suivons bien notre règle, et nous tâchons de nous attacher à son esprit et à ses moindres détails. Aujourd'hui, tandis que je vous écris, j'entends un silence qui m'édifie

d'autant plus, qu'il est difficile de le garder en travaillant ensemble à l'aiguille comme nous le faisons. Aussi, mon cher père, je deviens sévère, et j'ai honte de moi quand je reprends des fautes qui ne sont que trop miennes. Je prêche toutes sortes de perfections, je demande beaucoup dans mes noviciats, et tout cela me fait peur, tant je pratique peu." La Mère ajoute humblement : "J'ai été négligente pour plusieurs choses cette semaine ; ne me grondez pas trop, si ce n'est de n'avoir pas été laver la vaisselle pour ma pénitence."

"Je suis quelquefois troublée sur l'avenir de notre œuvre, écrit-elle un autre jour. Je me demande si nous trouverons des sujets, si nous pourrons arriver bientôt à nous établir en maison tout à fait religieuse ; mais n'ayant jamais eu d'autre appui que la Providence, ce n'est pas après ce qu'elle a fait pour nous qu'il faut hésiter à s'abandonner à elle."

Pauvre Mère ! le souci de l'avenir la préoccupe à la veille de faire un pas décisif ; mais sa confiance en Dieu la rassure. Lorsqu'on étudie les annales de ces premiers temps, ce qui touche le plus, c'est la foi de nos Mères et leur courage. Elles ne pouvaient se faire aucune illusion sur les difficultés qui les attendaient. M. Combalot, si bon, si zélé, avait une nature trop changeante pour être un appui sûr ; les rapports n'étaient pas toujours faciles ; la Mère supportait tout en silence, mais elle souffrait, et quelques lettres de cette époque nous disent l'angoisse de son âme. Nous les verrons plus tard. Pour le moment, c'est une lettre toute de cœur que nous voulons transcrire : M. Combalot vient de traverser une épreuve, il a eu des déceptions, des ennuis ; sa fille lui écrit pour le consoler, et comme elle sait consoler, cette Mère si jeune, qui a déjà tant souffert !

"20 juillet 1840.

"Mon cher père, vous devenez bien saint dans toutes vos peines ; vos filles vous en aimeront mieux, et, ce qui est plus, Notre-Seigneur grandira sa grâce dans votre cœur. Je ne sais si ce n'est pas déjà un gage de son amour que de vous éloigner d'une responsabilité qui n'aurait jamais pu être glorieuse ni facile, vu le temps et les circonstances. Mieux vaut pour cette fois votre mission que Dieu bénit toujours, vos livres qui feront tant de bien, vos filles que je trouve si bonnes quand je ne pense pas à moi.

"Nous sommes tout heureuses de vous revoir bientôt, et nous tâcherons de vous faire oublier les tracas de Marie Thérèse³⁸. De grâce, mon cher père, n'y pensez pas. C'est Dieu qui a conduit tout cela, et jamais main plus amoureuse ni plus sage ne saurait conduire nos destinées. Je sors de retraite avec cette seule pensée. À la veille de notre prise d'habit, je sens bien plus fort la grandeur de ce que nous allons entreprendre. Mais enfin, si cela ne réussit pas, nous serons un jour moquées comme notre divin Maître, nous aurons des mépris et peut-être des souffrances ; ne faut-il pas le vouloir, encore que nous ne sachions pas le demander comme saint Jean de la Croix ? J'ai fait une retraite de paix³⁹ : croire, espérer, prier, ne compter en rien sur soi, voilà où je voudrais me mettre avec la grâce de Dieu. Ne le voulez-vous pas aussi, mon cher père ? Voyons Dieu dans nos devoirs, dans notre travail, dans nos peines, et nous aurons cette paix si chère que la grâce de Jésus, notre Sauveur, veut verser dans toutes les âmes fidèles aux leçons de la foi."

Préconisé au Quirinal le 6 juillet 1840, l'archevêque de Paris, Mgr Affre, devait être sacré à Notre-Dame le 5 août suivant. Il retarda la prise d'habit de nos sœurs jusqu'à la veille de l'Assomption, désirant faire lui-même cette cérémonie et commencer ses fonctions pontificales dans le diocèse par cet acte de paternité envers la nouvelle communauté qu'il regardait comme sienne. Pendant ce temps, notre Mère et Mère Thérèse Emmanuel avaient écrit le cérémonial, pris presque en entier dans le Pontifical, à la consécration des Vierges. C'est celui dont nous

³⁸. Œuvre fondée par Mme de Chateaubriand et dont s'occupait l'abbé Combalot.

³⁹. C'était la retraite du mois, que nos Mères faisaient déjà très régulièrement dès ces premiers temps.

nous servons encore. Nos Mères s'étaient mises en retraite et se préparaient avec une joie profonde à cette fête solennelle de leurs fiançailles avec Jésus-Christ.

Nous suivrons cette retraite dans les notes de la Mère Marie Eugénie, et nous verrons comment elle comprenait dès lors la vie religieuse et ses devoirs de supérieure.

Sa première impression est un regret ; elle se reproche de ne pas se renfermer assez dans la paix et la présence de Jésus-Christ. Puis elle ajoute : "Garder ma joie par la fidélité intérieure à Jésus-Christ et la confiance en lui. Penser plus souvent à la consécration qui me rend comme un de ses vases sacrés, tout oint du Saint Esprit, dont j'ai reçu une si grande impression au jour de ma confirmation : mieux jouir du trésor que j'ai en Jésus-Christ..."

"Il m'appelle à être toute sienne. Il faut me rendre fidèle à cette vocation qui m'attire à demeurer toujours à ses pieds pour l'adorer, l'aimer, le servir, le remercier. Tâcher de m'y tenir avec un cœur pur, de me faire un amour digne d'une telle place, c'est-à-dire chaste, fort, humble, doux, sincère, généreux, tel que le Saint-Esprit peut seul l'allumer dans une âme. Ne plus m'attacher aux choses extérieures et résumer tous mes devoirs en un amour de fille, de fiancée, de servante et d'épouse."

Il est bon de prévoir la croix dans une retraite, c'est une part de la vie et la meilleure, car c'est le grand moyen de la sainteté. Dieu nous a faits pour la béatitude, a dit Mgr Gay ; mais la béatitude s'acquiert par la sainteté, et la sainteté par la souffrance. Eugénie le sait, et voici ce qu'elle écrit :

"... Je chercherai Dieu dans le fond de mon âme ; pour cela aimer à souffrir et à être humiliée, me réjouir dans les petites occasions de souffrance, humiliation et assujettissement, n'y pas dire un mot de plainte, mais de joie. Vouloir de Jésus-Christ la grâce et la miséricorde, des hommes la justice et le châtement.

"Si j'ai un peu de foi, je serai consolée de souffrir, parce qu'il a été dit : *Beati qui lugent* ; je me réjouirai du mépris : *Beati estis cum maledixerint*. Je viendrai alors avec confiance à Jésus-Christ : *Venite ad me... qui onerati estis*. Je saurai que son fardeau ne sera pas trop lourd, ni son joug trop pesant ; qu'il sera humble pour venir à moi, doux pour me recevoir. Il l'a dit. Soyons donc heureux d'être pauvres, souffrants, dans les larmes, humiliés, purs de cœur par le détachement.

"*Abneget semetipsum*. Je porterai ma croix de souffrance par une sincère et continuelle mortification, la croix d'humiliation en aimant sincèrement ceux qui me mépriseront, la croix de pauvreté en m'abandonnant à la Providence et prenant toujours pour moi ce qu'il y a de plus misérable dans la maison."

Pauvreté, humiliation, souffrance ! Le P. Olivaint a des pages admirables sur ces trois compagnes de Jésus, que tous les saints ont aimées parce qu'elles sont la mesure de notre amour pour Jésus. Nous ne comparons pas les humbles notes de la religieuse encore novice à la belle méditation du futur martyr : mais une même lumière éclaire ces deux âmes appelées à confesser Jésus-Christ, c'est sur la même parole que se règle leur vie.

Viennent ensuite les résolutions pratiques :

"Pour porter des fruits de grâce, il faudrait me lever la première, me coucher la dernière, me faire l'humble servante spirituelle et corporelle de mes sœurs ; – n'avoir d'autre volonté que celle de Dieu, de la règle, du supérieur, m'éclipser dans ces volontés, parler humblement et doucement à toutes, – me fortifier pour être un modèle de régularité, faire garder la règle avec fermeté, sans aucun attachement impatient à l'ordre extérieur ou à mon repos, mais pour la plus grande gloire de Dieu ; – travailler de toutes mes forces, me croire redevable aux autres des moindres instants, leur parler de leur intérieur en me sentant à leurs pieds et à ceux de Notre-Seigneur ; – prier sans cesse pour ne pas priver Jésus-Christ du fruit de louanges que je lui dois

et pour obtenir son esprit ; – tenir mon Sauveur par la main, lui donner tous les petits instants que je puis pour ne cesser de lui demander cette ferme et courageuse régularité dont j'ai besoin.

"En tout cela, chercher Dieu seul et y porter doucement les autres dans un profond délaissement de moi-même, de mes idées et de mes jugements, de sorte qu'à tout instant je puisse dire : Que vous plaît-il que je vous fasse ?

"Vouloir pour les autres des soulagements et commodités que je ne voudrais pas pour moi ; être la première aux œuvres basses, à la pauvreté, à manquer de tout, à me fatiguer. *Alter alterius onera portate* ; je porterai les fardeaux de toutes, car je ne veux pas être aride dans la terre de la grâce, dominée par mes anciennes habitudes, infidèle au sacrifice que j'ai fait de moi-même. Jésus sera mon Maître des novices ; sans cesse je viendrai le supplier de me soutenir, et de ne pas me laisser lui refuser aucune chose. *Riga quod est aridum, Lava quod est sordidum, Sana quod est saucium.*"

La pauvreté revient souvent dans ces notes ou résolutions de retraite. C'était comme l'arôme, le parfum de ces premiers temps, la vertu favorite de notre Mère et de nos premières sœurs : "Pour la pauvreté, je veux me regarder comme une servante, comme une servante louée pour servir la maison par notre père et recevoir de lui la nourriture, le vêtement avec grande reconnaissance, comme un paiement trop cher, comme une charité de Notre-Seigneur, car lui ayant tout donné, je n'ai à la lettre *rien* ; je dois selon la justice travailler pour vivre sans perdre un moment, être économe, demander humblement, recevoir avec action de grâces. Je n'ai rien, je ne veux plus parler de famille ni de position ; tout est à mes sœurs, je suis leur servante, et, par un tendre amour de la pauvreté, je veux prendre dans ce qu'elles me donnent le plus pauvre et le plus vil.

"O Seigneur, qui pourra vous rendre assez de grâces pour moi, de ce que vous me mettez, à moi, misérable, cette œuvre entre les mains ; vous me donnez ces filles si ferventes, vous me donnez le moyen de vous faire grandement glorifier, moi qui ne fais que vous résister et vous être infidèle ? Oh ! qu'elles sont bonnes et que je suis mauvaise ! Mon Seigneur, je veux sérieusement me convertir, vous rendre gloire en m'abaissant à la valeur de mon néant, faire connaître l'immensité de votre miséricorde sur moi en étant bien aise qu'on me connaisse et me méprise. Je veux commencer vraiment mon noviciat, être une vraie pauvre, m'humilier, me livrer sans réserve à l'obéissance, être généreuse en vérité ou du moins crier vers vous pour l'être, et faire pénitence du peu que j'ai fait après avoir eu tant l'air d'être bonne. Mais qui me fera tenir ces résolutions, si ce n'est vous seul, ô mon Jésus ? aidez-moi chaque jour à remplir cet engagement ; que chaque matin je songe :

"1° à chercher le mépris dont j'ai besoin et que je mérite ;

"2° à mortifier ma chair ;

"3° à être pauvre en tout ;

"4° obéissante en tout et sans mesure ;

"5° douce par mortification de toute volonté et empressement, par amour des contrariétés ;

"6° recueillie, modeste, régulière, accomplissant l'obéissance dans les plus petites choses, et me tenant comme la servante de notre père dans ses réprimandes, ses ordres et tous les rapports de la vie."

La retraite touche à sa fin, c'est par une effusion d'amour qu'elle se termine :

"O mon bon Jésus ! qui me fera la grâce de vous chercher comme il faut et de vous trouver, parce que loin de vous je suis triste et je ne puis rien, et qu'en vous j'ai toutes choses avec surabondance ? Dès que je puis vous voir un instant des yeux de mon âme, tous les travaux me deviennent doux et légers. Apprenez-moi donc à ne fixer les regards de mon cœur que sur vous. Tout ce que vous avez fait, vous l'avez fait par amour, avec une douceur de charité incroyable ;

vous avez souffert pour ma pauvre âme qui veut être à vous. Soyez donc son bien aimé, sa joie et ses délices...

Aidez-moi, Seigneur, à garder cette dernière et sommaire résolution de désengager mon cœur par la vraie mortification de la chair, de la volonté et de l'esprit, de toutes les attaches, afin que vous puissiez me donner cette eau vive que vous donnâtes à la Samaritaine et que je puisse mériter la grâce et la force de vivre comme vous, de souffrir et de mourir pour vous."

Enfin, à la veille de la prise d'habit, la Mère Eugénie comprend que c'est un pas très grave qu'elle va faire, non seulement pour elle, mais pour sa Congrégation à venir. Marie va donner ses livrées à sa nouvelle famille ; elle leur impose un vêtement religieux, symbole de pénitence et de pureté : c'est le voile blanc et la robe violette, qu'elles porteront jusqu'à leur dernier jour, c'est le rosaire attaché à leur ceinture et le crucifix placé sur leur cœur : *Accipe, leur dira le prêtre, imaginem crucifixi, tuis concessam amplexibus, ...ut Christo confixa cruci, ac socia passionum ejus, illi te placentem exhibeas hostiam...* La fondation va réellement commencer avec cette première cérémonie de vêture. Jusque là, ce n'étaient que des préludes. Et cependant l'avenir semble gros d'incertitudes et de nuages ; qu'importe! il faut se donner les yeux fermés, prête à vivre ou à mourir, à voir l'œuvre s'élever ou s'écrouler, selon le bon plaisir de Dieu.

Le 13 août 1840 la Mère écrit :

"En union du dépouillement et de l'abandon aveugle dans lequel votre sainte Mère a vécu, en union aussi de celui que vous avez pratiqué dans votre Passion, je vous fais, mon divin Sauveur, un entier sacrifice de toutes mes affections et considérations, ne voulant plus m'attacher pour toute sagesse et pour toute consolation qu'à ma règle, dont j'accomplirai tous les points en quelque état et délaissement que je sois, quelque souffrance qu'il m'en revienne. Je prends cet engagement en votre présence ; je veux qu'il soit aussi sacré que l'habit religieux que je vais prendre et qui devra me le rappeler sans cesse.

"Je me remets donc en aveugle à votre conduite, pour la consolation ou le mépris, pour le présent et l'avenir. Ne permettez plus, Seigneur, que je sois assez malheureuse pour occuper désormais mon esprit à prévoir ni à combiner des choses que j'ai remises à votre souveraine sagesse et à votre souverain amour. Ôtez-moi mes inquiétudes naturelles au sujet de l'œuvre, pour ne plus laisser que la seule inquiétude qui me reste désormais permise, celle d'accomplir chacun de mes devoirs à mesure qu'ils se présentent selon la plénitude de la lumière et de la grâce que j'aurai dans le moment.

"Si j'y manque parfois, dès que je m'en apercevrai, je me relèverai pour l'action suivante, employant le temps à réparer la faute et nullement à y réfléchir."

La retraite était terminée, et elle avait produit dans toutes les âmes des fruits de grâce.

La veille de l'Assomption, après avoir officié aux vêpres de Notre-Dame, l'archevêque se dirigea vers la petite chapelle de la rue de Vaugirard, accompagné d'un évêque irlandais de passage à Paris, et de son grand vicaire, M. l'abbé Gros. Les novices étaient au nombre de cinq : sœur Marie Eugénie de Jésus, sœur Thérèse Emmanuel, sœur Marie Augustine, sœur Marie Thérèse et sœur Marie Joséphe. Vêtues d'une robe de mousseline blanche, une couronne de roses blanches sur la tête, elles n'avaient d'autre parure que le charme de la jeunesse et le rayonnement de la joie. Marianne avait cependant voulu ajouter à la toilette si simple de sa sœur un collier de perles fines qui avait appartenu à leur mère. Toutes étaient si calmes, si profondément recueillies, que M. l'abbé Gros en fut frappé : "Ces jeunes personnes, dit-il, paraissent vraiment comprendre l'importance de l'acte qu'elles accomplissent aujourd'hui." Sa protection leur fut dès lors acquise.

M. l'abbé Combalot prêcha le sermon de vêture, et son cœur trouva des accents émus pour célébrer les miséricordes du Seigneur et offrir à Dieu comme un sacrifice de louanges ces jeunes âmes qui se dévouaient à sa gloire sous l'étendard de Marie. Tout fut simple et solennel dans

cette journée remplie de joies célestes ; le souvenir s'en est conservé parmi nous, et cette première cérémonie est restée unique et incomparable entre toutes.

Quelques notes écrites par sœur Thérèse Emmanuel nous disent les fortes impressions de ce jour. C'est le commentaire d'une parole des psaumes qui s'est illuminée pour son âme dans la lumière de l'oraison : *Lex Domini immaculata convertens animas*. Elle y voit l'effet merveilleux de la règle religieuse qu'elle a embrassée, loi de perfection, pure, lumineuse, droite et vraie."⁴⁰

"*Lex Domini immaculata*. La loi du Seigneur va purifier mon âme ; je me confie à elle, car je désire l'ineffable beauté de la vertu. Ma vie à la gloire de Dieu, mes œuvres à la gloire de Dieu, ma pensée à la gloire de Dieu ! En accomplissant la volonté de Dieu, je la relèverai de sa misère vers la perfection. Seigneur, je me donne à votre loi pour qu'elle gouverne et convertisse mon âme. Il n'y a que mon Dieu qui pouvait me faire ce don : ni la philosophie, ni la raison, ni les systèmes, ni toutes choses ensemble ne pouvaient convertir mon âme. Les petites contraintes de la loi de perfection la purifieront d'elle-même et la convertiront au Seigneur. Que je me plaise ou que je ne me plaise pas, mon plaisir n'est ni moyen ni fin. S'il faut que je m'ennuie tous les jours de ma vie dans un travail sans attrait, ce ne sera que ma nature qui sera crucifiée ; mais mon âme se réjouira de ce qui peut glorifier le Seigneur.

"Il faut être à Dieu ! il faut jour par jour, heure par heure, faible ou forte, triste ou joyeuse, avec l'aide de cette grâce par laquelle je puis tout, me sacrifier doucement, tranquillement, tout heureuse d'être sa pauvre servante. Il faut me couvrir de sa loi immaculée pour convertir mon âme à l'ineffable beauté de la perfection. Que je me recueille devant l'éternité qui est à mon Époux, devant le temps qui est à moi, pour le remplir d'un simple et seul effort, d'une seule pensée, d'une seule attente : *une vie toute à Jésus*.

"O Jésus ! pour être à votre suite au jour de votre triomphe, je veux marcher sur vos traces pendant ma vie, Roi du temps dans un abaissement prodigieux, Roi de l'éternité dans une élévation infinie. Je m'attache à vous par tous les liens de promesse et de vœu, je désire, je veux être esclave de votre volonté et contempler sans cesse la beauté des chaînes qui m'unissent pauvre et faible à la force qui a brisé ma servitude et qui m'enchaînent à jamais au service du souverain Seigneur du ciel et de la terre."

Lorsque Dieu donne aux âmes de telles lumières, c'est qu'il a sur elles des desseins particuliers. Il veut s'en servir pour attirer à lui d'autres âmes, et les pages écrites par sœur Thérèse Emmanuel et notre Mère dès les premiers jours de la vie religieuse suffiraient pour nous dire que ces deux vies seront fécondes et que Dieu forme en ce moment deux âmes de Mères et de fondatrices.

L'Assomption allait en effet se développer ; deux nouvelles religieuses, nos premières sœurs converses, vont nous être envoyées.

Au mois de septembre de cette même année, M. Combalot ayant été se reposer à Pau auprès de son ami M. de Salinis, ils firent ensemble un voyage dans les Pyrénées et rencontrèrent deux jeunes Béarnaises qui voulurent consulter l'abbé Combalot sur leur vocation religieuse. Celui-ci leur proposa d'entrer à l'Assomption comme sœurs converses, ce que les deux cousines acceptèrent volontiers. L'une avait dix sept ans, l'autre vingt ; toutes les deux étaient vives, intelligentes, désireuses de se donner à Dieu. Elles quittèrent courageusement leur famille et leur pays, et nous arrivèrent le 11 octobre 1840, dans leur joli costume béarnais, avec leur bonnet à fraise, leur capulet blanc et un grand manteau noir qui les enveloppait tout entières. Nos sœurs converses ont longtemps conservé ce manteau pour les sorties.

Sœur Marie Catherine, l'aînée, était remarquablement intelligente pour une fille du peuple, c'était une nature énergique, fortement trempée ; elle est morte comme une sainte en 1853, après

⁴⁰. *Justitiæ Domini rectæ... præceptum Domini lucidum... Justitia Domini vera.* (Ps. XVIII, 8-10.)

avoir rendu de grands services à la fondation. Sœur Anne-Marie, plus jeune, plus naïve, a souvent amusé nos récréations par l'originalité de son esprit ; mais elle a laissé un souvenir plus sérieux par son infatigable dévouement et son zèle à former les novices converses pour tous les ouvrages de la maison. Aussi, disait-elle, dans son admirable simplicité : "Personne ne saura jamais ce que Mère Thérèse Emmanuel et moi nous nous sommes donné de peine pour former les sœurs."

La petite communauté de la rue de Vaugirard grandissait donc sous le regard de Dieu. Une nouvelle cérémonie vint augmenter la joie des sœurs et resserrer les liens qui les unissaient. Sœur Marie Gonzague plus jeune que les autres, plus craintive aussi, n'avait pas osé prendre l'habit le 14 août avec nos premières Mères. Elle était alors fort timide, et M. Combalot l'inquiétait par ses exigences non moins que par la variété de ses plans. Cependant son âme était tout à Dieu, et elle fut heureuse de revêtir les saintes livrées de la vie religieuse le 21 novembre 1840, fête de la Présentation de Notre-Dame. Comme Marie, elle s'offrit au Seigneur, ignorante de l'avenir, se confiant en sa Providence.

La cérémonie fut présidée par M. Combalot ; mais ce fut M. l'abbé Cœur, – depuis évêque de Troyes, – qui parla à l'auditoire choisi venu pour l'entendre. M. de Chateaubriand, attiré par la réputation d'éloquence de M. l'abbé Cœur, faisait partie de l'assistance ; il fut si impressionné par la gravité de la cérémonie et la courageuse simplicité de l'enfant qui se donnait à Dieu, qu'il ne put retenir ses larmes. Son émotion fut telle, qu'on le prit pour le père de la novice. Cette journée nous valut ses sympathies et la protection de Mme de Chateaubriand, femme aimable, spirituelle, d'une grande piété, qui fut pour nos Mères une véritable amie.

Au milieu des joies de ces commencements, au milieu des peines aussi, car les difficultés ne manquaient pas, sœur Thérèse Emmanuel devenait de plus en plus une âme de prière. Dieu, qui l'appelait à monter si haut dans les voies de l'oraison, lui faisait pressentir ses desseins, et elle s'y livrait sans réserve. Pendant la nuit de Noël 1840, le ciel sembla s'ouvrir, et pour la première fois elle entendit cette voix divine qui devait si souvent retentir à ses oreilles. "Je n'ai jamais connu d'âme à qui Dieu ait tant parlé," nous disait plus tard Mgr Gay, devenu son directeur.

Les Sœurs étaient allées assister à la messe de minuit dans la chapelle de la Visitation, rue de Vaugirard. C'est là que Dieu fit entendre sa voix, et sa première parole fut une parole d'anéantissement : il fallait tout détruire pour tout reconstruire. Au retour, émue et tremblante, sœur Thérèse Emmanuel vint trouver la Mère Eugénie, essaya de dire ce qu'elle avait vu et entendu ; mais nulle expression ne pouvait rendre sa pensée. "Je compris, dit notre Mère, que quelque chose de divin venait de se passer : c'était Dieu prenant possession de sa créature par une de ces grâces qui changent toute une vie ; je demandai à la sœur d'écrire ce qu'elle ne pouvait exprimer, et voici ce qu'elle écrivit :

"La veille de Noël 1840, ayant instamment demandé à Notre-Seigneur qu'il me fit renaître à une nouvelle vie, j'eus une vue puissante qui m'enseignait les desseins de Dieu sur moi. Mon âme était dans un silence très grand, tout attentive aux paroles qu'elle entendait. Ces paroles lui disaient que la naissance de Jésus en elle aura lieu lorsqu'elle sera comme une étable déserte dont les hommes auront perdu la route, et qui, ruinée et ouverte de tous les côtés, n'oppose aucune barrière aux vents du ciel... "Pendant la messe de minuit, du *Gloria in excelsis* à l'élévation, je n'entendis que ces mots : "Gloire ! gloire ! gloire !... Ma gloire n'est à personne. Je suis ma gloire !... Une de mes pensées est ma gloire, mon Verbe est ma gloire ! Quelle gloire l'Être infini peut-il tirer du fini, l'Immense du limité, l'Éternel du créé ? Ma gloire est complète dans mes perfections. Quand Dieu, dans la plénitude de son Être, rencontre la créature dans la limite de son néant, il ne peut y voir d'autres rapports que l'anéantissement de cet être d'un jour devant l'Être de l'éternité."

"Substantia mea tanquam nihilum ante te."

"Dieu me fit connaître que le développement de mon être pour sa gloire ne lui en donne, pour ainsi dire, aucune qu'il ne possédât point ; mais ce qu'il ne peut prendre parce qu'il nous l'a donnée, c'est notre liberté. Et quand la créature la rend à Dieu, elle lui fait un don en sa possession, et en dehors de la propriété de Dieu même. Ce don honore Dieu d'une manière pleine, c'est-à-dire à l'égal de ce que la créature est devant lui et dans l'étendue de sa capacité.

"La gloire de Dieu dans sa créature étant son anéantissement total, plus elle s'offre à lui pour sa gloire, plus elle se voue à la petitesse, à l'abjection pour n'être rien, pour être effacée devant les hommes, afin d'être véritablement et seulement devant Dieu, et là, en l'abaissement de son néant. J'ai senti fortement combien loin s'étendent ces offrandes que je fais de moi, de tout moi-même, entre les mains de Dieu, pour lui rendre comme gloire tout ce qu'il m'a donné d'être et de liberté. Par une sorte de rapprochement intérieur, de même que ces offrandes trouvent maintenant leur modèle dans l'oblation passive, douce et résignée de l'Enfant Jésus, il me semble qu'elles auront aussi leur accomplissement, leur consommation dans la croix. Mon âme est comme dans une crèche où elle commence un nouvel être."

C'est ainsi que Dieu faisait son œuvre et affirmait ses desseins ; mais après la consolation vint l'épreuve. Celle-ci fut rude ; elle allait atteindre non seulement l'âme de Mère Thérèse Emmanuel, mais la Congrégation tout entière.

CHAPITRE VI

L'ÉPREUVE

Nous avons vu qu'un nuage planait sur les joies de ces premiers jours, et plusieurs fois déjà nous avons parlé des fluctuations de M. l'abbé Combalot. C'est la note douloureuse de nos commencements ; mais si ce caractère de versatilité effrayait les Sœurs, qu'était-ce donc pour la Mère qui portait la responsabilité de l'œuvre et en voyait l'avenir compromis par des changements sans cesse renouvelés ? Tantôt on était poussé à des mortifications excessives, puis dispensé des observances les plus ordinaires ; tantôt des études inutiles et trop fortes pour des femmes étaient imposées aux Sœurs ; un autre jour l'ordre était donné de fermer tous les livres et de ne plus s'occuper que du ménage et de la couture.

"Tous les jours, dit sœur Marie Thérèse, M. Combalot nous arrivait avec de nouveaux projets, suivant les personnes qui lui avaient parlé la veille, de sorte qu'il aurait fallu changer à chaque instant le plan des études, le règlement de la journée et jusqu'aux emplois des Sœurs, car le Père entraînait dans les moindres détails."

La Mère Marie Eugénie se pliait à tout, donnant à ses filles un admirable exemple d'humilité et d'obéissance. Celles-ci l'imitaient, et simplement, sans se plaindre, suivaient le mouvement qui leur était imprimé. Mais lorsque les exigences de l'abbé Combalot tombaient plus spécialement sur leur Mère, les cœurs souffraient, nous le voyons par les notes de sœur Marie Thérèse : "Pour moi, qui regardais M. Combalot comme un saint, il me fallut du temps pour me désillusionner sur son compte. Lorsqu'il parlait si rudement à la Mère Eugénie, je croyais que c'était pour l'éprouver, et je le plaignais d'être obligé d'avoir l'air de se mettre en colère et de gronder si fort pour si peu de chose. Notre Mère, qui avait une grande délicatesse de conscience, se mettait à genoux dès que le père faisait une observation. C'était devenu comme son attitude habituelle ; je comptai un jour qu'elle s'était mise à genoux dix sept fois.

"M. Combalot lui avait fait faire sept vœux ; il n'est pas besoin de dire que le premier était celui d'obéissance, et certes il était étendu. La supérieure ne devait pas avoir d'autre opinion que la sienne, d'autre manière de voir, de juger ; elle ne pouvait rien faire sans sa permission, écrire aucune lettre ni acheter le moindre objet. Notre Mère était si obéissante, qu'elle était souvent troublée, se trouvant partagée entre sa conscience et son bon sens, ce qui la jetait dans de grandes perplexités."

La responsabilité de l'œuvre, dont elle voyait l'avenir compromis par des changements perpétuels, pesait sur l'âme de la fondatrice. Elle avait besoin d'un conseil pour savoir s'il fallait continuer à obéir en aveugle ou faire part à l'abbé Combalot de ses inquiétudes, au risque de provoquer une crise d'irritation ou de découragement, ce que la Mère Eugénie redoutait plus que tout. Ce fut par un sentiment de délicatesse qu'elle eut la pensée de consulter à ce sujet un ami même de M. Combalot, l'abbé d'Alzon, qui pouvait mieux qu'un autre lui donner un conseil éclairé et désintéressé. Celui-ci répondit aussitôt :

"Madame,

"L'œuvre à laquelle vous avez voué votre vie est trop importante pour ne pas exiger de vous tous les sacrifices. Elle réclame surtout ceux qui peuvent contribuer à maintenir l'unité. Or il est bien plus avantageux que M. Combalot connaisse toute votre pensée que s'il l'ignorait sous prétexte que vous craindriez de le décourager. Vous ne le découragerez pas, mais vous le soutiendrez, car c'est là votre mission : le tempérer lorsqu'il va trop vite, le ranimer lorsqu'il est abattu. Vous pouvez consulter d'autres prêtres que lui, mais après l'avoir prévenu. Pour tout le reste, lorsque vous serez embarrassée, faites ce que vous croirez le plus parfait.

"N'est-ce pas bien fort de dire à quelqu'un : Faites ce qu'il y a de plus parfait ? Croyez que si je n'étais profondément convaincu des grâces que Dieu veut vous accorder, je ne vous tiendrais pas ce langage. Oui, madame, Dieu veut vous faire beaucoup de grâces, et je serais au désespoir de vous en voir abuser. Je ne puis vous dire le désir que j'éprouve de vous voir devenir une sainte. C'est quelque chose de si fort, que si j'apprenais que vous ne faites pas tous vos efforts pour y arriver, je ne pourrais m'empêcher de vous en exprimer mon regret.

"Si vous pensez devoir m'écrire encore, croyez que je vous répondrai avec la même simplicité et la même franchise ; tâchez seulement d'en obtenir la permission, pour le repos de ma conscience et de la vôtre.

"Veuillez, madame, agréer l'expression de mon vif désir de vous voir devenir une parfaite imitatrice des vertus de Marie.

"EM. D'ALZON."

Cette lettre était encourageante, mais trop générale pour suffire au milieu de difficultés sans cesse renaissantes.

Au mois de décembre 1840, quand les difficultés augmentèrent, la Mère Marie Eugénie dit un jour à M. Combalot : "Comment voulez-vous que je ne sois pas inquiète ? Vous ne me permettez de consulter personne. - Qui donc voulez-vous ?" Elle lui propose alors successivement Mgr Cœur, M. de Salinis, M. Gaume, enfin tous ses amis marquants ; il les refuse sous différents prétextes. "Voulez-vous que je m'adresse à l'Abbé d'Alzon ? - Mais il est à deux cents lieues. - Qu'est-ce que cela fait, puisque vous ne voulez me permettre de voir aucun de ceux qui sont à Paris ? - Emmanuel, soit ! Vous pouvez lui écrire tant que vous voudrez."

La permission était donnée ; et c'est de ce jour que commença la correspondance de la Mère Eugénie avec le P. d'Alzon. Nous n'avons pas la lettre de notre Mère, mais la réponse du Père nous dit ce qu'elle devait contenir.

"Nîmes, 10 décembre 1840.

"Madame,

"Je viens de lire avec la plus scrupuleuse attention la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et, après avoir invoqué l'Esprit Saint, voici ce que je crois devoir vous répondre.

"Votre position est difficile, mais il faut la maintenir jusqu'à ce que la divine Providence vous donne elle-même les moyens d'en sortir. J'accepte bien volontiers la demande que vous me faites de m'écrire de temps en temps, et je crois devoir vous donner mes motifs d'agir ainsi :

"1° Je crois qu'il y a peu de prêtres qui aiment autant M. Combalot que moi, quoique je ne me fasse aucune illusion sur ses défauts. - 2° Les démarches que vous pourriez faire finiraient par nuire à ce pauvre père, et par contre à la communauté...

"Mais permettez-moi à mon tour de poser quelques conditions à nos rapports : 1° La plus grande liberté de les suspendre, lorsque vous ou moi le jugerons convenable. 2° La résolution de ne jamais craindre de me blesser, comme aussi de votre part la conviction que je ne vous parlerai

jamais qu'en présence de mon crucifix. Je pourrai très souvent me tromper ; mais en lisant ma lettre aux pieds de Notre-Seigneur, vous apprécierez l'intention qui l'aura dictée.

"Si ces conditions vous conviennent, je suis aussi disposé à vous parler que je l'étais peu lorsque vous m'écrivîtes pour la première fois. Ce changement de dispositions à votre égard vient de la disparition de certains préjugés que votre lettre a fait entièrement tomber. Tout ce qu'elle contient entre tellement dans ma manière de voir, que je ne puis m'empêcher de vous dire que je ferai pour vous tout ce qui dépendra de moi. Je ne suis pas, tant s'en faut, l'homme qu'il vous faudrait, je dis ceci avec une bien profonde conviction ; mais puisque vous n'avez pas la permission de vous adresser à d'autres, prenez-moi pour votre pis aller. Tout ce que je puis vous offrir, c'est un vif désir de votre salut, avec la ferme disposition de n'avoir rien à me reprocher à votre égard lorsque je paraîtrai devant Dieu."

L'abbé d'Alzon répond ensuite aux questions qui lui sont adressées :

"Non, vous ne devez pas abandonner à M. Combalot le succès de votre œuvre. Vous me dites qu'autour de vous on compte plus sur vous que sur lui. Souvenez-vous de ce que je vous dis à Chatenay en sa présence. Si je n'avais compté que sur lui, je ne vous aurais pas dès lors engagée à aller en avant. Croyez que votre père aime plus l'ouvrage fait que l'ouvrage à faire, et partez de là pour le gouvernement de la maison..."

"Non, vous ne devez pas tolérer les différentes choses dont vous me parlez. Tenez ferme aux points de règle, c'est votre droit ; et pour le reste, allez en esprit de foi, laissez-vous faire. Je sens qu'il faut pour cela un grand courage et qu'une position si pénible ne peut pas être longtemps soutenable ; mais nous ne pouvons aujourd'hui poser que des pierres d'attente : c'est à la Providence de dénouer vos liens.

"Je m'arrête pour aujourd'hui. J'ai voulu du moins vous prouver, par mon empressement à vous répondre, l'intérêt que je porte à votre œuvre, la compassion que m'inspirent vos propres souffrances et le prix que j'attache aux prières que vous me promettez.

"Veuillez agréer, madame..."

"Em. D'ALZON."

Cette lettre préparait l'avenir et donnait un appui à la Mère Marie Eugénie, dont l'âme délicate passait par de véritables angoisses. Une note du mois de décembre 1840, sans doute écrite pour l'abbé d'Alzon nous dit les troubles que lui causait la direction de M. Combalot :

"Je ne sais plus que faire ; il me semble que mes dispositions et mon état présent me font trouver plus d'inconvénients que jamais dans une direction si peu paisible. Je n'ai cependant de force sur moi-même qu'à l'aide de l'obéissance ; sans cela je vais toujours cherchant, doutant de ce que je dois et de ce que je fais. Ma direction n'a que trop autorisé cette perpétuelle incertitude ; depuis deux ans, elle m'a continuellement fait aller d'une pratique et d'une oraison à une autre. Un jour, il fallait à tout prix entrer dans l'état de la sainte enfance, voir partout Jésus-Christ naissant. À peine avais-je fait quelques efforts en ce sens, que je devais m'occuper de méditer l'Évangile de chaque dimanche : cela seul était solide. Le temps qu'il fallait pour plier mon esprit menait notre père à me parler d'une oraison de simple présence de Dieu, puis bientôt à voir dans mes défauts ou distractions la preuve que je n'étais pas mûre pour cela ; il me disait que toute la vie spirituelle étant fondée en la croix de Jésus-Christ, il fallait méditer la Passion, entrer dans les sentiments de l'agonie. Puis je n'étais pas fille de l'Église, si je ne ressentais au travers de cette occupation l'effet de quelque fête joyeuse qui tombait les jours suivants. Quel martyre pour mon esprit, qui est bien plus lent que le sien n'est vif !

"On m'a dit souvent que j'ai de l'intelligence ; dans les choses de Dieu, je ne le ressens certes pas. Je ne comprends que fort lentement, je ne puis songer à deux choses ensemble ; les motifs multipliés, les raisonnements me fatiguent au-delà de ce que je puis dire. Une seule vue,

une seule pensée, une seule action de Jésus-Christ, un mouvement de son âme me semble suffire à m'occuper toute ma vie. Voir cet unique instant de sa vie, l'honorer, l'imiter, cela est déjà au-delà de l'impuissance de mon être. Je ne puis exprimer ce que je veux dire ; mais si mon existence entière s'absorbait dans le culte, je ne dis pas d'un état, mais d'une circonstance d'un état de Jésus-Christ, je sens que cette existence n'y suffirait pas, et que je voudrais l'agrandir infiniment pour cette seule occupation et cet unique hommage. Et ceci me semble très légitime.

"Je suis donc comme quelqu'un qu'on fait tourner sans cesse vers tous les points du ciel et qui ferme des yeux aveuglés. Je crois bien qu'on m'a toujours conduite ainsi ; mais au commencement je n'en souffrais pas, cela servait d'aliment à mon imagination, et tout s'absorbait dans un attrait sensible pour le saint Sacrement, attrait que j'ai perdu, n'ayant plus aucun attrait sensible maintenant. Ce qui m'étonne, c'est qu'avec la tendresse d'amour que je ressentais alors et qui me faisait faire des sacrifices assez grands, j'étais si attachée à des riens, et j'agissais souvent par des motifs imparfaits.

"Sous l'empire d'une nature très vive dans ses impressions, quoique très contenue, j'ai presque toujours vécu d'agitations. Il me semble que Dieu demande tout autre chose. Je vois que je n'ai jamais été simple intérieurement ; il me semble que je devrais aller à Dieu par une grande paix et un abandon sans réserve. Il faudrait me livrer au doux amour de mon Dieu pour qu'il m'emploie à ses desseins comme une créature passive, jouir de lui quand je communie, faire mes devoirs sans réflexion sur moi-même, comme il veut que je les fasse, souffrir, parler, travailler avec un repos habituel en sa volonté.

"Ce que je désire faire maintenant, ce que j'aperçois de cette nouvelle manière d'abandon est plus obscur, mais bien plus intime : c'est comme si j'entraais dans l'intérieur de la vertu, et tout ce que j'ai voulu faire de meilleur ne vaut pas aujourd'hui pour ma conscience ce nouveau lien, cette fidélité intérieure en laquelle je sens comme l'ouverture d'une nouvelle demeure qui serait bien plus la demeure de la vérité."

La Mère souffrait donc dans son âme, mais plus encore dans son œuvre, où les changements étaient perpétuels, la paix souvent troublée. Inquiètes de l'avenir, les Sœurs se serraient de plus en plus autour de leur supérieure, qui seule leur paraissait un appui sûr. Sa nature essentiellement pondérée et raisonnable contrastait avec celle de l'abbé Combalot. Celui-ci passait tour à tour de l'enthousiasme le plus vif au découragement le plus absolu, et si son enthousiasme était communicatif, son découragement l'était aussi. Depuis quelque temps, il manifestait une certaine lassitude de l'œuvre, qui le détournait de ses travaux apostoliques. Avait-il le sentiment que son mandat était achevé ? Peut-être. Il avait réuni les filles de Notre-Dame et leur avait donné l'impulsion que lui-même avait reçue de Dieu ; mais pour imprimer à une œuvre ce caractère de fixité, la Mère Marie Eugénie avait des aptitudes bien supérieures aux siennes. M. Combalot le sentait, il voyait la confiance des religieuses se porter vers leur supérieure, et cette Mère si admirable, sur laquelle il fondait tant d'espérances, était devenue à ses yeux comme un obstacle à l'influence absolue qu'il voulait exercer : de là des scènes pénibles qui faisaient beaucoup souffrir la pauvre Mère.

"Je crains, – eut-elle le courage de lui écrire un jour – que nous ne fassions bien du mal à nous et à l'œuvre, si nous ne pouvons marcher plus persévéramment dans cette voie de confiance réciproque qui me semble d'absolue nécessité. Si vous croyez avoir à vous plaindre de moi, changez-moi de place ; mais quelle que soit votre supérieure, ne doutez pas d'elle, mon cher père, c'est lui ôter toute force. Vous m'avez fait beaucoup de mal en m'enlevant l'espérance où je parvenais à me mettre depuis quelque temps, que nos rapports ne seraient plus désormais que paix et charité. De toutes les espérances terrestres, il n'y en a guère qui pût m'être plus chère."

Mais la Mère Marie Eugénie voulait à tout prix la paix, et dans une autre lettre nous la voyons ouvrir son âme à son père spirituel, faisant appel à son ancienne bonté et le suppliant de lui rendre possible cette confiance qui a été si longtemps sa force et sa joie :

"Mon cher père,

"Ce n'est ni la bonne volonté ni l'affection qui me manquent pour vous rendre sur mon âme et sur mon cœur tout l'empire qui nous rendait plus heureux et plus forts pour le grand travail de notre perfection à l'intérieur et de notre œuvre à l'extérieur. Je crois vous l'avoir dit, c'est la confiance qui me manque ; souvent je n'ose plus, soit que je vous craigne, que je me craigne moi-même ou que je craigne l'avenir. Rendez-moi donc cette confiance, mon très cher père, rendez-la moi toujours en étant vraiment mon père, selon toute l'étendue du mot, et croyez bien que je ne vous la demanderais pas, si je ne désirais vous rendre en elle tout ce que je vous avais jamais donné.

"Il faut que je vous aime beaucoup pour éprouver, comme je le fais, que je ne puis penser au temps où je me reposais en vous de toute l'étendue d'une confiance sans bornes, sans que les larmes me viennent aux yeux. Mais il ne dépend que de vous de m'y faire retrouver mon bien et non jamais mon mal. Faites-le, mon très cher père ; portez de toutes vos sollicitudes cette âme qui ne demande pas mieux que d'être à vous ; portez-la sans vous lasser, avec patience, avec amour ; et si vous ne la laissez jamais à elle-même, je vous promets bien qu'elle ne se retirera jamais de vos bras, car elle serait bien heureuse, meilleure et plus paisible dans ce paternel asile.

"Du reste, je ne vous en ai jamais voulu, et cent fois j'ai offert à Dieu ce martyr intérieur, dont je n'accusais que l'ardeur de mon caractère et l'illusion que je m'étais faite de rencontrer ici-bas, dans une union dont Notre-Seigneur était la seule base, quelque chose de cette charité parfaite dont le ciel est la patrie.

"Oui, mon cher père, agissez envers moi avec cette charité chrétienne puisée dans le Cœur sacré de notre Maître, et je m'estimerai trop heureuse de confondre dans une même confiance et un même amour, – comme l'ont fait les saints, – le divin Sauveur auquel vous m'avez fiancée et celui qui me le représente ici-bas. Les liens qui me lient à Jésus-Christ me lient aussi à vous ; ma volonté n'a pas d'autre interprète pour moi : jugez donc quel mal ce serait d'arriver à trouver lourd et amer le joug que Jésus-Christ a proclamé devoir être doux et suave.

"Je le sais, cela ne peut arriver jusque là. La grâce de mon Sauveur ne me laisserait pas seule dans une telle épreuve, et le souvenir de sa mansuétude me rassurerait toujours. Mais j'ai la disposition de confondre la voix du supérieur avec celle de Dieu, et j'ai de la peine à me croire bien unie à l'un quand je ne le suis pas à l'autre."

Ces deux lettres étaient de l'année 1840 ; celles qui nous restent à citer sont du mois de mars et du mois d'avril 1841. L'abbé Combalot est allé prêcher le Carême à Nantes, appelé par Mgr de Hercé, évêque de cette ville. Ses filles le suivent de leur affection et de leurs prières, lui rendant compte de tout ce qui se passe pendant son absence.

Les lettres de notre Mère nous sont ici doublement précieuses, parce qu'elles nous disent quelle fut son attitude à une heure qui va devenir grave pour la congrégation. Nous les transcrivons simplement, sans commentaires, laissant à ceux qui les liront le soin d'apprécier ce qu'elles renferment d'affection, de délicatesse et de respectueux égards.

La première lettre est du 2 mars 1841 ; elle est toute filiale ou maternelle, comme on voudra, car, – nous l'avons déjà vu plusieurs fois, – lorsqu'il s'agit de la santé de ceux qu'elle aime, la Mère Eugénie prend tout de suite, sans s'en apercevoir, un ton d'affectueuse autorité :

"N'est-ce pas trop, ce que vous entreprenez pour le Carême, mon cher père ? Si je l'osais, je vous rappellerais que vous êtes tous les ans moins jeune, et qu'il y a par conséquent toujours plus de hardiesse à vouloir faire un si rude usage de vos forces. Je sais bien qu'il n'y a pas grand prix à attacher à toutes les forces de cette vie, à moins que Dieu ne veuille s'en servir pour sa gloire, et que vous êtes bien heureux de faire pour lui tout ce que vous pouvez ; mais vous savez aussi que saint François de Sales voulait faire la discrétion reine de toutes les vertus. Donnez-lui donc votre

zèle même en garde, mon très cher père, ne vous fatiguez pas outre mesure, et que l'empressement qu'on ne peut manquer d'avoir pour votre parole ne vous entraîne pas jusqu'au point de vous rendre malade.

"Mme de Chateaubriand, qui est venue nous voir la semaine dernière et qui est toujours parfaitement bonne pour nous, m'a fait le plus grand éloge des Nantais : j'espère donc que vous aurez beaucoup de consolations. Vous êtes bien heureux d'avoir trouvé un saint confesseur dans Mgr de Hercé ; il me semble que ce Carême va vous servir de première retraite, en attendant celle que vous voulez faire à la Trappe. Je crois à la grâce épiscopale ; lorsqu'un évêque est saint, je crois qu'il l'est plus qu'un autre."

M. Combalot eut en effet de grandes consolations à Nantes. La foi vive du peuple breton goûtait sa parole, et le saint évêque, que nous apprendrons bientôt à connaître, apaisait son âme par des conseils pleins de force et de douceur. Aussi écrivait-il à ses filles une lettre si paternelle, que la Mère Eugénie ne put s'empêcher de lui répondre : "Que vous êtes donc bon quand vous êtes vous-même, mon très cher père ! Pour la gloire de Notre-Seigneur et pour notre bien, que ne l'êtes-vous toujours !..."

C'est que le missionnaire est en ce moment consolé par les espérances que lui donne son Carême, et, lorsqu'il prêche, l'abbé Combalot est le meilleur et le plus heureux des hommes. L'épanouissement de son zèle apostolique rejaillit sur ses filles, il leur écrit des lettres pleines de joie et d'enthousiasme.

Nantes, 2 mars 1841.

"Je descends de chaire, et, malgré mon extrême fatigue, je viens vous donner des nouvelles de votre vieux et pauvre père. La cathédrale de Nantes, dont la nef est très vaste, était remplie jusqu'aux marches de l'autel. La moitié de l'auditoire était composé d'hommes. À partir de dimanche prochain, j'ajouterai à la station deux conférences par semaine pour les hommes seuls. Une riche et belle moisson me semble préparée dans cette bonne ville de Nantes. Je vais me livrer tout entier au zèle que le Saint-Esprit m'inspirera. Quarante mille personnes se confessent à Nantes ; c'est presque autant qu'à Paris et on ne compte ici que soixante seize mille âmes."

Un peu plus tard :

"Jamais, de mémoire d'homme, la cathédrale de Nantes n'a présenté le spectacle qu'elle offre en ce moment. Depuis dimanche, je prêche trois fois par jour à trois auditoires avides de recueillir la parole sainte. À cinq heures et demie du matin, l'église est pleine de cuisinières, de femmes de chambre, de bonnes d'enfants ; à dix heures, elle est inondée par les dames de la ville, et à sept heures et demie du soir quatre ou cinq mille hommes s'y entassent."

Dans une autre lettre, le Père félicite la Mère Eugénie d'avoir été élue supérieure par les Sœurs, qui avaient voulu par cet acte consolider les choses et fortifier l'autorité de leur Mère :

"Nos Sœurs vous ont élue pour leur Mère, vous l'étiez déjà ; je ratifie cette nomination, et je prie Dieu et Notre-Dame de la bénir, de la consacrer dans le ciel. Maintenant que tout se consolide, vivez, ma chère fille, dans l'esprit et la lettre de vos saintes règles. N'ayez toutes qu'un cœur et qu'une âme, qu'une vie dans la charité de l'Esprit-Saint et l'amour de Notre-Dame. Lisez l'épître de saint Paul aux Philippiens : vous y trouverez cette charité divine, ces merveilles de la grâce que je souhaite tant vous voir reproduire.

"Je prie saint Paul, mon cher maître, mon meilleur ami, de vous aimer comme il aimait sainte Thècle, sa bien chère fille ; je prie saint Pierre de vous affermir dans toutes les vertus. Je vous remets aux mains de Notre-Dame et de son virginal époux⁴¹."

⁴¹. Le Père ajoutait qu'à son départ de Nantes il irait passer trois jours chez la marquise de la Bretèche, veuve très riche et très pieuse : "Elle n'a point d'enfants, pourrait peut-être s'affectionner à notre œuvre, et m'a supplié de lui accorder ces trois jours." Nous verrons plus tard quel fut le résultat de cette visite.

La Mère fut vivement touchée de ces affectueuses paroles ; mais le poids de sa charge lui pesait lourdement. Mille difficultés survenaient de tous côtés. On parlait de la nouvelle fondation, et pas toujours d'une manière bienveillante ; les préventions du clergé de Paris contre l'abbé Combalot retombaient sur ses filles ; les études des Sœurs étaient tournées en ridicule, on les disait grandes dames, et, malgré leur simplicité et leur pauvreté réelle, on ne parlait que de leurs prétendues richesses.

... "Pour moi, écrit la Mère Marie Eugénie, si faible et si souvent malade, j'ai tous les jours plus de peine à endurer le sentiment de l'extrême lourdeur de la charge qui m'est imposée. Cependant je le prends avec un sérieux courage ; la pensée de l'importance des moindres choses dans une fondation me fait paraître mes devoirs bien graves, et je me persuade qu'il n'y a en cette vie que des devoirs et qu'il ne faut pas y chercher autre chose. Dieu aidant, nous les accomplirons donc tant qu'il lui plaira, en attendant qu'il les change contre d'autres, puisqu'il ne faut pas attendre de repos.

"Qu'on est heureux, mon cher père, quand on a achevé de mourir à soi-même et qu'on ne recherche plus aucune espèce de consolation, plaçant tout son désir dans l'accomplissement de la volonté de Dieu ! Saint François de Sales, – dont nous lisons la vie au réfectoire, – trouvait là son repos et sa douceur d'esprit ; cet état de l'âme me paraît souverainement désirable, et je pense quelquefois que Dieu prépare en ce monde beaucoup de choses pour nous acheminer à ce bienheureux attachement à sa volonté. Je demande cela pour nos Sœurs, afin que le trouble ne se fasse pas si facilement maître de leurs cœurs, ce qui est une rude charge pour la mère."

Autre lettre plus explicite : la supérieure peut-elle compter sur le dévouement effectif de l'abbé Combalot pour l'œuvre qu'il a fondée ? Quelques paroles de lassitude et de découragement ont été pour la Mère une révélation douloureuse.

18 mars 1841

"Il est vrai, mon père, ce serait pour moi une grande consolation de m'appuyer sur votre dévouement et sur votre affection ; je ne dis pas pour moi, qui n'en vaud pas la peine, mais pour l'œuvre de Notre-Dame. Au fond d'une pauvre créature humaine, il faut toujours s'attendre à trouver des misères. Dieu seul peut mériter ces dévouements sans bornes, sans intérêt, sans découragement, sur lesquels une œuvre nouvelle a besoin de s'appuyer. Mon plus grand effroi est de craindre que cette base ne nous manque : tout ce qui peut donc le plus consoler mon âme, c'est de vous savoir sur ce point des sentiments pareils aux miens. Je sais que vous êtes par conviction et par état dévoué à Dieu, je désire vivement que, comme vous me le dites, vous soyez prêt à tout faire pour cette œuvre que vous avez fondée et à vous montrer toujours *son ami*⁴².

"Je vous avoue que les sentiments les plus vifs de ma reconnaissance et de mon affection seront maintenant pour les âmes qui s'uniront le plus étroitement à moi dans l'accomplissement de cette fondation ; ceux qui travailleront pour l'œuvre de Notre-Dame sont ceux que j'aimerai le plus. Il n'est pas en mon pouvoir d'avoir un autre sentiment. Ce que j'aime en mes Sœurs, c'est leur générosité à vouloir accomplir ce que Dieu nous a proposé pour sa gloire ; et convenez que cela est juste, car Dieu ne pourrait jamais réaliser ses œuvres sur terre si les âmes ne voulaient s'y attacher sans réserve, tant qu'il y a le moindre signe de sa volonté.

Une autre difficulté se présentait. La demande des Sœurs pour obtenir la permission de faire leurs premiers vœux avait été déposée à l'archevêché, et des bruits circulaient autour de l'archevêque sur l'esprit d'indépendance envers l'autorité ecclésiastique donné par M. Combalot à sa nouvelle communauté : "Tout est grave maintenant pour nous, écrit la Mère ; chacune de nos demandes sera examinée dans tous les sens. La plus grande attaque qu'on nous fasse, c'est de nous

⁴². Dans une autre lettre, la Mère dit : "Ce ne sont pas vos moments d'irritabilité qui m'ont influencée en ce sens, mais certains mots que vous disiez, certains arrangements, ces choses du premier mouvement qui n'étaient pas en vous autrefois et qui m'ont causé une vive peine."

dire, ainsi que vous, fort indépendantes de l'autorité de l'archevêque ; je ne serais pas même étonnée qu'on le lui eût dit. De grâce, mon cher père, évitez tout ce qui corroborerait ce bruit, le plus fâcheux de tous pour une communauté, puisque notre première obéissance doit être à l'évêque. Au reste, nous avons bonne volonté de l'être à toute autorité, et ce que le monde peut dire là-dessus n'est que méchanceté."

Elle ajoute : "J'ai vu hier Mgr Sibour, bien changé, vieilli et tout disposé à nous croire trop austères. Il m'a trouvée moi-même bien changée depuis le temps où il m'avait vue à Chatenay, au commencement de la fondation, de sorte que j'ai eu beau protester du peu que je faisais, il m'a beaucoup prêchée sur les dispenses que la santé doit apporter à toutes les règles. Il m'a un peu questionnée sur nos usages, le coucher sur la paille, l'office, etc. ; nos pratiques de pénitence l'ont beaucoup étonné, je dirais presque fâché, et moi je me demandais comment il nous voulait religieuses sans rien de ce qui fait les religieuses."

"Je lui ai présenté toutes mes Sœurs, et elles avaient l'air si grave qu'elles ont confirmé, je crois, sa haute idée de notre sévérité."

Les lettres se succèdent presque tous les jours. Celle du 29 mars raconte une visite à l'archevêché où l'on sent toute la bienveillance de Mgr Affre pour la petite communauté. Il sait qu'elle est bien à l'étroit dans sa demeure de la rue de Vaugirard ; l'air y manque, pas de jardin, toutes les santés en souffrent. On cherche depuis quelque temps une maison dans de meilleures conditions, mais le prix arrête.

"Monseigneur voudrait nous voir acheter le couvent de Port Royal. Il m'a longuement expliqué l'avantage d'une maison toute préparée, d'une chapelle toute bâtie. M. Gros, qui était présent, a dit que le premier prix de vente serait de cent soixante mille francs. C'est bien trop cher pour nous. J'ai dit qu'une affaire de cette importance ne pouvait être faite qu'après nos vœux, et sur ce dernier point j'ai trouvé l'archevêque très bienveillant. Il désire que nous sortions le moins possible, parle de l'avantage de la clôture et paraît aussi craindre le grand office ; mais il a témoigné ne rien vouloir changer à nos Constitutions. Combien il me tarde que vous soyez ici, afin que nous puissions y faire ensemble les changements les plus nécessaires ! Nous les soumettrions à Monseigneur, et peut-être l'affaire de la profession s'arrangerait-elle plus vite que nous n'avons jamais cru."

30 mars.

"C'est vrai, j'ai été très souffrante ; mais si je puis rester un peu de temps en paix, je reprendrai toutes mes forces. Je sens bien ce que disait Mère Marie Caroline, que le noviciat était un dur état, purement à cause de l'incertitude qui s'y attache : je désire ardemment la profession, et si Monseigneur n'avait pas voulu nous la donner, je crois que mon courage eût été épuisé. Pourtant je n'ose espérer qu'avant ce temps nous n'ayons encore bien des embarras ; priez Dieu, mon cher père, qu'il nous fasse bientôt atteindre le but par une entière conformité à ses divins vouloirs, afin qu'acceptant tout et me tenant prête à tout, je n'aie plus de ces secousses qui me tuent. Mon âme est toujours désireuse de sa perfection, mais la supériorité m'écrase. Je n'ai plus qu'une pensée, celle d'arriver au moment où, tout étant stable, je pourrai rejeter sur une autre le poids de tout ceci. Jusque là, je suis comme gênée et mal à l'aise. Je voudrais maintenant être employée à faire des études, à enseigner, et pour le tracas des affaires, ce n'est pas assez dire que je l'ai pris en horreur."

J'espère que l'on verra bientôt combien je suis inutile où je suis, et que l'on consentira à me laisser à ma véritable place, entre l'infirmerie et la classe, ou tout autre emploi que l'on voudra, car je choisis la classe comme plus probable et non pas comme étant de mon goût ; l'infirmerie me plairait bien davantage. Mais la volonté de Dieu soit faite et non la mienne ; je ferai profession avec une sincère résignation à cet égard, et je crois que les désagréments que j'ai eus dans ma charge de supérieure me feront trouver les autres douces, lorsque mes Sœurs voudront bien reconnaître qu'elles me conviennent mieux."

Suit en post-scriptum :

"La petite Marie ne vient plus, elle a eu mal aux yeux ; je vais encore envoyer demander de ses nouvelles pour savoir ce qui l'arrête maintenant." La petite Marie était la nièce de M. Combalot ; elle avait quatre ans et venait au couvent pour apprendre à lire. Nous pouvons donc la considérer comme notre première élève.

La pauvre Mère, qui ne demandait qu'un peu de paix pour se remettre de l'état d'épuisement dans lequel elle était tombée, allait d'une secousse à une autre. Comme elle le disait si bien, tout était grave pour la Congrégation en ce moment. Or M. Combalot, qui avait l'intention d'aller à Rome dans le courant de l'année et d'y apporter, pour les faire examiner, les Constitutions de l'Assomption, eut tout à coup la pensée de les envoyer directement au pape et d'en demander l'approbation. "Ce sera le confesseur même du pape qui mettra ces pièces aux pieds du Saint Père," écrivait-il en demandant qu'on lui envoyât une copie très nette de la règle.

C'était aller bien vite. Les Constitutions n'étaient pas achevées, on les avait à peine expérimentées, et elles n'avaient pas encore été soumises à l'archevêque. Les envoyer à Rome sans le consulter était à tous les points de vue une imprudence.

Effrayée d'une démarche qui allait infailliblement blesser Mgr Affre, la supérieure écrivit aussitôt : "Je me hâte, mon cher père, de répondre à votre lettre pour vous dire les craintes qu'excite chez nous votre désir d'envoyer tout de suite les Constitutions à Rome, avant qu'elles aient reçu aucune approbation de Mgr l'archevêque de Paris. Celui-ci n'en sera-t-il pas profondément blessé ?... Il n'est pas possible qu'on approuve à Rome sans consulter l'ordinaire ; et si, au moment même où les choses sont pendantes et où il a témoigné la bonne volonté d'achever ce qu'il a commencé, Monseigneur apprenait qu'on a essayé de se passer de lui en s'adressant à Rome, je doute qu'il fut encore disposé à nous accorder sa protection. D'un autre côté, avec les attaques de toute espèce dont nous commençons à être l'objet à Paris, si Mgr Affre nous refusait son appui, nous serions perdues dans l'opinion publique... Voudriez-vous en cet état de choses, mon très cher père, risquer de nous brouiller avec l'archevêque ? Vous savez comme moi ce qu'il éprouverait en apprenant votre démarche à Rome : pour nous, je vous avoue que nous donnerions tout au monde pour que cette démarche n'ait lieu que plus tard, dans son ordre naturel, c'est-à-dire avec l'approbation et l'appui de notre archevêque, ce qui semblerait même plus convenable à Rome.

"Je crois vous avoir dit que Monseigneur trouve à propos de ne rien changer à notre règle. Pour les points qui tiennent aux rapports des maisons entre elles, quand il y en aura plusieurs, je crois qu'il a raison de nous renvoyer au moment où on sera à les réaliser, et de nous conseiller de ne rien décider sans l'expérience, cette maîtresse des sages résolutions."

L'abbé Combalot se rendit à ces observations, tout en reprochant à la Mère Eugénie son excès de prudence et ses inquiétudes toujours renaissantes au sujet de l'avenir de l'œuvre. Elle lui répond le 5 avril 1841 :

"Vous me reprochez d'avoir été trop vite inquiète du non succès de la démarche à Rome ; mais ne croyez pas, mon cher père, que je n'écoute en pareil cas que ma prudence. L'archevêque est pour nous une autorité divine ; outre sa puissance, son caractère seul ne nous obligerait-il pas à être avec lui aussi soumises qu'avec vous ? Je dis ceci dans les vues de la foi dont je ne voudrais pas sortir.

"Vous avez raison de penser que l'inquiétude et la tristesse s'attachent pour moi à tout ce qui touche l'avenir de notre œuvre : plus mon devoir m'oblige à refouler ces sentiments, à les dissimuler au point de paraître joyeuse et confiante, plus ils pèsent sur mon âme. Je me dis souvent que je dois puiser de l'espérance dans ce que je souffre ; qu'ayant été pendant ce Carême dans une participation si continuelle aux sentiments de l'agonie du Sauveur, je dois compter, pour l'œuvre à laquelle Dieu a voulu m'attacher, sur une participation à la stabilité que l'Église a

puisée dans la mort de Jésus-Christ ; qu'après la croix enfin, je dois attendre une sorte de résurrection spirituelle. Mais quelque espérance que je m'efforce d'avoir, ce qu'il y a de certain et de présent, c'est que ces choses me sont une croix dont j'essayerais en vain d'exprimer la largeur, la profondeur, l'étendue. Il n'est donc pas étonnant que je témoigne facilement de l'inquiétude : cela l'est d'autant moins, que mon propre découragement est encore sous le poids du découragement et de l'inquiétude de chacune de mes Sœurs, car depuis quelque temps il ne me semble pas que ces malheureux sentiments puissent quitter un cœur, si ce n'est pour s'emparer plus fortement d'un autre.

"Si tout venait à se détruire, les angoisses d'une nouvelle vocation pour chacune de mes Sœurs, la crainte qu'il y en ait qui n'aient plus le courage de se faire religieuses ailleurs, le souvenir de la responsabilité que nous avons prise en les attirant ici et en les encourageant à y rester, sont un nouvel obstacle que mon esprit ne franchit pas, car je trouve bien plus difficile de se résigner aux souffrances des autres qu'aux siennes propres."

Les choses en étaient là lorsque la Mère Marie Eugénie de Jésus eut à se rendre à l'archevêché pour une affaire. L'archevêque la reçut avec une grande bonté, l'assurant de son affection pour l'œuvre et de son désir d'en favoriser le développement ; mais il ne put s'empêcher de manifester quelque inquiétude au sujet de l'abbé Combalot. Il le connaissait d'autant mieux qu'il avait essayé de l'attacher à sa personne comme vicaire général : cet essai n'avait pas été heureux ; au bout de quelques semaines on avait dû se séparer, et Mgr Affre redoutait pour la nouvelle communauté le caractère impétueux du fondateur. Tout en reconnaissant les grandes qualités de celui-ci, l'archevêque désirait donner à la congrégation une forme canonique en lui nommant un supérieur.

"Vous n'êtes pas constituées sous une autorité régulière, dit-il à la Mère Eugénie, et vous avez un père qui a la tête bien vive.

- Hélas ! Monseigneur, que Votre Grandeur nous permette de lui dire que nous le savons encore mieux qu'elle ; mais nous sommes les filles soumises de la sainte Église nous ne demandons qu'à lui obéir.

- S'il en est ainsi, nous pourrions arranger les choses. Quand M. Combalot sera de retour, je lui dirai qu'il est désirable que vous rentriez sous l'autorité régulière et que je suis disposé à vous donner un supérieur, afin que vous releviez de l'ordinaire."

Lorsque M. Combalot revint à Paris, vers le milieu du mois d'avril, Monseigneur lui fit part de son projet touchant la communauté de l'Assomption. Mais l'abbé l'interrompit vivement : "Tant que je vivrai, dit-il, mes filles n'auront pas d'autre supérieur que moi." Mgr Affre, mécontent, chargea M. l'abbé Gros d'aller dire à la Mère Eugénie le résultat de sa tentative.

M. Combalot vint bientôt après. Afin de conserver toute autorité sur ses filles, il était déterminé à leur faire quitter Paris et à les emmener en Bretagne, dans un château que Mme de la Bretèche mettait à sa disposition. Les Sœurs furent très surprises de cette proposition à laquelle rien ne les préparait, et sœur Thérèse Emmanuel objecta respectueusement qu'il ne lui semblait pas possible de laisser là l'œuvre commencée. Les familles des religieuses s'opposeraient à un changement que rien n'expliquait, qui pouvait être sévèrement jugé ; et l'archevêque permettrait-il qu'elles quittassent le diocèse ?

C'était la pensée de notre Mère ; mais elle garda le silence, redoutant un éclat. M. Combalot se retira sans rien conclure ; toutefois il avait senti que la Mère Marie Eugénie n'était pas de son avis, et dès lors il mit tout en œuvre pour ruiner son influence et la séparer de ses filles, espérant pouvoir décider celles-ci à le suivre en Bretagne. L'abbé se trompait ; la confiance des Sœurs était tout entière en leur Mère, elles s'appuyaient sur sa sagesse, sa modération, son bon sens. Dès que son autorité leur parut menacée, elles comprirent que c'était l'œuvre qui était compromise et

s'attachèrent à elle plus que jamais. "Il y avait une grande intimité entre nous, a dit plus tard notre Mère ; nous nous tenions fortement liées l'une à l'autre, c'est ce qui a sauvé la fondation. "Mais la situation devenait de jour en jour plus pénible, et la Mère Eugénie, n'y voyant pas d'issue, dépérissait de chagrin.

"Notre pauvre Mère changeait à vue d'œil, écrit sœur Marie Thérèse ; et comme je craignais qu'elle ne tombât tout à fait malade, je fus un jour trouver sœur Thérèse Emmanuel et lui dis : "Il nous faut choisir entre M. Combalot et notre Mère ; car si les choses continuent ainsi, elle tombera malade et en mourra." Notre parti fut bientôt pris. Nous étions à la fin d'avril, M. Combalot avait l'intention de partir pour Rome au commencement du mois de mai ; il nous sembla que nous devions en conscience lui dire toute notre pensée avant son départ. C'était plus loyal, et nous comptions sur le voyage pour le distraire."

Lui-même prévint les Sœurs. Le matin du 3 mai 1841, fête de l'Invention de la Croix, après avoir dit la messe dans leur chapelle, l'abbé Combalot les réunit à la salle de communauté, sans la supérieure, et leur présenta de nouveau, – mais cette fois d'une manière plus absolue, – l'obligation de se soustraire à l'autorité de l'archevêque comme une nécessité qui entraînait l'éloignement de Paris, et il demanda que la décision fût prise immédiatement. Mère Thérèse Emmanuel répondit au nom des Sœurs ; sa réponse fut grave, triste, mais ferme : se soustraire à l'autorité de l'ordinaire, c'était détruire l'œuvre à peine commencée ; aller s'établir à la campagne, c'était rendre impossible la création d'un pensionnat, but de l'œuvre. Du reste, jamais aucune sœur n'accepterait de se séparer de notre Mère. Si respectueusement que fût formulée cette réponse, elle ne laissait pas d'être pénible. M. Combalot en fut atterré ; il demanda ses livres, toutes ses lettres, et se retira en disant qu'il ne nous reverrait jamais.

"Chose étonnante, ajoute sœur Marie Thérèse, il voulut écrire à l'archevêque pour nous remettre entre ses mains et nous recommander à lui. Sa lettre était parfaite ; il demandait à Monseigneur d'être bon pour nous, de nous prendre pour ses filles, et il faisait de nous le plus grand éloge.

"Toutefois nous avions le cœur très gros de cette rupture ; ce n'est pas ainsi que nous aurions voulu nous séparer. Si les rapports de supérieur n'étaient plus possibles, nous tenions à conserver des rapports d'amis. Notre Mère et moi étions très attachées à l'abbé Combalot ; c'est par lui que nous avons connu la volonté de Dieu, et nous le regardions comme un père. Dès le lendemain nous allâmes nous présenter chez lui ; mais il ne voulut pas nous recevoir, ce qui fit beaucoup de peine à notre Mère. Nous revînmes fort tristes, mais pas du tout découragées et n'ayant aucune crainte pour l'avenir. Cependant, selon les apparences humaines, tout était désespéré pour nous : nous n'étions que six jeunes filles sans aucune protection, n'ayant pas encore fait de vœux ; nous savions que le clergé n'avait que des préventions contre nous, à cause de M. Combalot, qui n'était pas aimé à Paris. Comment se faisait-il que notre sécurité fût si grande ? Il me semble que dans cette circonstance, plus que dans toute autre, Dieu nous a montré que c'était lui qui faisait l'œuvre, et qu'il voulait la faire seul."

Ces paroles si simples, mais pleines de foi, terminent le récit de la rupture entre l'abbé Combalot et l'Assomption. C'est avec tristesse que nous avons transcrit ces pages ; mais il fallait dire toute la vérité et montrer, par les notes d'une contemporaine, ce qu'il y eut de délicatesse, de regrets, de bon sens et d'esprit de foi dans une démarche qui étonne au premier abord, et qui cependant était nécessaire. Il fallait sauver l'œuvre, et pour cela l'établir d'une manière régulière, selon les lois de l'Église.

Le soir même du 4 mai, M. Combalot partit pour Rome avec l'abbé de Salinis, qu'il rejoignit à Marseille. Ce voyage *ad limina* fit une heureuse diversion à son chagrin. Les deux mois qu'il passa dans la ville des papes furent pour son âme une source nouvelle de vie catholique. De là, il s'arrêta au sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, et revint en France plus ardent que jamais pour entrer dans la grande lutte qui allait commencer au sujet de la liberté de l'enseignement.

En saluant une dernière fois le vaillant champion de toutes les libertés de l'Église et le promoteur vraiment inspiré de notre chère œuvre de l'Assomption, qu'il nous soit permis de dire avec tous les amis et admirateurs de l'abbé Combalot que, s'il avait toutes les qualités d'un missionnaire, celles d'un fondateur lui manquaient⁴³. L'œuvre qu'il avait si admirablement commencée se serait fatalement brisée entre ses mains. Il suffit de lire sa vie, par Mgr Ricard, pour voir que loin d'éviter les difficultés, il allait toujours s'y heurter de front, et qu'il parvint ainsi à se brouiller avec presque tous les évêques de France. Lorsque plus tard M. Combalot voulut faire un second essai de fondation, l'œuvre échoua bientôt, et les missionnaires du Verbe incarné se séparèrent, manquant d'appui. "Il fallut se rendre à l'évidence, dit Mgr Ricard. Avec son tempérament de feu, l'apôtre n'était point fait pour établir et diriger une œuvre aussi minutieuse, qui demande autant de suite et de patience que la fondation et le gouvernement d'une nouvelle société religieuse."

Cette parole résume ce chapitre en l'expliquant. Elle ne diminue en rien la reconnaissance que nous devons à l'abbé Combalot. C'est lui qui a posé les premiers fondements de notre Congrégation, qui sans lui n'eût jamais existé ; aussi sa mémoire est restée chère à l'Assomption, et son souvenir vivra toujours parmi nous, entouré d'un filial respect.

⁴³. "Pour rendre à l'action de la Providence tout ce qui lui est dû, a écrit la Mère Eugénie, il faut convenir que le caractère du saint prêtre qui s'occupait de l'œuvre devait faire une sorte de miracle de l'accomplissement des desseins de Dieu. Il avait reçu de grands dons et avait un véritable amour pour notre divin Sauveur, pour la sainte Vierge et pour l'Église. Il possédait à un rare degré l'esprit de foi et le sens chrétien, il aimait la pauvreté et la simplicité ; mais à ces grandes qualités ne se joignait aucune de celles qui sont nécessaires au gouvernement : la sagesse, la patience, la suite, le sentiment de l'ordre et de la hiérarchie, étaient l'opposé de son caractère, et, de plus, ce qui lui manquait sous ces divers rapports était universellement connu dans l'Église de France."

CHAPITRE VII

ORGANISATION RÉGULIÈRE DE L'INSTITUT PAR Mgr AFFRE. – LES AMIS DE L'ŒUVRE

Avant de partir pour Rome, M. Combalot avait écrit à l'archevêque de Paris la lettre suivante :

"Monseigneur,

"Je pars pour Rome, et, avant de quitter Paris, je viens vous prier de nommer un supérieur pour la petite communauté dont j'ai préparé les éléments, et pour vous laisser à vous-même, Monseigneur, et à l'homme de votre confiance toute la liberté nécessaire pour continuer, consolider et affermir cette œuvre naissante. Je me démetts entre vos mains de toute l'autorité que ma qualité de père et de fondateur me donnait sur elle. J'ai été assez heureux pour former ce noyau : la pensée qui a présidé à sa création me semble utile et opportune ; mais ma coopération directe lui susciterait désormais trop d'obstacles pour se développer. J'ai des ennemis qui feraient retomber sur mes filles leur mauvais vouloir. Placées sous votre autorité immédiate et à l'ombre de vos sollicitudes, elles n'auront plus d'orage à redouter, et moi, en reconnaissant ce qui me manque de qualités et de vertus pour achever l'édifice, je bénirai Dieu de son accroissement. Je vous remercie du fond de mon âme de l'intérêt paternel que vous avez mis jusqu'ici à soutenir mes efforts, et je vous demande à genoux de donner à cette œuvre un concours efficace, durable et paternel, dont elle a besoin pour s'établir.

"Agréez les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,.. etc..."

Cette lettre est digne ; elle honore M. Combalot, et nous l'avons transcrite avec joie. La Congrégation se trouvait ainsi remise entre les mains de l'archevêque, son supérieur régulier ; mais il s'agissait de savoir si Mgr Affre voudrait se charger de la fondation et en prendre la responsabilité. Malgré les témoignages de bienveillance qu'il avait donnés aux Sœurs, celles-ci se demandaient si l'archevêque se déclarerait pour elles. Le moment était décisif. C'était, comme disait sœur Thérèse Emmanuel, *to be or not to be*. Cette sainte Mère resta en prière au pied du saint Sacrement pendant que sœur Marie Thérèse accompagnait notre Mère à l'archevêché.

Mgr Affre accueillit les Sœurs avec bonté et ne s'étonna nullement de ce qui était arrivé ; il connaissait l'abbé Combalot, "noble cœur, mais tête chaude," et parut très satisfait que la nouvelle communauté pût être établie selon les règles canoniques. Il la prenait donc sous sa protection et s'en déclarait le père. Sa Grandeur nous donnait pour supérieur M. l'abbé Gros, pour confesseur M. l'abbé Le Saint, aumônier des Carmélites, et pour chapelain M. l'abbé Maupied.

Avec une bonté toute paternelle Monseigneur voulut ensuite entrer dans les détails de notre vie, s'informant de la règle, des prières et des usages de la communauté. Lorsqu'il fut question du grand office, l'archevêque s'écria :

"Vous ne pourrez jamais le garder ; je suis obligé de l'enlever à des religieuses qui l'ont dans leurs règles. Prenez plutôt l'office de la sainte Vierge, comme toutes les Congrégations enseignantes ; sans cela votre action extérieure se trouvera limitée par une si lourde charge.

– Monseigneur, répondit notre Mère, notre vocation à nous est surtout de joindre la prière à l'action. Nous ne nous proposons pas le bien le plus étendu, mais le plus parfait. Je suis disposée, quant à moi, à faire ce que vous voudrez, à laisser même le grand office si vous le désirez ; seulement je dois prévenir Votre Grandeur que, connaissant les Sœurs comme je les connais, si je leur rapporte cette réponse, toutes se retireront de l'œuvre, et je resterai seule."

Monseigneur offrit alors d'adopter le bréviaire parisien, qui est plus court.

"Je ferai observer à Votre Grandeur, dit la Mère Eugénie, que si la Providence nous bénit, nous pourrions nous établir dans plusieurs autres villes ; et chaque diocèse de France ayant son office particulier, si nous avions une maison à Lyon, par exemple, il faudrait que nous prissions le bréviaire lyonnais.

– C'est vrai. Eh bien, gardez votre bréviaire romain ; mais avant peu vous me demanderez de le quitter."

"Nous l'avons donc ! s'écriait Mère Thérèse Emmanuel, rapportant cette conversation, et nous l'avons conquis ; maintenant il faut le conserver comme le plus cher de nos biens et inspirer à celles qui nous suivront un si grand amour pour la prière de l'Église, qu'on nous la laisse toujours."

Notre Mère écrivit aussitôt à M. l'abbé Combalot, pour l'informer des décisions de l'archevêque :

"Je viens, mon très cher père, – car il ne sera jamais en mon pouvoir de vous donner un autre nom que celui-là, – je viens vous rendre compte de notre visite à l'archevêché. J'ai vu Monseigneur. Il a été très bon pour nous et pour vous dans tout ce qu'il m'a dit. Je n'avais besoin d'entrer avec lui dans aucun détail, et je lui ai simplement dit que votre décision venait d'un malentendu entre nous. Il nous a donné M. l'abbé Gros pour supérieur. Pour mon compte, je ne donnerai jamais d'autre raison de cette nomination que l'usage de choisir pour cela un prêtre toujours présent dans le diocèse. Du reste, je suis et serai toujours votre fille ; nous en avons toutes les sentiments, et nous sommes heureuses lorsque nous pouvons exprimer la reconnaissance et le respect que nous éprouvons pour vous.

"J'ai ressenti avec beaucoup de tristesse la sévérité dont vous avez usé en refusant de me donner un instant avant votre départ ; mais votre lettre à Monseigneur m'a profondément touchée, et je vous en remercie du fond du cœur.

"J'espère que vous vous souviendrez de nous au tombeau des saints apôtres, et que Notre-Seigneur, devant qui je répands avec confiance tous les sentiments de mon âme pour vous, vous inspirera la charité de ne pas nous laisser longtemps sans avoir de vos nouvelles. Vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis que trop vraie ; croyez-moi donc, mon très cher père, lorsque je vous renouvelle l'assurance d'un attachement filial que rien n'égalera jamais."

Ces sentiments étaient sincères, la douleur de la Mère Eugénie était profonde. Voici ce qu'elle écrit dans des notes intimes peu de temps après le départ de M. Combalot.

"Je n'ose pas m'avouer à moi-même l'état où me laisse tout ce qui vient de se passer. Mon âme est si triste, que j'ai à la fois besoin d'encouragement pour l'œuvre et pour moi... La volonté de Dieu soit faite ! Je voudrais avoir quelque espérance de voir M. Combalot sortir de la ligne d'absolue séparation où il est entré. Je ne me croyais pas capable d'en éprouver ce que je sens. Je pleure comme un enfant, et, au lieu du détachement où je croyais être, je finis par voir que je lui étais plus attachée qu'il ne l'était lui-même à notre œuvre. Depuis hier, je cherche en mon esprit comment j'aurais pu éviter cette séparation, ce que j'aurais pu sacrifier pour lui laisser la supériorité, et cependant tenir la maison dans la règle. Ce qui me console, c'est la

douceur et la modération qui m'étaient restée tout le long des dernières scènes. Je m'étais tant efforcée de me tenir durant l'orage intérieurement et extérieurement unie aux dispositions de Notre-Seigneur dans le saint Sacrement, que M. Combalot lui-même m'a dit l'avant dernier jour que je n'aurais pu être mieux.

"Cependant quand je prie, je pleure encore, et je vois là combien je suis plus faible que je ne parais ni ne voudrais." (Mai 1841.)

La situation de la supérieure était fort délicate. Elle crut devoir écrire aux amis de M. Combalot, devenus par lui les amis de l'œuvre, pour leur dire d'une manière discrète ce qui s'était passé.

Tous s'attendaient à ce dénouement. "Ce n'est pas sur lui que j'ai jamais compté, écrivait l'abbé Pion ; mais, je vous l'ai dit, j'avais foi en vous. Continuez donc à suivre la voie que Dieu vous a tracée, et marchez avec confiance."

L'évêque de Nantes, Mgr de Hercé, à qui l'abbé Combalot avait beaucoup parlé de l'Assomption, répondait à la lettre de la Mère Eugénie : "M. Combalot porte un excellent cœur avec une tête volcanique ; il faut lui pardonner."

Et plus tard, écrivant à la supérieure qui réclamait ses conseils : "Je comprends que vous vous sentiez bien seule, lui dit-il ; M. Combalot avait un cœur de père pour ses enfants spirituels, et vous lui aviez donné votre confiance. Le Seigneur a permis qu'il vous fut enlevé ; il l'a remplacé par des supérieurs éclairés, mais fort occupés par ailleurs, et n'ayant pas le loisir de donner à l'âme qui a besoin de s'épancher toute la facilité qu'il lui faudrait pour jouir de cette paix, qui surpasse tout entendement. Hélas ! d'ailleurs, il est rare de trouver un cœur qui nous entende. Saint Paul disait que parmi ses frères il n'en avait pas trouvé un qui lui fût *unanimis*, et c'est la tristesse de la vie. On ne trouve de confident que l'aimable Sauveur ; mais que de douces paroles, ma bonne Mère, il doit vous faire entendre dans le silence de ses ineffables communications ! Il est vrai qu'elles ne dépendent pas de notre volonté ; que, par après nous avoir visités, le Bien-Aimé s'enfuit sur la montagne, et nous soupignons après la continuation de ses faveurs, qui, d'une vie qui doit être une épreuve, feraient un paradis."

Suit une phrase qui nous dit ce qu'était le cœur de cet évêque :

"Une longue tournée de visites pastorales m'a retenu plus de trois semaines loin de ma ville épiscopale, et toutes les bontés dont mes enfants m'ont comblé dans les vingt six paroisses que j'ai confirmées ont absorbé tout mon temps, car j'entre dans toutes les maisons de chaque gros village, sans en excepter aucune : chaumières, cabarets, malades de tout genre ont droit à ma sollicitude, et je vais partout prier chacun de penser à son éternité et à l'amour du Sauveur.

"Adieu, ma bonne Mère ; je me recommande à vos saintes prières, et serai charmé que vous changiez *ma Grandeur* en une tendre paternité, car je suis tout disposé à vous appeler *ma fille*. Ainsi disposez de moi, écrivez, ne craignez point de me gêner ; je serai heureux de faire quelque chose qui vous soit agréable ou utile et de glorifier Dieu avec vous.

"Votre humble serviteur, ami et père,

J.-FRANÇOIS, év. de Nantes."

Une autre lettre est adressée à la supérieure en retraite ; c'est une vraie direction :

"Votre lettre, ma chère fille, est un cristal limpide où se réfléchit toute votre âme, et cette candeur me démontre que vous êtes parfaitement dans la volonté de Dieu. Rien de mieux que d'y rester. Ces états pénibles, dans lesquels il permet que vous tombiez par intervalle, sont des épines qu'il détache de sa couronne, pour percer le front de sa fille chérie ; il ne faut pas les arracher.

"Votre crainte d'anticiper les desseins de Dieu sur vous et de les altérer en rien me semble, ma bonne Mère, être l'essence de la perfection religieuse, et je ne puis que vous encourager dans

cette pieuse retenue. Ce désir de mieux faire chaque jour, cet abaissement envers vos filles, cette tendre confiance dans la bonté du Sauveur, ne peuvent manquer de vous obtenir les grâces que requiert votre position élevée. Ne croyez pas que vous ayez perdu celles dont le Seigneur vous combla, il y a quelques années. Oh ! non, elles vivent dans votre cœur, et l'esprit de désappropriation, qui est le vôtre, l'ardent désir de laisser Jésus agir seul, rappelleront toutes les faveurs passées. Cette dépendance complète ou vous voulez vivre, et que vous peignez si bien, doit appeler le Seigneur à faire en vous sa demeure, et votre dévotion à sa sainte Mère sera le couronnement de cet heureux état.

"Ne dites pas, ma Mère, que votre lettre était trop longue. Je l'ai lue et relue, et ce ne sera pas la dernière fois. Elle serait une excellente leçon à faire lire par mainte religieuse ; chacune en serait édifiée et en ferait son profit comme moi.

"Si ma pauvreté vous est bonne à quelque chose, vous me trouverez toujours à votre disposition. C'est dans ce sentiment, ainsi que dans ceux de vénération et de respectueuse affection dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie, que je suis, ma bonne Mère, votre très humble serviteur et ami tout dévoué,

J.-FRANÇOIS, év. de Nantes."

Ces lettres si dignes, adressées par un évêque à une supérieure de vingt quatre ans, ont un grand prix à nos yeux, et nous avons voulu les transcrire ici. Mgr de Hercé a laissé une mémoire entourée de vénération ; toutes ses lettres, précieusement conservées, portent un cachet de simplicité et d'exquise bonté : on y sent toujours l'évêque et le saint.

Nous retrouvons aussi dans les papiers de cette époque une lettre du R. P. Rauzan, qui nous montre les rapports qu'il eut avec l'Assomption dans ses commencements. On sait que ce saint religieux, très estimé à Paris pour son éloquence et ses vertus, avait fondé l'œuvre des Missionnaires de France, appelés depuis Pères de la Miséricorde, et avait aussi soutenu et encouragé Mme Desfontaines dans la fondation de la Congrégation de Sainte Clotilde pour l'éducation de la jeunesse.

Le renouvellement de la vie chrétienne en France par l'éducation était pour le P. Rauzan, comme pour M. Combalot, l'objet d'une vive préoccupation ; aussi fut-il heureux de prêter son concours à une Congrégation qui se formait dans le même but que Sainte Clotilde, bien que sur des bases différentes. La variété dans l'unité est une des beautés de l'Église du Christ, que l'Esprit Saint nous représente assise comme une reine à la droite de son époux, revêtue d'une robe éclatante d'une admirable variété. *Astitit Regina a dextris tuis in vestitu circumdata varietate*. Le P. Rauzan, qui comprenait ces choses, écrivit à la Mère Eugénie :

Paris, 4 juillet 1841.

"Madame la supérieure,

"Je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Je me sentais néanmoins très pressé de le faire. En lisant votre lettre avec une grande attention, on reconnaît en vous une maturité rigoureusement nécessaire pour accomplir votre généreux dessein. Quelle belle œuvre vous entreprenez ! Elle ne présenta jamais un si vif intérêt ; mais qu'elle est difficile ! Mgr l'archevêque de Paris vous établit par un seul acte de son autorité dans une position absolument indispensable en ce moment. J'admire ses dispositions. Vous aurez pour supérieur immédiat son vicaire général, Mgr Gros, d'un haut mérite sous tous les rapports. En suivant ses conseils, rien ne vous manquera pour la conduite.

"Vous me demandez un confesseur extraordinaire, un de ces prêtres respectables qui reçoivent les confessions des communautés religieuses aux Quatre Temps de l'année ; je vous servirai très utilement en vous offrant le P. Duménildot ; mais je ne puis vous le prêter qu'un

instant, on ne peut rien ajouter à ses occupations. Le bon P. Simonet, que vous jugez très bien, se trouve constamment employé ; il prêche les stations d'Avent, de Carême, ou des retraites loin de Paris. Comment en faire le confesseur de votre maison ? Et cependant je reconnais qu'un prêtre sage et éclairé vous devient d'une extrême nécessité.

"Nul moyen d'entrer avec vous dans aucun détail. Je le regrette ; mais je ne sors plus de chez moi. Si vous m'accordiez un entretien chez nous, dans notre parloir, je répondrais à vos questions ; je ne craindrais pas de vous communiquer mes pensées, sans prétendre assurément vous inspirer les meilleures vues ; vous consulteriez. Ce que je demande, vous le pourrez, et je le désire. Vous ne prétendez pas sans doute rester strictement cloîtrées ? Ce serait négliger plusieurs devoirs de votre vocation particulière et principalement ceux qui préviennent ou aplanissent mieux les difficultés.

"Agréez, madame la supérieure, l'hommage des sentiments de dévouement et de respect avec lesquels je suis,

"Votre très humble et obéissant serviteur,

"RAUZAN."

Fortes de l'appui de leur archevêque et constituées d'après les lois de l'Église, les Sœurs avaient repris leur vie régulière. Tout était rentré dans l'ordre et la paix ; car la paix, comme dit saint Augustin, n'est que la tranquillité de l'ordre. La petite communauté de la rue de Vaugirard se remit avec un nouveau courage aux études qui préparaient l'avenir, à ce travail de la perfection intérieure, qui rend les âmes souples et dociles et les met entre les mains de Dieu comme des instruments capables de servir un jour à sa gloire.

La plupart des amis de l'école menaisienne nous étaient fidèles. Si l'abbé de Salinis restait froid, l'abbé Gerbet daignait mettre au service de l'œuvre sa belle intelligence et son noble cœur. Il continuait à donner aux Sœurs des conférences sur la philosophie et l'art chrétien, ouvrant des horizons nouveaux à ces âmes avides du beau, du vrai et du bien.⁴⁴ MM. Eugène et Léon Boré leur apportaient aussi le concours précieux de leurs lumières et de leur savoir. M. Maupied, leur chapelain, leur donnait des leçons de géologie et d'anatomie comparée.

"C'était un vrai savant, dit sœur Marie Thérèse, bon, original, très simple. Un jour il nous apporta dans sa poche un œil de bœuf, pour nous faire étudier la structure de l'œil ; un autre jour, un lapin vivant sortit de cette même poche. Il ne reculait devant aucune explication ; le tout avec une admirable simplicité et un véritable enthousiasme de savant."

De respectueuses sympathies entouraient donc la jeune supérieure restée seule pour soutenir la fondation à peine commencée. Mais bien des épreuves l'attendaient encore. Il fallait lutter contre des préjugés, des partis pris, contre la froideur, l'ironie, la malveillance, et marcher sans se décourager dans une voie toute semée d'obstacles.

Il fallait porter surtout les défaillances de l'âme, la crainte de se tromper en conduisant les autres par ses propres lumières. L'âme délicate de la Mère Eugénie était souvent angoissée. Elle sentait le besoin d'un soutien, d'un maître, car l'obéissance seule parvenait à lui donner la paix. Ce fut alors que sa pensée se tourna vers le P. Lacordaire, dont la parole avait autrefois si

⁴⁴. Des lettres de l'abbé Gerbet adressées à la Rév. Mère générale nous disent quels furent ses rapports avec l'Assomption. Nous n'en citons qu'une, tout empreinte de cet esprit de paix qui caractérisait cette nature à la fois si élevée et si délicate ; "J'espère que vous aurez fait une bonne provision de paix pendant votre retraite. C'est le seul héritage terrestre que Jésus-Christ ait promis à ses disciples. Pourquoi tournerions-nous l'amour de Dieu à être un tourment de l'âme ? Il nous fait supporter les peines, mais il ne les crée pas. Il est le feu qui consume la matière des sacrifices ; mais ce n'est pas lui qui fournit cette matière. Je vous ai recommandée ce matin dans ma messe au Dieu de la paix. La collecte de ce jour la demande pour tous ceux qui ont la foi : c'est prier pour qu'ils arrivent tous à l'amour de Dieu. Mais cet amour, n'y êtes-vous pas ? Priez pour celui qui vous bénit d'un cœur paternel, et croyez à tout son respectueux dévouement.

fortement impressionné son âme, lui ouvrant les horizons nouveaux du dévouement et du sacrifice. Nous avons déjà cité les premières pages de cette lettre, où elle rappelle le souvenir des conférences de Notre-Dame et sa visite au P. Lacordaire en 1836.

"Il me semble, ajoutait-elle, que m'ayant fait beaucoup de bien autrefois, vous pouvez être destiné de Dieu à achever de me sauver et de me rendre conforme à Jésus-Christ, en me faisant sortir de mille troubles dans lesquels je ne pense guère pouvoir être secourue que par vous. Je ne vaudrais pas la peine d'occuper votre temps ; mais ces troubles sont peut-être un mal aux yeux de Dieu et un obstacle à ses desseins. Alors si petite que soit la créature, je sais qu'aux yeux de votre charité et de votre foi c'est quelque chose de grand que de l'aider à glorifier Dieu.

"Je me suis souvent reproché de n'avoir jamais osé m'adresser à vous au moment de bien des difficultés. Je me sentais devant Dieu votre fille spirituelle, puisque c'était à votre parole que j'avais dû ce désir d'entrer dans le sacrifice de Jésus-Christ, dont nulle autre bouche ne m'avait enseigné la vertu. Mais alors j'étais liée. On me reprochait, pardonnez-moi de le dire, d'avoir trop formé mes idées sur les vôtres. Il ne m'était pas même toujours permis d'avoir recours à votre parole écrite, et je croyais devoir faire le sacrifice d'un attrait qui semblait pouvoir nuire à l'unité, condition la plus essentielle du succès d'une œuvre.

"Aujourd'hui, cette unité est rompue ; l'œuvre vit par elle-même et trouve même par là plus de faveur près des supérieurs ecclésiastiques, qu'elle n'en aurait obtenu sous son premier patronage. J'ai recouvré l'indépendance de toutes les supérieures. Il m'est permis de chercher conseil où j'ai foi. Mais cette indépendance est pleine de périls et de difficultés intérieures. Qu'il y a de danger à marcher si solitaire, qu'on puisse être tenté de se dire : Je me suffis ! J'ai peur de mon orgueil, j'ai peur de me tromper en ne laissant à personne la connaissance de mes défauts avec l'autorité d'exiger qu'ils disparaissent. Souffrir n'est rien ; mais j'ai peur de ne pas répondre à la perfection que Jésus-Christ demande des siens.

"Quand j'ai prié Dieu à ce sujet, il m'a semblé toujours plus fortement que je devrais m'ouvrir à vous, puisque, quelque ignorée que je fusse de vous, je n'avais jamais pu m'empêcher de vous appliquer les paroles de saint Paul : "Vous n'avez point plusieurs pères, car il n'y en a qu'un qui vous ait engendré à Jésus-Christ par la parole de l'Évangile." Je me suis dit que vous aviez peu de temps à donner, mais il me faut plus de confiance que de temps, car Dieu m'est témoin que je cherche de la force plutôt que de la consolation, et pourvu qu'on me trace ma route, je ne demande pas qu'on m'y accompagne à chaque pas."

Parlant ensuite de l'abbé d'Alzon, que connaissait le P. Lacordaire, la Mère ajoutait : "Toutes mes relations avec M. d'Alzon m'ont inspiré la plus grande confiance, et j'oserais presque dire que j'ai trouvé en lui une grande sympathie d'idées ; mais il est à deux cents lieues d'ici et connaît trop peu Paris pour que ce secours puisse être suffisant. Il ne peut s'étendre au-delà de mon intérieur : ce qui touche la conduite et le développement d'une œuvre réclame la connaissance des milieux où elle se forme et de la classe à laquelle elle s'adresse."

Le P. Lacordaire était trop absorbé par ses conférences et les affaires de son ordre pour se charger d'une direction complète ; mais il s'offrit volontiers à répondre aux questions qui lui seraient proposées. Ici encore il laissait Dieu agir et faire son choix.

Dans les desseins de Dieu, c'était l'abbé d'Alzon qui devait être l'appui, le guide et le soutien de la fondatrice. Il avait compris la pensée de son œuvre, le bien qu'elle pouvait faire, et fut heureux de mettre ce qu'il possédait de zèle, d'intelligence et de dévouement au service d'une âme appelée de Dieu à réaliser de grands desseins.

Malheureusement, il était loin. Vicaire général à Nîmes, chargé d'œuvres nombreuses, il ne put venir à Paris qu'en 1843 ; ce fut alors seulement qu'il fit connaissance avec la communauté de l'Assomption. Mais il avait vu la Mère Marie Eugénie à la Côte-Saint-André en 1838 ; elle lui avait écrit plusieurs fois ; il savait ce qu'il y avait de richesses dans cette âme, aussi accepta-t-il

de l'aider de ses conseils, et c'est par là qu'il rendit de si grands services à l'Assomption. Il fut vraiment le père de notre Mère, plein de zèle pour sa perfection, ayant foi en la mission que Dieu lui confiait, et, en la soutenant, c'est l'œuvre entière qu'il soutenait.

Le P. d'Alzon ne fut jamais notre supérieur. Son éloignement de Paris ne le permettait pas, et lui-même refusa ce titre que lui offrit plusieurs fois la confiance de la Congrégation ; mais il fut le conseiller et l'ami de l'œuvre dans ses mauvais jours, et c'est dans ce sens-là qu'on a pu dire qu'il l'a sauvée.

Il l'a sauvée surtout des influences diverses qui auraient pu changer son esprit premier et la détourner de son but. Par une permission de Dieu, dont nous ne saurions trop le bénir, l'abbé d'Alzon avait toutes les idées de l'abbé Combalot sur les doctrines romaines, la liturgie, les dévotions de l'Église et l'éducation renouvelée par les principes catholiques. C'est sur ces bases qu'il devait lui-même, plus tard, poser les fondements de son Institut ; et pour le moment, l'Assomption, loin d'être détournée de son but par un changement de direction, se trouvait, au contraire, poussée vers ce but plus énergiquement que jamais. Impossible de ne pas voir là encore une intervention de la Providence.

CHAPITRE VIII

SŒUR MARIE JOSÈPHE. – VOYAGE À BOULOGNE.– CORRESPONDANCE AVEC LA JEUNE COMMUNAUTÉ

La petite barque de l'Assomption vient de traverser une heure difficile. Si elle n'a pas sombré, c'est grâce à la Mère Marie Eugénie de Jésus, que nous venons de voir, dans ses rapports avec le clergé, sage, prudente, sachant inspirer la confiance et gagner l'estime de tous. Nous allons la suivre maintenant dans ses rapports avec ses filles, et cette même sûreté de bon sens, qui la guidait dans ses démarches de supérieure, va se retrouver dans ses paroles, ses conseils, ses sollicitudes de mère.

C'est à ce point de vue que la correspondance que nous allons dépouiller nous sera précieuse. À l'occasion d'un voyage nécessité par le triste état de santé de sœur Marie Josèphe, nous allons pénétrer dans l'intérieur de la jeune communauté et voir les liens qui unissaient les Sœurs entre elles, la Mère avec ses filles.

La santé de sœur Marie Josèphe causait à la Mère Eugénie les plus vives inquiétudes. Ni les soins ni la paix de la vie religieuse ne parvenaient à relever les forces de la pauvre enfant, brisée par de trop rudes épreuves. Les médecins consultés ordonnèrent les bains de mer et un repos absolu. Nous étions alors en relation avec les Sœurs de Bon Secours, qui nous offrirent de recevoir la malade dans leur maison de Boulogne, et Mgr Gros, notre supérieur, dit qu'il fallait sans hésitation accepter cette offre. Sœur Marie Josèphe partit avec une vive peine : quitter son couvent était le plus grand des sacrifices. La Mère promit de l'adoucir par une correspondance suivie, et, à peine arrivée à Boulogne, la petite exilée recevait la lettre suivante :

"Paris, 5 juillet 1841.

"Ce sera moi qui commencerai la première à vous écrire, ma chère fille ; non que j'aie beaucoup de nouvelles à vous donner, mais pour vous accompagner à Boulogne, où notre affection vous a si fort suivie. Nous avons impatience de savoir comment vous y êtes, si le voyage et le premier bain vous ont beaucoup fatiguée. M. Ferrand⁴⁵ vient de m'envoyer sa note sur le régime à suivre ; montrez-la aux Sœurs de Bon Secours, afin que l'on vous donne tout de suite ce qui vous convient. Mais surtout, mon enfant, faites usage de beaucoup de joie dans l'espérance de nous revenir bientôt avec une meilleure santé ; vous avez été courageuse à votre départ, soyez-le en votre séjour. Prenez quelque empire sur les tristesses qui pourraient vous venir, faites tout ce qui dépendra de vous pour vous en distraire, et puis, ma chère enfant, voyez-nous toujours auprès de vous. Si l'on compte les choses selon l'union des cœurs, je vous assure qu'il n'y a pas plus de distance entre nous que lorsque vous êtes seule en votre cellule et que vous nous savez en bas. Faites cet honneur à notre ferveur, de nous croire un peu présentes en votre chapelle, par l'attention que nous avons à Notre-Seigneur en notre tabernacle, où il est le même que dans le vôtre. Les jours de communion, voyez-nous en lui et laissez toutes vos inquiétudes. Croyez-moi, ces inquiétudes ne sont rien ; et dans les moments où vous vous fâchez contre le bon Dieu, vous ne l'offensez pas, car vous n'êtes pas même en état de le faire, n'ayant plus toute votre liberté d'esprit."

⁴⁵. Alors médecin, devenu ensuite l'abbé Ferrand.

Sœur Marie Joséphe traversait alors un temps d'épreuve. Le physique influe presque toujours sur le moral. L'état de santé de la pauvre sœur amenait des abattements, des troubles, parfois même des sentiments de révolte, et cette âme délicate, appelée à une grande grâce d'union et d'amour, en souffrait cruellement. Se croyant coupable, elle n'osait plus communier et se retirait de Dieu. C'était une tentation qu'il fallait vaincre par l'obéissance. La supérieure le sentait et ne cessait d'imposer à la sœur malade sa douce autorité pour la jeter dans les bras de Dieu humble, confiante et soumise.

"Vous pouvez dire à votre confesseur que je vous trouve scrupuleuse ; j'espère qu'il vous ôtera votre peine et que vous imiterez la confiance et la joie avec laquelle les autres Sœurs vont à Notre-Seigneur. En attendant, laissez-vous entraîner à l'espérance de ces sentiments plus vifs et plus doux que Dieu tient en réserve au ciel pour celles à qui, comme à vous, il ne les donne pas sur la terre.

"Vous avez toujours toutes mes bénédictions, mon enfant ; n'en regrettez aucune. Vous êtes dans toutes nos prières, et à nos récréations on se demande où vous êtes. Un mois est vite passé ; si vous voulez ne point vous attrister, vous nous reviendrez bien portante. Ne vous effrayez pas si les premiers bains vous fatiguent ; c'est inévitable dans votre état de faiblesse. Adieu, je suis vôtre avec un cœur de mère et de sœur."

"Boulogne, 8 juillet 1841.

"Que vous êtes bonne, ma chère Mère, de me parler si affectueusement, à moi qui vous cause tant d'ennuis ! répond sœur Marie Joséphe. Si quelque chose peut me faire prendre en patience ce voyage, c'est la pensée que vous me désirez ici, et qu'une fois guérie, je serai plus égale de caractère, plus forte pour travailler avec vous. Je vous remercie, vous et nos Sœurs, de l'affection qui vous a fait me suivre de cœur dans ce voyage ; moi aussi je vous suis unie dans la prière ; vous êtes toutes si bonnes, si agréables à Dieu ! Pour moi, j'ai communié une seule fois depuis que je suis à Boulogne ; mais aussi vous ne sauriez croire quel confesseur j'ai trouvé ! Quoiqu'il sût que j'étais novice dans une communauté, il m'a fait un sermon sur la foi et l'obéissance à l'Église, tel qu'il aurait pu le faire à une hérétique nouvellement convertie. Je l'avais prévenu que j'étais scrupuleuse : "Tant pis, j'en suis fâché pour vous, me dit-il ; les scrupules tournent l'esprit et rendent malade." Autant dire : C'est votre affaire ; je n'y puis rien. Je regrette bien ce bon M. Le Saint, qui a tant de patience.

"Vous me viendrez en aide, ma chère Mère. J'éprouve une peine que je ne puis dire quand ces bonnes religieuses qui m'entourent viennent me parler du bonheur de leur vie et de leur amour pour Dieu, moi qui ne sens rien qu'une amertume que je ne puis expliquer. Il me semble que je fais tous les efforts possibles pour sortir de cet état. Je suis comme une malade tourmentée par la douleur, qui cherche un endroit pour se reposer et ne le trouve pas.

"Quelquefois je me sens pressée de désirer Dieu, de le chercher malgré tout, à travers tout ce qui me fait souffrir, et cette pensée me donne un instant de repos ; mais elle ne dure pas. Je suis triste en pensant que la vie religieuse est une si grande grâce, et que je n'en suis pas digne !... Mais malgré tout, promettez-moi, ma très chère Mère, *que je ne vous quitterai jamais !* Voyez-vous, ma vie est liée à la vôtre, et plus que jamais je sens que je ne pourrais vivre loin de vous.

"Pardonnez-moi de vous ennuyer si longtemps en vous parlant de moi ; mais il me semble que mon fardeau est moins lourd quand je vous ai dit tout ce qui me tourmente. Vous savez combien j'ai confiance en vous ; si vous ne me souteniez, je tomberais tout à fait. Dites-moi ce qu'il faut faire, et je vous obéirai. Savez-vous qu'il m'est arrivé d'aller à la chapelle et de m'y tenir très dévotement à genoux, l'air très recueilli ? et Dieu sait tout ce que j'avais d'impatience dans l'âme ! N'est-ce pas de l'hypocrisie ?..."

Notre Mère comprit que cette âme avait besoin d'être relevée et répondit aussitôt :

"Vous avez bien tort de vouloir excuser la longueur de votre lettre ; mon extrême désir d'avoir en détail de vos nouvelles vous excusait bien mieux que tout ce que vous pouvez dire. Mais où donc, ma chère fille, avez-vous été prendre un si étrange confesseur ? Est-ce celui du couvent ? Ne pourriez-vous en avoir un autre ?..."

"Ce n'est pas bien de vous tourmenter ainsi. Croyez à ma parole : ces mouvements d'impatience, cette amertume ne sont pas chez vous libres, volontaires, ni même raisonnables. Ce sont des contractions intérieures à peu près analogues à celles que vous éprouvez à l'extérieur. Il faut alors recourir à la distraction, lire quelque chose qui vous occupe, nous écrire ou penser à nous, à nos occupations, à l'avenir de l'œuvre que vous aimez tant, mais pas du tout à vous et au sujet de votre irritation. Vous aimez beaucoup Dieu au fond de votre âme, ma bien chère enfant, et vous ne désirez que lui. Croyez-moi encore sur ce point, malgré les apparences contraires : que les diables fassent tant de bruit à la porte, c'est signe qu'ils ne sont pas entrés. Lorsqu'on est vraiment loin de Dieu, on a la triste paix du péché ; tandis qu'en le servant, il faut combattre et passer par beaucoup de tribulations. Tous ces sentiments, d'ailleurs, ne peuvent vous faire faire une mauvaise communion, soyez en convaincue.

"Tout votre mal, c'est de ne pas assez connaître Jésus-Christ. Il est tout autre que vous ne le faites ; il est plus le Sauveur, le médecin et l'ami de nos âmes que le juge de nos fautes. Toutes les paroles, tous les actes de sa vie témoignent assez d'amour, de patience, de miséricorde, pour que la brebis la plus rebelle ne craigne jamais de se mettre sur ses épaules, ni la fille la plus ingrate de lui demander place dans son cœur, car c'est là précisément tout ce qu'il demande. Laissez-le faire, et n'ayez pas peur de vous-même ; pourvu que vous retourniez à lui et que vous n'écoutez pas vos craintes, il s'attachera avec plus de soin aux plaies de votre cœur qu'une sœur de Bon Secours à son pauvre malade.

"Quelque jour où je serai en train de philosopher, je vous expliquerai comme quoi l'union intime de l'esprit et du corps dans le cerveau doit faire rejeter sur vos nerfs malades les sottises de votre esprit, aussi bien que les crampes de votre estomac. Croyez-moi donc sur parole, et tâchez que votre volonté soit libre malgré tout, en imposant à votre cerveau des occupations autres que vos scrupules, dont, je vous l'assure, il n'y a nullement à s'inquiéter quant à l'offense de Dieu..."

"Du reste, votre bien n'est pas qu'on vous explique ce qui se passe en vous ; mais qu'on vous parle avec certitude et autorité, et je n'hésite pas à le faire. Lorsque les Sœurs de Bon Secours vous parlent du bonheur de la vie religieuse, n'accusez pas vos craintes, qui vous empêchent de goûter actuellement ce bonheur, et croyez que Dieu, qui rend toujours quelque chose pour ce qu'on fait pour lui, vous payera au centuple les amertumes et les souffrances que vous ressentez à son service. Car enfin, vous le servez, malgré ces peines, ce qui rend votre mauvaise volonté une pure apparence, et vous n'avez pas envie de nous quitter, bien que nous vous forcions sans cesse à la pratique de toutes les choses religieuses. Non, ma fille, vous ne nous quitterez jamais et vous serez une bonne religieuse.

"Ce n'est pas de l'hypocrisie que d'être bien au cœur ; vous pêcheriez plutôt si vous y étiez mal, car c'est un devoir de montrer toujours à l'extérieur ce qui est nécessaire pour édifier. Si vous vouliez bien oser chercher Dieu et vous jeter dans ses bras en votre pauvreté, isolement, misère, tout serait fini. Osez donc, Notre-Seigneur le désire tant ! Vous devriez, à Boulogne, vous adresser à lui comme à votre confesseur et directeur, à votre mère et à votre conseiller."

À cette lettre si bien faite pour consoler une âme et la fortifier, sœur Marie Joséphe répond par des expressions de reconnaissance, de filial abandon, et, portée au-dessus de ses craintes par la parole de sa Mère, elle écrit joyeusement à ses Sœurs pour leur parler de la communauté qui l'entoure :

"Les religieuses d'ici sont bonnes et simples, très charitables, et me comblent de soins. Je vais à leur récréation, qui est fort gaie ; mais je ne puis cependant pas me croire au milieu de vous.

Elles sont tout étonnées de ma simplicité ; elles nous croyaient de grandes dames. Hier, j'en vis deux épluchant de l'oseille, je me mis à les aider. L'une me dit : "Vous faites là une chose que sans doute vous n'avez jamais faite ?" Je me récriai beaucoup là-dessus, et lui dis qu'une religieuse était habituée à tous les ouvrages d'une maison. "En effet, reprit-elle, vous vous y prenez très bien, et vous êtes aussi habile que nos Sœurs." Leur Mère générale arrive jeudi. C'est une grande joie pour ces religieuses, et je le comprends. Je pense à la joie que nous aurons, si un jour nous avons plusieurs maisons, quand nous verrons arriver notre bien-aimée Mère !

"Une de ces religieuses, sœur Anastasie, ressemble beaucoup à notre chère sœur Marie Augustine, à qui, en toute charité, il faut que je donne un petit avis, quoique à soixante lieues d'elle. Il y a ici une ancienne sœur tourière, malade et âgée, qui, dit la légende, était jadis quelque peu causeuse. La pauvre fille a si bien fait usage de sa langue, que maintenant elle ne peut plus la retenir : elle parle aux murs, aux meubles, à son assiette. À côté de cette sœur, parlant toujours, il y en a une à qui une maladie nerveuse a enlevé l'usage de la parole ; elle ne se fait comprendre que par signes. Je n'ai pu m'empêcher de penser que si sœur Marie Augustine était ainsi affligée, sa sainteté marcherait à grands pas !"

Cette lettre s'adressait à la communauté ; mais sœur Marie Augustine, provoquée, ne laissa pas tomber l'attaque. Elle était vive dans la repartie, aimant à plaisanter et à rire. Nous allons en juger par sa réponse :

"Notre Mère me charge de vous écrire, ma bien méchante petite sœur ; j'en suis toute contente, c'est une belle occasion pour me venger un peu de vos injures. Mais que vous dirai-je ? Si je vous dis que je ne vous aime plus, vous ne me croirez pas, car vous avez reçu en partage une si claire vue de vos éminentes qualités, que vous ne vous imaginerez jamais qu'il soit possible de vous connaître et de ne pas vous aimer. Que faire donc ? J'ai eu envie de réaliser sur le champ les vœux que votre charité fait pour moi. Vous désirez me voir privée de l'usage de la parole, – entre nous soit dit, je ne vous croyais pas un cœur aussi barbare ; – or, le jour même où l'on a reçu votre lettre, il a été résolu de commencer une neuvaine pour vous à Notre-Dame du Mont Carmel. J'avais bien envie d'être muette dans cette neuvaine, mais il m'a été impossible de tenir cette résolution. Oui, mon cher petit ange, je suis tout heureuse d'apprendre que vos bains vous font du bien, et nous comptons tout à fait que vous nous reviendrez un petit hercule en force et un grand héros en sainteté. Sur ce dernier point, votre humilité paraît partager nos espérances ; dans votre dernière lettre, vous nous annoncez que vous serez une sainte. Qui en a jamais douté, je vous prie ?..."

"Nous allons bientôt faire profession, dans un mois. Priez pour nous, ma petite sainte en fleur, car je ne veux pas dire en herbe. Priez pour moi surtout ; notre Mère et sœur Thérèse Emmanuel ont moins besoin de vos prières, elles sont très bonnes, mais moi !... Ne prenez pas ceci pour de l'humilité ; vous savez que j'en ai malheureusement le moins possible ; je crois, en vérité, que c'est une chose qui n'est pas à mon usage.

"Notre Mère se porte bien, ainsi que toutes nos Sœurs. Je ne vous dis pas grand'chose de sœur Thérèse Emmanuel ; depuis qu'elle vous remplace à l'économat, elle vous regarde comme une partie d'elle-même. Que pourrais-je dire de mieux ? Son génie dépasse quelquefois le vôtre lorsqu'elle veut nous servir un repas un peu raffiné, composé d'une omelette pour les Sœurs délicates et de carottes pour votre servante.

"Sœur Marie Thérèse est aujourd'hui en retraite, c'est-à-dire en extase ; et si quelque souvenir des choses de ce monde peut arriver jusqu'à elle, c'est sans doute le vôtre, ma bien aimable sœur. Quant à la chère petite sœur Marie Gonzague et moi, à qui les ailes n'ont pas encore poussé et qui marchons sur cette terre, nous parlons de vous, nous vous désirons, nous vous aimons. Il a tonné ce matin ; sœur Marie Gonzague, tant que l'orage n'a pas été trop fort, est restée stoïquement ici, les fenêtres ouvertes ; mais quand il a augmenté, elle s'en est allée sagement dans sa chambre, où, je crois, elle n'aura pas laissé de jour pour le tonnerre. Je pourrais vous parler encore longtemps, mais il faudrait ajouter double feuille à ma lettre, et je sais que je

gagnerai plus sûrement votre cœur d'économe par une courte lettre que par un port considérable. Adieu donc, je vous embrasse autant que vous êtes sainte.

"Sœur Thérèse Emmanuel demande s'il faut faire la provision de carottes ; elles sont à deux sous la botte."

Une lettre sérieuse suit celle-ci. C'est la malade qui écrit à sa Mère pour lui dire qu'elle a retrouvé la paix.

"Boulogne, 21 juillet.

"La lettre de sœur Marie Augustine est venue m'apprendre que c'est à vos prières que je dois le calme que j'ai retrouvé, ma chère Mère ; merci de votre charité. Je le sais, le bon Dieu vous accorde tout ce que vous lui demandez ; et en priant pendant cette neuvaine pour la santé de mon corps, vous n'avez pas oublié celle de mon âme. Le jour de Notre-Dame du Mont Carmel, j'ai été encore extrêmement troublée ; cependant, le soir au salut, je tombai sur ces paroles de saint Paul : *Je puis tout en Celui qui me fortifie*. Je me demandai pourquoi je ne pourrais pas aussi avoir recours à la miséricorde infinie de Dieu ; je priai la sainte Vierge de m'aider, et ma prière fut exaucée. Il me semblait que l'on m'avait tiré un bandeau de dessus les yeux ; je pensais à la bonté de Dieu pour moi, et je ne puis vous dire le regret que j'éprouvais d'avoir tant manqué de confiance. Maintenant je sens mon néant, mon incapacité, sans en être autant effrayée ; au contraire, je sens le besoin de me reposer, de m'appuyer sur Notre-Seigneur, de me nourrir de sa vérité, de sa vie, pour y puiser la force de vaincre ce qui m'éloigne de Dieu.

"Je ne veux plus m'arrêter à tout ce qui me vient dans l'esprit ; pour être à Dieu, il faut résister et combattre ; vous me l'apprendrez, ma Mère. J'ai pris de fortes résolutions ; je les ai écrites, et j'ai voulu vous le dire, car j'ai compris, en relisant vos lettres, combien j'étais coupable de ne pas me soumettre à ce que vous m'ordonnez, et combien je perds de temps à discuter tout ce que j'éprouve, lorsqu'un chemin si court est ouvert devant moi : celui de l'obéissance. Aussi je n'ai jamais été plus résolue de m'abandonner entièrement à vous et de me laisser conduire comme vous l'entendez. Je crois fermement que l'Esprit de Dieu est avec vous. Je vous supplie donc de n'avoir pas égard à ce que je pourrai vous dire, mais d'user de toute votre autorité pour me faire obéir.

"Adieu, ma chère Mère ; bénissez votre méchante fille et priez pour elle ; vous finirez peut-être par la rendre meilleure."

Cette lettre n'est-elle pas touchante ? Croirait-on entendre une novice s'adresser à une Mère de son âge, et, comme elle, novice encore ? Quel rayon de lumière brillait donc sur ce jeune front ? quelles grâces d'autorité, de paix, de sagesse, étaient données à la fondatrice, pour inspirer à ses Sœurs une telle confiance ? Ses lettres nous le disent, c'est pourquoi nous ne les abrégeons pas trop ; elles seront précieuses aux filles de l'Assomption, en leur montrant ce qu'était leur Mère au début de la Congrégation, et tout ce que Dieu avait mis en elle de dons surnaturels pour le gouvernement des âmes.

"Paris, 22 juillet 1841.

"J'ai été bien matinale aujourd'hui, ma chère fille, et c'est pour vous que je veux en profiter. En attendant la messe, je vous dirai un tendre bonjour, quoique j'espère avoir aujourd'hui de vos nouvelles et dès lors quelque chose à vous répondre. Sœur Thérèse Emmanuel et moi sommes très occupées du cérémonial ; nous y travaillons avec un grand zèle, le prenant presque tout entier dans le Pontifical, à la consécration des vierges. Je crois que nous le ferons magnifique, si on veut bien le recevoir de nos mains...

"Je méditais ce matin ce que nous sommes pour Notre-Seigneur. Savez-vous, ma fille, que nous sommes tout l'objet de son amour ? car enfin, aimer son Père, cela est inhérent à sa nature ;

mais nous aimer, voilà toute l'action qui porte le Verbe au-dehors, et, comme dit saint Paul, il nous a aimés pécheurs pour nous justifier. Voyez si votre âme, toute mauvaise qu'elle est, peut égaler la corruption de ce monde païen que Jésus-Christ est venu sauver. Adieu ; j'ai été interrompue, voici la messe...

"Je n'ai pu achever ma lettre, ma chère fille ; mais je n'en suis pas fâchée. Cela me donne le moyen de répondre à votre bonne et raisonnable lettre d'aujourd'hui. Le bon Dieu vous a donc montré, mon enfant, ce que je vous ai dit tant de fois ! Béni soit-il ce Dieu des miséricordes infinies, s'il daigne vous donner la lumière que c'est votre résistance seule et votre inquiétude qui causent tout votre mal. Ce combat, cette expérience de la corruption de notre nature vous seraient un très grand bien, si vous consentiez une fois à vous souffrir telle. Car enfin, il est très vrai que le mal est en nous ; que gagnerions-nous à nous en irriter ? Jésus-Christ aime bien mieux que notre faiblesse, notre infirmité nous fasse nous réfugier en lui. Un cri, un regard, un mot de confiance, voilà ce qu'il demande ; et puis, que nous nous supportions nous-mêmes, sans nous aimer, ce qui est difficile ; car quelquefois on s'injurie soi-même, parce qu'on s'aime trop et qu'on ne peut souffrir de se voir misérable.

"Oui, ma chère fille, nous prions pour vous Notre-Dame. J'ai pris l'oraison : Concede nos..., de la commémoration de la sainte Vierge ; vous pouvez voir comme elle convient à tous vos maux. Nos Sœurs me tourmentent pour vous dire de rester plus longtemps, puisque les bains vous font du bien, et je ne vous donne pas votre feuille de route ; je serai si contente de vous revoir en bonne santé de corps et d'âme ! Dieu a été bien bon en la grâce qu'il vous a faite le jour de Notre-Dame du Mont Carmel. Un de vos torts a été de ne pas assez prier la sainte Vierge. Ce jour-là, je faisais ma retraite et j'écrivais à M. d'Alzon, qui adopte entièrement ma direction et devait dire la messe à cette intention. Il est vraiment bien bon pour moi et veut me faire une sainte. C'est aussi ce que je veux pour vous, car nous sommes une en Jésus-Christ."

"Boulogne, 28 juillet.

"Pourquoi faut-il, ma chère Mère, que la messe soit venue vous interrompre au moment où j'allais avoir le résumé de votre méditation ? J'en étais fâchée, je vous assure. Mais au moins, ma Mère, faites-moi encore une fois part de votre oraison ; cela me fera tant de bien ! Dans mon impuissance, j'aime à m'aider de votre richesse pour aller à Dieu, et j'use largement de la permission que vous m'avez donnée à cet égard.

"Si vous saviez comme je désire reprendre ma règle ! J'ai pleuré ce matin en recevant la lettre de sœur Marie Thérèse ; je comptais si bien partir le 3 août, et, tout en vous disant de faire comme vous voudriez, j'espérais que ce serait comme je voudrais ! Ne soyez pas aussi sévère, ma chère Mère ; laissez-moi finir seulement les huit bains de mon abonnement, cela me conduira vers le 4 ou 5 août ; donnez-moi la permission de partir le 5. Vous le ferez, n'est-ce pas, ma bonne petite Mère ? Je vais tâcher de toucher le cœur de mon infirmière, pour qu'elle donne aussi son consentement.

"Que je suis heureuse de ce que vous me dites de M. d'Alzon ! Voyez-vous, ma très chère Mère, votre consolation est la mienne, et tout ce qui vous arrive de bon ou de mauvais, mon cœur le partage avec vous."

La permission du retour est enfin donnée.

"Soyez contente, ma chère fille, écrit la Mère Eugénie ; je consens à ce que vous partiez le 5. Votre aide, l'infirmière et sœur Marie Augustine elle-même, qui avait été la plus redoutable pour vous, quoique vous paraissiez le soupçonner le moins, aiment encore mieux vous voir prendre des bains de moins que de vous savoir triste. Venez donc, nous en serons bien joyeuses. Dans huit jours nous vous embrasserons et nous aurons bien des choses à nous dire. Nous sommes dans la géologie jusqu'au cou. On a toujours oublié de vous demander des coquilles pour nos collections d'histoire naturelle ; mais il est encore temps, n'est-ce pas ? Prenez-en de toutes les familles ; s'il y

en avait de fossiles, prenez-en aussi, puis de petits cristaux, on dit qu'il s'en trouve là. Mais surtout rapportez-nous une bonne sœur Marie Josèphe, ce sera le plus beau cristal de roche.

"Je dois vous dire, ma chère fille, que je suis bien contente de tout ce que vous me mandez pour votre intérieur. Je n'ai pas le temps de vous écrire ce que j'en pense, mais ne résistez pas à cette occupation de votre néant ; je dirai comme mon maître spirituel : "Cet attrait est tout surnaturel." Il en sortira pour vous de grands biens, pourvu que, doucement, vous embrassiez ce néant par amour pour Celui qui nous aime, alors que nous ne sommes rien. "Une épouse de Jésus-Christ ne lui apporte en dot que son néant, dit Bossuet ; elle n'a de gloire qu'à savoir où son Époux l'a prise, son infidélité, si elle le quitte, et la bonté de son époux, qui la reprendra encore si elle revient. Pauvreté, nudité, abandon, voilà ce que c'est qu'une épouse !" Saint François de Sales dit moins magnifiquement, avec son humble et simple suavité : "que la bassesse agréée est ce qui agréé le plus à Jésus-Christ."

"Agréez donc, ma fille, cette occupation de votre pauvreté. Mais, en vous voyant *un rien* devant Dieu, sachez par la foi et ne cessez d'espérer que ce rien sera enrichi du *Tout* de Dieu, pourvu qu'il reste en son néant. Aimez donc en cette misère, non plus vous qui n'êtes rien, mais Celui qui est ; oubliez-vous et prenez votre plaisir en ce qu'il est lui-même. Il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa perfection soit infinie, que sa bonté soit immense ; que je vive ou que je meure, il importe peu pour moi !... De tout cela, ma fille, faites ce que vous pourrez ; je vous suggère ces sentiments sans vous y obliger. Allez avec confiance, cédez à tout ce que Dieu vous fera sentir, qu'il vous plaise ou non. Ayez pour guide les vertus avec lesquelles on gagne toujours ; jugez de tout par la foi, l'espérance et la charité, produisez-en doucement les actes. Là où il y a quelque chose de ces vertus, on est toujours en assurance, et j'ai tâché de vous montrer comment, en ce que vous sentez, vous pouvez exercer la foi, l'espérance et l'amour.

"Priez bien pour sœur Thérèse Emmanuel ; Dieu, qui veut en faire une sainte, la fait passer par de grandes épreuves intérieures. En ce moment, elle souffre beaucoup. Je vais aller la voir ; mais, depuis que je souffre moins moi-même, je crois que Dieu m'a dépouillée du pouvoir de faire autant de bien aux autres ; à ce compte, j'aimerais mieux souffrir. Aussi bien, je devrais l'aimer mieux de toutes les façons, car c'est là ce qui unit à Dieu. On ne le sent pas au moment ; mais je crois que tout ce qui nous réjouira au ciel sera ce qui nous aura été le plus dur ici-bas."

"Boulogne, 3 août

"Que j'ai de peine à penser que sœur Thérèse Emmanuel souffre encore ! écrit la petite sœur. Il faut que Notre-Seigneur aime beaucoup son âme pour l'éprouver ainsi ; elle le glorifie dans ses peines ; et il faut qu'elle soit bien unie à Dieu pour être si édifiante et si religieuse, tout en souffrant ainsi. Et vous aussi, ma Mère, vous avez donc beaucoup souffert ? Vraiment Dieu vous veut bien sainte pour vous éprouver ainsi : peines extérieures, peines intérieures, tout vous arrive. Lorsque je vois votre générosité au service de Dieu, je suis toute confuse de mon égoïsme. Mais pourquoi penser que vous ne pouvez plus consoler ?... Non, Dieu est avec vous, ma Mère, quand vous parlez, et sa parole porte toujours des fruits. Sœur Thérèse Emmanuel est bien bonne, mais je suis persuadée que sans vous elle n'aurait pas avancé dans la vie religieuse comme elle l'a fait avec votre secours. Je vais bien prier pour vous trois qui allez faire profession ; je demanderai à Dieu qu'il vous accorde tout ce qui vous est nécessaire pour le glorifier et l'aimer autant que vous le désirez. Adieu, chère Mère ; je serai donc avec vous lundi ! ... quel bonheur !... "

Trois jours après, sœur Marie Josèphe rentrait dans sa chère communauté de la rue de Vaugirard. Ce fut une grande joie de part et d'autre. Une récréation extraordinaire fut donnée pour fêter ce retour, et le lendemain Mère Marie Eugénie, sœur Thérèse Emmanuel et sœur Marie Augustine entraient en retraite, pour se préparer à leur première profession, qui devait avoir lieu le 15 août, fête de l'Assomption.

CHAPITRE IX

PROFESSION DES PREMIÈRES MÈRES DE L'ASSOMPTION, 15 AOUT 1841

Les trois premières religieuses de l'Assomption allaient donc se consacrer à Dieu pour toujours. Les vœux qu'elles devaient prononcer au pied des autels n'étaient que temporaires ; mais, dans leurs cœurs, c'étaient des engagements éternels. L'heure était grave : elles s'y préparèrent par une retraite fervente, faite dans une solitude absolue, sous le regard de Dieu seul, qui en ce moment leur tenait lieu de père, de soutien, de conseiller, d'ami.

Sœur Thérèse Emmanuel, sortie plus forte de l'épreuve intérieure qu'elle venait de traverser, plus éclairée sur sa misère et les richesses infinies de Dieu, écrivit la veille de sa profession cette page admirable :

"Il faut que je naisse demain à la même vie que Jésus, à la pauvreté comme les pauvres, à l'obéissance et à la sujétion comme la dernière des créatures, à la pureté et à la sainteté, étant relevée de ma nature par l'élection du Verbe fait chair. Je n'ai d'autre dot d'épouse à lui apporter que mon impuissance et ma pauvreté, mais je vais entrer en participation de ses richesses infinies.

"Il faut en chaque action lui demander d'aider ma pauvreté, de cacher mes haillons avec les riches habits des vertus qu'il veut que je pratique dans le moment et qu'on attendra de moi, comme le vêtement d'épouse dont je dois être revêtue. Ce besoin constant de recourir à Jésus pour ce qui m'est le plus nécessaire ne doit point me décourager. Il faut rester dans ma pauvreté et pratiquer la foi dans une grande espérance du secours divin. M'affectionner à recevoir ainsi de Jésus un don qui me marque pour son épouse, me plaire dans l'abjection de ma propre incapacité au lieu de m'en effrayer. Me réjouir de la nécessité où elle me met de recevoir ces preuves continuelles de l'élection et de la fidélité de Celui dont je dépends comme une vraie épouse pour la plus petite richesse ; perdre dans l'occupation de sa grandeur et de ses perfections l'inquiétude de mon impuissance et de mes obscurités. Il est tout, et il faut m'occuper de cet immense Tout qui est l'Infini.

"Marcher par une foi nue, mais si assurée que le soleil me soit moins clair que cette lumière obscure. Obéissance dans la foi, croire sans voir ni sentir aucune évidence, ni en demander. *Sponsabo te in fide*. Notre-Seigneur me donne à entendre qu'il veut une très grande pureté dans mes actions, m'éloignant de ma propre manière de les faire et tendant vers la sienne sans appropriation, me tenant extrêmement dénuée, car je ne possède en moi que ce qui gêterait son œuvre, et acceptant de ne recevoir de lui que le secours invisible qui me soutiendra au-dessus de moi... Les lumières de Dieu sont pour me conduire vers l'Agneau qui éclaire la Jérusalem céleste, et les miennes ne sont que pour me sacrifier à Lui."

Les Sœurs devaient recevoir le jour de leur profession un anneau d'or : l'anneau est le signe de l'alliance, et l'or symbolise la charité. Chacune fit graver dans sa bague la parole qui devait être la devise, le mot d'ordre de sa vie. Notre Mère choisit la parole de saint Pierre ; chargée comme lui de paître les agneaux et les brebis, "les petits et les mères," comme dit Bossuet, elle sentit le besoin de protester d'un amour plus grand : *Domine, tu scis quia amo te,*

fut sa devise. — Sœur Thérèse Emmanuel, qui avait déjà entendu le chant des anges et qui était appelée à représenter parmi nous la contemplation et le zèle, choisit le cri des séraphins devant la sainteté de Dieu : *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth*. — Enfin sœur Marie Augustine, dans son enthousiasme pour les Livres saints, les feuilleta longtemps, allant d'une parole à une autre, les admirant toutes sans pouvoir se décider pour aucune : "Prenez *Biblia sacra*, lui dit aimablement la Mère ; de cette manière vous les aurez toutes." Après avoir bien hésité, sœur Marie Augustine finit par prendre une parole qui n'est pas dans la Bible : *Deus meus et omnia*.

La cérémonie de profession fut solennelle. Notre Supérieur, Mgr Gros, reçut les vœux des premières religieuses de l'Assomption, le jour même de leur fête patronale, le 15 août 1841. Pour la première fois, on se servit des belles prières du Cérémonial de profession, arrangé par nos Mères d'après le Pontifical romain.

Les Sœurs reçurent le voile de laine blanche, comme signe de perpétuelle consécration à l'Époux des vierges et à Marie, sa Mère. Une croix de laine blanche fut posée sur leur poitrine : *Pone me ut signaculum super cor tuum et brachium tuum*, avait dit l'Époux des cantiques, et, dans la bénédiction des croix, le prêtre demandait pour elles la double grâce de l'oraison et des saintes œuvres ; la vie active, pour être sainte, supposant l'abondance de la contemplation : *Te in vita manifestent et sic in dilectione tua manentes, illam vitam activam agant quæ abundantiam contemplationis præsupponit*.

Enfin le célébrant mettait au doigt des heureuses professes l'anneau de l'alliance, et dans la joie de leur reconnaissance celles-ci chantaient : *Annulo suo subarrhavit me Dominus meus, Jesus Christus, et tanquam sponsam decoravit me corona*.

C'était donc encore sous les auspices de la sainte Vierge, le jour de sa plus belle fête, qu'avait lieu cette seconde consécration des religieuses réunies à l'ombre du mystère de l'Assomption.

Ce mystère, que Dieu devait éclairer de tant de lumières pour l'âme contemplative de Mère Thérèse Emmanuel, est un mystère de mort autant que de gloire. "Aujourd'hui, lui disait cette voix intérieure qui s'était déjà fait entendre pendant la nuit de Noël, aujourd'hui tu vas entrer par amour dans l'esprit de mort, avec la sainte Vierge mourant à la terre et s'élevant au ciel. Ton ciel, c'est Jésus. Tu meurs à toutes choses pour t'élever à lui, par-dessus toutes choses. Je t'appelle à ce qui est pour toi la grâce de ce mystère, une vie totale de grâce où Jésus soit tout." — Je compris que mon assomption consistait à être en toute action enlevée à la nature, élevée à Jésus au-dessus de la terre, comme on représente la sainte Vierge, s'élevant d'un tombeau ouvert vers le ciel. Là, rien de triste !... La sainte Vierge va à Jésus, à la pleine et éternelle jouissance de Dieu. Comme Assomptiade, dans la grâce de ce mystère, je dois aller à Jésus avec joie, à la possession et à la jouissance de lui dans la foi. "La pauvreté et l'amour doivent être les deux ailes de ton âme, disait la voix intérieure, il n'y a plus de terre pour toi où te reposer et te plaire. Jésus est ta terre, ton ciel, ta nourriture, ton vêtement, ton bien infini, toutes choses pour toi."

Nous avons aussi retrouvé les notes intimes de la Mère Marie Eugénie de Jésus au jour de sa profession religieuse ; elles ont un tout autre caractère que celles que nous venons de lire ; mais elles sont belles d'humilité et de simplicité évangélique.

"15 août 1841.

"Mon Seigneur Jésus, je veux écrire pour moi seule ce que vous m'avez fait sentir ce matin à ma profession. Je priais en me réjouissant du choix de votre amour, me tournant vers vous avec espérance et une grave admiration.

"Pendant la messe, j'ai tâché de passer au-delà de toutes mes pensées pour arriver à Jésus naissant pauvre dans l'étable de Bethléhem, à Jésus de Nazareth, pauvre ouvrier soumis à Joseph, à Jésus prêchant en Judée, à Jésus en croix à l'heure où le monde ne connaissait pas la

vertu de la croix. C'est là l'Époux que je demande et qu'on me donne. Et il me sembla entendre Jésus me dire au fond du cœur :

"Sais-tu quelle est ma vie ? Sais-tu que ma pauvreté est dure, qu'elle manque de tout, qu'elle n'a nul bien-être, nulles douceurs en aucun moment et en aucunes choses ?... Sais-tu qu'en ma maison d'ouvrier on travaille plus que ses forces, on souffre, on manque du nécessaire, on prend sur son sommeil, on n'a point de temps à soi ?... Sais-tu que la pauvreté est un joug qui soumet à tout le monde et qui éloigne les secours même spirituels ? C'est aumône si l'on fait attention à la femme du pauvre en ses peines et en ses besoins, elle est à charge si elle se plaint.

"Sais-tu que je suis un Époux jaloux ?... Pour être mienne, il faut ne se plaire qu'en moi, aucun de tes sens ne doit plus se satisfaire en rien. Je veux tes yeux baissés, tes oreilles fermées, ta bouche muette, à moins que quelque convenance extérieure ne te force à prêter ton attention à quelque chose de créé.

"Sais-tu ce qu'était mon obéissance à tous ?... à ceux qui me comprenaient ou ne me comprenaient pas, à toute heure, toujours, en toutes choses... Te soumets-tu avec moi à mon Père, à Marie, à Joseph, puis à quiconque veut commander avec quelque légitimité ecclésiastique ?... Sais-tu que j'étais conduit au-dessous de mes lumières, en des choses sans beauté ? Vas-tu jusqu'à la croix, et ne refuses-tu rien lorsqu'on veut te l'appliquer ?... Vois-tu mon délaissement, mon sacrifice, mes souffrances ?

"Veux-tu tout cela ? Le veux-tu pour te l'imposer à toi-même, afin qu'en cette maison intérieure où je t'appelle tu sois pauvre, manquant de tout, travaillant, parce qu'on est ainsi à Nazareth, renonçant à tout plaisir naturel et à toute volonté personnelle pour obéir à tous, embrasser la contradiction et la souffrance ?

"Voilà ce que tu vas vouer."

À ces paroles de mon Dieu, mon cœur sent un grand remords de sa négligence dans les petites choses, de ses immortifications, défaut de silence, manquements à la règle. Celui qui se présente à moi est choisi entre mille, c'est l'unique nécessaire de mon âme. Oh ! qu'il me parle ainsi avec raison !... Maintenant que j'ai embrassé son divin service, il faut répondre à sa lumière et ne plus manquer aux lois de cette maison dont je suis devenue au moins la servante. C'est à moi de vivre comme à Nazareth et de faire de cette maison un Nazareth.

"Seigneur Jésus, telle que je suis, pauvre de toute vertu, vile et mauvaise en toutes mes actions, j'ose supplier votre miséricorde de me conduire à la vraie, pure et sincère perfection des âmes religieuses. Je me confie à vous pour me la donner, je me donne à vous pour m'y conduire par tous les moyens. Je vous demande toutes les souffrances dont j'ai besoin et vous bénis de toutes celles que vous m'avez envoyées. Me voici l'enfant de votre Providence, faites avec moi selon votre miséricorde ; mais faites aussi qu'ayant cette Providence pour mère, je réponde à ses desseins et les embrasse avec amour, en un continuel souvenir de ce qu'il me faut d'humiliations et de souffrances, de sorte que je me réjouisse lorsque vous m'abaisserez et crucifierez et que j'y travaille moi-même tous les jours.

"Oublie, mon âme, tous les liens et toutes les idées de la terre, travaille sous le regard de Dieu seul à faire ce qui est pur devant lui, à le chercher sans cesse. Ne veuille point d'amis, point de succès, point de joies ; mais ne crains pas alors, aime et livre-toi. Ton Dieu te sera tout, te regardera partout, car tu n'as plus rien sur terre, et tu l'as prié toi-même de t'y donner sa croix."

L'Époux divin s'approche toujours de l'âme qui le cherche avec un désir sincère, il lui fait sentir sa présence, et tout alors semble facile, l'âme n'a plus qu'à aimer et à se livrer. Peu de temps après sa profession, Mère Marie Eugénie écrit au P. d'Alzon, devenu le directeur de sa conscience :

"Ne connaissez-vous pas, mon père, ces attraites en quelque sorte imperceptibles de l'Époux qui vous attirent à je ne sais quelle simplicité et gravité intérieure en laquelle il semble que l'on

trouve pour la première fois un sentiment de vérité, comme si l'âme fût ordinairement dans les nuages, et que là elle touchât un instant la terre, ou qu'ordinairement ivre et folle, elle sentît ce que c'est que la raison.

"Le nom que je donnerais à cette impression, si je n'avais point lu d'auteurs mystiques, serait de dire que ce sont des moments de contemplation involontaire ; mais ce qu'ils disent sous ce titre ne rend pas ma pensée. Mon âme ne se tait point, elle a une ou deux paroles qui la ravissent et lui sont un moyen pour aspirer vers Dieu.

"Une fois, c'était à propos de ce mot : *Dilectus meus mihi et ego illi*, parole que je n'avais pas osé prendre pour ma bague ; mon âme se disait qu'un jour pourtant, mon Époux serait tout à moi et moi toute à lui. – Une autre fois, à la pensée de la mort, c'étaient des paroles de désir de voir Dieu : *Sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum; quando veniam et apparebo ante faciem Dei ?* – Le jour de sainte Marthe, cette parole de sa légende : *Magdalena vero assueta orationi et pedibus Domini*, m'avait jetée dans une si grande douleur d'être infidèle, que je crains de n'avoir jamais d'autre part que celle de Marthe, quoique Notre-Seigneur me fasse des grâces propres à me rendre Marie dans l'action même.

"Je sens en cet état un regret profond de la manière imparfaite dont je fais les choses bonnes. Tous mes défauts de simplicité, réflexions, empressements, curiosités, attention apportée soit à ce qui me coûte, soit à ce qui me plaît, me reprochent extrêmement... C'est bien en cet état que je ne puis empêcher mes larmes de couler, mais si tranquillement que cela fait grande différence avec les autres moments où je pleure. Je suis disposée à croire que je ne fais pas oraison quand je suis comme cela, à vouloir m'occuper des vertus, des mystères. Il est vrai que ces dernières considérations me font prendre des résolutions plus spéciales ; mais la première manière impose à l'âme je ne sais quel dégagement, quel sens de Dieu, quel recueillement tout particulier, un amour intime, des dispositions nouvelles dans le fond même de l'âme, dispositions qui rendraient calme et simple si on y répondait."

Cette page d'une spiritualité si profonde, et qui semble s'ignorer elle-même, nous montre que la Mère Marie Eugénie trouvait déjà dans son bréviaire la source de son oraison. Chaque mot se gravait dans son âme, elle ne l'oubliait plus, c'était la manne mystérieuse dont elle se nourrissait.

Cette dévotion à l'office divin, qui a illuminé les commencements de sa vie religieuse, a soutenu sa vie entière et consolé ses derniers jours. Qui ne se rappelle avec quelle sainte gravité et quel recueillement profond la révérende Mère récitait son office au milieu du tracas des affaires et des difficultés sans cesse renaissantes ? c'était pour elle l'heure du repos. Qui ne se rappelle, aux derniers jours de sa vie, ce lourd bréviaire que ses mains défaillantes ne pouvaient plus soulever, mais qu'elle gardait près d'elle comme sa plus précieuse relique ? Ce livre avait été le compagnon de sa vie, sa consolation et sa force.

Quelques pages, d'un grand enseignement pour nous, vont nous dire comment notre Mère récitait son bréviaire dès le commencement, et pourquoi elle y trouvait tant d'onction. Ces pages sont datées du mois de décembre 1841.

"J'ai essayé de dire mon office comme n'étant que l'écho de la voix de Jésus-Christ et répétant au Père ses sentiments dans un total anéantissement des miens, qui se perdent et s'unissent à ceux de Jésus-Christ, de manière qu'il ne subsiste dans ma prière que la sienne.

"Hier, à l'office du soir, je tâchais, selon mon intention ordinaire, de réciter les psaumes du premier Nocturne en foi, espérance et amour, me détournant de tout autre souvenir par la pensée des sentiments analogues de Jésus-Christ pour son Père.

"Au commencement du deuxième Nocturne, je me sentis tout à fait recueillie. Je ne puis pas bien dire ce que j'éprouvai ensuite. Il me semble qu'ayant appuyé ma foi sur l'entière soumission de Jésus-Christ à la vérité de son Père et mon espérance sur sa prière pour nous, je sentis dès le

deuxième psaume *Domine, in virtute tua lætabitur Rex*, une présence de Jésus-Christ près de moi, avec le calme d'une inexprimable puissance, offrant à son Père les paroles de ma bouche, ou plutôt me les dictant et les disant avec moi, comme parle Celui qui est toujours exaucé pour sa propre révérence.

"Je recevais toutes les paroles de ce psaume comme une prophétie bienheureuse ; il en était comme si, les prononçant avec Jésus-Christ, je m'assurais l'effet d'une prière qu'il rendait efficace de tout ce qu'elle demandait, ou plutôt promettait. *Vitam petiit a te, et tribuisti ei, Domine*. C'était là ce qui me manque fondamentalement, la soif de mon âme : la vie divine de grâce, de sainteté, la vie de Jésus-Christ en nous, la vie surnaturelle, la vie sans fin, mon unique désir. *Voluntate labiorum ejus non fraudasti eum*.

"Je voyais la grâce méritée par Jésus-Christ pour nous, donnée en plénitude à ce chef du corps mystique de l'Église, qui daigne présenter incessamment la prière de chacun de ses membres, et cette prière devenait ainsi puissante et effective de son objet. Je sentais qu'il avait droit de demander que nous fussions saints, et qu'en nous unissant à sa prière elle s'accomplirait en nous.

"Encore maintenant toutes ces promesses que chaque verset du psaume renferme me semblent ineffables, et j'en entends bien plus profondément toutes les paroles, quoique j'aie peu de confiance à la réalité d'une impression qui vient sans doute tout simplement de ce que je me suis fort souvent occupée de la valeur que Jésus-Christ donne à la prière de l'office.

"Ce qu'il m'est plus difficile de rendre, c'est la manière dont je sentais cette présence de Notre-Seigneur. Il semblait que je le connusse secrètement comme à ma gauche, mais sans oser le regarder même des yeux de mon esprit. Et cette connaissance était si ténue, il semblait tellement que la moindre vivacité intérieure eût fait envoler cette impression calme et que le moindre mouvement qui eût troublé la glace où elle se réfléchissait m'eût rendue incapable de la percevoir, que j'occupais ma vue en la représentation de Jésus crucifié pour rester seule au fond de mon âme à recevoir la paisible influence de l'autre impression. Encore que cette manière d'être arrêât les impétuosités intérieures qui naissent ordinairement en moi du moindre sentiment de la présence de Notre-Seigneur, le fond même de mon âme ne pouvait s'empêcher de lui dire doucement : "Où étiez-vous, Seigneur ?" Car ce m'est depuis longtemps une grande peine que la difficulté que j'ai à me représenter la personne bien-aimée de Notre-Seigneur et de me sentir comme si j'avais perdu ce Sauveur de mon âme.

"Au psaume d'après, je m'unissais à son amour, car je me sentais obligée de continuer mes manières ordinaires de prier pour me tenir comme si je ne ressentais rien. L'impression dura encore pendant ce psaume et, je crois, les leçons suivantes, mais de plus en plus obscurément. Ce qui m'en est resté, c'est qu'unissant mon amour à celui de Jésus-Christ et désirant d'avoir, en la mesure dont je suis capable, les mêmes dispositions d'amour qu'il avait eues vers son Père, je sentis qu'elles consistaient principalement dans un abandon silencieux à tout et à tous.

"Vouloir ce que Dieu veut, comme il le veut, quand il le veut, par qui il le veut, et cela sans cesse et dans les plus petites choses ; s'incliner au moindre souffle de sa volonté, être prêt à être joyeusement mis en bas, en haut, dans la peine ou dans la joie, dans la lumière ou l'obscurité, avec une même satisfaction d'amour ; approuver tout, être content de tout, n'avoir pas une parole, même intérieure, qui ne soit de contentement, *quia sic placitum est ante te* : voilà ce que je voyais dans les deux mots qui me restèrent fortement imprimés : *abandon et silence*. De sorte que ce silence peut être de parler, si c'est à cela que l'on s'incline ; mais, je sens que c'est la notion obscure de ce silence intérieur qui depuis longtemps ne me permet pas de dire que j'ai beaucoup de peine, – quoique je le sente, – lorsque les choses peuvent être voulues de Dieu ou qu'elles ne lui sont pas opposées.

"La manière de recevoir les choses de Dieu en en séparant le plus possible mon attention, comme un grain d'encens à laisser fumer devant Dieu pour son honneur, lui laissant à lui-même

le soin de m'en faire tirer le fruit qu'il veut, date pour moi de ma retraite de l'Assomption dernière et de l'abandon que j'y fis. Cette manière me paraît plus pure, plus digne de la libre disposition de Dieu et de son souverain domaine sur tous ses dons, en même temps qu'à moi elle m'ôte tout souci et m'inspire de la liberté et de la joie."

Faut-il copier encore cette note du 23 décembre 1841 ?

"Retraite du mois.

"J'ai un désir de devenir sainte qui est toute ma préoccupation ; je me le reproche presque comme de l'orgueil... Mais avec ce désir jaloux de sainteté, je sens une violente répugnance aux moyens de l'être ; tantôt je ne veux pas les souffrances que les saints ont endurées, tantôt je me raille de mon désir d'arriver où ils sont arrivés.

"En cette retraite, à la vue de ma misère, seule à seule avec mon Dieu, je l'ai supplié de me crucifier ; je répète sans cesse : *Pati et contemni pro te*. N'ayant en moi d'élément pour aucune autre espèce de bien, je lui demandais cela avec passion : oui, toutes les souffrances de l'âme, du corps, de la volonté, de l'humiliation, rien de doux dans ma vie, mais qu'Il en soit le prix.

"O mon Dieu ! tout est supportable, sauf de vous déplaire. Avoir le cœur brisé, être frappée par le mépris, par tous les dépouillements, par l'incapacité, être en dehors de ses inclinations et de ses dispositions naturelles ; même n'avoir pas de vertus acquises, être la plus pauvre sous ce rapport, souffrir dans ses besoins spirituels, on peut se résigner à tout ; mais être dans des inclinations qui vous déplaisent, vous mal servir, ne pouvoir garder une bonne résolution, que faire, mon Dieu ? où se tourner ? Je dois avoir confiance et je le veux ; mais que doit m'inspirer cette confiance ? Je ne sais si ce n'est de me plaindre à vous, de vous supplier de créer en moi un cœur nouveau, puis de me conduire vous-même en une voie droite, car je suis incapable de le faire."

Si nous rapprochons cette page des souffrances des derniers jours, des grands exemples de silence, d'humilité, de patience et d'abandon que nous a laissés la révérende Mère Marie Eugénie de Jésus, nous comprenons que cette épreuve dernière, elle l'avait désirée. Bien des fois encore, pendant le cours de sa longue vie, nous la verrons demander l'humiliation, le dépouillement, l'incapacité, la souffrance, comme moyens pour la conduire à la sainteté. Ne nous étonnons plus de la douceur avec laquelle elle a accueilli ces choses ; sa prière était exaucée, Dieu mettait le dernier trait à l'œuvre commencée, les fautes de la vie étaient expiées, et le travail de la sanctification s'achevait dans la souffrance.

CHAPITRE X

NOUVELLE SÉPARATION ET NOUVELLES ÉPREUVES

Nous avons suivi les notes de la Mère Marie Eugénie de Jésus jusqu'à la fin de l'année 1841 ; mais, à travers le calme de son oraison, il serait difficile de deviner les émotions qu'a ressenties son cœur et les épreuves que sa Congrégation a traversées. Nous en reprenons le récit à la fin du mois de septembre de cette même année.

Sœur Marie Thérèse n'avait pas pu prononcer ses vœux avec nos premières Mères. Ses parents réclamaient l'exécution de la promesse faite par M. Combalot, qu'avant de prendre aucun engagement leur fille viendrait elle-même à la Bourlie les assurer de ses dispositions. L'état précaire de la fondation excusait les craintes des parents et rendait cette concession possible. Notre supérieur y accéda sans aucune difficulté.

Vers la fin du mois de septembre, sœur Marie Thérèse partit donc accompagnée de sœur Marie Joséphe, que les bains de mer n'avaient pas guérie, et qui pouvait se trouver mieux de l'air de la campagne. Mais la pauvre petite eut un gros chagrin de ce second départ. Quitter encore sa vie religieuse !... ses forces n'étaient pas revenues, pourrait-elle jamais suivre sa règle ?... aurait-elle toujours besoin de soins exceptionnels ?... Cette pensée la suivit tout le long du voyage, la jetant dans une grande tristesse. Ce fut une épreuve pour sa vocation.

Sœur Marie Thérèse était plus forte. Ce n'est pas sans émotion qu'elle se retrouva dans sa famille, revit la maison paternelle et ses parents bien-aimés ; mais rien ne vint ébranler son courage, elle se sentit plus que jamais donnée à l'Assomption. Notre Mère, qui n'avait consenti qu'à regret à ce double départ et qui suivait ses filles avec amour, écrivit à sœur Marie Thérèse dès son arrivée à la Bourlie :

"Que faites-vous, ma chère enfant ? Que pensez-vous de ce la Bourlie où vous devez être si étonnée de vous retrouver ? Comment votre cœur porte-t-il toutes ces émotions ? et comment votre vertu répond-elle à l'attente qu'on a dû s'en faire ? Enfin, ma fille, ce n'est pas la question la moins pressante, quand nous reviendrez-vous ? Nous nous ennuyons de votre absence, et quoique ce soit à peine le moment de votre arrivée parmi les vôtres, je voudrais pourtant fixer mes pensées sur votre départ de la Bourlie et sur votre retour ici. Vous y trouverez sans doute une sœur de plus. Une postulante vient de nous arriver ; elle n'a pas notre simplicité ni notre amour de la pauvreté, mais elle les acquerra, j'espère, et pourra être utile au pensionnat ; on la dit fort capable..."

Suivent différentes nouvelles au sujet d'une maison qu'on désirait louer, puis la lettre se termine ainsi : "Revenez vite, ma chère fille, le plus vite que vous pourrez, notre petit nombre nous est si triste sans vous, il ne nous est bon qu'autant que nous nous possédons les unes les autres. Je ne dis pas cela pour vous empêcher de rester le temps convenable ; j'exprime un désir, non pas un ordre. Je pense que vous songez souvent à nous et à moi à la Bourlie, où j'étais seule votre première sœur. Aimez-moi par souvenir, ma bonne et bien-aimée fille ; dites-moi ce que vous êtes en sainteté, si vous obéissez au curé de Cadouin, s'il est content de vous, et si Notre-Seigneur peut l'être."

Nous n'avons pas à citer les lettres de sœur Marie Thérèse, pleines d'affection pour ses sœurs et du désir de retourner bientôt dans son cher couvent. Celles de sœur Marie Josèphe sont plus mouvementées. Elle traverse une crise intérieure ; sa première lettre est toute découragée, sa santé la préoccupe, elle craint d'être un embarras pour la maison.

La seconde lettre est plus triste encore ; elle a appris que ses parents, oncles et cousins, viennent de créer de nouvelles difficultés à la Mère Eugénie par des paroles malveillantes, des plaintes injustes, et la voilà prise d'un véritable accès de désespoir : c'est donc toujours elle qui cause des soucis à l'Assomption !... Alors, pour consoler cette Mère qu'elle aime tant, la jeune sœur, en vraie enfant malade, écrit la lettre suivante qui ne pouvait que briser le cœur de la pauvre Mère :

"... Ce que j'ai à vous dire me cause un grand chagrin, mais les ennuis que vous a donnés ma famille me décident. L'idée que mon tuteur ou ma cousine aillent dire quelque chose qui puisse faire tort à l'œuvre me fait prendre une résolution bien pénible, celle de quitter la vie religieuse ; je ne vous ai déjà causé que trop de peines ! D'ailleurs, je puis le dire, malgré tout ce que cette séparation a de pénible, je m'y résignerai dans la pensée que je ne supporterai pas longtemps un chagrin qui me brise et qui détruit pour jamais mon bonheur !...

"Voilà bien des jours que je ne puis prendre sur moi de vous écrire ceci, et je ne sais encore comment je m'y décide. Vous ne pouvez savoir ce que je souffre depuis quelque temps. En renonçant à la vie religieuse après l'avoir connue, je sais que je ne serai jamais heureuse ; d'ailleurs je ne pourrais l'être loin de vous.

"Sœur Marie Thérèse est très édifiante et garde bien l'honneur de l'Assomption. Quant à moi, je suis confuse des soins dont on m'entoure, je n'ai jamais vu une famille aussi bonne et aussi aimable que celle-ci. Je fais ce qui dépend de moi pour leur témoigner ma reconnaissance... Ne m'oubliez pas auprès de ma chère sœur Thérèse Emmanuel, vous savez ma tendre affection pour elle.

"Ma très chère Mère, je ne puis vous dire combien ce que je vous écris me peine ! L'idée de vous quitter toutes me fait un mal affreux. Que je voudrais que cela n'arrivât pas !... mais je crains que Dieu ne me veuille plus dans la vie religieuse ; j'ai réfléchi autant que cela m'a été possible. Priez pour moi, ma Mère, et s'il faut que je vous quitte, laissez-moi espérer que quelquefois encore vous vous souviendrez de votre fille Marie Josèphe aux pieds de Notre-Seigneur. Je suis abattue, découragée, n'ayant ni confiance ni amour... Retrouverai-je la paix en vous quittant ?... La vérité est que je ne sais ce qui peut me calmer.

"Ne croyez pas que je vous puisse oublier, ma chère Mère ; après Dieu, vous êtes la personne que j'aime le plus au monde. Je n'ose vous demander de me répondre, il me semble que j'ai brisé l'intérêt que vous me portiez. Mais au moins, par charité, priez pour moi ! Mille souvenirs affectueux à toutes nos Sœurs ; peut-être n'en reverrai-je plus aucune ! Mais je serai toujours votre toute dévouée fille."

Suit en post scriptum : "Je puis avoir la recette de plusieurs plats très bon marché et faciles à faire. Si sœur Thérèse Emmanuel le désire, je les lui enverrai."

Cette lettre, où chaque mot contredit celui qui le précède, et qui se termine par un post scriptum qui indique encore des préoccupations d'emploi, ne pouvait être prise au sérieux. Elle marquait un état maladif, une surexcitation morale, résultat des souffrances physiques de la pauvre enfant et peut-être aussi de ses scrupules. Sœur Marie Josèphe avait une véritable vocation religieuse ; c'était une âme délicate, innocente, qui ignorait le mal et avait toujours aimé Dieu par-dessus toutes choses. Elle était appelée, dit notre Mère, à beaucoup de vie intérieure, et sentait parfois des attrait puissants pour la prière et un très vif amour de Dieu ; mais lorsque ces sentiments l'abandonnaient, elle se croyait perdue, oubliant qu'il faut traverser le désert pour arriver à la Terre promise.

L'épreuve est une des lois de la sainteté, la Mère Eugénie le savait, et tout en ressentant une vive peine à la lecture de cette lettre que rien ne préparait, elle ne s'effraya cependant pas trop et eut le courage de dire à sa chère fille toute sa pensée.

"Ce que vous m'écrivez n'a pas le sens commun, ma bien chère enfant. Pardonnez-moi d'être si décidée ; mais c'est que vous l'êtes beaucoup pour une personne qui n'a pris conseil que de son pauvre esprit troublé. Lorsque vous serez près de nous, quand vous pourrez me dire toute votre âme, vous reposer dans mes bras qui ne se fermeront jamais que pour vous y retenir, quand nous pourrons consulter ici des confesseurs éclairés, nous examinerons sérieusement vos inquiétudes sur votre vocation. Et, ce que je dis de ma bonne volonté à vous retenir le plus près possible d'un cœur aussi maternel pour vous qu'on puisse l'imaginer ne doit pas vous effrayer ; car, vous le savez, je ne chercherai en vous conseillant que la seule volonté de Dieu et son élection sur vous.

"Voyez-vous, ma chère fille, moi qui vous connais, et qui jusqu'ici ai reçu grâce pour diriger nos Sœurs, je suis très loin de penser que vous ne soyez point appelée à la vie religieuse, et la manière même dont vous voulez y renoncer, vos angoisses, tout en votre lettre marque la tentation et non la paix, le repos joyeux que l'on éprouve à déposer un joug pour lequel on n'était pas fait. Comme il n'y a personne qui vous connaisse et qui vous aime autant que moi, vous ne devez pas prendre ainsi des décisions sans moi. Soyez assurée, ma chère fille, que je ne veux pas vous absorber en mon avis ; nous en demanderons d'autres, mais à des hommes qui aient l'expérience de la vie religieuse, et vous feriez mal, très mal, de vous arrêter jusque là à des résolutions positives, ou même de trop raisonner avec vous-même. Allez en enfant de la Providence, au jour le jour : soignez-vous, reposez-vous et laissez tout le reste pour ici, j'ai le droit d'être entendue et consultée en pareille matière.

"Je suppose qu'on trouve plus tard que vous ne devez pas faire profession, pourquoi ne resteriez-vous pas parmi nous ? Restez donc, ma fille, dans votre famille d'adoption, je suis mère et j'en réclame les droits ; de plus, je vous dis au nom de Notre-Seigneur que ce n'est pas loin de la vie religieuse et sans aucun des secours qui s'y trouvent que l'on peut se décider sur sa vocation. Votre grand défaut, ce sont vos agitations, et vous vous y laissez aller sans scrupule. Je ne voudrais pas que vous continuassiez dans l'esprit de votre dernière lettre. Défiez-vous un peu plus de vous-même, obéissez-moi, chère fille ; vous savez quelle douceur je désire que vous y trouviez.

"Comment donnerai-je de vos nouvelles à nos Sœurs ? Comment oserai-je leur dire ce que vous me contez ? Je n'en ai pas le courage, car nos soirées se passent à parler de nos deux sœurs absentes, à calculer le moment de votre retour, et à mesurer l'immense tristesse que nous éprouverions si, depuis le commencement, il avait fallu, perdre une de nous six. C'est notre repos, notre joie, que de nous posséder les unes les autres, sans que cette douce possession nous mette en dehors d'aucun point de notre perfection. Revenez, c'est vous-même qui nous apprendrez vos plats. Si je prenais votre lettre au sérieux, elle me rendrait bien triste ; mais vous m'avez heureusement habituée à vos folles inquiétudes. Priez Dieu pour notre affaire de maison⁴⁶ ; vous me direz que vous priez mal, n'importe, croyez-moi, Dieu prend plaisir à ce que vous lui dites, puisque moi, qui n'ai pas un si grand cœur pour aimer, je suis toujours heureuse d'avoir de vos nouvelles. Ignorez-vous donc ce qu'est le lien qui nous unit ? Croyez-vous pouvoir le briser ainsi ? Non, nous sommes unies pour le temps et pour l'éternité, madame ma fille ; j'en suis bien fâchée pour vous si cela vous ennuie, mais c'est chose faite, il n'y a plus de remède.

"Je finis pourtant, je vous embrasse en mère, comptant bien que vous allez obéir en fille ; je vous donne ma plus tendre bénédiction pour effacer la coulpe des sottises que contient votre

⁴⁶. Il était alors question d'acheter la maison de Port-Royal.

lettre, et je suis vôtre autant que je sais que vous êtes mienne au fond, en Notre-Seigneur, qui ne croit pas plus à vos bouderies que je ne fais moi-même."

La réponse à une lettre si raisonnable et si maternelle ne se fit pas attendre. Elle fut ce qu'elle devait être, toute filiale : "Je viens me jeter dans vos bras comme une pauvre enfant dénuée de tout secours cherche un refuge dans le cœur de sa mère, écrit sœur Marie Joséphe. Vous êtes tout pour moi en ce monde, et eussé-je la famille la plus affectueuse, je ne saurais l'aimer plus que je ne vous aime. Pardonnez-moi la peine que je vous ai causée ; non, je ne veux plus parler de vous quitter. Mon Dieu, que vous êtes donc bonne, ma Mère, de m'aimer encore malgré ma méchanceté !..."

"Je ne m'effraye nullement de ce que vous appelez *votre méchanceté*, répond Mère Eugénie. J'ai trop lu ce que dit saint Liguori de ces angoisses étranges, de ces antipathies dans lesquelles il faut voir épreuves d'amour et non autre chose. Oui, ma fille, Dieu permet ces souffrances en des vues de miséricorde et d'amour extrême. Si vous saviez le don de Dieu !... Mais vous ne pouvez ni savoir ni voir maintenant ; il faut marcher en foi et obéissance.

"Laissez votre fonds pour ce qu'il est ; tournez-vous du côté de Dieu, méprisez ces mauvais mouvements autant qu'il les méprise ; et, au-dessus de tout ce que dit la fille d'Adam, réjouissez-vous de l'infinie Beauté et Pureté d'un Dieu qu'on n'invoque pas sans qu'il vous donne quelque chose de lui-même. Agissez à chaque instant par cette grâce qui est à votre nature ce qu'est un rayon de soleil à une terre desséchée. C'est un rayon qui brille toujours, qui est toujours sur vous pour revêtir vos œuvres ; jamais vous ne le posséderez comme une chose venant de vous, mais il vous sera toujours donné de nouveau. C'est sa bonté qui vous l'assure, et la propre fin de vos peines, c'est de vous abandonner à cette bonté sans attention à ce que vous êtes, de croire qu'elle vous donnera toujours tout, et de profiter à chaque instant de ce qu'elle vous donne. Elle finira par donner la mort à votre *vous-même*, et ce ne sera certes pas le moindre de ses dons. Accoutumez-vous donc à ne pas craindre ce qu'elle fait, à ne regarder qu'elle et non plus vous, car vous auriez trop de peine à vous voir mourir, et vous en avez déjà trop à vous voir laide et sans vertus.

Voilà un singulier cours de mysticisme, ma très chère fille ; il faut me croire cependant, car je ne parle pas de moi-même, il faut vous délaisser à Dieu, au milieu des ombres de la mort. C'est sa main qui y conduit, mais c'est sa main qui en ramène : ayez dévotion à l'agonie de Notre-Seigneur, c'est maintenant votre modèle."

Cette lettre acheva de rassurer notre chère petite sœur. On sent que le cours de ses idées est entièrement changé lorsqu'elle écrit à sœur Thérèse Emmanuel, son aide à l'économat, entrant dans toutes sortes de détails pratiques. Adressés à la sœur la plus contemplative de la communauté, ces détails ne sont pas sans charme et nous disent quelles étaient les habitudes de pauvreté de ces premiers temps.

"Vous êtes bien occupée, chère sœur, le matériel et le spirituel retombent sur vous, il me tarde bien de venir vous aider. Je ne sais si à cause du déménagement prochain il faut faire fondre du beurre ; plus nous emporterons de choses et plus le transport coûtera, et puis les pots courraient risque d'être cassés, et le bénéfice serait bientôt parti ; peut-être vaut-il mieux attendre et acheter du beurre tout fondu. Là ou nous irons, je voudrais bien avoir des poules, des lapins et un cochon ; vous ne pouvez croire de quelle ressource cela est dans une maison. Je suis à même de m'instruire ici de ces soins domestiques, et vous pouvez penser que j'en ferai mon profit ; quand on sait bien arranger toute chose, il y a grande économie. Comment vont vos Sœurs converses ? En êtes-vous contente ? Vos couvertures de laine et vos vêtements d'hiver se préparent-ils ? Je vous fais bien des questions, et je vous demande encore de prier pour moi ; j'en ai si grand besoin, que vous ferez là un bel acte de charité. Je sais que vous m'aimez un peu, et

vous êtes trop bonne et trop fervente pour que Notre-Seigneur ne vous accorde pas tout ce que vous lui demandez.

"Voyez-vous, j'ai été comme anéantie par cette angoisse qui pendant quelque temps ne me laissait pas de répit ; car ma joie, ma vie, c'est d'être avec vous, de partager vos peines, vos plaisirs ; jugez de ce que l'idée d'une séparation a pu me faire souffrir. Mais je n'y veux plus penser. Je suis toute confuse de la bonté de notre Mère pour moi, et je pleure de regret de lui avoir fait de la peine. Vous ne croirez peut-être pas que j'ai cru en conscience devoir lui écrire ainsi, et c'est pourtant vrai. Dites-lui que je l'aime de toute mon âme et que je voudrais ne jamais lui causer le moindre chagrin."

Nous avons longuement suivi cette correspondance, parce qu'elle nous fait connaître la charmante sœur que nous avons perdue trop jeune, et la Mère déjà si capable de soutenir les âmes et de les relever. Là aussi, et comme prise sur le fait, nous retrouvons la vie des premiers temps de l'Assomption, vie simple, pauvre, abandonnée à Dieu, liens de tendre respect avec la supérieure, de véritable affection entre les Sœurs.

Sœur Marie Thérèse, que nous avons semblé oublier pour nous occuper de sœur Marie Joséphe, écrit aimablement en parlant de sa compagne : "Vous ne pouvez vous faire une idée comme sœur Marie Joséphe est bonne et complaisante. Tout le monde ici en est émerveillé, et on l'aime de manière à me rendre jalouse, car on l'aime tout autant que moi, et on me dit qu'elle est bien meilleure que moi ; pour ceci, je n'en puis disconvenir."

De son côté, sœur Marie Thérèse édifiait grandement les siens, heureux de la revoir et de la trouver si calme dans sa vocation, si parfaitement religieuse. Mais son absence laissait un vide dans la petite communauté, et les Sœurs pressaient son retour. "Vous nous manquez beaucoup, écrivait sœur Thérèse Emmanuel, et je ne puis vous dire combien nous vous aimons et désirons vous revoir. Ce sera un beau jour quand vous nous reviendrez pour ne plus nous quitter ; notre vocation nous a unies par des liens de fraternité plus forts, à mon sentiment, que ceux de la nature ; reposez-vous donc sur notre affection et fiez-vous à son éternité. Imaginez-vous notre communauté au chœur, aux récréations ! .. nos deux postulantes ne vous remplacent pas. Plus nous allons, plus nous aimons nos premières Sœurs, et je ne m'en fais point de scrupule. Elles sont les seules qui nous soient vraiment sœurs, assurées à l'œuvre, dévouées à y souffrir, à y mourir. Les autres n'y viennent pas comme nous y sommes venues. Sœur Marie Gonzague vous dit mille choses qui se résument toutes dans ce seul mot que je vous répète en vous quittant : Revenez bientôt et croyez à toute notre affection."

Quelques jours après, sœur Marie Augustine, avec son entrain ordinaire et son aimable gaieté, écrivait aux Sœurs absentes :

"On me charge de vous barbouiller quelques mots, mes chères et bien-aimées Sœurs, et vous conviendrez qu'il était difficile de mieux s'adresser, de trouver un barbouilleur mieux disposé à obéir, surtout lorsqu'il s'agit de vous, mes chères voyageuses. Vous me paraissez décidées à fonder une Assomption dans le pays des truffes, et cependant si vous saviez comme nous vous désirons ! Maintenant vous revenez sur le tapis, non pas à toutes les récréations, mais à tous les moments de la récréation. Si vous pouviez douter que ceci fût très historique, j'en appellerais au témoignage de notre nouvelle postulante, qui a une très grande envie de connaître vos saintetés.

"J'ai beaucoup de nouvelles à vous apprendre, mais auparavant il faut que je fasse la paix avec notre ex et future économe. Je vous assure, mon petit ange, que tous mes griefs sont oubliés ; ma colère s'est évanouie, je n'ai plus pensé qu'à la nécessité de me mettre bien avec une sœur qui porte avec elle la puissance de me laisser mourir de faim... Comme je n'ai pas les mêmes mesures à garder avec mon autre bien-aimée sœur, l'antique fille du curé de Cadouin (paroisse de la Bourlie), je lui dirai que je lui avais écrit une lettre assez tendre pour me croire

digne d'un bon traitement, et que j'aimerais mieux qu'elle m'envoyât du Périgord des truffes que des épigrammes.

"M. Dupanloup a témoigné à Mme L. le désir de voir notre Mère ; cette dame pense qu'il s'intéressera volontiers à l'œuvre, ce serait pour nous un puissant secours. Mais que ce soit par ce moyen ou par tout autre que Dieu nous fasse réussir, nous sommes en sa main, et nous n'avons qu'une devise comme vous savez : *Fiat voluntas tua* ! Il n'y a qu'une chose en laquelle nous sommes tentées de presser cette volonté, c'est votre retour, mes bien-aimées et très douces Sœurs. Pardonnez-moi, chère sœur Marie Thérèse, de n'écouter ainsi que mes désirs ; je devrais faire un peu plus d'attention à ceux de votre famille. Mais c'est que nous sommes aussi votre famille, – qu'elle me pardonne ce mot, – et depuis plus de deux semaines votre place est vide. Et vous, mon cher petit ange, écrivez-moi ; vous m'avez fâchée en disant que vous le feriez, si vous ne craigniez que je ne me moquasse de vous. Franchement, vous savez bien que je ne me moque pas de ces choses-là, et que vous, méchante, vous êtes plus moqueuse que moi.

"Adieu, mes chères Sœurs, je n'ai plus que le temps de vous embrasser l'une et l'autre comme je vous aime. N'oubliez pas, ma chère économe, que votre retour demande une fête... Mais je suis imprudente, je m'expose à vous faire rester en route !... Arrivez toujours, nous prions Dieu de mettre votre trésor ailleurs qu'où se trouve jusqu'ici votre cœur."

Une lettre de notre Mère, tout autrement grave et sérieuse, vient bientôt presser le retour des deux Sœurs. L'Assomption allait encore traverser une épreuve, il fallait être ensemble pour la porter. "Je ne vous ai rien dit pour votre retour, ma chère fille, écrit Mère Marie Eugénie à sœur Marie Thérèse ; il faut maintenant que je vous presse de revenir, car je prévois que nous pouvons avoir des peines dans lesquelles notre nombre fera seul notre force en nous remettant en pleine régularité. Ceci n'est que pour vous, mais des influences fâcheuses entourent l'archevêque ; on fait ce qu'on peut pour l'éloigner de nous et nous ôter la bienveillance de Mgr Gros. Je l'ai trouvé froid et sec dans sa dernière visite. En cet état de choses, votre absence prolongée serait un grand mal ; moins on nous verra nombreuses sous l'habit, et plus on se croira fondé à nous traiter comme n'existant pas.

"J'espère, ma chère fille, que vous verrez en cela que je vous connais, et que j'ai l'estime de votre courage et de votre affection, puisque je ne vous donne d'autre raison de revenir plus vite, sinon qu'il y a de la peine à avoir, et qu'il faut que vous nous aidiez à la porter. En apprenant ce qui se disait contre nous, j'en ai eu le cœur gros au premier abord ; mais je pense qu'il faut être marqué au sceau de la Croix pour l'être à celui de l'élection, et qu'il faut qu'une œuvre soit éprouvée pour être sainte. Mgr Gros est sérieux, ses soupçons tomberont si nous sommes ferventes, et voilà pourquoi j'ai hâte que vous reveniez ; car si peu nombreuses que nous sommes, nous n'avions nulle apparence de communauté lorsqu'il est venu la dernière fois.

"Je suis très calme maintenant et abandonnée à Dieu pour nous guider en tout chemin et nous tirer des embarras que peuvent nous susciter des paroles inconsidérées et malveillantes. Faisons provision d'humilité, de confiance en Dieu, et nous sortirons toujours victorieuses. Il y a quelque consolation à songer que nulle œuvre n'a été si pauvre de secours humain que la nôtre. Comme Notre-Seigneur dans le conseil des Juifs, nous n'avons pas un prêtre pour porter la parole pour nous ; il faut faire parler le témoignage de notre patience. Venez donc, ma chère fille, et que votre esprit calme et ferme me serve d'appui. Je vous appelle, ou plutôt Jésus vous appelle, du repos au combat, de l'estime au mépris, de la consolation à la peine ; mais qu'importe ? C'est la voix de l'Époux, il faut se lever dès qu'on l'entend."

Cette lettre alla droit au cœur de sœur Marie Thérèse, qui prépara aussitôt son départ. "Croyez, chère Mère, écrit-elle à la supérieure, que toutes les peines, les épreuves et les croix qui peuvent nous atteindre, bien loin de me décourager, me donnent plus de force, plus d'énergie, un plus grand désir de devenir une sainte religieuse ; elles doublent mon amour pour vous et mon attachement à l'œuvre. Sœur Marie Josèphe, à qui j'ai communiqué votre lettre, me charge aussi

de vous dire que toutes ces contrariétés raffermissent son courage, et qu'il lui semble qu'elle tient mille fois plus à l'Assomption. Cela ne m'étonne pas, parce que la chère sœur est au fond très attachée à sa vocation et qu'elle vous aime de toute son âme."

Cette lettre était du 21 octobre 1841.

Les deux sœurs reprirent donc la lourde diligence qui les avait amenées, et, après plusieurs jours de voyage, arrivèrent à Paris au milieu de la nuit ; la Mère Marie Eugénie et sœur Thérèse Emmanuel étaient couchées. "Le lendemain, écrit sœur Marie Thérèse, j'étais encore tout endormie et j'entendais cependant parler ; mais les voix étaient si délicieuses, que je croyais qu'elles venaient du ciel. J'ouvris les yeux, et je vis au pied de mon lit deux personnes qui me semblaient célestes ; elles me firent l'effet d'une vision, je n'ai jamais rien vu de plus idéal. On devine sans peine que c'étaient sœur Thérèse Emmanuel et notre Mère."

CHAPITRE XI

AFFIRMATION DE LA PENSÉE ET DU BUT DE L'ASSOMPTION. – LETTRES DE LA MÈRE MARIE EUGÉNIE DE JÉSUS

Cette union des cœurs, cette vénération des religieuses pour leur Mère, allaient une seconde fois sauver la Congrégation de nouveau menacée dans son existence. Mgr Gros avait annoncé sa visite. Il partageait les préventions du clergé de Paris contre M. Combalot, ses idées et ses œuvres, et s'il s'était chargé de l'Assomption, c'était par déférence pour l'archevêque, qui lui en avait exprimé le désir.

Le 15 août, il avait reçu les vœux des premières Mères ; mais la fondation ne se développait pas. Les postulantes qui s'étaient présentées se retiraient bientôt, épouvantées de l'extrême pauvreté des Sœurs, de leurs habitudes austères et surtout de leur isolement. Sur qui comptaient-elles pour le développement de leur Congrégation ? Les nouvelles venues ne découvraient aucun appui visible, elles n'étaient pas trempées comme les six premières Mères dans cet esprit de foi, de sacrifice, d'espérance en Dieu seul.

Mgr Gros s'effrayait de cet état de choses. "Que font là ces jeunes filles ? lui demandait-on sans cesse. Si elles veulent être religieuses, pourquoi ne pas entrer dans un ordre déjà fondé ?... " C'était la pensée du supérieur, et il se décida à l'exprimer franchement à la Mère Marie Eugénie : "Pourquoi, puisqu'elle aimait la Visitation, n'y était-elle pas restée ?... Quelle différence voyait-elle entre cette Congrégation et la sienne ?... N'était-il pas plus sage de retourner dans une maison qui l'avait si bien accueillie, de se donner à une œuvre déjà bénie de Dieu, au lieu de tenter une entreprise peut-être impossible et toutes les difficultés d'un commencement ?... Quant à ses Sœurs, chacune choisirait l'ordre qui lui conviendrait le mieux." C'était encore l'existence de la Congrégation mise en jeu. C'était encore : *To be or not to be*, comme disait sœur Thérèse Emmanuel, fidèle à ses souvenirs littéraires.

La Mère Marie Eugénie de Jésus demanda à M. le supérieur la permission de réfléchir avant de lui répondre ; et après avoir consulté ses filles et prié longtemps devant le saint Sacrement, elle écrivit la lettre suivante :

"Mon très honoré et très cher père,

"En m'exprimant l'autre jour le désir de savoir la différence que je trouve entre l'œuvre de la Visitation et la nôtre, en me disant d'y réfléchir devant Dieu, pour vous faire part des raisons sur lesquelles s'appuie ma conviction de n'être nullement appelée à être Visitandine, vous m'avez imposé un devoir que je vous demande la permission d'accomplir par écrit, car je crains de ne pas pouvoir m'expliquer aussi nettement de vive voix.

"La pensée qui a présidé à la fondation de cette œuvre est une pensée de zèle, et c'est là ce qui a déterminé ma vocation. Fille d'une famille malheureusement peu chrétienne, élevée au milieu d'une société qui l'était moins encore, restée à quinze ans sans ma mère, et ayant eu par le hasard des choses et l'effet de ma position beaucoup plus de relations et de connaissance du

monde qu'on n'en a ordinairement à mon âge, j'avais pu comprendre le malheur de la classe de la société à laquelle j'appartenais ; et je vous avouerai qu'aujourd'hui encore je ne connais pas de pensée plus triste que ce souvenir. Il me semble que toute âme qui aime un peu l'Église, et qui connaît l'irrégion profonde des trois quarts des familles riches et influentes de Paris, doit se sentir pressée de tout essayer pour tâcher de faire pénétrer Jésus-Christ parmi elles.

"Mais que fera-t-on pour cela ? Les hommes n'entrent pas dans les églises ; les femmes y vont à deux heures, pour la foule et la toilette, avec des habitudes et des préjugés qui ne permettent pas à une seule pensée sérieuse de les atteindre ; les fils vont au collège : restent les filles, que jusqu'ici on a fait élever dans les pensionnats à la mode ou par des institutrices souvent peu chrétiennes et fort légères. Je connais à peine un des résultats de ces éducations que les parents incrédules eux-mêmes n'aient point déploré. C'est cette dernière circonstance qui peut nous laisser quelque espérance ; mais malheureusement, dans la classe dont je parle, c'est-à-dire dans les familles de banquiers, notaires, avocats, etc., – ce qu'on pourrait en quelque sorte appeler l'aristocratie libérale, – mille préjugés s'opposent encore à l'éducation des couvents.

"Ils sentent bien que les moyens qu'ils ont employés jusqu'ici n'ont pas laissé à leurs filles les vertus que le monde même exige d'elles ; mais ils veulent une instruction sans bornes, des manières qui soient les leurs, et l'ancienneté des institutions religieuses, qui est un objet de confiance pour les personnes pieuses, est pour eux un sujet d'éloignement. Des grilles les feront fuir, et j'en dis de même de mille petites choses extérieures qui, de longtemps du moins, ne leur permettront pas d'approcher de la Visitation. Quant aux couvents spécialement consacrés à l'éducation, permettez-moi, – puisque je dois vous dire la vérité en une chose aussi sérieuse, – d'avouer que, pour les gens que je connais, ils sont enfermés dans un de ces trois préjugés : couleur politique, défaut d'instruction ou défaut de bonnes manières.

"Je savais toutes ces choses à l'époque où M. l'abbé Combalot me parla pour la première fois de son œuvre ; elle me parut donc destinée à faire un bien que je désirais vivement. Il me disait avec l'autorité de la confession qu'il fallait me dévouer à en faire partie. Je vous avouerai, mon père, que cela me coûtait ; mais si c'était Dieu qui m'appelait, quel compte lui rendre un jour des âmes qu'un lâche égoïsme m'aurait seul empêchée de servir ? Je me sentais sous le poids des grâces immenses, sans lesquelles je n'aurais pu même connaître Dieu, de ce don de foi que j'avais reçu seule entre tous les miens. Il pouvait y avoir un dessein de Dieu dans l'expérience qu'il m'avait permis d'acquérir et dans la miséricorde qui m'avait préservée, dans les talents même que l'éducation m'avait donnés, et que je devais d'autant plus consacrer à Dieu qu'ils n'avaient jusque là servi qu'à ma vanité.

"D'ailleurs, au milieu de mes répugnances, je sentais un attrait de zèle très vif, et je savais bien qu'une fois décidée, rien ne me coûterait pour tâcher d'imiter Jésus-Christ en sa mission de Sauveur de ces pauvres âmes, que l'ignorance éloigne de lui bien plus que la mauvaise volonté. Telles furent, mon père, les pensées qui m'engagèrent à me donner à Dieu ; elles se retrouvent plus ou moins dans le cœur de mes Sœurs, au moins sont-elles pour toutes le plus grand motif d'encouragement.

"La vocation d'être Visitandine a tout à fait d'autres bases, et je n'en veux pour preuve que les dispositions mêmes dans lesquelles j'ai désiré l'être. C'était deux ans plus tard, et, pour vous dire tout simplement la chose, je doutais, non plus de ma vocation, mais de l'aptitude du fondateur. Au premier abord, je m'étais reposée de tout sur la sincérité de son zèle. Ne connaissant encore que le monde, je croyais alors que tout ce qui n'en était pas avait une perfection surhumaine. Il fallait l'expérience pour m'apprendre que le zèle le plus sincère n'assure pas toujours la persévérance, la fixité, la patience, sans lesquelles rien n'est possible. Mais au bout de deux ans, quoique rien n'eût encore été entrepris, l'expérience était à demi faite, et j'avais ressenti dans ma propre direction une variabilité qui nous présageait plus de souffrances que de succès.

"Je vous avoue que le découragement m'avait saisie, et l'état de faiblesse physique où j'étais alors s'y joignant, je jetais un regard en arrière, non vers le monde, car j'avais voulu me *donner* et non me prêter à Jésus-Christ, mais vers cette vie douce de la Visitation, au milieu de laquelle j'étais, et j'avais envie d'y rester pour ne plus m'occuper que de mon salut. Dès lors l'esprit de la Visitation me paraissait tellement un esprit contemplatif, qu'en y entrant j'eusse choisi une maison où on ne fit pas l'éducation, pour être précisément ce que saint François de Sales avait institué, et ne pas me trouver dans une occupation qui est en dehors de toutes les règles et de toutes les traditions de l'Ordre.

"C'est mon confesseur, aumônier de la maison où j'étais, qui, après avoir examiné mes dispositions et les voies de Dieu sur moi, me dit de persévérer encore et de ne songer jamais à la vie contemplative qu'après avoir tout fait pour appartenir à une œuvre comme celle dont j'avais l'attrait. Tous mes confesseurs, au reste, ont vu comme lui une marque de vocation positive dans le courage que Dieu m'a toujours donné pour cette œuvre, quelles qu'aient pu être parfois les raisons et les tentations de découragement, et quelle que soit naturellement ma lâcheté.

"Maintenant, mon père, le découragement est bien loin de moi ; Dieu m'a rendu la santé, il m'a fait supporter la plupart des choses dont je m'étais effrayée de loin ; il a fortifié mon attrait et ma vocation par l'essai des devoirs qui en naissent et la pratique qui y tend ; il m'a donné des Sœurs propres sous tous les rapports à accomplir le but de zèle que je vous ai expliqué. Elles sont bonnes religieuses, et j'ai peu vu de communautés dont je voulusse autant faire partie, à ne la considérer que du point de vue de la simplicité et de l'amour. Nous avons la consolation de voir chaque jour les personnes dont nous voudrions élever les enfants, témoigner une grande confiance dans notre éducation. Tout, – et la raillerie même, – sert notre but. On nous dit savantes : rien n'est plus propre à nous amener les enfants que nous désirons. Sans doute il faut du temps pour cela, mais nous sommes jeunes et préparées à attendre.

"Comme je le pensais, notre forme et nos usages plaisent au lieu de choquer, et je vois souvent des parents, qui n'avaient pas voulu me voir depuis ma vocation, venir ici avec bienveillance et dire que c'est tout différent d'être ce que nous sommes, ou ce qu'elles croient qu'on est ailleurs. Au fond, elles se trompent, et j'en appelle à vous-même, mon père, pour reconnaître que nous n'avons répudié aucun des devoirs ni même des usages de la vie religieuse, et que notre règle a plutôt multiplié les obligations proprement monastiques qu'elle n'en a diminué le nombre.

"Ceci a même été l'objet de plus d'une objection de la part des personnes qui, connaissant la règle et goûtant notre but, eussent voulu nous voir chercher dans l'absence de certains liens religieux une plus grande liberté d'action. Mais cette manière de faire, plus naturelle au premier abord, plus avantageuse même au commencement, en ce qu'elle laisse plus de temps aux maîtresses, me semble tellement dangereuse à la longue pour l'esprit de la Congrégation, que je n'hésiterai jamais à y préférer la fatigue et l'assujettissement des pratiques journalières, qui nous ramènent, pour ainsi dire, forcément à l'esprit de notre état. Ainsi, mon père, nous aimons toutes mieux aller un peu plus tôt au ciel, ou borner le nombre de nos élèves à ce que comportera notre nombre de religieuses, et ne perdre ni l'office, ni le chapitre, ni les œuvres d'humilité que notre règle prescrit. Si d'autres ont pu se passer de ces soutiens, nous sentons que notre faiblesse nous les rend nécessaires ; et, dans une œuvre de zèle surtout, il faut, du moins je le crois, penser à ce que seront les sujets, avant de compter sur ce qu'ils feront.

"Pour l'esprit, pour la vie de communauté, nous avons, vous le savez, presque tout puisé chez saint François de Sales. Il reste des différences ; mais toutes alors sont conformes à ce qui se pratique dans d'autres ordres, et une longue expérience les a sanctionnées. Elles doivent servir, soit à nous concilier extérieurement l'esprit des personnes dont nous voudrions gagner les enfants à Jésus-Christ, soit à nous donner à nous-mêmes les moyens de leur être utiles. Ces différences, les voici :

"1° Nous ne sommes pas cloîtrées ; mais, en écartant les grilles, nous écartons bien des obstacles à l'éducation. Qui ne sait les préjugés du monde au sujet des grilles ? On pourrait ajouter beaucoup sur la nécessité de faire connaître la misère à des enfants qui en connaissent à peine le nom, sur le contrepois que les œuvres de charité apportent aux études et les rapports avec le pauvre à la société des riches ; sur l'avantage même de ne pas laisser acquérir aux religieuses cette impressionnabilité de personnes tout à fait renfermées, pour qui les rapports que nécessite l'éducation des enfants ont ensuite bien plus de dangers⁴⁷. Je n'ai jamais su donner aucune de ces raisons ni à Monseigneur ni à vous, mon père ; pourtant vous avez pensé de vous-même que l'expérience pouvait justifier cette règle que les religieuses de Saint Maur, de Saint Thomas, du Sauveur, etc. partagent avec nous.

"2° Nous avons le grand Office : c'était l'attrait de toutes les Sœurs ; et dans un attrait de prière, Dieu peut être pour quelque chose. De plus, des religieuses occupées d'éducation ont plus besoin de prier que les autres ; elles rapportent de la classe des distractions que les paroles d'un office que l'on comprend font plus tomber que ne fait malheureusement l'oraison toute seule. L'Office nous fait filles de l'Église, en ce sens que nous suivons ses fêtes, ses cérémonies extérieures ; et ainsi les enfants prendront parmi nous plus d'habitude et d'amour pour la prière publique de la paroisse que si nous avions un office particulier. Le chant de l'Église et tout ce que l'office entraîne de culte extérieur leur plaît et les attire à Dieu.

"3° Notre lit, notre vaisselle, etc. sont comme chez les Carmélites ; mais ce n'est pas là une grande austérité ; le monde ne la voit point, elle ne nuit pas à la santé ; et vis-à-vis d'enfants élevés avec tant de luxe et de mollesse, nous ne saurions avoir trop de pauvreté pratique, soit pour imprimer en elles un peu de mépris des commodités de la vie, soit pour le conserver nous-mêmes et nous préserver des idées du monde sur ce point.

"4° Enfin le but de zèle est souvent rappelé dans nos Constitutions : il y a des règles pour les études, afin qu'étant obligées de les développer, nous sachions qu'il est de notre devoir d'y porter un esprit religieux et sévère et de n'y chercher qu'un moyen de faire connaître Jésus-Christ. Ce serait une question que l'utilité de ces études développées, si nous n'avions envie d'attirer que des parents chrétiens assez raisonnables pour se contenter de ce qui est vraiment utile aux femmes. Mais s'il n'y a qu'à se donner un peu de peine, à se plier extérieurement à la manie de science des gens du monde pour obtenir le salut de leurs filles, ne serions-nous pas coupables de refuser de le faire ? Car c'est une chose certaine, qu'à moins de leur montrer que nous sommes en état d'enseigner tout ce qu'on enseigne dans leurs pensionnats, ils ne nous donneront pas leurs filles pour leur apprendre la foi.

"Mais peut-on dire : Vous n'avez pas essayé de la pratique. Nous ne demandons qu'à en essayer ; et, d'ailleurs, l'éducation ayant toujours été notre but, nous avons toujours différé d'un ordre contemplatif, autant que le noviciat d'un ordre actif en diffère par l'esprit, quoiqu'il ait à peu près les mêmes usages. Et si vous vous rappelez que j'ai peut-être manifesté devant vous quelque attrait pour les grands ordres austères, permettez-moi de répondre encore à ceci, en vous disant que dans mon esprit rien ne se rapproche tant des œuvres de zèle que les œuvres de pénitence. Elles peuvent avoir le même but.

"Je me reprocherais presque, mon père, d'avoir osé vous dire si longuement et si hardiment nos sentiments, si je ne croyais accomplir en cela votre volonté. Croyez, au reste, que nous sommes bien convaincues qu'il n'y a pas en nous la sainteté que demandent les œuvres de Dieu, et qu'ainsi, pour ma part, je ne saurais m'étonner d'aucune espèce de non succès. Pourtant j'ose dire que notre propre satisfaction n'a été en rien le but de nos pensées, que ce qui a affermi notre courage a été de recevoir de la bouche de Monseigneur lui-même le témoignage que notre règle

⁴⁷. M. Combalot avait désiré que la visite des pauvres fit partie de l'éducation de nos élèves. Cette pratique avait de grands avantages, mais aussi des inconvénients ; nous avons dû y renoncer, et ce sont les pauvres qui viennent maintenant trouver nos enfants au couvent toutes les semaines.

est bonne et édifiante, et, plus tard, d'avoir reçu de ses mains le saint habit que nous portons avec joie et amour. Je ne sache pas que nous ayons rien fait dans la pratique de cette règle pour perdre la bienveillance que Sa Grandeur avait bien voulu nous accorder ; mais si jamais nous sommes trouvées indignes, et que ce ne soit pas par nous que se fasse l'œuvre de zèle à laquelle nous avons voulu travailler, pardonnez-moi de pousser la liberté jusqu'à vous dire qu'elle est si nécessaire, qu'elle se fera tôt ou tard par des mains plus saintes, et que, pour moi, je ne me crois pas d'autre vocation que d'y appartenir, quelles que soient les souffrances ou les difficultés qui puissent s'y attacher.

"Voilà une liberté toute filiale : daignez me la pardonner, ainsi que les longueurs de cette lettre, et veuillez recevoir, mon père, la nouvelle assurance de tous les respectueux sentiments avec lesquels je suis, en Jésus-Christ et en Marie,

"Votre très humble et obéissante servante et fille,

"Sœur Marie Eugénie de Jésus."

Cette lettre est pour nous le plus précieux des documents. Elle répondait à tout, et c'est à cette parole de notre vénérée fondatrice qu'il faudra toujours revenir pour connaître nos véritables origines, la raison d'être de l'Assomption, de ses usages, de ses pratiques, de ce qui la constitue. Tout cela doit être gardé, car c'est la sève mise par Dieu à la racine de l'arbre.

Mgr Gros, profondément édifié de cette lettre, ne regretta pas de l'avoir provoquée. Il répondit aussitôt.

"Paris, 7 novembre 1841.

"Ma très chère Mère,

"Je vous remercie sincèrement des détails que vous me donnez sur votre vocation. Quand le dernier entretien que j'ai eu avec vous n'aurait produit d'autre effet que celui-là, je m'en réjouirais dans le Seigneur. Vous m'expliquez mieux que jamais votre pensée, que j'avais déjà su apprécier, et qui, développée, ne me paraît que plus louable. Toutes vos vues sont chrétiennes, religieuses, estimables. Je ne peux que remercier Dieu des grâces qu'il vous a faites et de celles que bien sûrement il vous ménage pour l'avenir.

"Si ma dernière conversation vous a fait croire que Mgr l'archevêque a perdu quelque chose de son intérêt pour vous, vous vous êtes trompée. Il en est tout autrement, et c'est pour moi un besoin de vous en donner l'assurance. Ne pensez plus à rien de ce que je vous ai dit, si ce n'est à ce qui doit vous porter à vous affermir dans votre sainte vocation par la pratique constante de l'humilité, de l'abnégation, du dépouillement entier de vous-même. C'est vous porter bien haut, mais le juste en fait de perfection ne dira jamais : C'est assez. Je ne parle, du reste, que votre langage, et je suis sûr que jamais, sur ce point, vous ne me trouverez trop sévère.

"Pour me résumer : point d'inquiétude sur votre vocation, sur votre destinée ; confiance en Monseigneur, qui vous porte un sincère intérêt ; progrès dans les voies de la perfection.

"Priez pour moi comme je prie pour vous, et croyez que je vous suis tout dévoué en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

"Gros, vicaire général."

Une autre lettre plus intime, adressée au P. Lacordaire par la Mère Marie Eugénie, achève de caractériser l'esprit de l'Assomption en montrant la direction qui est donnée aux âmes. On sent les difficultés qui entourent la fondatrice ; mais loin d'en être découragée, le but de son œuvre lui semble plus clair, plus illuminé, plus radieux que jamais.

"... Je vais vous parler très simplement, mon père. Je trouve qu'il est rare que l'on enseigne le christianisme tel qu'il me paraît être. Une fois arrivées dans les voies mystiques, on s'étonne que les âmes ne soient pas désintéressées, et d'ordinaire on les a enseignées, depuis le commencement, en sens inverse du désintéressement. Ici, je dois dire les choses comme je les comprends, et je vous avoue qu'il n'y a pas d'âme si imparfaite que j'aie pu me résoudre à conduire par la seule crainte de ne pas faire son salut et l'occupation continuelle de son sort personnel dans l'éternité.

"Pour moi, j'ai peine à entendre appeler la terre un lieu d'exil ; je la regarde comme un lieu de gloire pour Dieu, puisqu'il peut recevoir de nos volontés libres et souffrantes le seul hommage qu'il ne trouve pas en lui-même. Je crois que nous sommes placés ici bas précisément pour y travailler à l'avènement du règne de notre Père céleste sur nous et sur les autres.

"Je crois que Jésus-Christ nous a affranchis du passé par son sacrifice, pour nous laisser libres de travailler à la réalisation de la parole divine qu'il est venu apporter. Je crois que chacun de nous a une mission sur la terre, et que, dès l'abord, il faut faire comprendre aux âmes que le fond du christianisme étant le sacrifice de Celui qui *proposito gaudio sustinuit crucem, confusione contempta*, ou, comme dit sainte Gertrude, "quitta toute sa béatitude pour venir chercher les travaux," la fin d'une telle religion n'est pas de nous attacher seulement à chercher par tous les moyens notre béatitude éternelle, mais de nous attacher aussi à chercher en quoi Dieu peut se servir de nous pour la diffusion et la réalisation de son Évangile. Il faut le faire courageusement par les moyens de foi, – les pauvres et impuissants moyens que Jésus-Christ a pris, – ne s'inquiétant que de faire tout ce à quoi il peut nous avoir destinés, et lui abandonnant tous les succès du temps et de l'éternité.

"Concevez-vous la beauté d'une société vraiment chrétienne ? Dieu, maître des esprits sous les ombres de la foi, des volontés dans les angoisses de l'épreuve, régnant partout quoique invisible, adoré lorsqu'il frappe, et toutes les vertus, qui sont la vie de Dieu, préférées à tous les besoins dont se compose la vie naturelle de l'homme. Je suis bien simple et bien hardie de vous parler ainsi ; mais à cette pensée je ne puis me retenir, et ce règne du Christ est peut-être encore plus beau pour moi, plus aimé de mon âme que les tentes d'Israël dont parle le prophète, que la Jérusalem céleste même, où l'on ne peut plus être à Dieu qu'en recevant sa récompense.

"Il y en a qui disent : "Belle utopie !" Je vous avoue que cette parole me scandalise, parce que je vois que notre Maître a dit : *Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. Le fils de l'homme attirera tout à soi*. D'ailleurs, douter que le règne de Jésus-Christ soit le but du monde et qu'il soit bon de s'y dévouer, qui l'oserait ?

"Faire connaître Jésus-Christ, libérateur et roi du monde, enseigner que tout est à lui, que, présent en nos âmes par la vie de sa grâce, il veut travailler en chacun de nous à la grande œuvre du règne de Dieu, que chacun de nous entre dans son plan, ou pour prier, ou pour souffrir, ou pour agir, que s'y refuser, sous quelque prétexte que ce soit, c'est quitter le plus grand bien et prendre la voie de l'égoïsme, je vous avoue que c'est là, pour moi, le commencement ainsi que la fin de l'enseignement chrétien.

"Vous concevez que les âmes dans lesquelles on peut faire pénétrer cela sont toutes préparées à entrer dans les voies de l'oraison ; mais il faut du temps, beaucoup de paroles et de développements tirés de l'Évangile, le soin de se renfermer toujours dans les expressions les plus chrétiennes, afin de ne rien exagérer. Les âmes ainsi conduites, une fois arrivées dans les voies élevées de l'oraison auront, il me semble, moins de peine que les autres à ne pas prendre leur jouissance pour but, à éviter en tous temps les scrupules, à s'abandonner à Dieu, à vouloir ses desseins inconnus.

"C'est à ce fond que j'attribue le mieux que M. Le Saint trouve chez nous ; mais il n'est pas habitué à ce fond, ni lui, ni nos supérieurs, ni personne, pour ainsi dire ; et quoique ces idées

soient très chrétiennes, elles portent aux yeux du clergé un caractère de nouveauté, et même elles inquiètent, vu qu'elles ont été souvent professées avec un mélange d'exagération ou d'erreur, et presque toujours par des gens qui me paraissent n'avoir pas compris leur harmonie parfaite avec ce qu'il y a de plus pur dans le mysticisme.

"Que ces idées n'aient été formulées que de nos jours, et peu formulées encore, c'est tout simple ; le besoin n'y était pas, et c'est la marche du dogme chrétien d'être mieux saisi, compris avec plus de plénitude à mesure que la marche des temps complète l'éducation humaine. Dans les saints des premiers siècles, il est facile de montrer beaucoup du dogme juif, des idées anciennes sur Dieu. L'action chrétienne, telle que nous la comprenons aujourd'hui, n'était pas possible sur la société romaine. Il fallait s'isoler, expier, prier, apprendre à souffrir en un temps où la foi était "débitrice du martyr". D'âge en âge le type des saints a changé ; il changera encore, et c'est la raison pour laquelle il faut toujours à l'Église de nouveaux ordres religieux.

"Quoique je n'aie pas toujours compris ces pensées, avec la clarté qui résulte aujourd'hui pour moi de l'effort fait pour les développer en pratique, et plus encore peut-être du fréquent contact de toutes sortes d'idées opposées, elles ont toujours dominé mon christianisme et particulièrement ma vocation religieuse. C'est en les entendant pour la première fois à Notre-Dame que je me suis sentie pressée d'apporter aussi mon grain de poussière dans l'édifice, la goutte de sang de mon sacrifice dans le combat. Le plus difficile, depuis, pour moi, a été de tout harmoniser à ce point de vue : oraison, vie intérieure, action sur les autres, pensées et sentiments.

"Du reste notre position n'étant pas d'émettre des doctrines, mais de les réaliser, il me suffit que toutes les conclusions pratiques de ces idées aient été hautement approuvées de tous ceux qui se sont mêlés de nous. Pourvu que l'on approuve la direction des flèches et que l'on trouve que je tire au but, je ne me sens nullement obligée de dire où j'ai fixé mon regard pour obtenir ce succès ; mais il est tout en Jésus-Christ et à l'extension de son règne."

Cette lettre si belle n'a pas besoin de commentaires ; elle complète celle qui était adressée à Mgr Gros, et terminera le premier volume de nos origines. L'Assomption est maintenant fondée ; elle a reçu le sceau de la Croix, elle sait où elle va et pourquoi elle existe. Son but, – la Mère fondatrice vient de le dire, – c'est d'étendre le règne de Jésus-Christ sur la terre ; son appui, c'est Dieu seul ; son modèle, Notre-Dame montant au ciel sur les ailes du détachement et de l'amour.

Le programme est beau, mais il faut le réaliser. Nous verrons, dans le deuxième volume, le pensionnat se fonder au commencement de l'année 1842 et un peu plus tard le noviciat se former sous la direction de Mère Thérèse Emmanuel. Des notes intimes nous diront ce qu'étaient les deux Mères placées par Dieu au berceau de l'Assomption, et comment elles comprenaient la perfection religieuse.

Des relations s'établissent bientôt entre la jeune Congrégation et les grands ordres monastiques qui commencent à reflurir sur le sol de la France : les Bénédictins et les Dominicains.

Enfin le R. P. d'Alzon, visiblement suscité de Dieu pour soutenir l'œuvre naissante, entre en communication directe avec la communauté de Paris, et songe à fonder lui-même une œuvre semblable pour l'éducation des jeunes gens. Une union toute fraternelle s'établit entre les deux fondations ; elles se soutiennent l'une l'autre et sont animées du même désir d'étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes : *Adveniat regnum tuum*, devient leur devise.

TABLE DES MATIÈRES
du Premier Volume

Introduction p. 9

PREMIÈRE PARTIE

PRÉPARATION DE L'ŒUVRE

CHAPITRE I

L'abbé Combalot p. 13

CHAPITRE II

Eugénie Milleret de Brou. — Son enfance. — Mort de sa mère. —
Conférences de Notre-Dame p. 19

CHAPITRE III

Le travail de grâce. — Rencontre providentielle d'Eugénie Milleret
avec l'abbé Combalot p. 29

CHAPITRE IV

Voyage en Lorraine. — Souvenirs d'enfance. —
Vocation déclarée. — Lutttes douloureuses p. 39

CHAPITRE V

Séparation du monde et de la famille. —
Année de retraite chez les Bénédictines du Saint-Sacrement p. 49

CHAPITRE VI

Noviciat d'Eugénie Milleret à la Visitation de la Côte-Saint-André p. 61

CHAPITRE VII

Les amis de M. Combalot s'intéressent à l'œuvre. —
Lettre de l'abbé Sibour. — Visite de l'abbé d'Alzon à Chatenay p. 71

CHAPITRE VIII

Vocation religieuse de Joséphine de Commarque. —
Comment elle est amenée à l'Assomption p. 77

CHAPITRE IX

Premiers mois de l'année 1839. — M. Combalot à Paris, puis à Juilly. —
La correspondance d'Eugénie Milleret révèle de plus en plus
la future fondatrice p. 89

CHAPITRE X

- M. Combalot prêche à Saint-Sulpice. — Une nouvelle sœur
lui est envoyée pour son œuvre. — Anastasie Bévier. —
Caractère de sa vocation p. 101

CHAPITRE XI

- Catherine O'Neill. — Sa jeunesse. — Sa vocation religieuse. —
Comment Dieu la conduit à l'Assomption. p. 107

CHAPITRE XII

- Eugénie Milleret est rappelée à Paris. — Ses adieux à la Visitation. —
Souvenirs laissés à la Côte-Saint-André p. 115

DEUXIÈME PARTIE

LES COMMENCEMENTS DE L'ASSOMPTION

CHAPITRE I

- Fondation de l'Assomption, 30 avril 1839 p. 123

CHAPITRE II

- Meudon. — Entrée de Mère Thérèse Emmanuel
à l'Assomption, 5 août 1839 p. 131

CHAPITRE III

- Première chapelle de l'Assomption, rue de Vaugirard. —
Première messe, 9 novembre 1839. — Deux nouvelles
Sœurs : sœur Marie Joséphe et sœur Marie Gonzague p. 139

CHAPITRE IV

- Esprit de l'œuvre. — *Introduction aux Constitutions des
religieuses de l'Assomption* p. 149

CHAPITRE V

- Mgr Affre, ami et protecteur de l'Assomption, est nommé
à l'archevêché de Paris. — Prise d'habit de nos premières
Mères, 14 août 1840 p. 157

CHAPITRE VI

- L'épreuve p. 167

CHAPITRE VII

- Organisation régulière de l'Institut par Mgr Affre. —
Les amis de l'œuvre p. 179

CHAPITRE VIII

Sœur Marie Josèphe. — Voyage à Boulogne. —
Correspondance avec la jeune communauté p. 187

CHAPITRE IX

Profession des premières Mères de l'Assomption, 15 août 1841 p. 195

CHAPITRE X

Nouvelle séparation et nouvelles épreuves p. 201

CHAPITRE XI

Affirmation de la pensée et du but de l'Assomption. —
Lettres de la Mère Marie Eugénie de Jésus p. 209
